



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

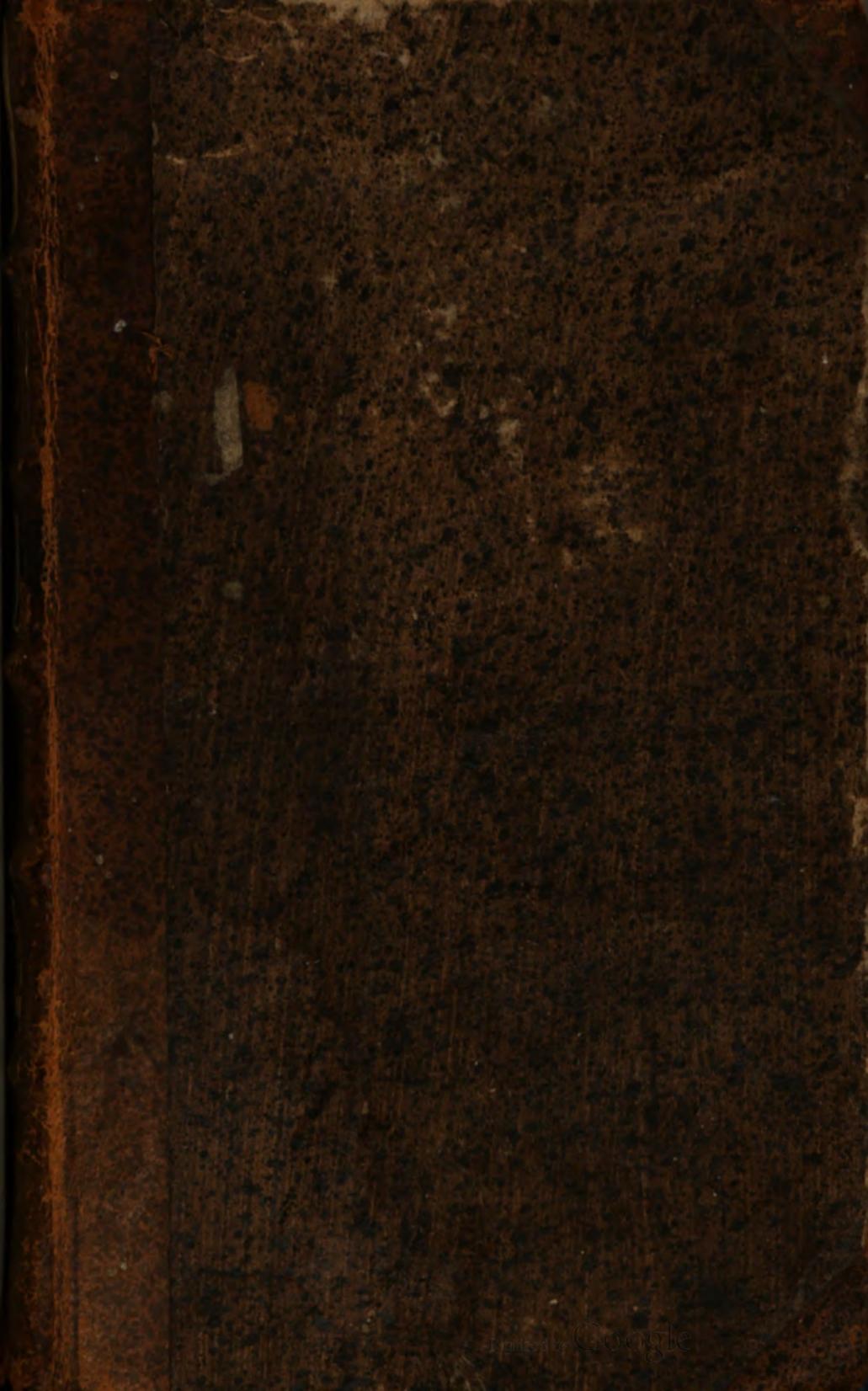
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

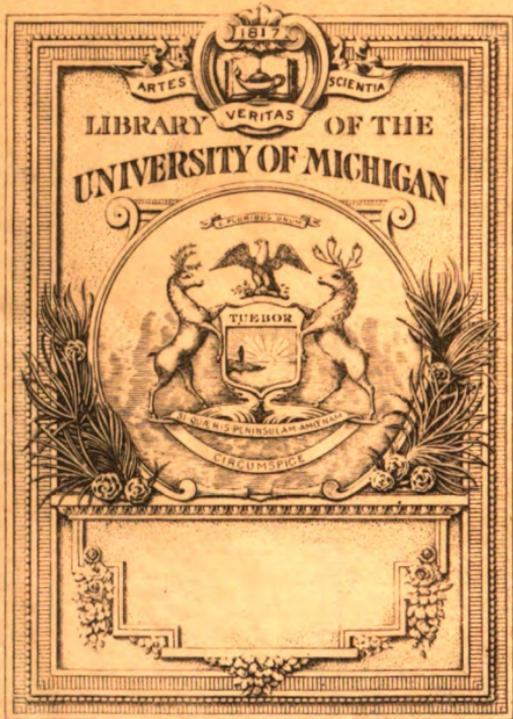
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

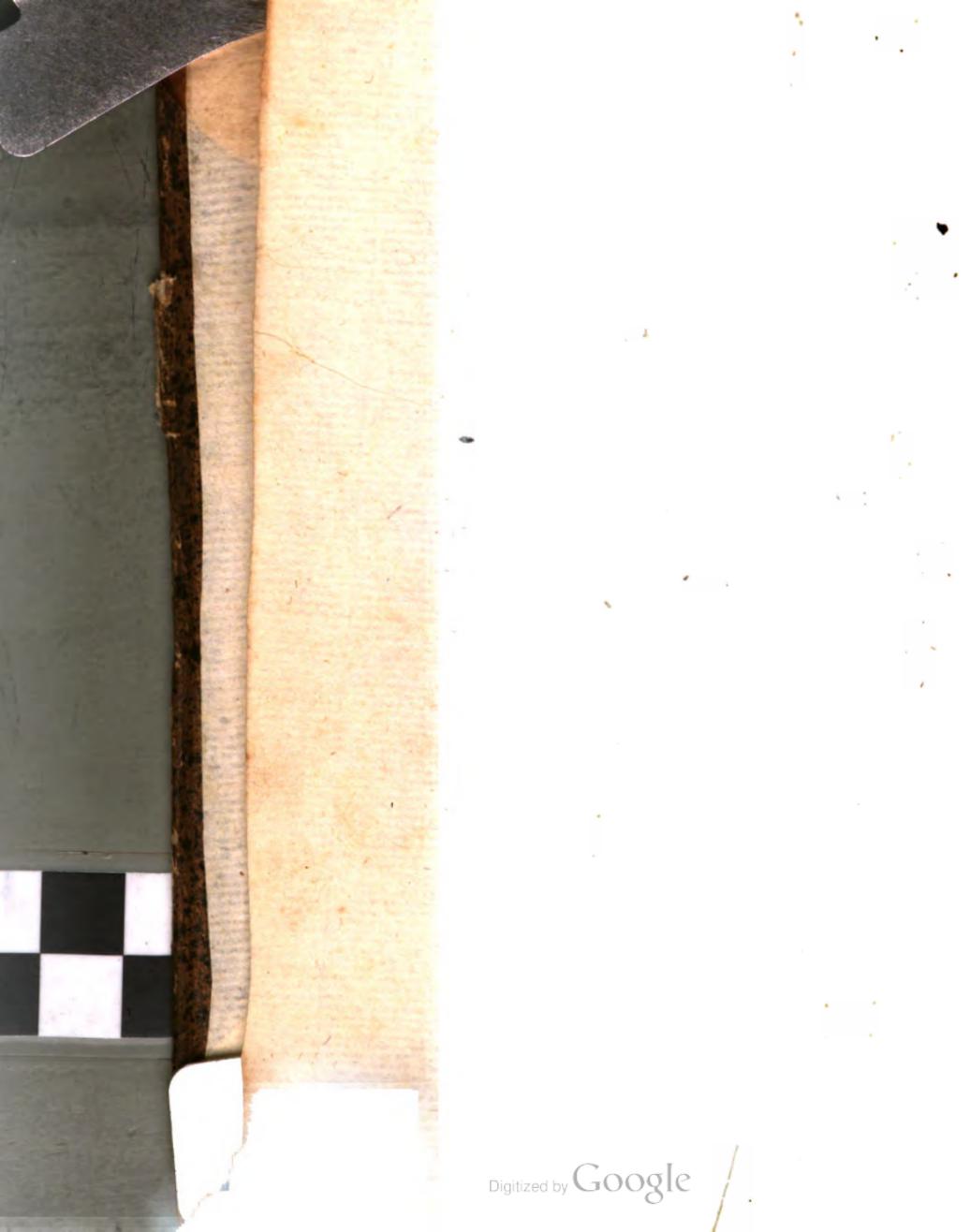
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





10.16
M558







MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEVRIER. 1764.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

CHEUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Française.
PRAULT, quai de Conti.
DU CHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, rue Saint Jacques.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers , qui voudront faire venir le Mercure , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , leurs ordres , afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis , resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

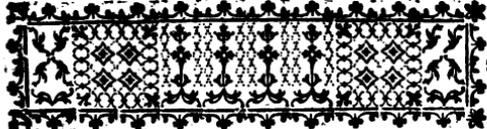
Le Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercurès & autres Journaux , par M. DE LA PLACE , se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format , le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année. Il y en a jusqu'à présent cent trois vol. Une Table générale, rangée par ordre des Matières, se trouve à la fin du soixante-douzième.

Princes ou des
ont faire ve-
l'adresse ci-

des provin-
, en payant
que le paye-
au Bureau.
pas affran-

qui envoient
usique à an-
ix.

Pièces tirées
rdeaux, par
ouve aussi au
nat, le nom-
ditions sont
Il y en a jus-
Une Table
des Matières,
e-douzième.



MERCURE
DE FRANCE.
FEVRIER. 1764.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES.
EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE à M. DE LAPLACE,
Auteur du Mercure.

ON SE PLAINT tous les jours, Mèn-
sieur, des progrès que fait l'esprit de
frivolité chez la Nation Françoisé. En
réfléchissant sur les causes de la déca-
dence du goût, j'ai cru la trouver
dans l'oubli presque total des grands mo-
dèles. Les Ecrivains célèbres de l'ancien-
ne Rome, relégués dans la poussière des

A iij

MERCURE DE FRANCE.

oles, semblent faits pour y rester in-
nuns : la lecture de leurs Ouvrages
raye ; on croiroit être suspect de pé-
nserie pour peu que l'on fût soupçon-
d'être en commerce avec ces illustres
orts. Vous avez trop de lumières, Mon-
ur, pour ne pas sentir combien la Ré-
blique des Lettres y gagneroit, si nous
jurions une pareille façon de penser.
on avis ne sçauroit faire loi ; puisse au-
oins mon exemple être suivi par des Lit-
rateurs plus habiles. Les Plaidoyers de
Ciceron sont regardés comme autant d'é-
ques dans les Annales de la Républi-
e Romaine. J'ai formé le dessein d'en-
nner l'Histoire au Public. En voici un
ai : si vous en faites usage, il sera sui-
des *Catillinaires*, &c. &c. &c.
J'ai l'honneur d'être, &c.

*ISTOIRE du Discours prononcé par
M. T. CICERON, en faveur du Poëte
ARCHIAS.*

UNE coutume assez ordinaire aux Ora-
rs du Barreau, c'est de faire l'éloge de
ux pour qui ils parlent ; c'est un moyen
plus d'intéresser les Juges en leur fa-
ur. Quoique *Ciceron* ait usé de cette
èce de privilège, en plaidant la Cause

du Poëte *Archias*, les louanges qu'il prodigue à cet homme célèbre ne doivent point paroître suspectes. Les Ouvrages de ce génie distingué, malheureusement perdus pour la postérité, firent dans leur temps les délices de tout ce qu'il y avoit de gens éclairés à Rome.

Le titre du Discours de *Cicéron* porte qu'il fut prononcé pour défendre la cause du Poëte *Archias*. Cette épithète semble avoir fait tort à ses autres qualités. Personne ne lui conteste son mérite en Poësie; mais on veut qu'il n'en ait eu que dans ce genre. Outre qu'il étoit bon Poëte, il fut cependant encore profond Mathématicien, Historien sincère & impartial, Ecrivain élégant & délicat. A ces traits d'un mérite peu commun, il joignoit les qualités du cœur les plus estimables. Philosophe ami de l'humanité, il ne fit cas de ses talens, qu'autant qu'il put en faire jouir ses semblables. Il présida à l'éducation des Citoyens des meilleures Maisons de la République; & , ce qui est bien rare, presque tous ses élèves lui firent honneur. *Cicéron* fut de ce nombre. C'est un problème que je laisse à résoudre, lequel fut le plus heureux, ou le Maître d'avoir eu un tel Disciple, ou le Disciple d'avoir été formé par un tel Maître ?

A iv

Voici ce qui donna occasion à ce dernier de composer & de prononcer le discours dont il est question.

A. Licinius Archias étoit d'Antioche. vint à Rome l'an 648 de sa fondation. quinze ans après, c'est-à-dire, l'an 661, il lui donna le droit de Bourgeoisie romaine. La République étoit alors dans ses beaux jours, & le titre de Citoyen Romain honoroit jusqu'aux Souverains. Une distinction si flatteuse étoit bien dûe au mérite de notre Philosophe. La Ville d'Héraclée, quelque temps auparavant, s'étoit empressée de rendre justice au mérite, en le faisant inscrire sur le tableau de ses Citoyens. Il jouit en paix de tous ces avantages pendant un espace de vingt-huit ans; reçu dans les meilleures sociétés dont il faisoit l'ornement par l'agrément de son commerce, recherché des Sçavans qu'il éclairoit, honoré du Public dont ses Ouvrages faisoient les délices, ses jours se passèrent dans cette tranquillité philosophique qui est le charme de la vie d'un Sage. Un certain *Græcius*, jaloux sans doute de voir envier *Archias* d'un bonheur sans mélange, & plus encore peut-être de son mérite personnel, s'avisa, sur je ne sçais quel fondement, de lui disputer le titre de Citoyen Romain; & les prérogatives qui

FRANCE.
caſion à ce der-
e prononcer le
tion.

oit d'Antioche.
e ſa fondation.
lire, l'an 661,
e Bourgeoiſie
ue étoit alors
le titre de Ci-
uſqu'aux Sou-
ſi flateuſe étoit
re Philoſophe.
que temps au-
tée de rendre
ſaiſant inscrire
yens. Il jouit
tages pendant
reçu dans les
faifoit l'orne-
n commerce,
n'il éclairoit,
Ouvrages fai-
s ſe paſſoient
ſophique qui
un Sage. Un
doute de voir
r ſans mélan-
de ſon mérite
rais quel fon-
titre de Ci-
ogatives qui.

y étoient attachées. *Cicéron* ſaiſit avec emprefſement cette occaſion de marquer ſa reconnoiſſance à ſon ancien Maître. Le diſcours qu'il prononça, & dont l'éloquence victorieuſe triompha des lâches artifices de ſon adverſaire, a été regardé par tous les Gens de Lettres comme un chef-d'œuvre d'éloquence & de délicateſſe. Les âmes ſenſibles, & c'eſt ce qui en fait le plus bel éloge, les âmes ſenſibles y ont vu quelque choſe de plus : un monument élevé à la gloire de leur vertu favorite.

Par M. D. F.

*ENVOI des Jeux d'Enfans * à Madame da CYP. . . . dont l'Auteur n'avoit vu que le portrait, & qu'il deſiroit de connoître.*

Ces jeux, plus graves qu'enfantins,
Ne ſont point ceux qui volent ſur vos traces⁶⁶
Pour peindre leurs nombreux eſſains,
Que n'ai-je le crayon des Grâces ?
Sans implorer le vainqueur du *Python*,
Un ſeul de vos regards, dit-on,
Pourroit opérer ce miracle.
Ah ! laiffez-moi conſulter cet oracle !

* *Brochure annoncée à la ſuite des Nouvelles Littéraires de ce mois.*

F E U I L L E T.
A v.

*ENVOI de mes Poësies à une jolie per-
sonne qu'on surnommoit ROSE.*

Vous avez de Venus les grâces , les attraits ,
Ou plutôt , car je crois à la métempfycofe ,
Vous êtes Vénus même , & je revois ses traits .
Mais pour vous rendre hommage , ah ! que
n'ai-je autre chose
Que ces *lugubres chants* , (a) ces *plaintes* , (b)
ces *regrets* ! (c)
Vous les offrir c'est cacher une rose
Sous les feuillages du cyprés .

(a) *Les Tombeaux , le Temple de la Mort.*

(b) *L'Ode aux Nations.*

(c) *Héloïse.*

Par le même.

*VERS à Mde * * le jour de sa Fête.*

QUAND vous vintes au monde , on prétend
qu'une Fée ,
Qui vous reçut dans son giron ,
Voulut en vous douant , s'ériger un Trophée
Qui mît au désespoir *Carabosse & Grognon.* *

* *Deux Fées malfaisantes.*

FRANCE.

à une jolie per-
it ROSE.

ces, les attraits,
témpsycofé,
revois les traits.
mage, ah ! que

ces plaintes, (b)

e role
ès.

de la Mort.

Par le même.

de sa Fête.

on prétend

n,
Trophée
Grognon. *

Elle

Aussi

Cou

Un

Et vous r

Plutus**

On

** Viet

*** Di

LETTR

M. V

VOUS
cher &
je vous
nuit de
quelque
mens,
uns à l'
que je
ce au f
l'espace
me suis
de moi

immobile , la vue fortement attachée sur vos ouvrages , & dans la vraie attitude d'un contemplatif. Ses yeux suivoient de temps en temps les mouvemens de votre pinceau , & l'instant d'après il retomboit dans la méditation la plus profonde. Revenu enfin de cette extase , » J'ai vû quantité de belles choses , » a-t-il dit ; mais elles n'étoient point » un mystère pour moi. Si je ne puis en » faire autant , je sçais du moins comment on y peut parvenir : mais à l'égard de ces tableaux , j'ignore absolument par quelle magie on arrive à ce degré de vérité. « * Vous n'êtes pas un homme morbleu , a-t-il continué vivement en vous adressant la parole ; vous êtes le Diable , ou vous avez fait un pacte avec lui. Cette incartade vous a fait rire ; pour moi je l'ai prise fort sérieusement , & je me suis rangé de son parti de la meilleure foi du monde ; car enfin , vous disois-je , autant que je puis me le rappeler :

Sans quelque peu de diablerie,
Comment expliquer, je vous prie,

* *C'est l'éloge qu'un Artiste distingué a fait des Tableaux de M. Vernet au dernier Salon.* Ann. Litt. t. 6. p. 151. 1763.

FRANCE.

ment attachée
ns la vraie at-
Ses yeux sui-
s les mouve-
l'instant d'a-
méditation. la
fin de cette ex-
belles choses,
étoient point
je ne puis en
moins com-
r : mais à l'é-
ignore abso-
e on arrive à
ous n'êtes pas
-il. continué
t la parole ;
ous avez fait
artade vous a
prise fort fé-
is rangé de
du monde ;
autant que

ie,
prie,

gué a fait des
Sallon. Ann.

FE

Certe tron
Sur la toili
Ces figures
Au ciseau
Ces traits
Qui n'étoie
Avant qu'i
Dans votre
Vous avez
Fort bien f
Dans un
Car au siéc
Notre Par
Vous eût f
Vous auri
Finir vos j
Comme c
Et votre p
Vous eût
Car, être
Auroit dit
Parmi la
Est-ce pa
Entrer au
Vieille-err
Fai lû da
Qui dévo

* Louis Go
Magic en 1611

Des gens qui hantent les sabbats ,
Que les plus habiles Sorcières
Prenoiēt quelquefois leurs ébats
A faire le beau-temps, l'orage ,
Couvrir l'air d'un sombre nuage ,
Arracher la lune des Cieux ,
Bâtir des maisons enchantées ,
Elever monts , creuser vallées ,
A faire enfin mille autres jeux
Peu chrétiens , mais fort curieux.
Vernet depuis maintes années ,
En fait autant ; dans le besoin
Je pourrois servir de témoin.
D'un coup de baguette puissante ,
J'ai vu , j'en donne mon serment ,
J'ai vu la Lune obéissante
Descendre en son appartement.
J'ai vu les Airs, le Firmament ,
Les flots de la mer , le rivage ,
Toutes les horreurs d'un naufrage
Eclorre à son commandement.
Songeant à cet affreux orage ,
Je frissonne encor de terreur ,
Et je partage la douleur
De ces pauvres gens dont l'image
Restera longtemps dans mon cœur.
Hélas ! leur horrible malheur
N'étoit que l'effet de la rage
De ce détestable Enchanteur.

FRANCE.

es sabbats,
ières
urs ébats
orage,
nuage,
x,
ées,
llées,
es jeux
urieux,
nées,
soin
n.
iffante,
ment,
nent.
ent,
age,
ufrage
ent.
ge,
r,
mage
on cœur.
ur
ge

'on
Plus
Que
De n
Parti
En ju
C'est
Pour
Qu'o

Vous
quente
feu du B
abouti a
attirent
Peuples
temps, c
régne d
c'étoit
temps d
cadémie
vous & n
est rentr

E P I T R E.

A M. L***.

SçAVANT ABBÉ, je vous écris
 Confiné dans un hermitage,
 Eoin du tourbillon de Paris,
 Vivant de fruit, & de laitage;
 Des belles, & des beaux - esprits.
 Oubliant la foule volage,
 Et des objets que j'ai chéris
 Ne regrettant dans ce Village,
 Que vous, & l'ami qui partage
 La gloire de tous vos écrits.
 Des vains phosphores de notre âge
 On m'a vû follement épris :
 De la nature Amant plus sage
 Je cherche les bosquets fleuris,
 L'ombre des bois, un paysage
 Qu'un Sot regarde avec mépris.
 J'ai trouvé dans ce voisinage
 Une Déesse au teint vermeil,
 Aux yeux sereins, au beau corsage,
 Avec son fils, le doux sommeil,
 La santé, brillante Déesse
 A qui j'adresse tous mes vœux :
 Que les mortels cherchent sans cesse,
 Et qu'ils fixeroient auprès deus

tous écrits
 itage ,
 Paris,
 e laitage ;
 aux - esprits.
 lage ;
 chéris
 ce Village ,
 ni partage
 s écrits.
 de notre âge
 épris :
 plus sage
 ts fleuris ,
 a paysage
 ec mépris !
 oisînage
 vermeil ,
 beau corsage ,
 k sommeil ,
 esse
 es vœux :
 ment sans cesse
 près deux

S'ils n'écartoient pas la sagesse.
 Avec ces êtres bienfaisans ,
 D'une société riante
 Je goute les plaisirs touchans :
 Dans une égalité charmante
 Dieux & mortels vivent aux champs ;
 Ceux-ci régnet dans un bocage
 Où l'Amour rassemble les ris :
 Ce n'est que des fleurs du village
 Qu'ils tirent ce beau coloris ,
 Qui brille sur un teint sauvage .
 Cœurs lâches , pâles citoyens ,
 Que la cupidité consume !
 Vos trésors valent-ils les miens ?
 Vos jours sont mêlés d'amertume :
 J'ai du repos , j'ai tous les biens .
 Abbé , quelle volupté pure
 D'enchaîner ici le sommeil ,
 Et de surprendre la nature
 Au doux moment de son réveil !
 Ah ! qu'elle est belle quand l'Aurore
 Monte , dans un grand appareil ,
 Sur l'horison qui se colore
 Des premiers rayons du Soleil .
 Quel prestige , quelle magie
 Séduit mes sens tumultueux ;
 Quand la lumière réfléchie
 M'offre la surface blanche .

D'un Océan majestueux !
 Malheur au mortel insensible
 Qui regarde sans s'arrêter,
 Le chêne orgueilleux s'agiter
 Au bruit de l'Aquilon terrible !
 Le cours tranquille des ruisseaux,
 L'émail changeant de la prairie,
 L'ambre doré de nos côreaux,
 Et les airs qui soufflent la vie !
 C'est dans les champs & les hameaux
 Que la nature ouvrant son temple,
 Offre au mortel qui la contemple
 Chaque jour des trésors nouveaux.
 Ici dans des plaines riantes,
 On entend bondir les troupeaux ;
 Là des Bergeres vigilantes
 En chantant tournent leurs fuseaux ;
 Et leurs galans, de violettes
 Ornant leurs cheveux négligés,
 Sur l'herbe autour d'elles rangés,
 Accordent leurs douces Musettes.
 Amoureux enfans de *Cypris*,
 Que ces *Hilas* & ces *Silvandles*
 Doivent chanter des airs bien tendres,
 Puisqu'un baiser en est le prix !
 Venez admirer les prodiges
 De la nature, & du Printems,
 Rois ! dans vos Palais éclatans

ueux !
 insensible
 rreter ,
 x s'agiter
 on terrible !
 les ruisseaux ,
 e la prairie ,
 s coteaux ,
 nt la vie !
 & les hameaux
 nt son temple ;
 la contemple
 sors nouveaux.
 stantes ,
 troupeaux ;
 ntes
 leurs fuseaux ;
 lettres
 églises ,
 es rangés ,
 Musettes.
 ris ,
 yandres
 bien tendres ,
 e prix !
 ges
 ms ,
 tans

L'Art n'a pas les mêmes prestiges.
 J'aime l'ovale des bassins
 Où l'on voit des gerbes humides ,
 Pour l'ornement de vos Jardins ,
 Retomber en plaines liquides ;
 Mais j'aime mieux en vérité ,
 Ce lit creusé par la nature
 Où l'*Eure* , avec tranquillité
 Roule sur un sable argenté ,
 Son onde transparente & pure.
 Près de ses bords est un séjour ,
 Monument vaste & magnifique ,
 Que des Arts le pouvoir magique
 Eleva jadis à l'Amour ; *
 Où la Minerve de la France ,
Dumaine , si chère aux beaux Arts ,
 Les attiroit de toutes parts
 Par son goût & sa bienfaisance.
 On voit encore dans ce lieu ,
 Autour de sa tombe immortelle ,
 Errer les ombres de *Chaulieu* ,
 Et de la *Fare* & de *Chapelle* .
 Appuyé sur que urne d'or ,
 La *Motte* soupire auprès d'elle ;
 Et le doux berger *Fortunelle*
 Y semble oublier l'heure encor .
 Comme eux je sens couler ma vie ,

* Anet, bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers.

Sans ambition , sans desir ,
 Et je préfère mon loisir
 Aux fruits trop tardifs du génie.
 Dans la carrière des talens
 Vous avez pris un vol rapide ;
 Mais bientôt sur vos jeunes ans ,
 Cher Abbé , le travail aride
 Imprimera ses doigts pesans.
 Allez donc dans l'autre sublime
 Où *Platon* réformoit les mœurs ,
 Du cœur humain sonder l'abîme ,
 Et l'éclairer sur ses erreurs.
 La sagesse de votre Maître
 N'a rien qui puisse m'éblouir ;
 Il nous apprend à nous connoître ,
 Et moi je m'occupe à jouir.
 Vous allez , disciple fidèle ,
 Assister au banquet sacré.
 Qui nourrit votre âme immortelle ,
 Et pour les Dieux seuls préparé :
 Pour moi je prends sur la fougère
 Un repas moins délicieux ;
 Mais je suis auprès de *Glicère* ,
 C'est être à la table des Dieux.
 Sans soin , parmi des fleurs écloses ;
 Je vois marcher l'heure & le temps ;
 Et si je sais des instans ,
 C'est toujours pour cueillir des roses.

s desir ,
 iſir
 ſe du génie.
 tale is
 l r p i l e ;
 jeunes ans ,
 aride
 pelans.
 e sublime
 les mœurs ,
 der l'abîme ,
 reurs.
 aître
 blouir i
 s connoître ,
 ouir.
 éle ,
 .
 immortelle ,
 préparé :
 a fougère -
 x ;
 licère ,
 Dieux.
 urs écloses ,
 le temps ;
 des roses.

Oh ! que d'aimables pareſſeux
 Ont comme moi dans leur jeuneſſe
 Compté longremps des jours heureux ,
 Et dont l'amour dans leur vieilleſſe
 Parfumoit encor les cheveux.
 Dieu de mon cœur ! chère pareſſe !
 Epicure , à tes doux rayons
 A vu tous ces plaiſirs éclore ;
 Et c'eſt toi dont la main encore
 Tient négligemment mes crayons ;
 Quand je deſſine *Liſe* ou *Flore*.
 Tes doigts légers & délicats ,
 Lorſque je veux chanter *Thémire* ,
 Pincent les cordes de ma lyre ,
 Et l'amour applaudit tout bas
 Aux ſons faciles que j'en tire.
 Mais tandis que ſous ces berceaux ;
 Fuyant l'orage qui s'apprête ,
 Je tends des filers aux oiſeaux ,
 L'heure s'avance , & ſur ma tête
 Le temps appesantit ſa faulx.
 O temps ! divinité terrible ,
 Tu courbes ſous les humbles toits
 Le dos du Laboureur paſſible ;
 Et tu rides le front des Rois
 Dans leur Palais inaccessible.
 Du haut de la ſphère des airs
 Les Dieux ſeuls , d'un œil immobile

Contemplant les êtres divers
Emportés sur ton aîle agile.
O Temps ! tu détruiras mes Vers !
Demain je descendrai sans gloire
Dans la tombe de mes aïeux :
Mais, si j'ai révééré les Dieux,
Tu dois épargner ma mémoire.
Quand l'urne froide des Verseaux
S'inclinera sur les campagnes,
Et fera fuir dans les hameaux
Bacchus, Cérès & les Compagnes
Alors, loin des lieux enchantés-
Embellis par tout ce que j'aime,
Et par le bonheur habités,
Je rentrerai malgré moi-même
Dans le tumulte des Cités.
Je reyerrai cette Statue
Qu'érigea l'amour des François.
Mais ne croyez pas que jamais
Ma Muse aux Grands se prostitue.
Ah ! si mon âme déformais,
Par des mensonges avilie,
Devoit, à force d'infamie,
Des Grands rechercher les bienfaits ;
Fils de *Vénus*, Fils de *Latone*,
O mes Dieux ! éteignez en moi
L'amour des Arts qu'on abandonne,
Et du Plaisir qui fait ma loi

res divers
 aile agile.
 iras mes Vers ?
 ai sans gloire
 es aïeux :
 es Dieux,
 a mémoire.
 des Verfeaux
 mpagnes,
 hameaux
 Compagnes
 nchantés-
 que j'aime,
 ités,
 oi-même
 ités.

François,
 jamais
 prostitué.
 ais,
 e,
 ,
 s bienfaits ;
 one,
 a moi
 andonne,

Laissez-moi vieillir sous ces hêtres
 Dans la vertu de mes ancêtres,
 Et mourir comme eux sans éffroi.
 Sous ce lierre qui me couronne
 J'aime mieux parcourir aux champs
 Le cercle étroit qui m'environne,
 Que d'aller parmi les méchans,
 Dans la superbe Babylone,
 Suivre l'opulence & les rangs.
 Irois-je imiter ce reptile,
 Qui pour se glisser près des Grands,
 En mille replis différens
 Sçait recourber son corps docile ?
 Valet souple, adulateur bas,
 Irois-je bercer ces *Midas*
 Dont l'oreille insensible est sourde
 Même aux accords les plus parfaits,
 Et dont l'âme grossière & lourde
 S'assoupit dans un corps épais ?
 Ne croyez pas que je m'abaisse
 A flatter d'illustres fripons,
 Imposteurs qui prônent sans cesse
 Leurs petits talens, leurs grands noms,
 Et leurs chevaux & leur maîtresse :
 Objets qu'on voit dans la bassesse
 Donner & vendre tour-à-tour
 Le prix du cœur que la sagesse
 Ne doit accorder qu'à l'amour.

Retiré sous les toits rustiques,
 Par goût j'habite le réduit
 Où près de ses Dieux domestiques
 Philémon vivant loin du bruit,
 Va préférer les mœurs antiques
 A ce faste impolant qui suit
 Vos Sartrapes Asiaticques :
 Près de leur maître adroits serpens,
 Mais tyrans ; fiers & despotiques
 Des lâches que l'on voit rampans
 Sur le marbre de leurs portiques.
 Ils éblouissent l'univers
 De l'éclat qui les environne :
 Mais ils s'endorment près du trône
 Et se réveillent dans les fers,
 Heureux qui ne voit point le faite
 Ni les lambris de leurs Palais !
 Le glaive affreux de *Démoclès*
 N'est pas suspendu sur sa tête.
 Lorsque je quitterai ces bois,
 Pour revoir les bords de la Seine,
 Cher Abbé, des Arts & des Loix
 Je reprendrai la douce chaîne ;
 Et nous parlerons quelquefois
 Des vertus de votre *Mécène* :
 Ce Sage dont l'humanité
 Nous montre à travers les ruines
 De notre antique probité ;

Celle

FEVRIER. 1764. 25

Cette noble simplicité
Qui nous charmoit dans les *Comines*.
Au faite des grandeurs monté,
Sans bassesses & sans intrigues,
Il y commande sans fierté,
Et sçait s'y maintenir sans brigues.
Vous offrirez à mes regards
Sous les couleurs de la Nature,
Son goût délicat pour les arts,
Et son âme sans imposture.
Par des Tableaux vrais & touchans,
Vous échaufferez mon génie;
Et l'amant de notre patrie
Deviendra le Dieu de mes chants.

Par M. LEGIER.

S U I T E

DES PÉRIS ET DES NÉRIS,

Ou l'Amour comme on le mène.

C O N T E .

EN VÉRITÉ, disoit *Alcindor* à *Zé-
linde*, en traversant les airs, je regarde
notre voyage comme une franche cor-
vée ! C'est faire trop d'honneur aux hom-

B

26 MERCURE DE FRANCE.

mes. Est-il à croire que nous trouvions chez eux ce qui nous manque ? N'est-ce pas à eux plutôt à se modérer sur nous ? C'est ce qui ne leur arrive que trop souvent, reprit *Zélinde*, comme à nous de prétendre égaler les plus sublimes Intelligences. Que résulte-t-il de cette double ambition ? L'ennui pour nous & pour eux. Il faut sçavoir descendre à propos ; c'est la route que suit presque toujours le bonheur. Tout en philosophant ainsi, nos voyageurs se trouvèrent au centre des vastes Etats du Mogol. Ils y firent diverses pauses, & ne virent dans certains cantons, que ce qu'ils avoient déjà vu dans quelques autres : des Bonzes qui séduisoient de jeunes innocentes, & s'accordoient, on ne peut mieux, avec celles qui n'avoient pas besoin d'être séduites : des femmes qui se brûloient sur le corps d'un mari qu'elles avoient haï & trompé ; des maris qui méritoient toute l'aversion de leurs femmes, & qu'on traitoit selon leur mérite. Plus loin, de vastes Sérails remplis de belles esclaves ignorées, pour la plupart, de leur Maître, & qui risquoient de mourir sans avoir fait sa connoissance. Celles même qui en jouissoient avoient presque aussi souvent lieu de s'ennuyer que les pre-

mières. Un amour si partagé mettoit peu de différence entre l'état des unes & des autres.

Alcindor & Zélinde jugèrent qu'il étoit à propos de passer outre. Ils pénétrèrent dans les Etats du Sophi de Perse, & se rendirent à Ispahan. Mais ils crurent être encore une fois à la Chine, tant certains usages leur parurent semblables chez les deux Nations. A Ispahan, comme à Pekin, l'union des deux sexes est un véritable jeu de hasard. Un Persan épouse une femme comme un joueur accepte une carte, sans sçavoir ce qu'elle vaut, ni de quelle couleur elle est. Il arrive aussi que l'une & l'autre est mise à l'écart dès qu'elle se trouve remplacée par quelque chose de mieux. Il est même permis à un Persan de chercher ce mieux autant de fois qu'il espère le rencontrer : privilège qu'il sçait faire valoir dans toute son étendue.

Zélinde entra, sans se laisser voir, dans une maison de noble apparence. Elle en vit le Maître occupé à compter une somme en or à une très-belle femme, qui ensuite fut embrasser, en versant quelques larmes, deux petits enfans placés aux pieds d'une autre femme assise elle-même dans un fauteuil magnifique.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Après quoi la première se prosterna humblement devant la seconde, qui la congédia d'un signe de tête. Voilà, disoit intérieurement la *Néris*, voilà sans doute une Esclave qui prend congé de ses Maîtres & de leurs enfans. Mais bientôt elle reconnoît que ces mêmes enfans sont ceux de cette Esclave prétendue; que le Maître de la maison a été son époux, & n'a cessé de l'être que parce que le bail passé entre eux est expiré. La Dame assise étoit réellement la Dame en titre, celle que le mari ne peut répudier qu'après certaines formalités : mais il peut la négliger, & la néglige. En revanche, elle est réputée la mère de tous les enfans qu'il a de ses rivales.

Tandis que *Zélinde* observoit toutes ces choses, *Alcindor* ne restoit pas oisif. Il aborde une jeune Personne qui marchoit à visage découvert. Un esclave la devançoit en sonnant de la cymbale. Elle étoit vêtue d'une robe de brocard d'argent, assez courte pour laisser voir la beauté de sa jambe. Ses longs cheveux étoient artistement relevés sur sa tête. Une gase d'or servoit à les attacher, & flotloit en partie au gré du vent. De riches pierreries ornoient ses oreilles : des fleurs couvroient ses bras. De plus,

elle étoit belle, & sembloit fort desirer de le paroître. *Alcindor* entra dans ses vues, loua ses charmes, & se félicita de ce qu'elle daignoit les rendre visibles, en dépit de l'usage. Point du tout, reprit-elle, c'est l'usage qui me défend de les cacher. J'ai acquis le droit de paroître telle que je suis, de parler comme je pense, d'agir comme je le souhaite. Bien des femmes qui méprisent moi & mes semblables, feroient grand cas de nos privilèges : mais il faut des talens pour les acquérir & pour les conserver. Ces talens, comme *Alcindor* l'apprit d'elle-même, consistoient sur-tout dans la Musique & la Danse. Le *Péris* demanda à la Danseuse, quels talens il falloit avoir aussi pour lui plaire. Mon nom vous le dira, répondit-elle : je m'appelle *la Vingt tomans* * ; jamais on ne sçut m'attendrir à moins, & je m'attendris à proportion que le nombre en augmente.

En parlant ainsi, la jeune Persanne continuoit de marcher, mais *Alcindor* cessa de la suivre. Il rejoignit *Zélinde* qui lui fit part de ce qu'elle avoit vû. Elle ajouta que dans cette contrée les hommes étoient trop absolus. Et les

* Le *to-man* est une Monnoie Persanne qui équivaut à nos Louis d'or de France.

30 MERCURE DE FRANCE.

femmes trop dociles , reprit *Alcindor*. Voyons si les unes & les autres diffèrent dans le reste de l'Asie.

Ils eurent lieu d'admirer les charmes des Géorgiennes , des Circassiennes , des Mingréliennes. On diroit que la beauté ne se plaît que dans ces pais barbares , tant ses dons s'y trouvent généralement répandus. Une laide femme y paroît un phénomène. Une femme délicate en est un bien plus rare encore. Toutes se croient faites pour être vendues & non pour se donner. Ce sont de vrais meubles de sérail. Ces meubles ne sont cependant pas toujours neufs lorsqu'ils y arrivent. C'est de quoi *Alcindor* pouvoit s'instruire à fond , & ce qu'il négligea de faire. Les femmes qui ont leurs maris sont encore moins circonspectes ; mais ces maris, quoiqu'Asiatiques, sont peu jaloux. Une belle Mingrélienne s'étoit enfermée avec *Alcindor* : il n'avoit sur elle aucun dessein qui exigeât cette précaution. Le mari survient & ne la croit pas inutile. Tu ne peux t'en défendre , dit-il au voyageur , le cochon m'est dû : c'est l'amende qu'on paye en pareil cas. Je consens même à le manger avec toi. Il est inutile d'ajouter qu'*Alcindor* disparut sans rien répondre , & que

Zélinde & lui continuerent leur voyage.

De pause en pause ils arrivent à Constantinople. Son étendue leur fait espérer d'heureuses découvertes, des usages qui lui soient propres. Ils sont bien-tôt déçus. Ils n'y apperçoivent que ce qu'ils ont déjà vu ailleurs ; une jalousie affreuse dans les hommes, une servile obéissance dans les femmes ; peu d'Amour de part & d'autre. Un Turc entre dans son Sérail. Aucun objet déterminé ne l'occupe. Il est sans passion, souvent même sans desirs. Une troupe d'Esclaves s'empresse de les faire naître, & n'éprouve elle-même que des besoins. *Zélinde*, qui sans être vue voyoit toutes ces choses, en conclut que l'Amour à la Turque seroit peu du goût des *Néris*. Pour *Alcindor*, il fut moins prompt à se décider. Peut-être, disoit-il en lui-même, le besoin d'aimer, & la difficulté d'avoir des Amans, réduisent-ils une femme Turque à chérir son mari. Il en vit une qui prodiguoit au sien toutes les marques extérieures de la plus vive tendresse. L'un & l'autre sortirent pour se rendre à la Mosquée, & *Alcindor* les suivit. La belle Turque étoit voilée, selon l'usage inventé par la jalousie : mais il existe un autre usage

32 MERCURE DE FRANCE.

peu favorable aux jaloux ; c'est que le voile & l'habit des femmes sont ordinairement les mêmes pour la forme & la couleur. De sorte qu'un mari qui perd un instant de vue sa femme , risque de ne la pouvoir plus distinguer parmi les autres. C'est de quoi *Alcindor* fut témoin. Le couple qu'il avoit suivi se sépara dans la Mosquée , lieu où les deux sexes n'ont pas la liberté d'être confondus. Le mari de la belle Ottomane se posta vis-à-vis d'elle. *Alcindor* , toujours invisible , se plaça tout à côté. Il la vit , au bout de quelques instans , se mêler parmi ses voisines , s'éloigner de plus en plus , & enfin disparaître entièrement. On présume bien qu'il la suivit. La traite ne fut pas longue ; elle entra dans une maison tierce où un jeune Turc l'avoit devancée. Leur abord indiquoit assez bien le motif de leur entrevue , & *Alcindor* n'eut pas besoin de faire usage de toute son intelligence pour prévoir quelles en seroient les suites. Il sortit , persuadé que les précautions inventées par la jalousie des Asiatiques , n'étoient efficaces que contre eux-mêmes.

Zélinde & lui mirent en question s'ils visiteroient l'Europe où ils avoient déjà mis le pied , ou s'ils donneroient la pré-

férence à l'Afrique. La *Néris* opina pour le second parti, & *Alcindor* fit ce qu'elle voulut. Ils en prirent occasion de visiter l'Arabie & l'Egypte, qu'ils n'avoient fait que cotoyer. Ni l'un, ni l'autre pays ne borna leurs recherches. C'étoit une répétition de ce qu'ils avoient vu & blâmé ailleurs. La brûlante Ethiopie offrit à leurs yeux un Peuple immense. L'extrême chaleur du climat influoit également sur les deux sexes; ils lui devoient tout le penchant qui les attiroit l'un vers l'autre; & ce penchant n'étoit que matériel. Ce fut encore pis à mesure que nos voyageurs avancèrent. Parvenus au centre de la Guinée, ce qu'ils avoient vu ne leur parut que l'ombre de ce qu'ils voyoient. *Alcindor* prit plaisir à écouter l'entretien d'un jeune homme & d'une jeune fille de *Congo*. Ils se connoissoient à peine: ce qui n'empêcha pas le jeune Africain de débiter ainsi: *Silava in-*
quinté, je te salue, ma femme. Elle répondit sur le champ. *Silava moïné*, je te salue, Maître. *Gay zolezé minou*, pour suivit-il, m'aimes-tu bien? *Gayté moïné zolezé béné*, reprit-elle, oui, Maître, je t'aime bien. Le jeune homme porta beaucoup plus loin ses questions, & elle y fit cette docile réponse: *Ninga moï-*

B.v.

34 MERCURE DE FRANCE.

né, oui ; Maître. Alors elle se mit à genou en battant des mains , & s'écriant par trois fois , *Silava moiné* , je te salue , Maître. A quoi il répondit , en remuant tous les doigts , *calam bom botté* , cela est bon. Ensuite , il lui donna sa main noire à baiser. Ce qu'elle fit avec autant de joie que d'empressement. Ensuite lui-même la prit sous le bras , & la conduisit en un lieu plus commode pour achever l'entretien.

A quelques pas plus loin , le couple voyageur fit rencontre d'une jeune Africaine , qu'on n'eût pas prise pour telle à sa couleur. Toute sa personne étoit couverte d'une pommade rouge , faite avec de l'huile de palme , & du bois de *toucoula*. Que signifie cet ornement , lui demanda *Zélinde* ? Que j'ai l'honneur d'avoir *cassé calabasse* , répondit-elle ; honneur le plus grand qui puisse arriver à une fille parmi nous. Cette couleur doit tomber d'elle-même , & jusqu'à ce qu'elle m'ait entièrement quittée , je ne dois prendre part à aucun travail ; je ne dois m'occuper que du plaisir. Eh quelles seront les suites de tout cela , demanda encore la *Néris* ? D'être vendue , reprit l'Africaine , par celui qui m'aura épousée , & qui épousera vingt femmes pour avoir l'avantage de les vendre.

Zélande n'en voulut pas sçavoir davantage, & *Alcindor* en savoit déjà trop. Ils continuerent à faire le tour de l'Afrique & arriverent chez les *Caffres*, nation qui n'en mérite guères mieux le titre que ces troupes de Bêtes féroces si communes dans cette partie du Monde. Le nom même de l'Amour est ignoré chez ce Peuple barbare. Une même cabane rassemble durant la nuit toute une Tribu. Le brutalité y trouve amplement à se satisfaire, ne s'y refuse rien, n'y est jamais contredite. Là, nulle distinction, nul choix, nul respect pour les nœuds du sang, nul souvenir des liens de la Veille,... *Alcindor* & *Zélande* détournèrent leurs yeux de cet affreux Tableau. Ce qu'ils virent, en avançant toujours, ne leur parut guères moins révoltant. Ils furent un peu plus satisfaits de la *Barbarie*, contrée qui, malgré son nom, est vraiment le pais policé de l'Afrique. Mais ils n'y retrouvèrent que les mœurs Arabes & Turques, & dès-lors n'y trouverent pas ce qu'ils cherchoient. Ils prirent donc le parti de visiter l'Europe; ce qu'ils regardoient, à-peu-près, comme un parti désespéré.

L'Espagne sembloit s'offrir d'elle même à leurs recherches. L'Italie n'étoit

36 MERCURE DE FRANCE.

guères moins à leur portée. Ils aimèrent mieux débiter par le Nord. Mais bientôt ils s'aperçurent que, si *Vénus* étoit née dans l'eau, les Amours jouoient rarement sur la glace. On est, à coup sûr, plus tendre dans un bosquet fleuri qu'au pied d'une montagne de neige. *Alcindor* & *Zélinde* s'avancèrent au centre de l'Allemagne. Les cœurs s'y adouciſſoient en raison du climat. Toutefois, les hommes parurent à la *Néris* tenir encore des Germains leurs aïeux, nation plus guerrière que galante. Les femmes elles-mêmes parurent aux yeux du *Péris*, être en général plutôt foibles que tendres. Dailleurs, dans ce pais l'Amour ne ſçait point déroger. Un noble ne peut s'y réſoudre à aimer une Plébéienne. Il faut pour le séduire au moins ſeize quartiers. Il envisage moins les attraits de ſa Maîtresse que l'antiquité de ſes parchemins. En un mot, l'Amour au lieu de carquois & de flambeau, porte un Magazin d'Ecuffons & des Arbres Généalogiques.

Alcindor & *Zélinde* mirent en question la route qu'ils devoient tenir. Tout en diſputant, ils ſe trouverent aux frontières d'Italie. Il faut, dit la *Néris*, hazarder quelques recherches dans cette Con-

trée. Hé bien ! dit *Alcindor*, d'un ton qui marquoit peu d'espérance, voyons ce qui en arrivera. Ils s'avancèrent jusques dans cette ville qui fut autrefois la Capitale du Monde.

Les vestiges de son ancienne grandeur occupoient les regards d'une foule d'Étrangers. Nos voyageurs n'y firent aucune attention. Ils n'avoient qu'un objet, ils ne le perdoient pas un instant de vue. Mais le remplir c'étoit là le point vraiment difficile, & Rome ne leur parut pas devoir abrégér ces difficultés. Aux Temples près, ils se crurent au sein d'une Ville d'Asie. Les femmes n'y sortent que voilées, sortent rarement, & plus rarement encore sont visitées chez elles. En un mot, la jalousie des Romains modernes égale celle des Asiatiques de tous les tems. *Alcindor* apprit même qu'elle avoit recours à des expédiens dont les plus jaloux d'entre les Orientaux rougiroient de faire usage. Ah quelle horreur ! s'écrioit *Zélinde*. Au moins, disoit *Alcindor*, s'il n'est guères possible qu'on les aime, il ne l'est pas plus qu'on les trompe. A peine il achevoit ces mots qu'une Duègne septuagénaire lui fait signe d'une certaine distance. Il s'approche, & elle l'exhorte

38 MERCURE DE FRANCE.

à metre à profit le bien que lui veut une jeune Beauté qui vient de l'appercevoir à travers de sa jalousie. Le *Péris* demande qui peut être cette personne obligeante ? C'est ma maîtresse, reprit la vieille : l'instant est merveilleux à saisir. Notre jaloux est absent & se repose entierement sur moi du soin de lui garder un trésor que vous méritez mieux que lui. J'ai rempli d'abord ma charge avec assez de rigueur ; mais je suis naturellement bonne, & voici la vingtième fois que je donne à ma maîtresse de pareilles preuves de bonté. *Alcindor* admire la bienfaisance de l'une & de l'autre. Mais, poursuivit-il, n'existe-t-il pas d'autres obstacles ? Oh ! nous saurons les lever, quels qu'ils soient, reprit la *Duégne* : ce n'est pas la première fois.... Un incident tragique interrompit le discours de la vieille. Un Italien aborda & poignarda furtivement certain François qui avoit son lever certains obstacles. On ne parut étonné ni du fait, ni de la vengeance. L'assassin eut le bonheur de gagner un Temple voisin, & par conséquent de se voir absous.

Pour *Alcindor* il rejoignit *Zélinde*. L'une & l'autre quitterent l'ancienne Patrie des *Césars*. Ils visiterent d'autres Vil-

les d'Italie où ils n'apperçurent que ce qu'ils avoient vû à Rome & souvent pis encore. Ah! s'écrioit *Zélinde* avec indignation, franchissons vîte les Alpes! Mais *Alcindor*, on ignore pourquoi, la détermina à franchir les mers, & à se rendre en Espagne.

Là, ils virent d'autres Tableaux. L'amour fidèle jusqu'à l'obstination y régné pour ainsi dire de toutes parts. L'amour jaloux jusqu'à la frénésie l'accompagne pour l'ordinaire. Là se réalisent les passions éternelles; passions qui n'osent plus figurer ailleurs, même dans les Romans. *Alcindor* & *Zélinde* prirent l'extérieur d'un François & d'une Française. L'alliance venoit d'être, plus que jamais, resserrée entre les deux nations, & nos voyageurs furent traités en amis. *Zélinde* fit autant de conquêtes qu'elle en voulut faire & plus qu'elle n'en vouloit garder. Elle parut donner la préférence à un jeune Espagnol qui à mille égards la méritoit. Il n'en devint que plus tendre & plus empressé, mais en même temps plus jaloux. A peine eut-il lieu de présumer qu'on l'aimoit, qu'il craignit qu'on ne cessât de l'aimer. Il étoit respectueux dans ses manières; il l'étoit dans ses discours, & ce fut aussi très-respectueusement qu'il pria la *Néris*

40 MERCURE DE FRANCE.

d'interdire sa maison à tout autre qu'à lui. *Alcindor* lui-même n'en fut pas excepté. Voilà, disoit intérieurement *Zélinde*, voilà une inquiétude qui tient de la tyrannie, une délicatesse qu'on porte jusqu'à l'outrage. N'importe, poursuivit-elle, voyons si ces demandes, une fois satisfaites, seront suivies de quelques autres. Dès ce moment elle devient inaccessible à tous ceux que l'Espagnol regarde comme ses rivaux. *Alcindor* lui-même, se prête à cette épreuve. Tant de sacrifices comblèrent de joie l'amoureux Castillan, & ne purent le tranquilliser. Il trouva que la prétendue Françoisse n'oubloit point assez les usages de sa Nation. *Zélinde* adopta sur le champ ceux d'une véritable Espagnole, ne parut plus que masquée, se montra même très-rarement sous cet attirail; en un mot, elle marqua sur tous ces points une docilité capable de décéler qu'elle n'étoit pas Françoisse. Le jour suivant elle vit l'Espagnol à ses genoux la remercier de toutes ces preuves de complaisance & en exiger une nouvelle. C'étoit de permettre qu'on réformât ses jalousies de manière qu'en voulant voir, elle-même ne risquât point d'être apperçue. *Zélinde* vit bien:

qu'il s'agissoit de l'empêcher elle-même de rien appercevoir. Elle ordonna ce qu'on la prioit tacitement de permettre. Le jour suiuant l'Espagnol se retrouve à ses genoux & lui présente humblement une Duégne.

Ce dernier trait lui parut une suite naturelle des précédens. Elle le soutint comme elle avoit fait les autres ; mais la fin de l'épreuve approchoit. L'Espagnol sortit & la Duégne resta. Au milieu de la nuit suivante, *Zélinde* entendit sous ses fenêtres un concert de plusieurs instrumens. De grands cris & un cliquetis d'armes succédèrent à cette musique : ce qui désignoit au moins une *Tragédie-Opéra*. Le lendemain, *Zélinde* apprit que son Amant avoit voulu la gratifier d'une sérénade, selon l'usage du pays ; qu'un autre Espagnol, dont la maîtresse logeoit vis-à-vis d'elle, étoit survenu dans le même dessein : que les deux galans s'étoient crus rivaux, s'étoient battus en conséquence, & mis l'un & l'autre au bord de la tombe : preuve certaine, disoit-on, que l'un & l'autre aimoit bien sa maîtresse. On ajoutoit qu'une telle preuve d'amour alloit rendre jalouses toutes les beautés de Madrid. Mais *Zélinde* en inféra de nouveau, que l'amour Espa-

gnol ne séduiroit ni elle ni ses compagnes.

Pour *Alcindor*, il plaisoit beaucoup à une jeune & belle Castillanne, qui jusqu'alors avoit été nommée l'insensible. Malheureusement sa manière d'aimer étoit toute semblable à celle des *Néris*. Tout se réduisoit aux petits soins, & à l'assiduité la plus rigoureuse. Elle vouloit qu'on désirât sans cesse, & ne laissoit jamais rien espérer. Après tout, disoit *Alcindor*, l'objet de mon voyage seroit bien mal rempli. Prud'es pour bégueules, il valoit autant ne pas me déplacer. Il fit d'autres recherches & vit que c'étoit-là le génie dominant du beau sexe Ibérien. *Zélinde*, elle-même étoit suffisamment instruite. Elle proposa au *Péris* de risquer une tournée en France; mais il n'attendoit absolument rien de cette démarche. Il détermina la *Néris* à passer chez certain Peuple, rival éternel de la Nation Française, & qui se pique de ne l'imiter en rien.

C'est avoir suffisamment désigné l'Angleterre. Le couple voyageur y parut sous l'habit Espagnol. Dès les premiers jours, la *Néris* apperçut dans les hommes de cette isle peu d'estime pour les femmes, & encore moins de complaisance. Dès-

lors , elle rallentit ses recherches , & s'épargna , en effet , une peine inutile. *Alcindor* augura mieux de celles qu'il alloit prendre. Il remarqua dans le Beau-Séxe Anglois un germe de tendresse qui faisoit comme partie de son existence.

Quel dommage , disoit-il , qu'un naturel si heureux soit négligé par ceux qui sont le plus intéressés à le faire valoir ! Il voulut , cependant , voir par lui-même , c'est-à-dire , voir jusqu'à un certain point , le parti qu'on pouvoit tirer de ces favorables dispositions. Auparavant il lui tomba sous la main un papier public , où il lut ces propres paroles : » Depuis l'ordinaire dernier (c'est-à-dire depuis » trois jours) on n'a retiré que six jeunes personnes du Lac de Rosémonde. » Il faut croire que les amours ont été » moins vifs , ou plus heureux qu'à l'ordinaire durant cet intervalle : il y a bien » eu aussi quelques galans poignardés » par leurs Belles , qu'ils avoient quittés : mais , pour cette fois , cela ne » fait pas nombre. C'est pourquoi nous » ne les désignerons qu'avec ceux de la » feuille prochaine. »

Le *Péris* ajouta peu de foi à cet article. Il jugea que , depuis le rétablissement de la paix , le Gazetier en étoit

44 MERCURE DE FRANCE.

réduit à composer des fables périodiques, & il résolut de n'en croire que sa propre expérience. L'occasion s'en présenta d'abord comme d'elle-même. Une jeune veuve qui avoit le regard tendre & doux, lui parut très-propre à démentir le Gazetier satyrique. Il s'attacha à lui plaire, y réussit & parvint même à la fixer entièrement. Il vit enfin combien le cœur des femmes de cette contrée est actif : mais ce cœur exige qu'on le suive ; il défend, surtout, de rétrograder. *Alcindor*, qui ne vouloit pas aller trop loin, ralentit subitement sa marche, & bientôt même parut disposé à faire retraite. Ce fut alors qu'il eut lieu de juger qu'une gazette n'est pas toujours fautive. La jeune veuve n'épargna rien pour prévenir son inconstance. Elle pria, supplia, gémit ; & lorsqu'elle vit que tout étoit superflu, elle fit succéder les menaces aux gémissemens, la fureur aux menaces : en un mot le piquard fut levé. On présume bien d'avance que ce fut en vain : mais la veuve n'en devint que plus furieuse. Elle sortit, résolue de se punir elle-même de sa crédulité. Elle alloit fournir un article à la Gazette prochaine : déjà même elle s'étoit élancée à l'endroit le plus profond

du lac. Le *Péris*, qui avoit pris une autre forme pour la suivre, la secourut à temps, la consola de son mieux, & si bien qu'elle eut de la joie d'avoir pour libérateur un homme si propre à faire oublier les torts de ses pareils. *Alcindor* se garda bien de la détromper. Il se rendit auprès de *Zélinde*, pour décider avec elle si leur mission n'étoit pas réellement terminée. Ils avoient parcouru toute la terre, excepté la France; & la France leur sembloit assez inutile à parcourir. Tout considéré cependant, ils s'y déterminèrent; moins dans l'espérance de trouver là ce qu'ils cherchoient, que pour éviter le reproche de ne l'avoir pas exactement cherché.

Arrivés dans la Capitale, ils s'y annoncèrent pour Anglois. Ils en avoient pris l'extérieur, & en affectoient le langage. Cet expédient leur eût mal réussi un siècle plutôt; mais depuis peu tout avoit bien changé de face. La mode régnante à Paris étoit d'admirer les Anglois en tout & partout. On les applaudissoit sur la Scène, on les fêtoit dans les cercles, on les copioit dans les Livres, on sacrifioit nos héroïnes à leur héros... D'après ces dispositions le couple voyageur ne pouvoit manquer d'être bien accueilli. Il le fut mieux

46 MERCURE DE FRANCE.

encore qu'il n'avoit osé le prévoir. *Zélinde* qui à la beauté des plus belles Angloises affectoit de joindre leur air tant soit peu gauche, trouva une foule d'Élégans qui tous aspiraient à la former. Leur persifflage ne lui parut pas dangereux ; mais il l'amusoit. Elle mit sur le chapitre de la constance un Petit-Maître des plus à la mode. Il en parla en homme qui la pratique peu, & qui l'estime encore moins. La constance en amour, disoit-il, n'est bonne qu'à fournir vingt volumes à un Romancier. C'est une vertu qui de tous ses héros fait autant de victimes : & d'ailleurs, un amant fidèle est un être si infipide, si incommode ! Il n'en est pas moins vrai, *Madame*, poursuit le François, que vous m'allez contraindre d'imiter ce que je blâme dans autrui : mais daignez me pardonner d'avance l'ennui que je vais vous causer. On n'a point avec vous la liberté du choix.

C'étoit-là le ton qu'en général on prenoit avec *Zélinde*. Elle en conclut qu'en France l'amour n'étoit point mis au rang des affaires sérieuses. *Alcindor* lui-même tiroit des conséquences toutes semblables de ce qu'il voyoit. L'extrême liberté dont jouissoient les femmes, l'usage qu'elles

en faisoient, le peu de penchant qu'ont leurs maris, ou leurs amans à la jalousie, le ridicule attaché à ce foible; en un mot, ce qu'on nomme en France le ton de la bonne compagnie: tout cela distinguoit, selon lui, cette Nation d'avec toutes les autres.

Il parut s'attacher à une jeune Marquise, devenue veuve, & par cette raison encore plus libre qu'étant mariée: ce qui signifie beaucoup. Sa maison étoit fréquentée par une foule de jeunes gens du bon ton, qui tous s'affichent pour rivaux, & n'en étoient pas moins bons amis. Les politesses qu'*Alcindor* en reçut lui-même l'étonnèrent. Il s'en expliqua ingénument avec l'un d'entr'eux. Voici la réponse que lui fit le jeune François. Nos aïeux avoient la manie d'adorer leurs *Dames*, de n'oser le leur dire, & de s'égorger entr'eux pour les en informer. Nous suivons un tout autre usage. Nous débutons par un *je vous aime*; nous aimons beaucoup moins que nos aïeux, & chacun de nous croit être aimé. Dès-lors plus de jalousie. Nous n'enviſageons un rival que comme le témoin de notre triomphe actuel, ou futur. C'est une victime que nous plaignons sincèrement, loin de la haïr; &

48 MERCURE DE FRANCE.

d'ailleurs , ce pays est si fertile en ressources ! Les femmes sont devenues si raisonnables ! Elles se prêtent si volontiers à nos arrangemens ! . . . Oh parbleu ! il faudroit être bien gauche pour se trouver au dépourvu ; & chez les Spartiates , où les fonds étoient en commun , y eut-il jamais de disputes d'intérêts ?

Le *Péris* ne trouva pas ce discours des plus ridicules. Peut-être , disoit-il , aime-t-on moins ici qu'ailleurs ; mais l'amour y prend une physionomie plus riante. La confiance le guide , & ne l'abandonne jamais. Un échec est presque toujours suivi d'un triomphe : un triomphe ne se fait attendre qu'autant qu'il est nécessaire. L'Amour enfin est ici le Dieu de la concorde , lui qui sème la division chez tant de Peuples , qui a causé la ruine de tant d'autres. Ah ! sans doute , que *Troye* existeroit encore , si *Ménélas* eût été François.

Il revit la jeune Marquise. Elle parut flattée de ses visites ; mais elle en recevoit une foule d'autres , & aucune ne sembloit lui déplaire. Le faux Anglois en témoigna quelque inquiétude , ce qui divertit beaucoup la jeune Française. Eh quoi , Monsieur , lui dit-elle , êtes-vous donc encore si peu au fait ?

Quelles

Quelles que soient vos prétentions , ignorez-vous que la confiance est l'âme de la Société ? Voyez le Monde , Monsieur , & ces misères-là vous passeront. Elle-même voulut lui servir d'Introductrice. Il admiroit l'aisance avec laquelle cette jeune veuve le présentoit dans différens cercles choisis. Ces cercles étoient pour lui un autre genre de Spectacle où les femmes jouoient toujours les grands rôles , où les maris n'osoient paroître, ou ne paroissoient qu'*incognito*. La vivacité d'esprit qui distingue les Françoises , la gaîté qui anime leurs discours , les grâces qui accompagnent toutes leurs actions , se disputoient le prix dans ces momens , & surtout au milieu d'un élégant souper. Quel dommage , disoit *Alcindor* , que des objets si séduisans ne se bornent qu'à plaire ! chose qui ne leur est que trop facile. Grace à cette extrême facilité , elles dédaignent de garder leurs conquêtes. *Alexandre* donnoit des couronnes , persuadé qu'il lui étoit aisé d'en conquérir d'autres. Telles sont les Françoises.

Il eut cependant lieu de juger que l'amour constant n'étoit pas un phénomène chez cette Nation. Mais cet amour

C

est si paisible, si peu exigeant, si peu jaloux, qu'ailleurs il passeroit pour indifférence. Ah, s'il est ainsi, disoit notre voyageur, à coup sûr la jeune Marquise m'aime, & m'aime un peu plus qu'à la Françoisise. Il est bon d'observer que si le *Péris* avoit le don de prendre la même forme que les humains, il n'avoit pas celui de lire dans leur intérieur.

Il voulut donc que l'âme de la Marquise se manifestât au dehors. C'étoit pour lui un passetemps assez flatteur de pouvoir d'un seul coup dérouter trente Petits-Mâîtres. Il plaignoit cependant la belle Françoisise, & redoutoit quelque aventure semblable à celle de Londres. Il est vrai, disoit-il, que ni le Mercure de France, ni le nombre excessif de Journaux & de Gazettes qu'on y distribue, n'offrent nulle trace de pareilles catastrophes. Mais, poursuivoit *Alcindor*, il est toujours fâcheux de molester une jolie femme.

Au milieu de ces réflexions, il reçoit de la Marquise une lettre de reproches. Elle s'y plaignoit spirituellement de son absence, & même de sa tiédeur. C'étoit le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de sa bonne fortune. Il retourne

auprès d'elle , expose des griefs , des inquiétudes , veut exiger des sacrifices , en un mot , joue le rôle d'un Amant Espagnol. Mais la scène devint assez comique des deux parts. La jeune Marquise le pria de s'épargner un ridicule , un travers intolérable. Profitez mieux , lui dit-elle , des exemples que vous offre ma Nation , la seule qui sçache réduire l'Amour à ce qu'il doit être , ou du moins à ce qu'il doit paroître. Ce n'est pas qu'il ne brise quelquefois les entraves qu'on lui donne. Eh , où en serions-nous , poursuivit-elle , si malheureusement je vous aimois assez pour vous croire!

Qu'entends-je ? s'écria le *Péris* étonné , est-il bien vrai que vous ne me distinguez pas de l'effain frivole qui vous entoure presque sans cesse ? Pardonnez-moi , Mylord , reprit la Marquise , je vous distingue ; j'ai voulu vous faire les honneurs de ma Nation : mais tous ces égards disparoîtront s'il est jamais question de vous aimer. L'étonnement d'*Alcindor* augmentoit à chaque parole de la jeune Française. Au moins , Madame , poursuivit-il , daignez faire votre confident de celui qui aspiroit à quelque chose de plus : daignez me faire

52 MERCURE DE FRANCE.

connoître l'heureux Mortel que vous me préférez. Dites qui vous a prévenu, reprit la Marquise ; quant au reste , ce n'est point un mystère. Un peu plus de connoissance de nos usages vous eût d'abord mis au fait. L'heureux Mortel dont vous parlez est le même qui vous a introduit chez moi , que vous avez vû y donner entrée à beaucoup d'autres , & qui s'y montre plus rarement que vous & eux. Telle est chez nous la conduite ordinaire d'un Amant préféré : celle d'un époux est encore plus circonspecte. Il lui est permis d'aimer tacitement sa femme , & c'est tout : garre le ridicule s'il ose afficher la tendresse & l'affiduité ! En un mot , les chaînes de l'Amour & de l'Hymen sont devenues pour nous si légères , qu'une Françoise peut se croire libre en les portant.

Après tout , disoit *Alcindor* en lui-même , cette liberté a son mérite ; les deux sexes peuvent y trouver leur compte : reste à sçavoir si la satisfaction est générale. Toutes les nouvelles recherches que fit *Alcindor* lui prouvèrent qu'elle l'étoit. *Zélinde* elle-même commençoit à goûter cette manière de vivre , cette liberté qui tient le milieu entre la licence & le *béguenisme*. L'A-

mour est un enfant , disoit-elle au *Péris* , il faut badiner avec lui si l'on veut lui plaire , ou qu'il plaise.

Ce fut dans ces dispositions qu'*Alcindor* & *Zélinde* retournèrent à leur séjour habituel. Ils arrivent , se séparent , & assemblent , l'une ses compagnes , l'autre ses compagnons. Des deux parts l'empressement est le même à les entourer ; l'attention qu'on leur prête est égale , & leur rapport tout semblable. A l'instant on s'écrie chez les *Péris* qu'il faut appeler des Françoises. Les *Néris* parurent moins promptes à se décider : elles vouloient qu'on délibérât sur cette matière , au moins pour la forme. Hélas ! mes chères compagnes , leur dit *Zélinde* , une délibération est bien superflue , quand la question se trouve jugée d'avance. Epargnons aux *Péris* une démarche qui va nous en coûter d'autres ; & d'ailleurs n'espérez pas trouver les François plus respectueux que nos voisins. Cette remontrance produisit son effet : les deux partis se rapprochèrent : *Alcindor* & *Zélinde* firent l'office de médiateurs , & leurs soins furent si efficaces , on se trouva si bien de leurs avis , que la plus mo-

54 MERCURE DE FRANCE.
deste des *Néris* grava en lettres d'or cette maxime : *Ceux qui ont beaucoup vécu sont bons à consulter.*

IPHIS ET ANAXARETTE,
ROMANCE tirée des Métam. d'Ovide.

SUR L'AIR : *L'Amour m'a fait la peinture.*

A Mlle de H.

LA folâtre *Anaxarette*
A rire passoit le jour.
Malgré son humeur coquette ;
Iphis aimoit la follette
Qui rioit de son amour.

De son embarras extrême
D'abord elle rit tout bas.
Mais quand le pauvre tout blême,
Dit en tremblant je vous aime ,
Elle en rit jusqu'aux éclats.

Il ne peut vivre avec elle ,
Il ne peut s'en séparer.
Ses ris la rendoient plus belle ;
Prêt à quitter la cruelle ,
Il restoit pour l'admirer.

Mais las de tant de souffrance,
 Sçavez-vous bien ce qu'il fit ?
 Au Ciel il cria vengeance,
 Puis dans les bois en silence
 Un matin il se pendit.

Jadis que d'Amans fidèles
 Ont péri par cet abus !
 Ces mœurs étoient bien cruelles,
 Mais aujourd'hui pour nos Belles
 On dit qu'on ne se pend plus.

Plein d'une juste colère
 Amour soudain se vengea.
 Cette Beauté dure & fière
 Soudain fut changée en pierre ;
 Mais son cœur l'étoit déjà.

O vous que rien n'intéresse,
 Craignez un pareil destin.
 Riez moins de ma foiblesse :
 Une Belle sans tendresse,
 Fait toujours mauvaise fin.

D. L. R.



*A Mde la Marquise de CHOISEUL ,
sur le retour de M. son Fils , arrivé
de S. Domingue avec la Croix de
S. LOUIS.*

LE Ciel à votre Fils avoit donné deux Mères ;
C'est la Patrie & vous : toutes deux lui sont chères.
Pour servir l'une avec ardeur
Il s'arracha longtems à l'autre :
Mais il vous est rendu portant auprès du cœur
Le prix brillant de la valeur.
Son mérite est connu , sa gloire fait la vôtre.

Par la MUSE LIMONADIÈRE.

A Mlle C. à Nantes.

TENDRE Amante , âme chérie,
Objet si doux à mon cœur !
De ma sombre rêverie
Daigne adoucir la langue.

Victime de l'amertume
Qui découle de leurs traits ;
Ma foible âme se consume
Du poison lent des regrets.

Au matin la jeune Aurore
 Me voit noyé dans les pleurs ;
 Le soir vient & voit encore
 Mes affligeantes douleurs.

Loin de mon cœur qui s'enivre
 Du poison de tes attraits ,
 Cruelle, hélas ! peux-tu vivre
 Dans le calme de la paix ?

Le plaisir bruyant t'entraîne
 Au sein des jeux & des ris....
 Loin de toi, l'amour m'enchaîne
 Sous le poids de mes ennuis.

Par M. DU BRANDAIS.

ÉTRENNES PASTORALES.

AIR, *Annette à l'âge de, &c.*

A LA PLUS CHARMANTE.

J'AVOIS déposé sous l'ormeau
 Ma musette & mon chalumeau ;
 Croyant vivre ici sans amour ;
 Mais vain présage ,
 Comme au Village ,
 J'aime à la Cour !

C v

58 **MERCURE DE FRANCE.**

Simple Berger, rival des Dieux ,
Comment chanter mes nouveaux feux ?
Telle étoit aux champs mon ardeur ,
Quand plein de zèle ,
A la plus belle
J'offrois mon cœur.

En inspirant des feux si beaux
L'amour rend tous les cœurs égaux :
Diane écoute *Endymion* ;
La jeune *Aurète*
Sourit encore
Au vieux *Titon*.

Si j'ose en ébaucher les traits ,
J'adore son nom & le tais :
Qu'on le devine à mes transports.
Muse champêtre ,
Fais-le connoître ,
Par tes accords !

Son rang s'annonce sans fierté ;
Sans faste éclaire sa beauté :
Son regard est toujours flatteur.
D'une *Bergère*
Tendre & sincère
C'est la candeur.

Des lys , des roses de son sein
Flora s'embellit sur son sein.

Le Luth s'unit-il à sa voix ?

Charmant délire !

L'amour respire ..

Sous ses beaux doigts.

Qui sçait mieux joindre à la gaité

La décence & la volupté ?

Vénus préside à ses atours,

Et la Déesse

De la sagesse

A ses discours.

De ses attraits des Dieux chéris

Quel Mortel ne seroit épris ?

Tout cède à son aspect charmant :

L'esprit admire,

Le cœur soupire ,

En la voyant.

*Par M. le Chevalier de J***. T H***.*

ÉPIGRAMME.

BON Dieu, disoit *Agnes*, que les hommes sont
fous !

Qu'ils s'occupent de peu de chose ! ...

J'en conviens, répondit *Manrose*,

S'il en est qui pensent à vous.

L E T T R E S

D'UN JEUNE HOMME.

O sentiment, sentiment ! douce vie de l'âme !

ROUSSEAU de Genève.

QU'UN *Agréable* ou qu'une *Elégante* se moquent du ton & de la morale de ces lettres, je n'en serai pas surpris ; j'oserai même en augurer favorablement. Ames honnêtes & sensibles ! permettez-moi de vous les offrir ; vos suffrages sont les seuls qui puissent me flatter.

L E T T R E P R E M I È R E.

JE VOUS écris, mon Ami, du plus agréable endroit de la Terre ; tout ici respire la paix, & promet le bonheur. Vous y sentez partout la main du maître ; son heureux génie anime & remplit ces beaux lieux. L'ordre & la bonne intelligence qui regnent dans sa maison, le goût, l'aimable simplicité qui la décorent, la douce liberté dont on

y jouit, tout annonce un être respecté
chéri & digne de l'être.

Je découvre de ma fenêtre un point
de vue dont le contraste est gracieux
& frappant. D'un côté, toutes les
richesses du printemps; des fleurs, des
prés, des ruisseaux, de grands arbres frui-
tiers tout couverts de ces beaux bou-
quets de neige qui répandent l'éclat le
plus vif, & le plus doux parfum. De l'autre,
une campagne agreste, sauvage, de
vieux arbres chenues & dépouillés;
des torrents plus pittoresques, plus im-
posans que vos cascades; une nature
aride & déserte; mais dont vous con-
noissez le prix, Voyez, ami, con-
trafter avec tous ces objets nos jeu-
nes villageoises, aussi belles qu'ingé-
nues. Cet aspect a quelque chose d'en-
chanté. Il ne manque ici que vous,
mon bon ami.

Mais tandis que je m'amuse à te
peindre ce paysage, ton âme est en
proie à la douleur. Tu pleures une sœur
charmante. Le souvenir de *Folni* atten-
drit & déchire ton cœur. Aimable
Folni!... Cette santé si belle, si bril-
lante, cet enjouement, cette douceur..
Jeunesse, esprit, grâces, vertus, la mort
a tout dévoré! Mais non, ami, ta sœur

62 MERCURE DE FRANCE.

existe encore. Cette âme simple & pure n'est point anéantie. Elle repose au sein de l'être des êtres. Belle âme , vois couler nos pleurs ! Je crois te voir sensible à nos regrets. Nos cœurs se réuniront au tien , nous partagerons ton bonheur.

O , mon Ami ! ne fermez pas votre âme à la consolation. Que je méprise ces hommes aveugles & durs qui voudroient que la mort détruisît tout notre être ! Ainsi donc , les vertus les plus aimables & les plus sublimes seroient sans récompense , & l'esprit seroit confondu avec la matière ! Malheureux système , que le cœur & la raison désavouent : l'impatience & l'immensité de nos desirs te trahiront toujours.

Ecrivez - moi , mon cher ami. Nos lettres seront tristes ; mais cette tristesse aura plus d'attraits pour moi , que toutes les fausses joies d'un monde aussi frivole que dissipé.

LETTRÉ II.

Vous pensez sur l'amitié comme faisoit *Madame de Guion* sur l'amour de Dieu. Vous sçavez qu'elle imaginoit une

charité bien désintéressée , & qui dans son système devoit anéantir l'amour de nous-mêmes. Elle trouvoit cette idée admirable. Elle avoit du moins, d'après son Directeur, adopté fortement cette opinion ; elle la défendoit avec chaleur. Ce n'étoit qu'une rêverie ; & je vais vous convaincre , mon bon ami , que vous rêvez aussi quelquefois. Passez-moi ce propos , vous m'avez donné de l'humeur.

Nous n'aimons que nous dans les personnes qui nous sont les plus chères ; ce sont vos termes. tout se rapporte à notre bien-être. Mais , mon ami , croyez-vous que l'on aime moins Dieu , parce que l'on y trouve de l'attrait ? L'amour de la vertu , cet amour si pur n'est pas lui-même exempt d'intérêt dans un certain sens : mais , croyez-moi , il est beau , il est grand de s'aimer soi-même dans l'ordre. Le rare mérite de ta sœur nous attiroit , il est vrai. Nous en étoit-elle moins chère ?

Ah ! que je hais ces affligeans systèmes qui ne semblent imaginés que pour insulter à l'humanité , pour avilir & décourager notre âme. Vous qui regardez l'intérêt comme le seul principe de nos actions , froids & tristes

64 MERCURE DE FRANCE.

raisonneurs , la divine image de l'honnête & du beau n'a-t-elle jamais échauffé vos cœurs ? N'avez-vous jamais sacrifié à la vertu ? Quelle est donc cette malheureuse & funeste Philosophie, qui ne croit pas aux sublimes efforts, à l'intrépide fermeté du Sage , ou qui ne cesse de la calomnier ?

Une chose que vous n'hésitez pas à croire , mon ami , quoiqu'elle ait l'air d'un paradoxe, c'est que les gens médiocres ne sont pas faits pour la solide amitié. Le commerce des hommes simples est assez sûr ; mais ne sont-ils pas susceptibles de prévention ? S'ils savent aimer, sont-ils capables de cette amitié sublime , de cet enthousiasme qui distinguent les âmes supérieures ? Non , ils n'ont jamais senti ce génie du cœur , ce feu du sentiment qui pénètre l'âme , & qui l'éclaire. Ils peuvent être sincères & bons ; mais jamais leur froide amitié ne fera rien de grand.

Cependant je préférerais toujours les bonnes gens à ceux dont les démonstrations vous poursuivent sans cesse. Ton ami , tu n'en saurois douter , adore la sincérité. Quelle âme stupide & lâche peut renoncer à cette vertu , qui nous rapproche de la divinité ? Mais

je dédaigne cette pollitesse artificieuse, qui met les manières à la place des sentimens, qui ne rougit pas de prendre l'air & le ton de la bienveillance, qui tue en caressant, ou du moins qui voile son indifférence & sa froideur des attraits de la franchise & de l'amitié. Mon cœur se révolte dès qu'il ne trouve plus la candeur. Je dois ton estime à cette qualité; c'est elle qui m'attache à toi. Mon ami, notre amitié durera toujours.

L E T T R E III.

JE suis encore ému de ce que l'on me fit voir hier. Mon ami, c'est un Sage, c'est un Dieu qui habite ce séjour ignoré!

Le jour commençoit à tomber: il me prit en particulier, & me dit; vous êtes digne de m'accompagner; venez voir un spectacle attendrissant.... Mais que tout ceci demeure entre vous & moi.

Je le suis à l'extrémité du hameau; nous entrons dans une chaumière..... Ciel! Quels objets! Une vieille femme étendue sur un grabat; auprès d'elle

66 MERCURE DE FRANCE.

une jeune personne dont la douceur & la beauté brilloient sous le plus grossier vêtement. Elle prodiguoit ses soins à la malade. Mon Enfant, lui dit mon digne Ami, voilà donc votre mère ? Hélas, oui, Monsieur ! Depuis huit jours elle n'a pu sortir du lit ; je ne puis la quitter ; & nous allons manquer de pain.

O piété ! ô vertu ! disois-je intérieurement, voilà donc votre asyle ! Mais, reprit *M. d'Aubigné*, pourquoi manquer de confiance, mon cher Enfant ? Que ne veniez-vous me confier vos douleurs ? Je sçais combien vous êtes bon, Monsieur ; mais j'ai craint. Ah ! ne craignez plus : les indigens honnêtes sont toujours accueillis chez moi ; ils y sont respectés, ma Fille. Tenez, & souvenez-vous que je ne vous abandonnerai jamais.

La jeune personne sanglottoit ; elle baisoit les mains de son bienfaiteur, qui lui dit en se retirant : ayez soin de votre mère, soyez toujours vertueuse, & comptez sur moi. Ce que je fais pour vous, ce que je ferai par la suite est fort simple. Pourquoi s'étonner d'une bonne action ? C'est la dureté des hommes qui doit seule nous étonner.

C'est ainsi qu'il se fait adorer. Les

travaux rustiques , animés par ses regards , ramènent par-tout l'abondance ; l'affreuse pauvreté dispa- roît devant lui ; d'heureux mariages réunissent les familles ; le jeune berger peut suivre le penchant de son cœur , & remplir à la fois les vœux de l'amour & de la société : tout offre l'image du bonheur ; la joie naît du sein du travail. Le tableau de ces hommes sains & robustes , de ces femmes diligentes & fidèles , tous occupés de la subsistance commune , ne respire que les plaisirs simples & naturels , les seuls vrais plaisirs. De-là ces fêtes , ces jeux innocens , où préside cette allégresse naïve , inséparable de la paix du cœur , & de la santé.

Telle étoit la vie des Patriarches , de ces hommes heureux & simples. Je ne parcours point , sans la plus douce émotion , cette Histoire des premiers temps. *Jacob & Rachel* , l'heureux *Booz* , la douce & sage *Ruth* ne vous charment- ils pas , mon Ami ? L'aimable *Folmi* , portant du vin à sa cuisinière , me rappelle *Rebecca*. Je crois voir cette belle vierge abreuvant les troupeaux du bon *Eliezer*.

Mais je ne vous ai rien dit de Madame *d'Aubigné*. Elle est digne de celui dont

68 MERCURE DE FRANCE.

elle porte le nom. Tendre épouse, bonne mère, maîtresse compatissante, amie sensible & généreuse; jeune encore & charmante, elle fait le bonheur de tout ce qui l'environne. Simple dans sa parure, son plus cher ornement est sa famille. Ses enfans sont tous d'une figure aimable, & je n'en connois pas de mieux élevés. Mon Ami, vous connoîtrez bien-tôt cette maison : on vous y desire déjà.

La suite au Mercure prochain.

QUATRAIN pour être mis au bas de la belle Statue de M. de SULLY, au Château de VILLEBON, où il est mort.

SULLY, guidé par la candeur,
Pour son Roi signala son zèle.
Il fût ami, jamais flatteur.
Ministres, Citoyens, voilà votre modèle.

*Par M. de C***.*



*VERS sur la mort de M. l'Abbé
PRÉVOST.*

Doué de talens enchanteurs ;
Prévost ne tarda point à briller dans le monde ;
 La France a produit peu d'Auteurs
 Dont la plume élégante ait été si féconde.
Clio lui prêta son pinceau ;
 L'Amour lui confia son carquois & ses graces ;
 Et la critique son flambeau.
 Il éclaire , il instruit , il plaît & sur ses traces ,
 Nous voyageons dans l'univers.
 A cette perte , Anglois , vous donnerez des lar-
 mes ;
 Il a , de vos écrits divers ,
 A notre Nation exprimé tous les charmes.
 Mais , s'il s'éclipse dans les cieux ,
 Il darde ses rayons à travers les nuages ;
 Et lorsqu'on l'a perdu des yeux ,
 Son éclat immortel renaît dans ses Ouvrages.

Par M. l'Abbé H... à Hesdin,



ÉPIGRAMME.

LE CONSEIL RÉCIPROQUE.

BRULE ces vers , disoit un vieux Poëte
 Très-subalterne , à certain Jouvenceau
 Sur le Permesse arrivé de nouveau.
 Mauvais ils sont : phébus , froide épichète ,
 Rime bâtarde , & nul grain de bon sens :
 Va , n'en fais plus à l'arrêt je consens ,
 Dit l'Ecolier : la leçon est complète.
 Mais pour n'offrir , comme moi , fade encens ,
 Frère , entre nous partageons la recette.

ÉPIGRAMME.

TOUT EST RENCHERI.

CERTAIN Abbé, dont plus d'un pouvoit dire ,
 » Oyez , Messieurs , ne sont sermons d'autrui
 » Qu'il vous débite; & qu'en chaire on admire :
 » Bien il les paye & bien ils sont à lui.
 Tel Prêcher donc trouvant d'un noir présage
 Qu'un sien sermon , par maint haut personna-
 ge ,
 Foible fut dit : ah ! mon los est flétri ,

S'écrioit-il , & me vois en décri.

Eh non , reprend un tiers ; reprends courage :

Mais souviens que tout est renchéri.

M A D R I G A L.

Vous demandez , jeune & belle *Thémire* ,
 D'un ton naïf , ce que c'est que l'Amour ?
 Maint tendre amant qui près de vous soupire ,
 Dans vos beaux yeux s'en instruit chaque jour.
 Mêmes leçons prendrez à votre tour :
 Craignez ce temps. Qu'Amour ait certains char-
 mes ,
 Bien j'en conviens : mais qu'ils coûtent de lar-
 mes !
 Perfide Amour ! tu ne ris qu'au berceau :
 Là , les plaisirs empoisonnent tes armes.
 Tyran alors , tu l'es jusqu'au tombeau !

LE mot de la première Enigme du se-
 cond Volume de Janvier , est *la dame
 des échecs*. Celui de la seconde est *le sceau
 du puits*. Celui du premier Logogriphe
 est *Speçtre*, dans lequel on trouve *sceptre*.
 Celui du second est *Echalote*.

 E N I G M E.

J suis , ou peu s'en faut , de tous temps , de tous lieux :

Mais je ne suis pas seul , & j'ai beaucoup de frères,
Petits , grands , bons , mauvais , enfin jeunes & vieux ;

Nous avons tous aussi différens pères.

Je fais vivre le mort , & mourir le vivant ,

Selon que chacun s'en rend digne.

Nos sujets sont rangés sous une droite ligne ,
Dont je forme un carré qu'on a battu souvent.

Quelquefois on me brûle ; & ce cas arrivant ,

J'en suis toujours plus rare & plus insigne.

A U T R E.

J suis un tableau ténébreux ,

Où sans ruse & sans feinte ,

D'un objet à l'œil curieux ,

On présente l'empreinte.

La vérité dans chaque trait ;

S'y peint d'après nature ;

Mais pour reconnoître l'objet ,

Il faut de la lecture.

Sonvent

Souvent je suis harmonieux ,
 Et je marche en cadence :
 Mais j'en dis trop pour de bons yeux ,
 Ainsi , Muse silence !

Par M. GÉOFFROY , de Châtellerault.

L O G O G R Y P H E.

Mrs quatre lettres à mon n^{om} ;
 Chez toi , Lecteur , est ma prison.
 Si tu retranches la première ,
 Je ne suis plus qu'un franc oison.
 Mais n'effaçant que la dernière ,
 Qui me suit a toujours raison.

A U T R E.

ENFANS de l'Industrie & de l'Ambition
 Je n'habite la Terre
 Que le temps nécessaire
 Pour me remettre en action.
 A ce début , Lecteur , connois-tu mon essence ?
 Non , je ne le crois pas ;
 Et malgré ton intelligence
 Il faut t'aider à sortir d'embarras.
 Je t'offre en débutant une marque de joie ;
 Le plus dur des métaux ; un gros Oiseau de proie ;

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Un instrument sinistre aux hôtes des forêts ;
 Et qui du laboureur sillonne les guérêts ;
 Un Roi dont *Jupiter* trompa la vigilance ;
 Une île où *Simonide* , a reçu la naissance ;
 Le plus cher des Mortels que l'on voie à la Cour ;
 Et ce qui vient fermer les barrières du jour ;
 Ce que craint le Nocher sur-tout dans les tempêtes ;
 Ce qui sert à l'Autel même aux plus grandes Fêtes ;
 Celle de qui le *Phaëte* éteignit la fierté ;
 Un péché capital ; une Divinité ;
 Le nom de ce Guerrier qui tout couvert de gloire
 Du vainqueur de *Porus* surpassa la mémoire ;
 Une arme très-connue aux Peuples Indiens ;
 Une Nymphe jadis chez les Egyptiens ;
 Un des fils de *Jacob* ; du monde une partie ;
 L'instant souvent fatal dans une maladie ;
 Le métal pour qui l'homme affronte le trépas ;
 Une fleur dont *Eglé* peut orner ses appas ;
 Une conjonction ; une Ville en Espagne ;
 Une rivière en France ; une autre en Allemagne ;
 Ce qui fait résonner le roi des Instrumens ;
 Ce qui sert à former les plus beaux vêtemens ;
 Le Père de *Gustave* ; une des *Atlantides* ;
 Un meuble de dévore ; une des *Néerides* ;
 Deux notes de Musique ; un Amant malheureux ;
 Un nid de souveraine ; un meuble dangereux.
 Ce qui.... mais retenu par mon peu d'éloquence
 De crainte d'ennuyer je garde le silence.

Par M. LA GACHE Fils , à Am....

* *Gain: et mesuré.*



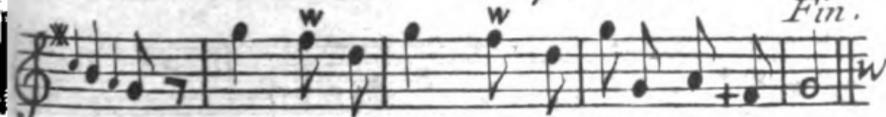
Viens, dans nos champs Rani-mer la Na- tu re,



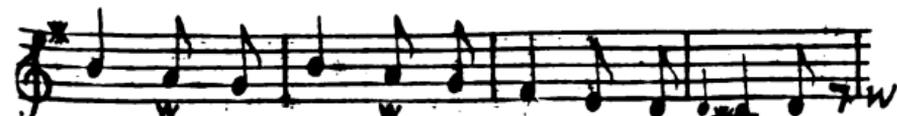
Viens, doux printemps, Fais, re-naitre la ver-



-dure. Viens, dans nos champs, rani-mer la na-



-ture, Que ton retour Presse celui de l'amour.



Par ses frimats, l'hiver nuit à nos flammes:



Mais le soleil, sur tes pas, Est pour nos



ames Ce qu'il est pour nos climats. Viens.

f Mineur.



Sans y son-ger, La ti-mide ber-gère,



A son berger, Sous tes loix est moins sé =



= vère ; L'amant fané Revenant de Cithère,



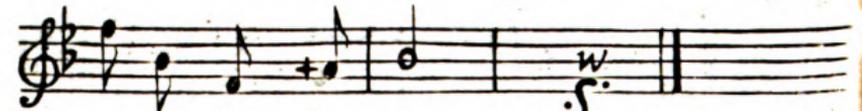
est étonné De s'y trouver ramené : Moins sot que



vieux, Mais séduit par Climène, Le riche Or =



= gon amoureux, Donne sans peine Et sans pei =



= ne devient heureux. Sans.

BARCAROLLES.

VIENS, dans nos champs,
Ranimer la Nature ;
Viens, doux Printemps,
Fais renaître la verdure.
Viens, dans nos champs,
Ranimer la Nature ;
Que ton retour
Presse celui de l'Amour !

Par les frimats,
L'hyver nuit à nos âmes.
Mais le soleil, sur tes pas,
Est pour nos âmes
Ce qu'il est pour nos climats.
Viens, dans nos champs,
Ranimer la Nature, &c.

MINEUR.

Sans y songer,
La timide Bergère,
A son Berger,
Sous tes loix est moins sévère ;
L'amant fané,
Revenant de Cythère,

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Est étonné

De s'y trouver ramené !

Moins sot que vieux ,
Mais séduit par *Climène* ,
Le riche *Orgon* , amoureux ,
Donne sans peine ,
Et sans peine se croit heureux.
Sans y songer , &c.

Viens , dans nos champs ,
Ranimer la Nature ;
Viens , doux Printemps ,
Fais renaître la verdure.
Viens , dans nos champs ,
Ranimer la Nature ,
Que ton retour
Presse celui de l'amour !

*Musique de M. DARD , de l'Académie
Royale de Musique. Paroles de
M. D. L. P.*



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DISSERTATION historique & critique sur la Vie de Don ISAAC ABARBANÉL, Juif Portugais ; par M. DE BOISSY.

LE RABBIN qui fait le sujet de cette Dissertation, a fourni à M. Bayle celui d'un article de son Dictionnaire. On avouera qu'il méritoit d'y occuper une place, si l'on considère la grande célébrité qu'il s'est acquise tout à la fois par les Ouvrages qu'il a composés, & par les Emplois dont diverses Puissances l'ont successivement honoré. Cependant comme le travail de l'habile Critique que je viens de nommer, se réduit à cet égard à une compilation abrégée de ce qui est rapporté touchant ce Docteur Juif, dans les Bibliothèques de *Nicolas Antonio* & de *Bartolucci*, & dans le *Journal des Sçavans* publié à *Leipsick*; je me flatte qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de présenter un récit plus détaillé & plus suivi, j'ose dire même plus

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

exact, des circonstances de sa vie. Je les ai puisées dans la narration des Auteurs de cette Nation, qui ont été presque ses contemporains, & principalement dans celle qu'il a lui-même donnée de ce qui le regarde. Il est rare que la différence de Religion qu'on professe, n'influe pas sur les dispositions de notre esprit envers ceux qui suivent une créance différente de la nôtre. On ne songe point que le premier des devoirs d'un Historien est l'impartialité. Je me suis attaché à le remplir, autant que la chose a dépendu de moi. En conséquence, j'exposerai fidèlement les bonnes & les mauvaises qualités de notre Rabbin, sans chercher à affoiblir les unes pour mieux aggraver les autres. Je discuterai aussi quelques-unes de ses actions qui lui ont attiré de la part des Chrétiens les imputations les plus injurieuses à sa mémoire.

Isaac Abarbanél, qu'on nomme également *Abravanel*, *Abarbinél*, *Abarbenel* ou *Abrabaniél* *, naquit à Lisbonne, l'an du Monde 5197, selon la supputation des Juifs, de J. C. 1437. Il se disoit issu de la Race de David. De-là les titres

* Les différentes manières de prononcer le nom de ce Rabbin, viennent de ce qu'il se ponctue diversement en Hébreu.

pompeux qu'il a pris plaisir d'étaler fort au long à la tête des Ouvrages que nous avons de sa façon. Il n'hésite point à y paroître revêtu de ces qualifications fastueuses, à la faveur desquelles il déduit toute sa Généalogie. *Isaac, fils de Don Juda, fils de Samuel, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Juda, de la Famille d'Abbarbanél, qui ont tous été Princes des Enfans d'Israël, de la Race de Jessé de Béthléem, de la Maison de David, Conducteur & Pasteur des Peuples, &c.*

C'est en conséquence de cette illustre filiation, qu'il a affecté, à l'exemple de son père, de mettre devant son nom le titre honorable de *Don*, qu'on sçait être en usage parmi les Nobles d'Espagne. Il prétendoit prouver incontestablement par-là la noblesse de son extraction, dont il paroïssoit fort entêté. Il autorise sa prétention du témoignage d'un certain Rabi *Isaac Aben Géath*, à qui il fait dire dans un de ses Commentaires sur l'Écriture (a), qu'au temps de la destruction du premier Temple, il passa deux Familles de la Race du Roi *David* en Espagne, dont l'une s'établit à Lucena & l'autre à Séville où elle laissa une nom-

(a) *Videas ejus Commentar., in Zachar. XII. v. 7, fol. 292, édit. Amst.*

80 MERCURE DE FRANCE.

breuse postérité, qui composa la Maison des *Abarbanéls*. Les Juifs déférèrent aveuglément à cette tradition historique, sans se mettre en peine d'examiner si elle est conforme à la vérité. Outre qu'ils ne se piquent pas d'une grande exactitude dans la recherche des faits, ils sont trop jaloux des moindres choses qui peuvent tourner à la gloire de leur Nation, pour s'aviser de former quelque doute à cet égard. Ils aiment mieux, sur la foi de leurs Ecrivains, se repaître agréablement de semblables fables qui sont propres à entretenir leur orgueil, que d'en venir à des discussions qui les obligeroient d'en rabattre plus qu'ils ne voudroient. Le Rabbin *Ménasséh Ben-Israël* appuie de toutes ses forces la même tradition qu'il adopte, avec cette différence que, contre le récit d'*Abarbanél*, il assigne une époque moins ancienne à la transmigration de ces deux Familles en Espagne, qu'il dit être arrivée après la ruine du second Temple (b). Il a trouvé plus de vraisemblance à lui supposer une date plus récente. Il ne faut pas s'étonner qu'il soutienne ce conte ridicule : il avoit un intérêt particulier à le faire valoir ;

(a) *Menasséh Ben Israël. Consiliat. quæst. 62. ad Genes. pag. 92.*

puifqu'il la femme qu'il avoit époufée étoit de la Famille des *Abarbanéls* (c). D'ailleurs, cet Auteur Juif, quoiqu'infiniment plus doctre & plus judicieux que la plupart de ceux de fa Nation, a donné bien fouvent des exemples de fa crédulité pour avoir préfumé trop favorablement de la bonne foi de fes ancêtres, & de l'habileté de fes Docteurs. C'est avec raifon que des Modernes fe font moqués de ces Familles de la Race de *David* transplantées en Espagne, & ont traité tout cela de fiction (d). En effet, rien n'eft fi mal fondé que ce qu'*Abarbanél* & les Hiftoriens Juifs nous débitent à ce fujet. Si on doit les en croire, *Nabuchodonofor* vint affiéger Jérufalem avec plufieurs Princes fes alliés, qui l'aiderent de leurs troupes. *Hispan* Roi d'Espagne, & *Pyrrhus* fon gendre Roi des Grecs, furent du nombre de ceux qui eurent part à cette expédition. Notre

(c) *Idem in fpe Ifraël. pag. 92, & de term. Vita, Lib. III. feét. 13, pag. 236.*

(d) *Hoornbeckius de Convert. Judæ, Lib. II. pag. 139. Huet. in Demonftr. Evangel. Propof. IX. cap. 4. §. 14. pag. 427. édit. 1722. Bartoloteii. Bibliothec. Rabbin. Part. III. pag. 885 & 886. Basnage, Hiftoire des Juifs, Liv. VII. chap. 9, pag. 252 & fuiv. édit. 1716.*

82 MERCURE DE FRANCE.

Rabbin raconte qu'*Hercule* quitta la Grece sa patrie , dans la résolution d'étendre au loin ses conquêtes , & équippa une grande flotte pour l'exécution de cette entreprise. Il pénétra dans l'Océan occidental , & aborda en Espagne , où il s'avança à la tête d'une armée formidable. Il soumit à ses armes cette vaste contrée ; & , après y avoir paisiblement régné pendant quelques années , il lui prit envie de retourner dans les lieux qui l'avoient vu naître. Il traversa l'Italie , d'où il se rendit dans la Grece. Avant son départ , il revêtit de la Souveraineté des Etats qu'il avoit conquis le fils de sa sœur appelé *Hispan* , de qui l'Espagne a reçu son nom. Cet *Hispan* n'eut qu'une fille qu'il donna en mariage à *Pyrrhus* Prince Grec , qui se trouva en personne au Siège de Jérusalem , & contribua à la prise de cette Ville. Les Tribus de *Juda* , de *Benjamin* & de *Simeon* , conjointement avec les Sacrificateurs & les Lévites , lui échurent dans le partage qui fut fait des prisonniers. Il les transporta sur ses vaisseaux en Espagne , & les distribua dans l'Andalousie & dans le Territoire de Toledé. (e)

(e) *Abarbanel. Commentar. in Reg. II. v. 30 fol. 308 , édit. Lipsiens.*

Salomon Ben - Virga qui rapporte la même Histoire , ajoute de plus que Seville fut assignée pour demeure aux descendans de *David* , qui habitoient dans l'enceinte du troisième mur de Jérusalem- Il y en eut qui passèrent ensuite de là dans le Royaume de Grenade. (f) Le séjour de l'Espagne leur fut si agréable , qu'ils préférèrent ce nouveau domicile à celui de la Judée , où la partie de la Nation , qui avoit été transférée à Babylone , dans la Perse & dans la Médie , avoit obtenue de *Cyrus* la permission de retourner , pour rebâtir Jérusalem & le Temple. Ils ne voulurent point , à son exemple , revenir dans leur Patrie , à cause que ce retour de leur Frères , sous la conduite de *Zorobabel* n'étoit point une parfaite délivrance , & qu'il n'y avoit aucune obligation pour eux de demeurer dans la Terre d'*Israël* , depuis qu'elle ne possédoit plus l'*Arche de l'Alliance du Seigneur* , & que le cours des révélations & des visions prophétiques avoit entièrement cessé. *Abarbanél* assure qu'il a tiré ce récit des anciennes Chroniques des

(f) *Salomon Ben Virg Schebet Jehoudah* , fol. 8. édit. Amst. Vide pag. 71. Versionis Latinae hujus libri quam G. Gentius in lucem edidit sub titulo *Histor. Judaic.*

84 MERCURE DE FRANCE.

Rois d'Espagne (g). *Roderic Sanche* & *Alphonse de Cartagène*, Historiens Espagnols, qui ont écrit vers le milieu du quinzième siècle, témoignent à la vérité qu'*Hispan* petit-fils d'*Hercule*, & non pas son neveu, comme l'affirme *Abarbanel*, donna son nom à l'Espagne, qui portoit auparavant celui d'*Ibérie*, qu'elle avoit pris du fleuve de l'Ebre. *Alphonse de Cartagène* raconte que ce Monarque maria sa fille à un célèbre Prince de la Grece, appelé *Pyrrhus*, qui, en qualité de son gendre, lui succéda (h).

Vasée & *Tarapha* ne comptent point ce *Pyrrhus* au nombre des Rois d'Espagne. Ils disent simplement qu'*Hispan* étoit petit-fils d'*Hercule*, & qu'*Hispal* son père fut le successeur immédiat de ce Héros dont il naquit, & qui étant prêt à partir pour l'Italie, lui abandonna le Gouvernement de ce Royaume (i).

(g) *Abarbanel in loco supra citato.*

(h) *Roderic. Sanct. Histor. Hispan. P. I. Cap. I. & VII. pag. 123 & 130. Alphonf. à Carthag. Anacephalæos Hispan. Cap. III. & IV. pag. 250. inter Hispan. Histor. Scriptor. Tom. I.*

(i) *Vasæi Chronic Rer. Hispan. Cap. 10. pag. 82. Edit. Colon. Taraphæ Liber de Origin. ac Reb. Gest. Reg. Hispan. subnexus Chron. Vas. pag. 578.*

Mais ni les uns, ni les autres ne font aucune mention de cette alliance contractée entre *Nabuchodonosor* & *Pyrhus*, ni de toutes les particularités qui en dépendent. Après tout, quand ils en auroient parlé, ils ne seroient pas pour cela plus croyables, puisqu'on ne sçauroit rien établir de certain sur une origine de l'Empire d'Espagne aussi fautiveuse, ni sur la succession de ses Rois, jusqu'au cinquième siècle, que les Goths l'envahirent. On ne commence à mieux connoître son Histoire, que depuis *Alfonse Premier* du nom, surnommé *le Catholique*, qui occupa le Trône vers l'an 737 de l'Ère Chrétienne.

D'ailleurs, il y a lieu de douter que *Hercule* soit jamais venu en Espagne. On sçait assez que ce nom a été commun à plusieurs Personnages de l'Antiquité : c'est pourquoi les Grecs qui les ont confondus ensemble, ont attribué à l'*Hercule Thébain* toutes les actions mémorables des autres (k). C'est ce qui sur-tout est arrivé à l'égard de l'*Hercule Tyrien*, qui, selon la plupart des Critiques, étoit contemporain de *Moïse*, & qui par conséquent étoit bien antérieur à

(k) Cicero, de *Natura Deor. Lib. III. Cap. 16.* pag. 171, Tom. IV, ejus Oper. édit. Gruter.

celui dont il s'agit. Des Colonies Phéniciennes conduites en Espagne par ce grand Navigateur, s'y fixèrent, & y bâtirent beaucoup de Villes célèbres. C'est sans doute de lui qu'il faut entendre ce que *Salluste* dit de l'*Hercule* qui mourut en cette contrée, & dont la mort fut suivie de la désunion des Peuples qui l'avoient accompagné, & qui composoient son armée (l). On voyoit à Tartesse qui, au rapport d'*Arrien*, devoit sa fondation aux Phéniciens, un Temple qu'ils avoient élevé en l'honneur d'*Hercule*, à qui l'on offroit des sacrifices conformément à leurs coutumes (m). *Denys le Géographe* témoigne que ceux de la même Nation qui occupoient Cadix, honoroient d'un culte divin ce fils de *Jupiter* (n). L'aventure de *Géryon*, que les Mythologues font régner en Espagne, & dont ils veulent que l'*Hercule Thébain* ait enlevé les troupeaux, après l'avoir tué, n'arriva point en ce pays, comme nous l'apprenons d'*Hécatee* de

(l) *Sallust. de Bello Jugurth. cap. 21. pag. 79. Tom. I. édit. Haverkamp.*

(m) *Arrian. de Expedit. Alexand. M. Lib. II. pag. 43. édit. Stephan.*

(n) *Dionys Perieges. Orb. v. 453. pag. 74. édit. R. Steph. seu pag. 84. édit. Oudn. 1717.*

Milet ancien Historien qui, vivoit du temps de *Darius* fils d'*Hystape*, plus de cinq cens ans avant l'Ere vulgaire (o). Il rapporte que ce *Géryon* qu'*Eurysthée* envoya combattre par le Héros Grec, régnoit dans le Continent situé près du Golfe Ambracien, aujourd'hui de l'*Arta*, & voisin de l'*Épire*; & que c'est de cet endroit-là qu'*Hercule* amena à *Mycenes*, Capitale de l'*Argolide*, les bœufs qui appartenoient à ce Prince (p). *Arrien* remarque avec raison, qu'il n'y a point d'apparence qu'*Eurysthée* ait pu avoir quelque connoissance d'une région placée à l'extrémité de l'Occident, & qu'il ait sçu si elle abondoit en pâturages & en troupeaux (q).

Enfin la preuve la plus forte de la fausseté du récit d'*Abarbanél*, est l'impossibilité qu'il y a de le concilier avec la Chronologie. En effet, ce *Pyrrhus* qui se signala par son courage au Siège de *Troye*, ne peut être que le fils d'*Achille*; & on n'ignore point qu'il ne survêcut

(o) *Suid. Lefic. sub voce* ΕΥΡΥΣΘΕΟΣ, pag. 686, Tom. I. Edit. *Kuster*.

(p) *Hecataeus apud Arrian. loco supra citato, & Eustath. in Commentar. in Dionys. Perieg. v. 561. pag. 62. feu 196.*

(q) *Arrian, ibidem.*

88 MERCURE DE FRANCE.

que de vingt ans à la ruine de cette Ville.
(r) Il est aisé de juger par-là de l'anochronisme considérable que notre Rabbín a commis, en faisant ce Prince Grec contemporain de *Nabuchodonosor*; quoiqu'il y ait entre l'une & l'autre un intervalle de plus de six cens ans. Car Troye fut prise & saccagée au moins 1186 ans avant l'Ere Chrétienne; & Jérusalem fut emportée d'assaut par le Monarque Babylonien la 588^e année avant la même Ere, qui étoit la 19^e de sa première expédition contre *Joakim* ou *Eliakim*, & la 11^e de la captivité de *Jéchonias* qui avoit été mené à Babylone. (s)

On ne sçauroit disconvenir que dans le nombre des Juifs que la désolation de leur patrie abandonnée au pillage des Soldats de *Tite*, contraignit de chercher ailleurs une retraite, plusieurs ne se soient réfugiés en Espagne. Il paroît même constant qu'ils y avoient des établissemens dans les premiers siècles du Christianisme; puisqu'on trouve quelques décrets faits contr'eux dans les Ac-

(r) *Euseb. Chronic. Lib. poster. sub num. 854. pag. 94. Edit. Scalig. vide quoque Petav. ration. temp. p. I. Lib. I. cap. II. pag. 48.*

(s) *Reg. Lib. IV. Cap. 25. v. 8.*

tes du Concile qui fut tenu à Elvire ville de la Bœtique, une des Provinces de l'Espagne, & qui précéda de vingt ans celui de Nicée. (1) Mais ces familles fugitives étoient de toutes les Tribus, & elles vinrent indistinctement s'établir en cette Contrée. En effet les Tribus avoient été tellement confondues depuis la destruction de Jérusalem qu'il n'étoit plus possible de les distinguer les unes des autres. Les catalogues où l'on avoit soin d'insérer les généalogies, eurent le même sort que le temple dans les archives duquel ils étoient déposés. (2) Ils périrent dans l'incendie de ce superbe édifice, & cet événement dut nécessairement jeter de la confusion dans les familles de la nation. D'ailleurs les Romains avoient quelque intérêt à ne point laisser subsister ces catalogues à la faveur desquels elle eût conservé l'espérance de replacer un jour les descendans de *David* sur le trône de leur ancêtres. Aussi les restes de cette maison demeurèrent éteints par les poursuites de *Ves-*

(1) *Concil. Eliberitan. Can. 49, 50, 78. pag. 976 & 978. Edit. Concilior. Labbe Tom. I. seu pag. 255 & 258. Edit. Hardui. Tom. I.*

(2) *Vid. Vales. Annotat in Histor. Eccles. Euseb. Lib. I. Cap. 7. pag. 14.*

pafien, (x) qui craignoit fans doute que ce peuple qui fouffroit impatiemment une domination étrangère n'en prît occasion de fe revolter. Ces remarques fuffifent pour prouver que la tradition des Rabbins touchant les familles de la Tribu de *Juda* transportées en Espagne eft bâtie fur un fondement ruineux. Enfin quand on ne conoîtroit pas leur penchant à outrer tout ce qui les regarde , les titres dont *Abarbanél* fe pare portent un caractère fi manifefte d'exagération , que les Lecteurs les moins prévenus ne peuvent s'empêcher d'en foupçonner la vanité. Il eft vrai qu'ils n'exiftent que dans l'imagination des Juifs féconde en idées chimériques. Nous obfervons qu'il eft aifé de leur ôter tous les moyens de fe fortifier dans leur illusion à cet égard en combattant l'autorité de *R. Ifaac Aben Géath* par celle de *R. Abraham Ben Dior* , qui rapporte que depuis *R. Chiia* qui mourut dans le Royaume de Caftille , l'an de J. C. 1154 , il ne refta plus perfonne de la race de *David* dans toute l'Ef-

(x) *Euseb. Hiftor Ecclef. Lib. III Cap. 12. pag. 87. Edit. Vales. Nicephor. Callif. Hiftor. Ecclef. Lib. III. Cap. 19. pag. 237. Tom. 1.*

pagne. (y) Voilà certainement un aveu bien contraire à ce qu'*Abarbanél* témoigne d'après *R. Isaac Aben-Geath* de sa descendance de ce Prince. Il est d'autant moins en droit de taxer *R. Abraham Ben-Dior*, d'ignorance sur cet article, que celui-ci vivoit précisément dans le temps qu'il écrivoit cette particularité. Il devoit avoir connoissance des principales familles de sa nation, puisqu'il a composé un Livre qui est destiné à en marquer l'origine, & à en regler l'ordre & la succession. Nous n'insistons ici sur l'affertion de ce Rabin, que parce qu'elle a assez de force pour ébranler la persuasion où sont les Juifs relativement à cet objet. On gagne beaucoup plus à leur opposer l'autorité de leurs Docteurs sur des points contestés pour les faire revenir de leur entêtement, qu'à vouloir les convaincre par les raisonnemens les plus clairs & par les faits les plus positifs, qui ne font aucune impression sur leur esprit. *Barzoloci* est tenté de croire qu'*Abarbanél* a forgé lui-même ce qu'il cite sur le témoignage de *R. Isaac Aben-Geath*, afin de mieux imposer au corps de sa

(y) *R. Abraham Ben - Dior in sephreha Kabalah fol. 32. Edit. Ven.*

92 MERCURE DE FRANCE.

nation. (7) Il veut que ce que notre Docteur Juif en allégué ne se trouve que dans ses Ouvrages. Or, comme il s'agit ici de sa propre cause dans laquelle il ne sçauroit être témoin ; cela suffit pour rendre sa narration suspecte de fausseté. Au reste il ne désavoue pas que notre Rabbin ne soit sorti d'une des plus anciennes & des plus considérables familles Juives habituées dans les Royaumes d'Espagne & de Portugal. Elle étoit originaire de Séville où elle eut son établissement pendant plusieurs générations. C'est dans cette Ville que Dom *Samuël Abarbanél*, ayeul du nôtre parut avec distinction vers le milieu du quatorzième siècle. Sa générosité égaloit son opulence, qui jointe aux prérogatives de sa dignité lui donnoit beaucoup de crédit dans sa Nation. Il n'en usoit que pour favoriser les Savans de la Synagogue qu'il affectionnoit particulièrement, & pour procurer aux affligés & aux indigens les secours dont ils avoient besoin. (a) C'est sans doute de cet *Abarbanel* que parle un certain *Thomas* que *R. Salomon Ben - Virgè*

(7) *Bartoloc. Biblioth. Rabbini P. III. pag. 386.*

(a) *Abrah Zacouth Sepher Jouchasin. fol. 133.*

fait entrer en conférence avec *Alphonse* Roi d'Espagne , sur ce qui concerne diverses imputations formées contre les Juifs , & sur la véritable cause de leur dispersion par toute la Terre. (*b*) Je n'ignore pas que quelque-uns prétendent qu'il est question là de notre Rabin , & qu'ils prennent conséquemment le Prince avec qui ce *Thomas* s'entretient dans le Livre de *Salomon Ben Virga* pour *Alphonse V* , Roi de Portugal. (*c*) Mais cela est démenti par la qualité de Roi d'Espagne qu'on y donne à cet *Alphonse*. Ce ne peut donc être que le onzième Prince de ce nom , Roi de Castille , qui fut enlevé du monde à la fleur de son âge , l'an 1350. Ainsi les dates s'accordent avec l'exacte chronologie ; puisque *Dom Samuël Abarbanél* étoit contemporain du Monarque Espagnol. *Don Nicolas Antonio* qui est dans le même sentiment que nous par rapport à l'*Alphonse* avec qui *Thomas* a un long entretien , a eu raison de remarquer que l'*Abarbanél* dont il est fait

(*b*) *Salom. Ben Virg. Schebet Jehoudah fol. 7. feu pag. 39. Version. Gent.*

(*c*) *Act. Lipsiens. mens. Novembr. 1686. pag. 529.*

94 MERCURE DE FRANCE.

mention est différent du nôtre. (d) Cependant il a eu tort de mettre près de deux siècles d'intervalle entre ce Roi & *Isaac Abarbanél* : en quoi il a été justement repris par M. *Bayle*. (e) Les parens de ce Rabbin allèrent établir leur domicile à Lisbonne, qui fut le lieu de sa naissance. Les grandes richesses dont le commerce les avoit mis en possession les avoit fort accrédités dans cette Capitale aussi célèbre par l'étendue du négoce qui s'y fait, que par le séjour des Rois de Portugal. Ils prirent tous les soins possibles de son éducation ; & comme ils découvrirent bien-tôt les heureuses dispositions de son esprit, ils n'épargnerent rien de ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner. Elles se développoient à mesure qu'il croissoit en âge. Les progrès rapides qu'il fit dans l'étude de sa religion & en général de toutes les sciences du ressort de la Théologie justifient les belles espérances qu'ils avoient conçues de lui. Cependant ils ne bornèrent point leur satisfaction à voir bril-

(d) *Nicol. Anton. Biblioth. Hispan. Tom I. pag. 629.*

(e) *Bayle Dictionn. Histor. & crit. Tom. I. pag. 29. Edit. 1715.*

ler dans la Synagogue les talens du jeune Homme. Ils voulurent les faire servir à leur ambition qui les portoit à former des projets d'aggrandissement & d'illustration de leur maison. Ils le produisirent dans cette vue à la Cour d'*Alphonse V* qui régnoit en Portugal. *Abarbanél* qui avoit à cœur, comme eux, son avancement dans les emplois qui dépendoient de cette Cour, songea sérieusement aux moyens qui pouvoient l'y conduire. Toute son attention se tourna du côté de la politique, qui lui parut la voie la plus sûre & en même temps la plus prompte pour parvenir à l'exécution de ses desseins. Ses démarches réussirent peut-être au de-là de ses espérances. Les marques qu'il donna de sa capacité & de son intelligence dans les affaires, l'éleverent par degrés aux charges les plus importantes de l'Etat. *Alphonse*, à qui il eut le bonheur de plaire, l'admit dans ses Conseils; enfin il se poussa si avant dans les bonnes grâces de son Souverain dont il gagna entièrement la confiance, qu'aucune affaire ne se traitoit sans sa participation. Les influences de sa faveur auprès de ce Prince s'étendirent sur sa Nation, qui les ressentit dans toutes les

96 MERCURE DE FRANCE.

occasions où elle leur devint nécessaire. Il sçut la mettre à profit & augmenta considérablement la patrimoine de ses Pères. Il nous décrit lui-même pompeusement à la tête d'une des préfaces de ses Commentaires, les honneurs attachés au poste éminent, où elle l'avoit placé. (f). Ils flattoient encore assez sa vanité, pour qu'il s'en rappellât l'idée avec plaisir dans un temps où il en étoit déchu; il y relève fastueusement la splendeur que l'abondance & l'opulence où il vivoit alors répandoient sur toute sa maison; il y laisse aussi un témoignage éclatant de sa reconnoissance dans le portrait qu'il fait de son bienfaicteur. Il nous le représente comme un Monarque également recommandable par sa puissance, par son courage, par sa prudence, par son amour pour la justice, & par sa piété, zélé pour le bonheur de ses sujets à qui son humeur affable & populaire le rendoit cher, & en la personne duquel les Sçavans qui avoient principalement part à ses libéralité trouvoient un protecteur éclairé; en un mot, il lui attribue toutes les vertus

(f) *Vide Praefation. ejus Commentar. in Libr. Josue. fol. 1.*

qui

qui soutiennent dignement la majesté du Trône.

Sans examiner ici si cet éloge n'est point exagéré , il sert du moins à prouver qu'*Abarbanél* a toujours respecté & honoré la mémoire de ce Prince , à qui il avoit de si grandes obligations. On me dira peut-être que c'étoit bien le moins qu'exigeoit tout ce que ce Monarque avoit fait pour lui : je l'avoue. Mais combien y en a-t-il qui n'attendent pas pour perdre le souvenir des bien faits qu'ils ont reçus , que ceux de qui ils les tiennent n'existent plus. La mort d'*Alphonse* apporta un grand changement dans sa fortune. *Jean II.* Fils & successeur de ce Prince haïssoit encore plus les Juifs , que son Père ne les avoit aimés. On peut bien croire qu'avec de semblables dispositions a leur égard , il ne conserva point à *Abarbanél* les dignités dont celui-ci avoit été revêtu sous le règne précédent. Aussi notre *Rabbin* en fut-il dépouillé , & presque tous ceux qui avoient eu part a l'administration des affaires sous *Alphonse* éprouverent le même sort que lui. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir concerté avec eux un complot, dont le but étoit de mettre la Couronne de Portugal sous la

E.

puissance du Roi d'Espagne. Il nous apprend que ce fut là le prétexte des persécutions qui leur furent suscitées. Il faut avouer que l'imputation étoit des plus graves, & notre *Rabbin* en auroit pu être puni trop sévèrement, si elle avoit eu un fondement réel. Il s'inscrit en faux contre le crime dont on le taxoit lui & les autres Ministres du prédécesseur de *Jean*; il se plaint que des gens envieux, & par conséquent mal-intentionés avoient tissé cette odieuse calomnie, pour parvenir plus sûrement à les perdre. Pour peu qu'on veuille peser les choses de sang froid, & sans prévention, on conviendra que ce qu'il dit ici de cette trame formée par quelques courtisans qui travailloient fourdement à leur nuire, n'est pas dépourvu de vrai-semblance. Cela est encore plus probable par rapport à *Abarbanél* qui dans la place qu'il occupoit, devoit regarder comme autant d'ennemis secrets tous les concurrens qui la lui avoient disputée, & sur lesquels il l'avoit emportée. On sçait de combien d'intrigues sont capables plusieurs de ceux qui aspirent aux premières charges d'un Etat. Uniquement attentifs au soin de s'avancer au préjudice mé-

me les uns des autres ; ils ne sont pas fort scrupuleux sur le choix des moyens qu'ils employent pour se les procurer. Il leur importe peu que ces voyes s'accordent avec les devoirs de la probité, pourvu qu'elles les mènent aux fins qu'ils se proposent. C'est-là le caractère des Courtisans ; & l'on sent assez que des gens de cette sorte n'avoient pu voir sans une extrême jalousie le crédit & la considération dont notre Rabbis avoit joui à la Cour d'*Alphonse*, où il avoit joué un des principaux rôles. Ils avoient souffert impatiemment qu'on leur eût préféré dans l'exercice des hauts emplois un homme dont il leur sembloit que l'origine & la Religion étoient des titres qui suffisoient pour l'enrichir. Ils souhaitoient ardemment sa ruine. Mais comme la puissante protection qu'*Alphonse* lui avoit accordée, opposoit un obstacle au succès de leurs vœux, ils n'osèrent rien entreprendre ouvertement contre *Abarband* pendant que ce Prince vécut. Ils furent bien dédommagés de la contrainte où elle les avoit tenus jusques-là, par la créance que leurs discours calomnieux trouverent facilement dans l'esprit de son successeur. Ils le déservirent de tout

100 MERCURE DE FRANCE.

leur pouvoir auprès de *Jean* qui de son côté étoit trop fortement prévenu contre les Juifs & particulièrement contre notre Rabbín, pour ne pas prêter volontiers l'oreille à ce qu'ils pouvoient lui dire de défavantageux sur le compte de ce dernier. Ainsi il ne leur fut pas difficile de le lui rendre suspect dans la gestion dont il étoit chargé. Ils ne se bornerent point à mettre en œuvre tous les moyens qui leur parurent les plus propres à le faire expulser de la Cour du Monarque Portugais, ils machinerent encore sa perte pour mieux satisfaire leur passion. L'aversion que *Don Jean* avoit pour lui, fournit à ceux-ci une occasion assez favorable de réussir dans l'exécution de leur pernicieux dessein. Nous ne devons pas omettre une circonstance qui aide beaucoup à sa justification. C'est que les Historiens du Règne de ce Prince & les Auteurs contemporains ne l'ont point impliqué dans la malheureuse affaire de *Ferdinand* Duc de Bragance, à qui elle coûta la vie. C'est la seule qui ait du rapport à la prétendue conspiration dont il s'agit. Elle n'éclata même que plus d'un an après qu'*Abarbanél* eut quitté le Portugal. D'ailleurs ils avouent qu'on

depuis long-temps. Un Souverain qui ne trouva point de complices de l'entreprise criminelle qu'on attribua à cet infortuné Duc. (g) Il y a plus ; c'est qu'ils n'hésitent point à le croire innocent. Quelques-unes de ses actions montrent à la vérité qu'il manqua de prudence. Il n'en falloit pas davantage pour affermir dans ses injustes soupçons un Monarque défiant à qui les moindres démarches d'un Seigneur aussi puissant que ce Duc , faisoient ombre.

Les relations qu'il avoit avec la Cour d'Espagne le firent faussement accuser d'y entretenir des intelligences secrettes , au préjudice de celle de Portugal. Les Ecrivains de cette Nation, qui ont examiné de près les piéces qui servirent à l'instruction de son Procès , conviennent qu'on n'y remarquoit aucune preuve qui pût raisonnablement le convaincre d'avoir commis le crime qu'on lui imputoit. Mais *D. Jean jaloux de Ferdinand*, à qui des vertus héroïques soutenues de manières libérales & engageantes gagnoient tous les cœurs, supposa à ce Duc des projets séditieux contre sa Couronne pour assouvir la haine violente qu'il lui portoit

(g) *Lequien de la Neufville , Histoire de Portugal , Liv. IV. Tom. I. pages 524 & 526.*

cherche à se défaire d'un Sujet qu'il redoute , a bientôt à sa dévotion des gens qui s'empresſent de devenir les instrumens de sa vengeance.

La triste destinée de ce Seigneur Portugais qui laissa sa tête sur un échaffaut , offrit moins un exemple de la justice de *D. Jean* , que de son ressentiment voilé d'une artificieuse politique dont l'aitië fut la victime. *Bartolucci* reproche à *Abarbanël* de s'être attiré par l'iniquité de sa conduite , les malheurs qui accompagnèrent sa disgrâce. Il veut même que la douceur naturelle du Roi *Jean* l'ait empêché d'user envers lui d'un traitement plus rigoureux (*h*). Cela ne nous surprend pas de la part de ce Moine Italien qui semble prendre plaisir à interpréter mal tout ce qui se rapporte aux Juifs. Il donne des marques sensibles de sa partialité & de sa mauvaise humeur contre eux, Il témoigne par-tout l'extrême envie qu'il a de les trouver plus coupables qu'ils ne le sont effectivement. Il n'est donc pas étonnant que ses jugemens se ressentent toujours des dispositions où il est à leur égard. Elles lui font non-seulement recevoir sans examen l'imputation des crimes dont on

(*h*) *Bartolucc. Bibl. Rabb. pag. 874.*

charge cette Nation , mais même en appercevoir là où il n'en existe pas la plus légère trace. Un autre que lui dont l'équité auroit dirigé les sentimens , eût sçu qu'elle ne permet pas de tourner une accusation en preuve contre la personne qui en est l'objet ; à moins qu'on ne soit autorisé pour en venir jusques-là , de l'allégation de quelque fait avéré qui puisse la justifier. Agir différemment , c'est heurter de front les principes de la Religion & de l'humanité. Il est vrai que des gens qui , comme *Bartolucci* , se livrent sans réserve aux mouvemens d'une passion aveugle , sont incapables de faire ces réflexions. Au reste , nous ne prétendons point affirmer qu'*Abarbanèl* se soit comporté d'une manière irrépréhensible pendant tout le temps qu'il fut en faveur à la Cour de Portugal. Il est bien rare qu'un homme qui possède dans un degré éminent celle de son maître , n'abuse pas quelquefois du crédit qu'elle lui donne. Cependant quand il est question de prononcer là-dessus , il faut plus que des présomptions qu'il y a autant d'injustice que de témérité à produire pour des vérités indubitables. Un semblable procédé est encore plus inexcusable dans les cas où la probité est essentielle-

104 MERCURE DE FRANCE.

ment intéressée. Enfin *Bartolucci* montre beaucoup d'ignorance, ou péche visiblement contre la bonne foi, en vantant la douceur du Roi *Jean* : nous osons assurer que jamais personne mérita moins que lui la qualification d'un Prince doux. Elle convenoit sans contredit à son prédécesseur, que tous ceux qui ont écrit l'Histoire de Portugal s'accordent à nous dépeindre comme un Monarque bon & affable; au lieu qu'ils nous donnent une idée fort différente de *D. Jean*, dont l'humeur altière & rigide ne sympathisoit guères avec ce penchant à la douceur qu'on lui attribue faussement. Nous pouvons dire même que sa sévérité tenoit plutôt d'un naturel dur, inflexible & opiniâtre, que d'un caractère équitable, quoiqu'il en affectât les dehors imposans. Nous ne nions pas qu'il n'eût d'ailleurs de grandes qualités; il auroit été seulement à souhaiter qu'elles n'eussent pas été obscurcies par des défauts importans, & sur-tout par les étranges petiteesses dont une dévotion outrée & superstitieuse le rendoit susceptible. Elle fut la source d'où coula la haine qu'il avoit conçue pour les Juifs. Comme l'intention de *Bartolucci* étoit de présenter *Abarbanél* sous l'aspect

le plus odieux ; il a cru ne pouvoir mieux la remplir qu'en prêtant gratuitement à ce Prince un caractère de bonté que celui-ci n'avoit pas, pour avoir occasion de le faire contracter avec la méchanceté imaginaire de l'autre qui en devenoit par-là plus criminel. Je laisse à juger si la conduite de ce Compilateur, est conforme aux devoirs que prescrit la probité.

La suite au Mercure prochain.

LES plaisirs d'un jour, ou la Journée d'une Provinciale à Paris. A Bruxelles, 1764. On en trouve des Exemplaires à Paris chez L. G. de Hansys Libraire, sur le Pont au Change; un vol. in-12; prix, 1 liv. 26 s. broché.

DORINE qui est à proprement parler l'héroïne de ce Roman, est une femme qui après avoir éprouvé les dégoûts d'un mariage conclu par raison d'intérêt, ne trouve sa liberté & son bonheur que dans la mort d'un époux dégoûtant.

& cacochime. Les autres personnages sont un Abbé, une Prude, un Marquis, une *Julie*, & un Président. L'Abbé qui est le beau Parleur de cette Société, est un Homme charmant qui passe une partie de sa vie à recueillir les anecdotes scandaleuses, & l'autre partie à les raconter. Aussi est-il la coqueluche des cercles les mieux composés.

Le caractère odieux de la Prude à qui *Dorine* est confiée, devient une leçon pour les parens qui se laissant éblouir par les dehors d'une fausse sagesse, mettent dans leurs maisons des personnes qui y apportent le trouble, & leur confient indiscrettement ce qu'ils ont de plus cher.

On voit dans le Marquis un cœur tendre, mais un homme impatient, entreprenant, qui met tout en usage pour se rendre maître de *Dorine*, & pour l'enlever à son rival ; mais le véritable amour de celui-ci fait échouer son entreprise ; & la fausse Prude, qui par un vil intérêt s'est prêtée à ses vues, est enfin démasquée. Les aventures de *Julie* qui forment un épisode, sont intéressantes, & l'on est touché des événemens qui traversent sa vie.

Le Président se distingue d'abord par

sa magnificence; mais il figure pendant peu de jours. *Silvie* sa maîtresse ne paroît pas plus longtems que lui sur la Scène. Après avoir parcouru dans sa jeunesse toutes les classes du libertinage, en cédant aux caprices de la fortune, elle devient une femme décente lorsque le Président l'a mise en état de se passer des secours du Public.

On trouve dans cet Ouvrage des moralités enveloppées de l'intérêt des événemens. Un Roman qui ne dure que 9 à dix heures, & dont la lecture n'en demande pas trois, est digne d'un accueil favorable.

ABRÉGÉ de l'Histoire Grecque, depuis les temps héroïques jusqu'à la réduction de la Grece en Province Romaine. Ouvrage dans lequel on voit les Guerres les plus célèbres de cette Nation, son esprit, ses mœurs, les grands Hommes qu'elle porta dans son sein, Législateurs, Capitaines, Philosophes, Orateurs, Poètes, Historiens & Artistes; par M. d'Allez; à Paris,

E vj

chez Nyon, quai des Augustins, à l'Occasion; 1764; avec Approbation & Privilège du Roi, un vol. in-12, prix 2 liv.

LE PRINCIPAL but de cet Ouvrage a été l'utilité de la Jeunesse; & l'Auteur nous apprend que ce qui l'a déterminé à l'entreprendre, c'est qu'à présent la première Université du Royaume est occupée plus que jamais des moyens capables de donner une nouvelle vigueur aux Etudes; qu'elle se propose d'étendre les connoissances qui entrent dans l'Education, & qu'elle veut mettre au rang de ses instructions les principales parties de l'Histoire, parmi lesquelles l'Histoire Grecque tiendra un des premiers rangs.

Pour suivre un ordre clair & précis dans cette Histoire, on l'a divisée en quatre âges. Le premier comprend l'origine des Grecs, les anciens Etats de la Grece, c'est-à-dire, comment se formèrent les Royaumes de Sycione, d'Athènes, de Sparte, &c. Les temps héroïques font partie de cet âge. On appelle ainsi l'Expédition des *Argonautes*, les *Danaïdes*, les Travaux d'*Hercule*, le *Siège de Troye*, & autres anciens

Événemens que les Poètes ont altérés, par leurs Fables, & sur lesquels est bâti tout le systême de la Mythologie. Ce même âge comprend aussi l'Histoire du Gouvernement de Lacédémone selon les loix de *Lycurgue*, celui d'Athènes & des Loix de *Solon*.

Le second âge comprend les Guerres des Grecs avec les Perses. Ce sont les beaux jours de la Grèce. On y voit de petites armées tenir tête à des armées innombrables. La Bataille de Marathon, le Combat des Thermopyles, celui d'Artemise, la Bataille de Salamine, celle de Platée, celle de Mycale sont les principaux traits de ce tableau, & les personnages sont les hommes les plus célèbres: *Miltiade*, *Themistocle*, *Aristide*, *Cimon*, *Periclès*, &c. L'Auteur a eu soin de tracer en raccourci les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

Le troisième âge embrasse la Guerre du Péloponnèse, qui rendit les Lacédémoniens comme les arbitres de la Grèce. *Alcibiade*, *Lyfandre* paroissent sur la scène. On y voit l'état d'oppression où furent réduits les Athéniens par la tyrannie des trente Tyrans; la délivrance d'Athènes, par le courage de *Trasybule*. L'Expédition du jeune *Cyrus*, la fa-

110 MERCURE DE FRANCE.

meuse retraite des dix mille Grecs, la condamnation de *Socrate*, les exploits de *Pelopidas* & d'*Epaminondas*, temps de la gloire de Thèbes, les Batailles de Leuctres & de Mantinée; les exploits de *Philippe*, Roi de Macédoine, les effets de l'éloquence de *Démosthène* contre l'ambition de ce Prince; les exploits de *Phocion*; le règne d'*Alexandre*, & ses victoires sur les Perses; la suite de ses conquêtes, sa mort, son caractère.

On lit dans le quatrième âge, le partage de l'Empire d'*Alexandre*, & divers événemens sous le règne de ses successeurs; la vie & les actions du célèbre *Pyrrhus*, Roi d'Épire, celles de *Philopemen*, qu'on a appelé le dernier des Grecs. La Grèce est mise en liberté par les Romains. Cette même Grèce est assujettie par ces mêmes Peuples qui envahissoient tous les Empires.

Chaque âge est terminé par des tableaux en raccourci des hommes célèbres dans les Sciences: Philosophes, Orateurs, Poètes, Historiens, Artistes. L'Auteur y a joint des dissertations historiques sur le Gouvernement des Grecs, dont il a fait une sage distribution, en plaçant sous chaque âge, tantôt un objet de ce Gouvernement, tantôt un au-

tre. Ainsi à la fin du premier âge, on voit tout ce qui avoit pour objet la Religion des Grecs; à la fin du second, la Guerre & l'Education de la Jeunesse; à la fin du troisième, les Jeux & les Combats; & à la fin du quatrième, l'Histoire des pays qu'on appelloit la grande Grèce, où l'on voit les artifices de *Denys le Tyran*, pour se rendre maître de *Syracuse*; sa folle passion pour la Poësie; le règne de *Denys le Jeune*, les exploits de *Dion*, la délivrance de *Syracuse* par *Pimoléon*, & le Siège de cette même Ville par les Romains, sous *Marcellus*; le portrait d'*Archimède*: le tout mêlé de réflexions utiles.

Ainsi l'Histoire Grecque, qui tient toute l'Antiquité, soit fabuleuse, soit historique, si nécessaire par conséquent pour l'intelligence des Auteurs, si curieuse par elle-même, peut être mise entre les mains des jeunes gens, & faire même le sujet d'une lecture agréable & utile, pour toutes les personnes d'un âge mûr, mais qui n'ont pas le temps de lire une longue suite de volumes.

HISTOIRE des Philosophes modernes, avec leur Portrait dans le goût du crayon; par M. SAVERIEN, publiée par le Sr FRANÇOIS, Graveur des Dessins du Cabinet du Roi, &c, rue S. Jacques, à la vieille Poste, vis-à-vis la rue du Plâtre. Tome IV, contenant l'Histoire des Restaurateurs des Sciences, seconde Partie. A Paris, chez différens Libraires., 1764; avec Approbation & Privilège du Roi.

CE Volume qui contient l'Histoire de *Newton, Leibnitz, Halley, Jean Bernouilly & Wolf*, paroît être fait avec le même soin que les précédens. Il a dû en coûter plus à l'Auteur; car les systèmes qu'il expose tels que ceux de *Newton, de Leibnitz & de Wolf*, sont très-abstraits. M. Saverien n'oublie rien pour se rendre intelligible à tout le monde, sans affoiblir la profondeur de la théorie qui forme la base de ces systèmes. La même clarté & netteté régnent dans le Discours préliminaire, contenant *la théorie du mouvement des Corps*

célestes, déduites de leur origine, pour servir de supplément au Système du monde de Newton. C'est un système par lequel l'Auteur explique sans attraction, la cause des forces centripète & centrifuge, & en général toute la théorie du mouvement des corps célestes. On trouve ici une nouvelle explication de la cause de la pesanteur des corps. M. Savérien en avoit déjà publié une exquisite dans le Mercure, en 1756; mais elle est ici très-développée & confirmée par des expériences.

A l'égard des portraits, le Sr François a fait un choix éclairé des Tableaux & des Estampes, d'après lesquels il les a traités avec le plus grand soin. Ainsi ce nouveau Volume est digne du même accueil dont le Public a honoré les précédens.

Le Graveur avertit qu'il donne *gratis* dans ce Volume, le Portrait de Schaflesbury, qui manquoit à la classe des moralistes. Il y a toujours deux Editions de cet Ouvrage, une *in-12* & une *in-4°*. Le prix de l'*in-12* est de cinquante sols, & celui de l'*in-4°*, de 6 liv. broché.

DISCOURS prononcé dans l'Académie Française, le Jeudi 22 Décembre 1763, à la réception de M. MARMONTEL; à Paris chez Regnard, Imprimeur de l'Académie Française, au Palais, & rue basse des Ursins; 1763, Feuille in-4°.

LE Discours de *M. Marmontel*, élu pour occuper la place de *M. de Bougainville*, n'a point démenti l'idée avantageuse qu'avoient donné de lui plusieurs de ses Ouvrages en différens genres. Nous ne citerons que quelques traits; le grand nombre de nouveautés que nous avons encore à annoncer, ne nous permet pas de nous étendre sur chacune.

Après les marques extérieures de modestie, qui sont d'usage en pareille occasion, *M. Marmontel* fit l'éloge de son prédécesseur. » Dans ses écrits, comme » dans ses mœurs, dit-il, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain desir

» d'être loué. M. *Marmontel* étend cette proposition en parcourant les écrits & les principaux traits de la vie de M. de *Bougainville*. Nous citerions ce morceau en entier, s'il ne falloit pas encore revenir à M. de *Bougainville* à la fin de cet extrait. Mais ce qui mérite surtout d'être mis sous les yeux de nos Lecteurs, c'est l'endroit où le nouveau Récipiendaire apprend aux Gens du Monde le respect qu'ils doivent aux Gens de Lettres, & le rang que ces derniers doivent occuper dans l'estime des hommes. » La Nature leur a donné l'empire de l'opinion; leur voix est celle de la Renommée & de tout le bruit qu'auront fait dans leur temps les plus belles actions des mortels; la postérité n'entendra que le témoignage des Gens de Lettres, placés d'âge en âge comme autant d'échos qui retentissent dans l'avenir. Ce n'est point en passant de bouche en bouche, que les faits, que les noms dignes de mémoire peuvent échapper aux outrages de la barbarie & du temps. Il faut, pour les en garantir, qu'un Historien vrai les écrive, qu'un digne Orateur les célèbre, qu'un Poète inspiré les chante, qu'un Philosophe les apprécie. Eux seuls se soutiennent par

116 MERCURE DE FRANCE.

» eux-mêmes au-dessus du vaste abîme
» de l'oubli ; & rien n'y surnage qu'avec
» eux & par eux.

» . . . Oublions toutefois l'intérêt
» qu'ont eu les grands Hommes à pro-
» téger les Lettres , & n'en considérons
» que le charme & l'attrait. Quelle jouis-
» sance plus douce pour celui qui les
» encourage , que de développer les ger-
» mes du génie ? La Nature a-t-elle des
» productions plus rares ? Est-il un spec-
» tacle plus digne d'une âme élevée &
» sensible , que de voir la Poésie ani-
» mer ses tableaux , l'Eloquence dé-
» ployer ses ressorts , l'Histoire percer
» la nuit des temps , la Philosophie le-
» ver le voile de la Nature , de nou-
» velles générations d'idées éclore du
» sein d'un petit nombre d'hommes ,
» & se répandre dans tous les esprits ?
» Les Lettres sous ce point de vue peu-
» vent-elles ne pas attacher les regards
» des Rois , des Héros & des Sages ?

» Mais c'est à ceux mêmes qui cul-
» tivent les Lettres, que le commerce en
» est précieux. Que ne puis-je en ex-
» primer l'avantage comme je le sens !
» Que ne puis-je avec tous les vrais
» Citoyens de la République Littéraire,
» voir ce qu'ils ont tant souhaité, les

» talens unis & d'intelligence ! Non ,
 » ce n'est point un vœu chimérique. L'a-
 » mitié , ce lien des cœurs , est des dons
 » du Ciel le plus rare : il l'est parmi les
 » Gens de Lettres , comme il l'est dans
 » tous les états. Mais le commerce , l'ac-
 » cord des esprits , ce goût mutuel qui
 » les attire , ce besoin de se communi-
 » quer , ce plaisir délicat qu'ils éprou-
 » vent à s'éclairer , à s'animer l'un l'autre ,
 » cette union , dis-je , a fait dans tous
 » les temps le bonheur & la gloire des
 » Lettres. Le siècle passé la vit régner
 » parmi ses Ecrivains les plus célèbres.
 » Elle est la même & plus paisible
 » encore , entre les premiers talens de
 » nos jours.....

• ... Je ne parle point du goût que
 » leur commerce épure , des finesse
 » de l'art qu'il décèle , des replis de la
 » Nature qu'il développe , des traits dé-
 » licats qu'il y fait saisir ; je me borne
 » au courage , à l'émulation qu'il inspire ,
 » à l'effort qu'il fait prendre aux idées ,
 » à l'enthousiasme qu'il donne aux ta-
 » lens ; le dirai-je ? à cette espèce d'é-
 » lectricité que les esprits se commu-
 » niquent , sitôt que l'intérêt de l'art
 » vient les animer & les mettre en ac-
 » tion.

» Voyez l'Homme de Lettres dans
 » sa solitude ; épuisé de fatigue & de
 » veilles, plein d'inquiétude & d'allar-
 » mes, ayant sans cesse devant les yeux
 » un Public difficile & sévère, décou-
 » ragé, tantôt par les difficultés de l'art,
 » tantôt par les variations du goût : une
 » ombre l'éffraye ; il se craint lui-même :
 » s'il lui vient une lueur d'espoir, c'est
 » un trait de présomption ; il se défie
 » de sa confiance. Livré à lui-même ,
 » il ne sent pas ses forces : il n'osera
 » jamais tout ce qu'il peut. Qui levera
 » le foible obstacle qui l'arrête au milieu
 » de sa course ? Qui le ramenera dans
 » la voie, d'où peut-être il n'est éloi-
 » gné que d'un pas au moment qu'il
 » se croit égaré ? Sera-ce celui qui s'a-
 » muse des Lettres ? Non , mais celui
 » qui s'en occupe. Le monde est pour
 » un Ecrivain une école de bienfaisance,
 » de délicatesse, de politesse & d'agré-
 » ment ; mais pour les coups de lu-
 » mière & de force, les grandes vues,
 » les hardis desseins, il doit consulter
 » ses pareils. Il les consulte ; il est rani-
 » mé. L'espoir renaît, les craintes se
 » dissipent, les difficultés s'applanissent.
 » Ce n'est point une critique froide,
 » minucieuse, stérile, qui préside à leur
 » examen ; c'est une critique sévère,

» mais lumineuse & féconde en ressour-
 » ces : c'est peu d'éclairer , elle inspire ;
 » & quel est l'Homme de Lettres , Mes-
 » sieurs , qui n'est pas redevable d'une
 » partie de sa gloire à de telles inspi-
 » rations ? Combien de traits de génie
 » ont attendu qu'une idée étrangère les
 » fit éclore ; semblables à ses feux ra-
 » pides & brillans qu'une étincelle fait
 » éclater ? Qui sçait ce que *Racine* ,
 » *Despréaux* , *Molière* & *la Fontaine* se
 » devoient réciproquement ?

» Mais ce commerce si intéressant du
 » côté de l'esprit , peut l'être encore plus
 » du côté de l'âme ; & j'ose le dire à la gloi-
 » re de mon siècle , jamais des mœurs si
 » pures n'ont honoré les Lettres ; jamais
 » l'émulation des vertus n'a plus annobli
 » celle des talens ; jamais votre exemple
 » n'a été mieux suivi. Et quelle épreuve
 » n'ai je pas faite de la sensibilité , de l'élé-
 » vation d'âme qu'un Homme de Lettres
 » est sûr de trouver dans ceux de son
 » état ? Qui sçait mieux que moi avec
 » quelle chaleur le fort y protège le foi-
 » ble ; combien leur estime est solide ,
 » leur bienveillance active , leur amitié
 » constante , & combien ce qui seroit
 » pénible & courageux pour des âmes
 » vulgaires , paroît simple & facile à ces
 » cœurs généreux ?

Ceux qui ont le bonheur & l'honneur de vivre avec des Gens de Lettres , reconnoissent tous la vérité de ce tableau.

Au Discours éloquent & ingénieux de M. *Marmontel*, a répondu M. *Bignon*, en qualité de Directeur ; & sa réponse est l'éloge de M. *Bougainville*, par lequel nous avons promis de finir cet Extrait.

» Pour parvenir aux honneurs de la
 » Littérature , M. de *Bougainville* ne
 » fut recommandé que par ses talens ;
 » il ne se présenta à l'Académie des
 » Belles-Lettres , qu'avec les prix qu'il
 » avoit remportés : c'étoit y entrer en
 » triomphe.

» La Traduction de *l'Anti-Lucrèce*
 » décida sa réputation. La Préface ,
 » remplie de pensées aussi solides que
 » brillantes , honore le Poëme , & as-
 » socie le Traducteur à la gloire de l'Au-
 » teur : interprète fidèle , mais sans es-
 » clavage , il a sçu rendre dans notre
 » Langue , par d'heureux équivalens ,
 » toutes les beautés d'une Langue
 » étrangère. Pour ménager la modestie
 » de la nôtre , si délicate sur l'expres-
 » sion , avec qu'elle ingénieuse adresse ,
 » sans altérer le dessein de l'Auteur , a-
 » t-il substitué la végétation des arbres
 » & des plantes à tout ce que la liberé,
 » de

» de la Langue Latine avoit permis de
 » mettre sur la génération des ani-
 » maux !

» Secrétaire de l'Académie des Bel-
 » les-Lettres à un âge où l'on ose à
 » peine aspirer au titre d'Associé , il en
 » a rempli les devoirs avec autant de
 » capacité que d'exactitude. Les Eloges
 » qu'il a faits de ses Confrères , forment
 » en même temps le plus glorieux Pa-
 » négyrique de son esprit & de son
 » cœur : c'est l'érudition , c'est la vertu
 » qui se représentent elles-mêmes sous
 » diverses attitudes. Dans la partie histo-
 » rique des Mémoires, il présente les idées
 » de ses Confrères dans le point de vue
 » le plus favorable , il y répand sa
 » chaleur & leur prête de nouvelles
 » graces.

» Il a fait plus encore pour M. *Freres*
 » auquel il avoit succédé ; il a pour ainsi
 » dire , prolongé ses jours ; il l'a fait
 » vivre après sa mort , en mettant la
 » dernière main à de savans Ouvrages
 » que cet illustre ami n'avoit pas eu
 » le temps d'achever : c'étoit lui donner
 » une portion de sa propre vie , présent
 » d'autant plus généreux qu'il ne pou-
 » voit se flatter qu'elle dût être d'une
 » longue durée. Un asthme opiniâtre ,

F

» contracté dès sa première jeunesse ,
 » interrompoit ses études par de fré-
 » quentes attaques , & l'obligea enfin
 » d'abandonner le poste laborieux qu'il
 » occupoit dans l'Académie des Belles-
 » Lettres. Notre Académie , qui en
 » avoit fait l'acquisition, quelques an-
 » nées auparavant, gagna ce que l'autre
 » perdoit ; il n'en montra que plus de
 » zèle à se consacrer à nos travaux ,
 » & n'en devint que plus assidu à nos
 » assemblées.

. » Une santé si chancelante n'avoit
 » pas affoibli les ressorts de son esprit.
 » Toujours ardent , toujours occupé de
 » projets littéraires , il se préparoit à
 » composer une Histoire de Hongrie :
 » il avoit rassemblé dans ce dessein un
 » grand nombre de matériaux , & tout
 » son plan étoit déjà formé. Quel re-
 » gret pour nous de perdre avec lui
 » une Histoire aussi importante qu'elle
 » est peu connue , dans laquelle il au-
 » roit développé tous ses talens , cette
 » clarté méthodique qui lui étoit pro-
 » pre , cette abondance aussi riche en
 » pensées qu'en expressions , cette heu-
 » reuse facilité qui savoit flatter l'oreille ,
 » sans cesser de nourrir l'esprit ! C'étoit
 » pour acquérir cette perfection de

» style, que sans se livrer à la Poësie,
 » il l'avoit toujours cultivée. Franc &
 » ouvert dans tous ses procédés, il ne fit
 » jamais de secret que de ses vers : c'est
 » peut-être en cela seul qu'on peut dire
 » qu'il n'étoit pas Poëte. Il ne les com-
 » muniqoit qu'à ses amis particuliers :
 » c'est par eux que l'on a sçu qu'il avoit
 » composé une Tragédie intitulée *la*
 » *mort de Philippe*, dont un morceau
 » qui a été sçu, & qui fait partie de son
 » éloge, a mérité des applaudissemens ;
 » mais il respectoit le Public, & il ne
 » vouloit lui présenter cette Pièce,
 » qu'après y avoir donné toute la per-
 » fection dont il s'étoit formé l'idée sur
 » les préceptes & les modèles des plus
 » grands Maîtres.

» Mais sa plus noble occupation, &
 » celle qui lioit plus intimement ses sen-
 » timens avec les nôtres, c'étoit l'illustre
 » emploi de composer l'Histoire Métal-
 » lique de notre Auguste Protecteur :
 » c'est-là qu'en expliquant les médailles
 » qui représentent les événemens glo-
 » rieux de notre Monarque, il pouvoit
 » employer sans cesse de nouveaux tours
 » & les expressions les plus vives pour
 » peindre cet amour, ce zèle, cette
 » reconnoissance dont chacun de nous

124 MERCURE DE FRANCE.

» ici est pénétré , & qui nous feroit am-
» bitionner le même emploi pour con-
» sacrer nos sentimens à la postérité la
» plus reculée.

NOUS avons promis de donner en-
core plusieurs Extraits de Livres annon-
cés dans les Mercurés précédens ; tels
que l'ÉCOLE DE LITTÉRATURE , qui
se vend chez *Brocas & Humblot* , rue
S. Jacques , & *Babuty* , quai des Au-
gustins. C'est à regret que nous différons
de faire connoître plus amplement un
Ouvrage qui peut être regardé comme
l'unique en ce genre. Mais la multitude
des Livres nouveaux nous oblige à en
remettre l'examen au mois prochain.

Nous parlerons en même temps des
Œuvres diverses de M. l'Abbé Clément ,
C. D. S. L. D. L ; à Paris chez *Claude*
Hérissant , rue neuve Notre-Dame , à
la Croix d'or , 1764 , avec approbation
& privilège du Roi ; brochure in-12 ,
prix , 30 sols.

DES *Fables nouvelles divisées en quatre*
Livres ; Traduction libre de l'Allemand ,
de *M. Lichtwehr* ; à Strasbourg , chez
Jean-Godefroy Bauer , & se trouve à
Paris , chez *Langlois* , Libraire , rue de
la Harpe , près la rue Percée , à la

FEVRIER. 1764. 125

Couronne d'or; 1763. Vol. in-8°. petit format.

DE l'Histoire de Jeanne Première, Reine de Naples, Comtesse de Piémont, de Provence & de Forcalquier; à la Haye, & se trouve à Paris chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, à la Toison d'or, 1764.

Ec, Ec, Ec.

ANNONCES DE LIVRES.

FABLES nouvelles divisées en six Livres, avec des Notes, & un Discours sur la manière de lire les Fables, ou de les réciter. Nouvelle édition, augmentée de plusieurs Pièces qui ne se trouvent pas dans les précédentes. Par M. l'Abbé *Aubert*. A Paris, chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût, 1764; Avec Approbation & Privilège du Roi. Vol. in-12, petit format.

Le sieur *Duchesne* ayant acquis l'Édition des Fables de M. l'Abbé *Aubert*, dont nous avons eu occasion de parler plus d'une fois avec éloge, a cru, pour la satisfaction du Public, devoir y ajouter l'Épître que cet Auteur a adres-

F. iij.

226 MERCURE DE FRANCE.

sée à l'Académie Française, en lui présentant son Recueil, ainsi que les deux contes Moraux qu'il a composés d'après les Tableaux de M. *Greuze*, exposés au Salon du Louvre en 1761 & 1763. Ces additions ne peuvent que confirmer le jugement favorable que le Public a déjà porté des talens de cet agréable fabuliste.

NOUVEAU Recueil de Pièces en Vers & en prose ; à Paris, chez L. G. de *Hansy*, fils aîné, Libraire, Pont-au-Change, à S.^t Nicolas, 1764 ; avec Approbation & Privilège du Roi. Brochure in-12 de 210 pages ; prix, 1 liv. 10 s. broché.

CE Recueil contient plus de cent Pièces, la plupart en Vers. Il y a des Epîtres, des Elégies, des Fables, des Chansons, des Enigmes, des Bouquets, des Epigrammes, des Allégories, des Cantilles ; en un mot des Pièces Fugitives dans tous les genres.

OBSERVATIONS sur le Livre de l'Esprit des Loix, par M. *Crevier* : à Paris chez *Dessaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais ; 1764 ; avec Approbation & Privilège du Roi. Brochure in-12.

M. *Crevier* nous apprend qu'après avoir lû trois ou quatre fois le Livre de M. de *Montesquieu*, il a mis par écrit ses Observations sur cet Ouvrage; qu'il a examiné curieusement l'érudition dont M. de *Montesquieu* accompagne & relève le fond de sa Doctrine, & qu'il y a trouvé de grandes défauts. C'est par là qu'il commence la critique de l'Esprit des Loix, divisée en deux parties. Dans l'une on montre les défauts d'exactitude dans les Faits historiques; dans l'autre les faux principes en matière de Métaphysique, de Morale & de Religion.

DICTIONNAIRE portatif de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Pharmacie, de Chymie, d'Histoire naturelle, de Botanique & de Physique; qui contient les termes de chaque Art, leur Etymologie, leur définition & leur explication, tirés des meilleurs Auteurs; avec un Vocabulaire grec & latin, à l'usage de ceux qui lisent les Auteurs anciens; Ouvrage utile à ceux qui pratiquent les Arts, & nécessaire aux Etudiants; par *Jean François Lavoisien*, ancien Chirurgien des Hôpitaux des Armées du Roi, & Maître en Chirurgie à Eu. A. Paris, aux dépens de P. Fr.

128 MERCURE DE FRANCE.

Didot le jeune, quai des Augustins ; 1764 ; avec approbation & privilège du Roi. 2 Vol. in-8°. reliés en un seul, dont le prix est de 5. liv.

On n'entreprend pas de former des Médecins, des Chirurgiens, des Pharmaciens, &c, par la lecture de ce Dictionnaire ; on veut simplement les initier au langage de ces Sciences. On veut leur faire connoître l'étymologie des termes, leurs définitions, &c ; ce que personne n'avoit encore entrepris d'une façon aussi complète.

MÉLANGE d'Histoire Naturelle, par M. A. D. Avocat en Parlement, & aux cours de Lyon ; à Lyon, chez *Benoît Duplain*, rue Merciere, à l'Aigle, 1763 ; avec approbation & privilège du Roi ; 2 vol. in-8. petit format. Avec cette Epigraphe : *Quam magnifica sunt opera tua, Domine ! Omnia in sapientia fecisti ; impleta est terra possessione tuâ. Ps. 103.*

Les différentes pièces qui composent ce Recueil, ont paru successivement dans les Ouvrages périodiques, ou ont été lues dans différentes Académies de l'Europe. On a rassemblé en un seul corps, ce qui étoit éparé dans une infinité de volumes. On y trouve plusieurs

FÉVRIER. 1764. 129

Mémoires de M. *Linæus*, ce fameux Naturaliste du Nord; les *Géer*, les *Alman*, les *Tressan*, les *Tozzetti* & d'autres Naturalistes avantageusement connus dans la République des Lettres, achevent de compléter cette collection. L'Editeur n'a fait que corriger le style de plusieurs Mémoires qui avoient besoin de ce secours pour paroître en Public.

ALMANACH de la ville de Lyon, pour l'année Bissextile 1764; à Lyon chez *Aimé de Laroche*, Imprimeur de Mgr l'Archevêque & du Clergé, &c. aux Halles de la Grenette; 1764; Vol. in-8°.

Cet Ouvrage est pour la ville de Lyon & tout le Gouvernement Lyonnais, ce qu'est pour Paris le grand Almanach Royal qui s'imprime avec tant de succès & une utilité si générale, chez *Lebreton*, Syndic des Libraires, rue de la Harpe.

ORDRE chronologique des deuils de Cour, avec un précis de la vie & des ouvrages des Auteurs qui sont morts dans le cours de l'année 1763; à Paris,

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

de l'Imprimerie de *Moreau*, rue Galande, 1764; Brochure in-16.

Plusieurs personnes qui ont souscrit pour les *Avis du deuil*, ont désiré qu'on leur donnât, par forme de supplément, dans les derniers jours de Décembre, une récapitulation historique des Princes morts pendant le cours de l'année. Cette idée en a fait naître une autre: c'est d'ajouter à cette récapitulation le nécrologe des personnes célèbres dans les sciences ou dans les arts, mortes dans le même espace de temps, avec un précis de leur vie & de leurs ouvrages. Des écrivains connus se sont chargés de veiller à la rédaction de ces mémoires, qui se distribueront régulièrement à la fin de chaque année. On invite les Artistes à contribuer eux-mêmes à ces honneurs rendus à leurs confrères, en faisant parvenir au Bureau les anecdotes dont ils auront connoissance. Les personnes qui ne voudront que les avis de deuil accoutumés, continueront à les recevoir pour le prix de 3 liv. par année & de 6 liv. francs de port pour les Provinces. Celles qui désireront la récapitulation historique des deuils & le nécrologe des Artistes, payeront 6 liv. à Paris, & dans les Pro-

vinces 9 liv. franc de port. On souscrira dorénavant pour les uns & pour les autres , au Bureau général d'indication ; à l'hôtel d'Aligre , rue S. Honoré. On a donné cette année le précis de la vie de MM. de *Marivaux*, *Pesselier* & *Bougainville*.

M. de *Garfaut* , Auteur du Nouveau Parfait Maréchal , & Membre de la Société Royale d'Agriculture de Paris , ayant deffiné dans le courant de plusieurs années un grand nombre de plantes d'après nature , ainsi que quantité d'Animaux , s'est déterminé suivant les Conseils de M. de *Jussieu* , a faire graver ce qui dans ces deux regnes se trouve d'usage en Médecine ; & afin de rendre la matière médicale parfaitement instructive , il a suivi en entier celle de M. *Géoffroy* comme étant une des meilleures.

CE Recueil qui est in-8°. commençé donc par les figures des Plantes exotiques ou étrangères ; ensuite viennent les Plantes indigènes ou de nos climats , & enfin les Animaux ; ce qui compose 730. Planches de cuivre gravées en taille douce.

L'Auteur donne avis que l'on a com-

132 MERCURE DE FRANCE.

commencé à imprimer le tout , & qu'il y en aura plusieurs Exemplaires à vendre dans le courant du mois de Mai 1764. Le prix de l'Exemplaire est 48 livres ; mais en attendant , les personnes qui désireront en avoir des premiers peuvent s'adresser dès à présent chez l'Auteur , rue S. Dominique près la rue S. Jacques ; & en donnant un Louis , qui est la moitié du prix , il leur sera livré une reconnoissance qu'ils rapporteront lors de la vente , en payant le restant du prix.

LE MANUEL des Champs, ou recueil choisi , instructif & amusant de tout ce qui est le plus nécessaire , & le plus utile pour vivre avec aisance & agrément à la campagne ; par M. *Chanvalon*, Prêtre de l'Ordre de Malthe , à Paris , chez *Lottin le jeune* , Libraire , rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie , 1764. avec Approbation & Privilège du Roi.

Cet ouvrage est divisé en quatre Parties. La première traite du potager , des arbres fruitiers , de la taille , de la greffe , de la culture des fleurs , des arbrisseaux , enfin du Jardin d'ornement. La deuxième , des terres labourables , des près , des vignes , de la façon & qualités des Vins

de la Bierre, du Cidre, de l'Hydromel, &c. des Bois, de la Chasse & de la Pêche. La III. des Chevaux, des Bêtes à cornes, des Bêtes à Laine, des Volailles, des Oiseaux sauvages qui s'apprivoisent aisément, des Mouches à Miel & des Vers-à-Soie. La IV. & dernière partie, de la Cuisine, de la Pâtisserie, des Confitures, des Liqueurs & autres choses nécessaires ou utiles pour l'usage de la vie. Le tout en un fort Volume in-12. de près de 600 pages, 1764. L'Auteur a puisé dans les meilleurs Traités & les plus étendus; & il a recueilli en un seul Volume, l'essentiel & le plus intéressant à sçavoir, pour conduire avec succès un Bien de Campagne, & pour y vivre avec aisance & agrément. On remarque ici quelques articles qui ne se trouvent point dans la Maison rustique & dans les autres Ouvrages les plus connus & les plus répandus sur cette matière. Ce Livre peut convenir à une infinité de Personnes qui au défaut d'étude, de faculté, ou de temps, ne peuvent lire les Traités plus étendus d'où il est tiré. L'Auteur nous paroît n'avoir rien ignoré, ni rien omis de tout ce qui peut rendre ce Recueil d'une utilité générale.

134 MERCURE DE FRANCE.

Le même Libraire *Lottin* le jeune, propose au Public à un Rabais considérable les Livres suivans , d'ici au 1. Avril :

ABREGE' Chronologique, ou Nouvelles Annales de Paris contenant l'Histoire de la ville de Paris avec ses divers accroissemens, &c. par Don *Toussaint Duplessis*, Religieux Benedictin de la Congrégation de S. Maur, Vol. in-4°. (qui se vend 9 liv.) actuellement en feuilles à 3. liv. 10. s.

Christiani cordis gemitus, &c. ; ou gemissemens d'un cœur Chrétien, contenant des Prières tirées des Paroles & remplies de l'esprit des Saintes Ecritures & des S. Peres par M. *Hamon*, 2 Vol. in-12. (qui sont de 5 liv.) actuellement les 2. Vol. en feuilles 25. s.

TRACTATUS de Sacramento Confirmationis par *Vuitasse*, 2 vol. in-12. (qui sont de 5 liv.) actuellement les 2 vol en feuilles 25 s.

Ejusdem Tractatus de Ordine 2. Vol. in-12 (qui sont de 5 liv.) actuellement les 2 Vol. à 25. s.

BREVIARIUM Ecclesiasticum, editi jam Prospectus executionem exhibens, in gratiam Ecclesiarum in quibus nova fa-

FEVRIER. 1764. 135

cienda erit Breviariorum Editio, 2 forts Volumes in-12. bien imprimés (qui sont de 7. liv.) actuellement les 2 Vol. en feuilles 2. liv. Le même Libraire vend plusieurs Livres à l'usage des Ecclésiastiques , & beaucoup d'Ouvrage de Piété.

ESSAI politique sur la Pologne ; à *Varsovie* , de l'Imprimerie de *Psombka* ; & se trouve à *Paris* , chez *Briasson* , Libraire , rue S. Jacques , à la Science ; 1764 ; brochure in-12.

Le Roi & son Pouvoir , le Sénat & les Ministres , l'Ordre Equestre & les Officiers de la Couronne , les Assemblées politiques pendant le Règne , les Assemblées dans l'Interrègne ; les Loix des Assemblées civiles , la Milice & les forces de la Pologne ; les droits & les intérêts de la République ; la Religion , les mœurs , le climat & les productions du Pays , forment les douze Chapitres de cette Brochure , que les circonstances présentes rendent intéressante.

PROJET d'une École gratuite de Sciences par toutes les Provinces du Royaume , où tous les Citoyens , de quelque ordre qu'ils soient , trouveront les secours de l'éducation ; avec cette

136 MERCURE DE FRANCE.

Epigraphe : *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu.* Hor. Nouvelle Edition ; par M. *Fleury*, ancien Professeur Royal de Mathématiques & de Génie ; en France, 1764, brochure in-12.

Ce Projet a trois parties. La première développe les avantages qui résulteront de l'École projetée. La seconde indique les moyens de remplir ce Projet. La troisième répond aux objections qu'entraînent toujours les nouvelles entreprises.

MES RÉCRÉATIONS, ou Recueil de diverses Pièces choisies ; à *Amsterdam*, & se trouve à *Paris*, chez *Langlois* fils, rue de la Harpe, à la Couronne d'or ; 1763, brochure in-12.

Plusieurs petits Ouvrages de Poësie, tels que des Fables, des Odes, des Rondeaux, des Chansons, des Enigmes, des Epitres, &c. quelques Ouvrages en prose, & en particulier une Pièce de Théâtre intitulée, *la Réformatrice imprudente* : voilà ce qui compose cette Brochure d'environ 150 pages.

NOUVEAU Catalogue de Cartes Géographiques & Topographiques ; Plans de Villes, Sièges & Batailles, Cartes

Marines, Cartes Astronomiques & de Géographie ancienne; Cartes & Plans de plusieurs feuilles, avec leur grandeur; divers Atlas, Mémoires ou Analyses de Cartes; Sphères & Globes, &c. divisé en deux parties; prix 1 liv. 16 s. broché. A Paris, chez R. J. Julien, à l'Hôtel de Soubise, & par commission, à Nuremberg, chez les Héritiers d'Homann, à la Haye, chez Gossé & Pinet, & à Londres, chez André Dury, 1763.

Ce Catalogue du Sieur Julien, qui est de 230 pages in-12, en caractères petit-texte, contient 16 à 1700 articles, qui composent près de 2400 Cartes ou Feuilles différentes, & leur prix. Il est divisé en quatre chapitres, & ces chapitres en cinquante-deux sections.

Le chapitre premier contient les Cartes générales & particulières des quatre parties du Monde, & des Etats qu'elles comprennent en 976 articles. Le chapitre second donne, en 286 articles, les plans des Villes, Sièges & Batailles. Le chapitre troisième présente les Cartes Marines, Cartes Astronomiques & de Géographie ancienne, & 147 Cartes & Plans de plusieurs feuilles propres à orner des Galleries & Maisons de

138 MERCURE DE FRANCE.

campagne , en les faisant coller sur toile , & monter sur gorge & rouleaux. Le chapitre quatrième renferme divers Atlas particuliers , au nombre de quarante - quatre ; des Mémoires ou Analyses de Cartes ; Méthodes & Traités de Géographie ; Sphères & Globes , &c. On trouve à la fin de la première partie du Catalogue , 1°. une Table des chapitres & sections ; 2°. les noms des Auteurs & Editeurs des Cartes , par ordre alphabétique , leurs pays & en quelles langues elles sont dressées ; 3°. la Liste de 175 feuilles de la Carte Topographique de la France , levée & publiée par ordre du Roi , sous la direction de MM. *Cassini de Tury* , *Camus* & de *Montigny* , de l'Académie Royale des Sciences. On a distingué dans cette Liste les 68 Feuilles qui ont paru jusqu'à présent ; elle est suivie de plusieurs moyens de rendre cette Carte d'un usage plus ou moins commode selon le plus ou le moins de dépense qu'on veut y faire ; 4°. Recueil des plus beaux coquillages gravés & peints d'après le naturel par ordre du Roi de Dannemarck ; par le sieur *Regenfus* , Graveur du Cabinet de Sa Majesté : très-grand *in-fol.* en papier

de grand Aigle d'Hollande. La seconde partie du Catalogue, renferme les mêmes Cartes de la premiere Partie, avec leurs titres beaucoup plus détaillés : elles y sont partagées de manière qu'on trouve de suite les Cartes de chaque Auteur ; au lieu que dans la premiere partie elles sont distribuées dans un ordre géographique, qui peut servir de modele pour former des Atlas plus ou moins volumineux.

INTRODUCTION à la lecture des Auteurs Allemands, pour l'usage de l'Ecole Royale Militaire ; servant de suite aux nouveaux principes de la Langue Allemande, publiés par M. *Junker*, Docteur en Philosophie, Professeur de la Langue Allemande à l'Ecole Royale Militaire, Membre ordinaire de l'Académie Royale Allemande de Gottingue. *A Paris*, chez *Musier*, Fils, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée, à S. Etienne. Avec approbation & privilège du Roi ; 1763. Vol. in-12.

Avec le secours de ce Livre, on apprendra aisément & en peu de temps, la Langue Allemande: On y lève toutes les difficultés qui arrêtent les commençans ; & avec la seule connoissance de

140 MERCURE DE FRANCE.

la déclinaison & de la conjugaison , cet Ouvrage menera fort loin ceux qui le prendront pour guide. L'Auteur a choisi pour texte les Fables & Contes de *Gellert* , Auteur très-estimable par l'élegance & la pureté de son style , ainsi que par les grâces de son esprit. Il a mis au bas de chaque page des notes qui facilitent le sens littéral du Texte.

LES Révolutions de l'Univers représentées en 30 Cartes géographiques chacune de deux feuilles , avec des remarques & des observations sur chacune d'elles : Ouvrage destiné à faciliter la lecture & l'étude de l'Histoire Générale. *Paris* , 1763. in-fol. forme d'Atlas.

Cet Ouvrage se débite chez le sieur *Julien* Géographe , Cour de l'Hôtel de Soubise. Il se vend 60 liv. en blanc , c'est à dire enluminé & non relié.

L'Auteur a fait tirer un petit nombre des *Remarques* dans la forme in-12. On en trouvera des exemplaires chez *Cavelier* , Libraire , rue Saint Jacques , au Lys d'Or , chacun se vend 36 sols broché.

Le sieur *Monier* , relieur , rue Saint Jean de Beauvais , proche le passage de Saint Jean de Latran , assemble &

relie ces Cartes d'une manière com-
mode & propre.

LES JEUX D'ENFANS, Poëme tiré
du Hollandois ; par M. Feutry, avec
cette Epigraphe : *Non meræ nugæ ; à
la Haye , & se trouve à Paris , chez
Durand , neveu , Libraire , rue S. Jac-
ques, à la Sagesse ; 1764 ; très-petite bro-
chure in-16.*

M. Feutry n'a pris que le titre & l'i-
dée générale d'une pièce qui se trouve
dans un Recueil de Poësies Hollandoises
du célèbre Cartz. Quelques mots de ce
Poëme en feront connoître le sujet.
» Attiré par le charme d'un beau jour ,
» une foule d'enfans aimables s'échap-
» pent de la triste enceinte d'une Ville,
» & vient se répandre au loin sur le ga-
» ron fleuri. Là, semblables à de tendres
» agneaux , ces enfans bondissent ; ils
» se dispersent par petites bandes que
» forment naturellement leurs inclina-
» tions & leurs goûts ; & ils commen-
» cent bientôt leurs jeux différens. Ce
font ces jeux , tels que le *Colin-mail-
lard*, le *Balon*, le *Cerf-volant*, &c. &c.
que décrit M. Feutry. Chaque jeu est
accompagné d'une moralité qui rend
ce Livret aussi utile qu'agréable.

142 MERCURE DE FRANCE.

DICTIONNAIRE médicinal portatif, contenant une méthode sûre pour connoître & guérir les maladies critiques & chroniques, par des remèdes simples & proportionnés à la connoissance de tout le monde; & plusieurs remèdes particuliers: on y a joint un Dictionnaire abrégé des plantes usuelles. Par M. *** Docteur en Médecine; à Paris, chez d'Houry, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la vieille Bouclerie; 1763; avec approbation & privilège du Roi. Vol. in-12 de 600 pages. Prix, 3 liv. relié.

Le titre de ce Livre en fait suffisamment connoître l'objet & l'utilité, & nous dispense d'entrer dans d'autres détails.

HISTOIRE de Dannemarck, par M. Mallet; à Genève, & se trouve à Paris chez Robustel & Charpentier, Libraires, quai des Augustins, 6 vol. in-12.

Avant que nous entreprenions de rendre un compte plus détaillé de cet Ouvrage curieux, nous indiquerons ce que contient chaque volume. Le premier est une introduction à l'Histoire du Dannemarck, où l'on traite de la religion, des loix, des mœurs & des usa-

ges des anciens Danois. Cette partie avoit déjà été imprimée, & nous en avons parlé dans quelques-uns de nos *Mercures*. Il en est de même du second volume, qui contient les monumens de la Mythologie & de la Poësie des anciens Peuples du Nord. Le troisième tome commence à l'établissement de la Monarchie Danoise, jusqu'à la mort de *Valdmar* le Victorieux en 1241. Le quatrième est depuis la mort de *Valdmar*, jusqu'à l'avènement de la Maison d'*Oldenbourg* au Trône, en 1448. Le cinquième, depuis cet avènement, jusqu'à la déposition de *Chrétien II*. Le sixième s'étend depuis cette déposition, jusqu'à la Paix de Stetin.

MÉMOIRES historiques, critiques, & Anecdotes des Reines & Régentes de France, avec ces Epigraphes : *Copia judicium sæpe morata meum est. Ovid.... Nec in cunctis servat fortuna tenorem. Manil.... Utile quid sit, prospiciunt. Juven. Sat. 6*; à *Amsterdam*, chez *Néaulme*, Libraire, & se trouvent, à *Paris*, chez les mêmes Libraires que l'Ouvrage précédent; 1764; 7. vol. in-12.

Nous nous contenterons aujourd'hui de cette simple annonce; l'Ouvrage est

144 MERCURE DE FRANCE.

de nature à fournir plus d'un Extrait : nous pourrions donc y revenir plusieurs fois.

APPEL des Étrangers dans nos Colonies ; à *Paris*, chez *Dessain junior*, Libraire, quai des Augustins ; 1763, brochure in-12.

L'Auteur, qui ne se nomme point, nous apprend qu'il a déjà donné au Public un *Traité sur le rappel des Protestans en France* ; & un autre Ouvrage relativement à la Police sur les Mendians, les Vagabonds, les Filles prostituées, & les gens sans aveu. L'objet qu'il se propose est de rendre notre population plus nombreuse & plus robuste, en chassant l'oïveté & le libertinage. Son but aujourd'hui est de prouver la nécessité où nous sommes d'appeller dans nos Colonies ; & même parmi nous, dans nos Provinces, autant de Peuplades étrangères que nous pourrions en y attirer de l'un & de l'autre sexe ; & de les y inviter même par des établissemens avantageux.

MÉMOIRES sur les Manufactures de Draps & autres étoffes de Laine ; à *Paris*, chez *Saugrain le jeune*, rue du Hurepoix,

Hurepoix, à la Fleur de Lys d'or, 1764, brochure in-12.

Ce Livre est divisé en deux parties. Dans la première, l'Auteur parle des Laines d'Espagne, & de la manière de les mettre en œuvre: Dans la seconde, de celles de France, & de la façon de les employer. Il commence par les plus petites opérations de la Fabrique des Draps. Il prend les Laines immédiatement après qu'elles sont coupées; il continue jusqu'à la parfaite réduction de ces laines en étoffes. Il joint des remarques sur chaque opération, soit pour les perfectionner, soit pour en corriger les défauts, & il fait des descriptions succinctes des machines & instrumens nécessaires.

LES Intrigues historiques & galantes du Serrail, sous le Règne de l'Empereur *Selim*; à la Haye, & se trouvent à Paris, chez *Duchefne*, rue S. Jacques, au Temple du Goût, 1764, brochure in-12, en deux parties.

Cet agréable Roman est écrit avec esprit, & présente des détails de mœurs Turques & Françoises, qui ont beaucoup de rapport avec ce qu'on trouve dans le Conte de *Soliman II.*

G

146 MERCURE DE FRANCE.

NOUVELLE Traduction de divers morceaux choisis des Œuvres de *Plutarque*; par M. l'Abbé *Lambert*; à Paris, chez *Panckoucke*, rue & à côté de la Comédie Française; avec Approbation & Privilège du Roi; 1764, 1 vol, in-12.

Les divers morceaux de *Plutarque*, traduits par M. l'Abbé *Lambert*, sont un Traité sur l'Ame des Bêtes, l'Examen du Système d'*Epicure*, les Faits mémorables des Dames illustres de l'ancienne Grèce, les moyens de réprimer la colère, le Traité de l'Avarice, & un autre Traité sur le Contentement de l'Esprit.

L'OPTIQUE, ou le Chinois à *Memphis*, Essais traduits de l'Egyptien; à Londres, chez *Michel Rey*, Libraire; 1763, deux parties in-12, dont nous ne tarderons pas de donner un Extrait. On en trouve des Exemplaires à Paris, chez *Nyon*, quai des Augustins, & chez *Knapen*, au Palais.

TRAITÉ de Paix entre *Descartes* & *Newton*; précédé des Vies littéraires de ces deux Chefs de la Physique moderne; par le P. *Aimé-Henri Pauliam*, Professeur de Physique au Collège d'Avignon, de la Compagnie de Jesus; à Avignon,

F E V R I E R. 1764. 147
chez *Girard*, Imprimeur-Libraire, à la
Place S. Didier; 1763; avec permission
des Supérieurs: trois volumes in-12.

Nous parlerons plus amplement de cet
Ouvrage.

L'ÉLÈVE de la Nature; avec cette
Epigraphe: *Meare de cælo ad terram, de
terra ad sidera mundi.* Lucrece, liv. I, à
Amsterdam, & se trouve à *Paris* chez
Panckoueke, rue & à côté de la Comé-
die Françoisse; 1764; 2 parties, formant
un vol. in-12.

L'Auteur se propose dans la première
partie de cette espèce de Roman, de
former un honnête homme, heureux
par lui-même; & dans la seconde, de
rendre cet honnête homme encore plus
heureux, en en faisant un bon citoyen.

HISTOIRE de la Réunion de la Bre-
tagne à la France, où l'on trouve des
Anecdotes sur la Princesse *Anne*, fille de
François II, dernier Duc de Bretagne,
femme des Rois *Charles VIII* & *Louis
XII*; par l'Abbé *Irail*: avec cette Epi-
graphe: *Connubio jungam stabili, pro-
priamque dicabo.* Vig. Eneid. Lib. I. à
Paris, chez *P. E. Germ. Durand* neveu,
rue S. Jacques, à la Sageffe; 1764; avec

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

approbation & permission , 2 vol. in-12.
prix des deux volumes reliés en un , 2 l.
10 f. Nous en promettons un Extrait.

A R T I C L E III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES

A C A D É M I E S.

*S É A N C E publique de l'Académie
Royale des Belles-Lettres de CAEN.*

L'ACADÉMIE Royale des Belles-Lettres de Caën fit l'ouverture de ses Séances publiques le Jeudi 1. Décembre 1763. M. *Le Clerc*, Avocat, chargé de l'Eloge de *Louis le Grand*, Fondateur de l'Académie, lut un discours sur le bonheur attaché à l'amour de la vertu : il la définit l'amour actif & vrai de tout ce qui est bien, & l'averfion sincère de tout ce qui est mal. Il prouve qu'elle fait le bonheur des hommes ; 1°. parce qu'elle procure la paix de la conscience. 2°. Parce qu'elle mérite l'estime des hommes. Il fait voir que cette estime n'appartient qu'aux vertueux, dont il fait le por-

trait. « Ici je crois entendre les detrac-
 » teurs de la vertu , substituer à ce por-
 » trait celui de *Socrate* dans les fers.
 » Voilà , disent-ils , le plus éclairé , le
 » plus sage , & le plus juste de tous les
 » hommes. . . . Que lui servent ses ver-
 » tus ? . . . Ames abjectes , qui ne voyez
 » dans sa condamnation que le moment
 » si terrible pour vous , qui sépare le
 » tems de l'éternité , suivez *Socrate* dans
 » son cachot , & lisez dans son cœur.
 » Vous y verrez le triomphe de la ver-
 » tu. . . d'où lui viennent cette fermeté ,
 » cette constance que la vue de la mort
 » ne peut altérer ? Il les doit à la vertu...
 » *Néron* expirant , voit le Ténare en-
 » tr'ouvert sous ses pieds : il se croit
 » poursuivi par les Furies. *Socrate* meurt
 » en paix , sans frayeur & sans foi-
 » blesses.

3°. Enfin , parce que l'homme ver-
 tueux , estimé , même des méchans , est
 moins persécuté qu'eux. Il le prouve
 par des exemples tels que celui de *Sully*,
 emportant dans sa retraite, ses vertus , ses
 services , & l'ingratitude des hommes.
 Lorsque le Maréchal d'*Ancre* est ignomi-
 nieusement traîné dans les rues après
 sa mort. « A quoi bon , dit M. le C...
 » prendre ces exemples dans les Cours ,

» & parmi les Grands? . . . Cherchons-
 » les dans le Peuple. . . Les Laboureurs,
 » les Artisans ignorent l'Art perfide
 » qu'on nomme Politique : ils traitent
 » de fripon celui d'entreux , qui ravit le
 » bien d'autrui. . . Ils respectent au con-
 » traire , celui dont la probité leur est
 » connue. Ils disent de lui , c'est un
 » honnête-homme : & ils attachent au
 » mot *honnête* les idées qui lui convien-
 » nent. . . Quel homme ne se sent pas ten-
 » drement ému, au récit d'une action gran-
 » de & vertueuse? il aime, il prend un vif
 » intérêt à celui qui l'a faite. Il voudroit
 » lui témoigner son estime. . . Combien
 » ne l'indigne-t-on pas quand on lui racon-
 » te ces traits de noirceur & de scéléra-
 » tesse, qui semblent porter une flétrissure
 » sur l'espèce humaine ! . . . Sentimens
 » précieux gravés dans nos cœurs par la
 » Divinité , puissiez-vous agir encore
 » plus puissamment sur les foibles hu-
 » mains ! Fortifiez en eux l'amour de
 » la vertu & l'horreur des vices. Ils ne
 » peuvent devenir meilleurs sans de-
 » venir plus heureux. . . C'est à la ver-
 » tu qu'est attachée la paix de la conf-
 » science. Estimée , même des méchans ,
 » moins persécutée que le vice , elle
 » donne des forces pour soutenir l'ad-

» verfité.... Vous connûtes tous ces
 » avantages de la vertu, grand Prince,
 » dont je dois aujourd'hui célébrer la
 » mémoire !

· C'est ainfi que l'éloge de la vertu
 conduit M. le C... à celui de LOUIS
 le Grand. M. de Fontette, Intendant de la
 Généralité, & Vice-Protecteur, prési-
 doit à la Séance. Il répondit au Discours
 de M. le Clerc. Il convient que quand
 la vertu se borne au defir, à l'affection
 & au Sentiment, le cœur qui la ren-
 ferme ne doit trouver de bonheur qu'en
 lui même. » S'il se produit au dehors
 » par des effets, si l'homme vertueux
 » a le mérite d'exécuter, d'accomplir
 » & de pratiquer, la vertu brille à tra-
 » vers les nuages de la corruption....
 » Elle attire le respect des Courtifans :
 » elle mérite la confiance du Trône.
 » Si les talens étoient toujours l'apan-
 » ge des vertus, toujours elles euffent
 » été les Ministres de nos Rois. Ils se
 » font honneur de leur rendre hommage.
 » Le règne de notre Auguste Fonda-
 » teur en offre mille exemples. Il ne
 » feroit pas difficile d'en trouver autant
 » sous celui de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Du bonheur attaché à l'amour des
 vertus, M. de F... passe à l'éloge du

152 MERCURE DE FRANCE.

projet qui tendroit à déraciner l'arbitraire fatal qui ruine l'agriculture, le Commerce, & l'aifance des Peuples. Il fait voir que l'arbitraire dans la répartition des impositions, est la source de nos maux : & que tant qu'on n'y remédiera point, il est inutile de proposer les moyens de faire fleurir le commerce. M. de F... prend de-là occasion de parler des Discours qui ont concouru pour le Prix de l'année, & qu'aucun d'eux n'a mérité. (a)

Le Sujet de 1763, étoit : Quelles ont
» été les révolutions, &c. La question sur
» les révolutions du Commerce, ajoute-
» t-il, n'a été bien traitée que par le Dis-
» cours N°. 2. le style en est vif : (b) &
» nous nous sommes déterminés à en
» donner la lecture, comme une récom-
» pense due à l'Auteur.

On lut ce Discours. Il commence par un précis très-faillant de l'Histoire des Normands Guerriers occupés à fonder des Royaumes, pendant que les Peuples travailloient à conserver la Normandie, par la culture, la multiplication des bestiaux, & le Commerce. Caën devint une

(a) C'est M. de Fontette qui donne ce Prix.

(b) Ce discours est de M. Boullard, le jeune, Avocat, fils de M. Boullard, Professeur en Médecine.

Ville florissante, par les privilèges que plusieurs Rois Anglois lui accordèrent. Unie à la France par *Jean I*, reprise par l'Anglois, sous *Charles VI*, & à lui enlevée par *Charles VII*, son Commerce tomba par ces variations & ces troubles. Il eût pu se rétablir sous *Louis XI*, qui lui accordoit deux foires. Elles furent enlevées à la Ville de Caën, sept ans après leur création, par les Habitans de Rouen. Malgré cet événement le Commerce devenoit florissant. L'Espagne, l'Italie, l'Angleterre & tous les Peuples du Nord se disputoient nos marchandises. Nous étions navigateurs. Un Normand découvrit les Isles du Golfe S. Laurent. Un autre toutes les côtes de l'Afrique. Tout sembloit devoir nous promettre le plus grand Commerce. Tout disparut insensiblement. Notre Ville perdit ses manufactures de haute-lisse; les impositions, qu'on mit sur les cartes, nous enlevèrent cette branche du Commerce: le luxe & les guerres civiles firent tomber nos manufactures, & la révocation de l'Edit de Nantes nous enleva nos Artistes. Malgré cela le Commerce peut se rétablir. Des causes Physiques, la qualité du climat, celle du terrain, la bonté de

nos eaux & la proximité de la mer nous le font espérer.

» Il est fâcheux , reprit *M. de Fontette*
 » après cette lecture , que la partie de
 » ce Discours qui concerne le rétablis-
 » sement du Commerce ne réponde
 » point à la première. Les moyens que
 » propose l'Auteur , ont , comme ceux
 » des Discours qui ont concouru , le
 » défaut commun d'être généraux & de
 » convenir à toutes les Provinces du
 » Royaume. Aucun de ces Discours n'of-
 » fre rien qui remplisse les vues d'utilité
 » que nous en attendions. Elles le font
 » bien mieux dans de simples essais faits
 » par l'Auteur couronné l'année der-
 » nière. (c) Non pour disputer un
 » Prix dont il est exclu par sa qualité
 » de Secrétaire de l'Académie , mais
 » comme un Juge scrupuleux & intel-
 » ligent qui étudie & jette de grandes
 » lumières sur la question proposée.

M. Rouxelin lut ses Essais. Ils débu-
 tent par le desir qu'il auroit d'enrichir

(c) *M. Rouxelin* , Procureur du Roi de la Mai-
 trise des Eaux. & Forêts de Caen , est l'Auteur du
 Discours sur les défrichemens , qui fut couronné
 en 1762 , & qui lui mérita les titres d'Académicien
 & de Secrétaire perpétuel de l'Académie.

promptement sa Patrie. C'est dans cette vue qu'il propose à ses Concitoyens de civiliser quelque'une des Nations féroces des Côtes de l'Afrique, d'en faire un Peuple d'Alliés, de leur communiquer nos besoins & nos modes & de partager avec eux les métaux qu'ils tiennent des mains de la Nature.

Il définit le Commerce, » l'échange
 » que plusieurs Peuples font entr'eux,
 » des fruits que la terre leur donne, &
 » des Ouvrages que construit l'industrie..
 » L'homme n'a que deux moyens de se
 » procurer ce que la Nature & l'Art lui
 » refusent. C'est l'usurpation, & l'é-
 » change. Le premier est un brigandage.
 » Le Commerce est donc un be-
 » soin.

M. R.... distingue l'esprit & la matière du Commerce. Il ne parle de son esprit, que relativement à la nécessité des Canaux du transport. Il les fait consister en Ports de mer, en Rivières navigables & en routes qu'on puisse pratiquer. Il convient du besoin qu'a sa patrie des uns & des autres. Il établit la nécessité des chemins par un tableau de quelques cantons de la Province, dont on n'exporte rien, parce qu'on ne

156 MERCURE DE FRANCE.

peut en approcher. » Donnez , dit-il ,
» des routes & des manufactures aux in-
» fortunés habitans de ces lieux ; pro-
» curez - leur surtout la certitude de
» jouir du fruit de leur travaux , & vous
» les verrez devenir laborieux.

Il passe aux objets qui font la matière du Commerce. Ils consistent en denrées & bestiaux d'un pays ; & ils sont encore formés par les ouvrages des Peuples qui l'habitent. De-là , M. R... conclut que pour fonder un Commerce on doit consulter & la nature de son terrain , & le genre d'industrie de sa Nation. C'est ce qu'il fait : & il entre dans des détails , qui , quoique très-précis , ne sont pas susceptibles d'extrait.

Il prouve qu'il est trop de terres en herbe , ruineuses lorsque les herbes sont abondantes & contraires à la population. Il parle des chevaux normands , qu'on élève avec une œconomie détestable , des laines du pays , des boissons , des volailles , beures , fromages & autres denrées qui sont presque sans valeur par notre faute. Il paroît persuadé que la Normandie fourniroit beaucoup de grains à la Capitale , si on y cultivoit tout , & si on vouloit y sacrifier les préjugés aux conseils des sociétés d'agricul-

ture. » Nos véritables richesses , dit-il ,
 » naissent de la cultivation. J'en ai la
 » preuve en main. Pourquoi nos Citoyens
 » s'enrichissent-ils si rapidement dans
 » nos Colonies ? c'est qu'ils y devien-
 » nent cultivateurs : c'est que le terrain
 » qu'ils défrichent leur produit deux ré-
 » coltes par an , sans culture & sans
 » engrais : c'est qu'enfin , ils disposent
 » de leurs denrées , & nous n'avons pas
 » la liberté de l'exportation des nôtres ,
 » qui seroit si avantageuse.

Passant au commerce des productions
 de l'art , M R.... dit que si celui-là fleurit
 moins , c'est que le Peuple a moins d'in-
 dustrie. Tout Artiste selon lui , doit
 se conformer aux goûts du jour , &
 perfectionner ses ouvrages , s'il veut
 en avoir le débit. Il pense que les ma-
 nufactures sont les Ecoles qui font
 germer le goût du travail ; il les con-
 seille , il sollicite les Pasteurs de les
 multiplier , il demande le concours de
 l'autorité , parcequ'elles sont le moyen
 de rétablir la population.

Il dit que le travail des manufactures
 ne doit jamais nuire à celui de la cul-
 tivation.

Après cette lecture M. le Vice Pro-
 tecteur expliquant comment on eût dû

158 MERCURE DE FRANCE.

traiter ce sujet , parla des discours qui avoient concouru. » J'ai vu avec » plaisir , dit-il , dans celui n°. 1. que » nos draps & nos toiles tirent pour » Cayenne. Le nom du Gouverneur » doit être le signal de ralliement pour » nos manufactures abandonnées. Les » sacrifices qu'il fait pour rétablir, que dis-je ? pour fonder une nouvelle Colonie, » sont une preuve si extraordinaire de » son amour pour la Patrie , qu'on peut » compter qu'il n'oubliera pas les intérêts de cette Province , qui est plus particulièrement la sienne. (d) En l'associant à cette Académie nous voulons l'engager à nous associer à sa glorieuse entreprise , & à nous communiquer les sages réglemens que sa prudence va dicter pour le bonheur de ses nouveaux Colons. Du fond de son Isle , il nous donnera des leçons d'expérience sur les défrichemens ; & sur l'établissement des manufactures : deux objets tellement relatifs , qu'il faut nécessairement qu'ils se nuisent , où qu'ils s'aident. Il vaudroit encore mieux pour nous, suivre

(d.) M. le Chevalier *Turgot* , Gouverneur de Cayenne & de Guyanne , reçu Académicien Associé , étoit présent le jour de cette séance.

» l'abus de vendre nos matières pre-
 » mières que de les mettre en œuvres
 » aux dépens de l'agriculture, qui man-
 » queroit de bras. Seroit-il impossible
 » de prévenir ce danger, par le choix
 » des établissemens, par le choix des
 » ouvriers ? cette question est assez im-
 » portante pour en faire le sujet du
 » prix de l'année 1764. L'Académie pro-
 » pose donc ; quels sont les moyens de
 » multiplier les manufactures dans la
 » Généralité de Caën, sans nuire à la
 » culture des terres. »

Les discours seront remis francs de port, à M. *Rouxelin*, Secrétaire perpétuel avant le premier de Novembre 1764. les Auteurs ne se feront pas connoître avant le 6 Décembre.

M. le Chevalier *Turgot* termina la séance par un Discours de remerciement à l'Académie, sur sa réception. Il eut ensuite la générosité de proposer trois prix, tendans à encourager la culture, & la multiplication des bestiaux, & à procurer à la Province le débit de ses denrées.

Le premier de 500 liv. à la personne qui aura salé du bœuf aux moindres frais possibles, & qui supporte dans nos Colonies, la concurrence pour la qualité, avec les bœufs d'Irlande.

160 MERCURE DE FRANCE.

Le deuxième de 400 liv. à la personne qui avec des bled de la Province, préparera des farines aussi bonnes pour le transport dans nos Colonies, que les farines Angloises. Il est bon d'employer la déssication par le moyen des étuves ; de ne pas blutter les farines, lorsqu'elles sortent de dessous la meule ; & de les laisser réfrôidir avant de les mettre au blutteau. Le franc bled, que dans les environs de Caën, on nomme blé-gris, donne les farines les plus propres à soutenir le transport dans les climats chauds.

Le troisième de 300 liv. à qui préparera & salera des beurres aussi bons que ceux d'Irlande. Le lavage exact, avant la salaison, est une opération essentielle. Le premier Volume des mémoires de la Société d'agriculture de Rouen, indique les attentions qu'il faut observer pour se procurer des beurres de la première qualité.

Ceux qui voudront concourir, se muniront de Certificats des Subdélégués, ou Magistrats des Villes dans lesquelles ils habitent, ou de leurs Curés, s'ils demeurent à la campagne. Ces Certificats porteront que la denrée présentée soit bœuf salé, farines, ou beurres, a

FEVRIER. 1764. 161

été préparée avec des matières du País. Chaque denrée suivant son espèce, sera renfermée dans des barils, quarts, ou tines, qui seront marqués de la marque du Particulier concourant, & du cachet ou marque des Subdélégués, Magistrats, & Curés.

Il sera envoyé à M. l'Intendant de Caën une liste des personnes qui auront concouru, contenant leurs noms, qualités & demeure, leur marque particuliere, celle des Subdélégués, & Magistrats ou Curés.

Il sera envoyé à la Guyanne, à la Guadeloupe, & à la Martinique, une égale quantité de chaque denrée concourante aux prix, avec les renseignements propres à faire connoître le nom de la personne, dont la denrée se trouvera de la meilleure qualité, ou plus approchante. Sur le compte qui sera rendu à M. l'Intendant, & à l'Académie, elle adjugera, & distribuera les prix le Jeudi cinq Décembre 1765, jour de sa rentrée publique.

Vu par l'Académie, ROUXELIN.



ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

*ANNONCE d'un nouveau Clavecin
organisé.*

LA VILLE de Grenoble vient de voir sortir des mains d'un de ses Artistes (M. Berger, Accompagnateur de son Concert) un nouveau Clavecin organisé, auquel il travailloit depuis onze ans, & qu'il a enfin conduit à sa perfection. La description & l'énumération de ses différens jeux vont mettre le Public à portée de le comparer aux instrumens de cette espèce que la sagacité de nos Artistes a imaginés depuis quelques années, & de lui assigner le rang qu'il mérite parmi eux.

Ce Clavecin est de la grandeur & de la forme ordinaires. C'est dans les traverses des pieds, lesquelles ont seule-

ment deux pouces & demi de hauteur, que sont contenus le Méchanisme de l'Instrument, & les différens Jeux qu'il réunit. Voici le détail des effets qu'on peut produire par son moyen.

1°. Au premier clavier répond un Jeu d'Orgue à l'unisson de la Contre-basse, & au son de huit pieds qui imite le Basson & le Hautbois.

2°. Le second donne un Jeu de Clavecin composé de deux unissons & d'une octave.

3°. On peut faire entendre ensemble ou séparément l'Orgue & le Clavecin, non-seulement dans tout le cours d'une pièce, mais dans les endroits qu'on jugera à propos; c'est-à-dire, qu'après les avoir touchés ensemble, on peut les séparer, sans interrompre son jeu, & *vice versa*; quel que soit le mouvement de la pièce.

4°. On a sur cet Instrument la liberté d'enfler les sons ou de les diminuer par gradation; & cela s'exécute sans appuyer davantage sur le Clavier, & sans déranger les mains. Les sons les plus doux, & à peine perceptibles, peuvent aussi succéder tout-à-coup aux plus forts & aux plus pleins, & au contraire.

5°. A ce Clavecin sont encore adaptés

deux Jeux , l'un de Guittarre , l'autre de Harpe , qui répondent au second Clavier ; mais de telle manière , que celui qui les touche peut à son gré les supprimer , ou les faire entendre l'un ou l'autre , ou tous les deux avec le Clavecin.

Il seroit superflu de remarquer le nombre de combinaisons différentes qui peuvent naître , au gré & suivant le goût de l'Artiste qui touche l'instrument , de la réunion , ou de la suppression de quelques-uns de ces Jeux. Nous laissons aux gens de l'Art le soin d'apprécier cette invention. Nous nous bornons à observer que tous ceux qui ont entendu l'Instrument de *M. Berger* , n'ont pu se refuser à une vive admiration , tant pour les effets variés qu'il produit , que pour le Méchanisme , au moyen duquel il est parvenu à réunir tant de Jeux différens.

M. GAVINIÉS propose aux Amateurs de Musique une Souscription , pour faire graver **SIX CONCERTO** de sa composition , avec toutes ses parties. On pourra souscrire depuis le premier du mois de Février jusqu'au premier du mois de Mai. Le prix des **CONCERTO** sera d'un Louis pour ceux qui auront souscrit , & de 36 liv. pour les autres.

FEVRIER. 1764. 165

On souscritra chez l'Auteur, rue S. Thomas du Louvre, à *Paris*.

LE même Auteur vient de mettre en vente SIX SONATES à violon seul & basse. Troisième Œuvre. Prix 9 liv. qui se trouve aussi chez lui, & aux adresses ordinaires de Musique. Prix 9 liv.

SIX SONATES, d'un goût agréable & chantant, en DUO, pour les flûtes, violons, hautbois, par-dessus de viole, &c. Par M. PAGANELLI, mises au jour par le Sieur LE LOUP, Maître de Flûte. Prix 5 liv. Chez le Sieur LE LOUP, Editeur des *Récréations de Polymnie*, rue du Mouton, près la Grève, au Café du coin de la rue de la Tixéranderie.

LE Sr L. VOYEZ, Organiste à *Abbeville*, dont la réputation est connue, avertit le Public qu'il continue de montrer le Clavecin & la Musique : les Demoiselles qui voudront acquérir ce talent, pourront recevoir ses leçons dans la belle Abbaye des Dames de *Villancourt* à *Abbeville*, où les pensions sont très-modiques.

G R A V U R E.

STATUE Equestre de LOUIS LE BIEN-AIMÉ, érigée le 14 Février, & dont l'Inauguration s'est faite le 20 Juin 1763, dessinée par le Sr de Seve, & gravée par le Sr Charpentier; se vend à Paris, chez le Sr Desnos, Ingénieur-Géographe, rue S. Jacques, au Globe.

Carte Hélio - Séléno - Géographique, dans laquelle on voit la projection que l'ombre de la Lune trouva sur la surface de cette partie de notre Globe, dans la célèbre Eclipse centrale & annulaire du Soleil, qui arrivera le premier Avril 1764. Se vend chez le même.

Cette Carte est à petits points; & pour y rendre l'expression du local plus sensible, on y a joint une Table, qui a pour objet d'y suppléer. La méthode des Projections dont on s'est servi pour la construire, est celle dont nous sommes redevables à M. Delisle: réduite en calcul trigonométrique; elle offre aux Astronomes des solutions élégantes qui méritent la préférence sur les autres opérations *graphiques*.

La première colonne de cette Table exprime la longitude de l'Observatoire Royal de Paris à l'égard de trente-deux Villes qui se trouveront pour ainsi dire, enveloppées par l'ombre conique de la Lune. La seconde indique leur latitude. Dans les trois autres colonnes on a déterminé le commencement, le milieu & la fin de l'Eclipse pour chacun de ces différens Lieux, abstraction faite de la différence horaire de leurs Méridiens.

Le Public trouvera les principes fondamentaux de cette Table dans l'Ouvrage que M. Rizzi Zannoni fera paroître incessamment sous ce titre : *Mappa Hemisphærii Borealis Eclipsiographica ; sive Typus obscurandæ Telluris in Eclipsi annularis Solis die primâ mensis Aprilis 1764, pro illustrando calculo Eclipsium Solarium ex fundamentis Mathematicis & Tabulis Astronomicis D. D. Tob. Mayer & de la Caille, supputatus & descriptus, &c.*

Le Sr OUVRIER vient de mettre au jour une Estampe gravée d'après le Tableau original peint par M. Cochin, le fils, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Garde des desseins du Cabinet de Sa Majesté, Secrétaire & Historio-

168 MERCURE DE FRANCE.

graphe de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture. Cette Estampe, très-bien gravée par le Sr *Ouvrier*, & qui a pour titre le *Génie du dessein*, se vend chez lui, à Paris, Place Maubert chez M. *Bellot*, Marchand Bonnetier, au Soleil d'or.

TABLEAU Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France, dédié à Mgr le Comte d'ARTOIS, par M. *Clabault*, &c.

N. B. Nous ajouterons à l'annonce que nous avons faite de cet Ouvrage dans notre dernier Mercure, 1°. qu'on ne peut rien ajouter à la précision, ainsi qu'à la clarté du Plan.

2°. Que l'Analyse qui accompagne ce Tableau renferme beaucoup d'observations importantes; & que le Recueil de la postérité de *Charlemagne* & de *Hugues Capet* peut intéresser une grande partie de la Noblesse de France par l'illustration qu'il lui procure, avec d'autant plus de raison que ce travail n'a été fait qu'après un choix rigoureux des autorités.

3°. Que les remarques de l'Auteur, concernant l'illustration de la Maison de France

FEVRIER. 1764. 169

Frances par ses Alliances , paroît neuve,
& que le Public sensible à la gloire de
ses Rois & de ses Princes ne pourra
voir qu'avec satisfaction la preuve d'un
fait, qui peut également piquer la cu-
riôsité des Princes Etrangers.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

SUITE DES SPECTACLES DE LA COUR
A VERSAILLES.

ORDONNÉS par M. le Duc de
FLEURY, Pair de France, Premier
Gentilhomme de la Chambre du ROI,
en Exercice ; & conduits par M.
PAPILLON DE LA FERTÉ, In-
tendant des Menus-Plaisirs de Sa
Majesté.

M. REBEL, Chevalier de l'Ordre de
S. Michel, Surintendant de la Mu-
sique du ROI, en semestre.

LE Mercredi, 4 Janvier, les Comé-
diens Italiens représenterent *les Amours*
H

170 MERCURE DE FRANCE.

de Camille & d'Arlequin, Comédie Italienne en 3 Actes de M. GOLDONI. Cette Pièce dont nous avons parlé plusieurs fois, eut tout le succès que doit avoir un Ouvrage du vrai genre de la Comédie dans une Cour éclairée, où le bon goût n'a point encore été altéré par les bizarreries de caprice qui séduisent le vulgaire. La seconde Pièce fut *Bastien & Bastienne*, Parodie du *Devin de Village*.

Le Jeudi 5, les Comédiens François représenterent *Amasis*, Tragédie de feu M. DE LA GRANGE CHANCEL. (de 1730.) Elle fut suivie du *Sicilien*, Comédie de MOLIERE en un Acte en Prose de 1657. Dans la Tragédie, le sieur LEKAIN joua le rôle de *Sésostris*. La Dlle DUMESNIL, celui de *Nitocris*, &c. &c.

Le Mardi, 10, par les Comédiens François, *le Chevalier à la mode*, Comédie en 5 Actes en Prose du feu sieur DANCOURT. (1687.)

Le sieur BELCOUR jouoit le rôle du *Chevalier*, le sieur PREVILLE, celui de *Crispin*; la Dlle PREVILLE, celui de *Mde Patin*; la Dlle DROUIN, celui de *la Baronne*; le rôle de *Soubrette*, par la Dlle LE KAIN, &c.

FEVRIER. 1764. 171

Pour seconde Pièce, *L'Été des Coquettes*, du même Auteur, en un Acte & en Prose. (de 1690.) Dans laquelle le sieur MOLÉ jouoit le rôle de *Clitandre*, &c. &c.

Le lendemain, 11, les Comédiens Italiens représentèrent *les deux Chasseurs & la Laitière*, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. ANSEAUME, précédé d'*Arlequin & Scapin rivaux*, Pièce Italienne en deux Actes.

Le 12, les Comédiens François représentèrent *Iphigénie*, Tragédie de RACINE. (de 1674.) Le sieur BRIZARD jouoit le rôle d'*Agamemnon*; le sieur MOLÉ, celui d'*Achille*; la Dlle CLAIRON, celui d'*Eriphile*; la Dlle DUMESNIL, *Clitemnestre*; la Dlle HUSS, *Iphigénie*, &c.

Pour seconde Pièce, *le Tuteur*, Comédie en un Acte & en Prose du feu sieur DANCOURT. (de 1695.)

Le Mardi 17, les mêmes Comédiens représentèrent *Démocrite*, Comédie en 5 Actes & en vers, de feu M. REGNARD. (de 1700.)

Le sieur BONNEVAL jouoit *Démocrite*; le sieur MOLÉ, *Agelas*; le sieur ARMAND, *Strabon*; le sieur PAULIN, *le Paysan*; la Dlle PREVILLE, *Ismène*; la Dlle DOLIGNI, *Criséis*; la Dlle BEL-

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

COUR , la suivante d'*Ismène* , &c.

Pour seconde Pièce l'*Usurier Gentilhomme* , comédie en un Acte & en Prose, du feu sieur LE GRAND. (de 1713.) Prèsque les mêmes Acteurs & Actrices de la première Pièce étoient employés dans celle-ci. Le sieur AUGER jouoit *Frontin* ; & la Dlle DROUIN , *Mde Mananville*.

Le Mercredi , 18 , on exécuta deux Actes d'Opéra , sçavoir , pour la seconde fois , l'Acte *du Feu* , troisième Entrée *des Elémens* , tel qu'il avoit été exécuté le mois précédent , (*) ensuite *la Danse* , troisième Entrée du Ballet des *Talens Lyriques* , Poème d'un Anonyme , Musique de M. RAMEAU.

Le Sr JÉLIOTE chantoit le rôle de *Mercure* travestie en Berger. La Dlle LANI chantoit & dansoit celui d'*Eglé* , le Sr LARRIVÉE le rôle d'*Eurilas* , Berger. La Dlle LARRIVÉE chantoit une *Bergère*. La Dlle ALLARD dansoit les entrées de *Terpsicore* , le Sr CAMPIONI dansoit à la tête des *Faunes*.

Le Sr BUREAU , représentant *Palemon* , jouoit du hautbois sur le Théâtre.

Cet Acte , très-bien exécuté , & dont le Divertissement avoit été agréablement

(*) Voyez le second Vol. de Janvier.

disposé, a fait le plus grand plaisir. La Dlle LANI, avec beaucoup de crainte, peu de voix, mais un son gracieux, plus d'art & d'agrémens qu'on n'en exigeroit d'une Danseuse dans le chant, a rendu le rôle d'*Eglé* avec succès dans cette partie : dans celle de la Danse, avec l'admiration qu'elle ne cesse de mériter, & qui se renouvelle chaque fois que l'on jouit d'un talent unique, dont il est impossible de donner une idée exacte aux Lecteurs qui ne l'ont pas vu.

Le Sr JÉLIOTTE chanta tout ce rôle, & la célèbre Arriette qui le termine, *L'objet qui règne dans mon âme, &c.* avec la même force, le même agrément & les mêmes éclats dans la voix que le Public a entendu lorsqu'on représentoit à Paris le Ballet charmant dont cet Acte fait partie.

La Dlle ALLARD a très-bien soutenu par sa danse le caractère de *Terpsycore*, qu'elle représentoit. Plaire dans une entrée où le talent de la Dlle LANI est en concurrence, est sans doute le suffrage le plus flatteur qu'on puisse espérer en ce genre. Les Ballets étoient de MM. LAVAL père & fils, Maître des Ballets du Roi.

*La suite des Spectacles de la Cour au
Mercure prochain.*

SPECTACLES DE PARIS.

O P E R A.

*DESCRIPTION critique de la nouvelle
Salle , au Palais des Thuileries.*

AVANT l'ouverture du Théâtre on avoit déjà imprimé dans des Feuilles Périodiques une espèce de Description de la nouvelle Salle , qui n'est pas conforme à la réalité en quelques Parties. Il s'est depuis répandu dans le Public (par des préventions précipitées ou par d'autres motifs) des idées peu exactes à beaucoup d'égards sur le même objet : c'est ce qui nous détermine à commencer par exposer , avec la plus grande fidélité , la vraie disposition de ce lieu qui devient si intéressant à l'amusement du Public.

En permettant d'établir provisoirement une Salle d'Opéra aux *Thuileries* , dans la partie du Théâtre de la Salle des Machines , il avoit été prescrit , ainsi que nous l'avons annoncé dans le temps , que la forme & la distribution seroient les mêmes que dans l'ancienne Salle du

Palais Royal , afin que les Locataires des Loges s'y retrouvassent pour ainsi dire dans les mêmes positions , sans qu'il fût besoin de passer de nouveaux Baux. C'est ce qui a été pratiqué. Ainsi sa forme n'est point ovale comme on l'a avancé dans ces feuilles périodiques, (ni ne pouvoit l'être dans l'espace donné) mais entièrement pareille à l'ancienne, dont à cet égard elle est une exacte copie. Il en est résulté un assujettissement insurmontable , qui doit anéantir tout ce qu'on auroit à dire ou à desirer sur le meilleur effet des plans en ce genre. Comme le local procuroit plus d'espace, en certain sens , on en a profité en donnant seulement plus de longueur, plus de largeur & plus d'élévation, principalement au Théâtre. On a distribué le surplus d'étendue sur toutes les Loges ; en sorte que les Spectateurs y sont beaucoup moins pressés que dans les anciennes , & qu'il s'en trouve quelques-unes plus spacieuses dans la partie ceintrée du fond. Ce même avantage a facilité le moyen de procurer environ 40 places de plus à l'Amphithéâtre & un plus grand nombre au Parterre. Maîtres de l'élévation on a donné à cette Salle sept à huit

pieds de plus de hauteur , ce qui a servi à élever davantage toutes les Loges : mais principalement les Premières ; tant au-dessus du Parterre que dans leur intérieur. Il est incontestable , 1°. que cela procure bien plus de facilité pour la circulation de l'air & que dans les plus fortes Représentations , on n'y est point incommodé de la chaleur. 2°. Que les dessous des Loges forment par là un supplément assez vaste au Parterre , pour n'y être point étouffé , ni , pour ainsi dire , écrasé sous les planchers , comme dans les anciennes Salles. Les secondes Loges sont aussi plus élevées dans leur intérieur, que n'étoient les anciennes ; (*) mais comme par l'élévation des Premières, celles-ci se trouvent portées à plus de hauteur, le premier coup d'œil en juge autrement. C'est particulièrement cet effet apparent qui a fait naître quelques réflexions critiques. Avant d'improver cette disposition, examinons si les Loges , partagées par des piliers, ne représentent pas à-peu-près , relativement au Parterre, plusieurs étages de fenêtres qui environneroient une cour. Dans ce cas , voyons s'il n'est

(*) Cette vérité peut se vérifier par les mesures.

pas dans l'ordre des proportions , pour les Edifices nobles & élégans , de donner beaucoup plus de hauteur aux premiers Etages qu'aux autres ? Quelques fois ces premiers étages ne sont surmontés que de ce qu'on appelle un *Attique*, qui ne produit que des ouvertures basses & dans une extrême inégalité avec celle des Premiers , sans qu'alors les loix des proportions soient violées, ni sans que nos regards en soient blessés, parce qu'ils y sont accoutumés. C'est donc sur cette seule habitude, qui domine les sens & la raison , que pourroit être fondé le reproche , beaucoup plus que sur aucun défaut réel. On pourroit en conséquence, assurer que si, dans six mois, il étoit possible de rétablir l'ancienne Salle & d'y introduire les mêmes Spectateurs qui ont trouvé cet exhaussement étrange , ils concevroient à peine qu'ils eussent pû supporter aussi longtemps l'aspect & les incommodités d'un lieu dont toutes les parties étoient aussi écrasées. On s'accoutumera encore avec le temps à trouver sur un Théâtre plus vaste & plus exhaussé les objets plus petits , sans que cet effet doive être réputé un inconvénient. La diminution apparente des objets est si peu un désagrément.

178. MERCURE DE FRANCE.

ment en certains cas, que la perspective artificielle est obligée d'employer souvent ses ressources pour imiter la perspective naturelle à cet égard, & donner par-là l'idée illusoire d'un lieu plus vaste ou plus éloigné ; ce qui satisfait mieux l'imagination, toutes les fois que l'on veut représenter de grands Spectacles. Il est fort naturel que l'on ait été d'abord étonné de certaines proportions si opposées à nos Salles anciennes, où dans une espèce de caverne on distribuoit, par petites cazes égales, de quoi loger le plus de Spectateurs qu'il étoit possible ; à-peu-près comme on niche des pigeons dans un colombier. Dégagés du joug de cette habitude, on se gardera bien sans doute de renoncer à ce qu'offre de plus favorable cette nouvelle Salle, sauf plutôt à augmenter dans celles que l'on construira par la suite, & où les lieux & les circonstances rendront les dispositions plus libres.

Trois rangs de Loges, soutenues & divisées par des piliers rehaussés d'or & ornés de consoles, règnent au pourtour de cette Salle. Les *Devantures* bombées, sont d'un verd très-clair, avec des ornemens en or d'un fort beau genre,

& assez artificieusement exécutés pour rendre tout l'effet du relief. Les intérieurs sont meublés d'étoffes dont la couleur est assortie à la peinture, & très-favorable à la parure ainsi qu'à l'éclat naturel des femmes qui les occupent. Les ornemens des seconds & troisièmes Balcons sont distingués par plus de richesse & par d'autres desseins, de ceux des Loges ; mais le même fond règne dans toute la Salle. Les soubassemens de l'Amphithéâtre & des premiers Balcons sont en marbre verd campant de plusieurs nuances, avec des rehauffés d'or dans les moulures des panneaux.

Une des parties, dont l'extérieur est aussi bien traité que son intérieur, est commode & agréable, est celle qu'on appelle vulgairement dans nos Spectacles LE PARADIS. Ce lieu forme une espèce de second Amphithéâtre en retraite, au-dessus des secondes Loges, lequel s'enfonce dans l'extrémité ceinturée de la Salle. Des arcades décorées relativement au reste, en terminent l'enceinte. Les places y sont disposées sur des banquettes en gradins au-dessus du dossier desquelles, il reste encore des espaces pour voir & pour entendre debout. Comme on a

H vj

renfermé cette enceinte, la licence & le désœuvrement ont un peu murmuré de cette précaution ; mais l'attention paisible des Citoyens honnêtes se trouve fort bien d'être à l'abri du trouble, & quelquefois de l'indécence, d'un certain genre de Spectateurs qui fréquentoient ce lieu dans l'autre Salle.

Nous avons parlé, dans un précédent Mercure, du Platfond, de la convenance & de la richesse de ses ornemens. Il est, ainsi que nous l'avons déjà dit, partagé en plusieurs compartimens variés. Celui qui se trouve au-dessus de l'Amphithéâtre, en Mosaïque d'un très-bon goût, figure si bien une Coupole, que l'œil y est agréablement trompé. La clef de cette feinte Coupole s'enlève à volonté, pour renouveler l'air quand il en est besoin. Tout le Platfond porte sur une corniche en voussure très-richement ornée en or, & règne jusques sur la partie de l'Avant-scène.

Le Théâtre est ouvert dans toute la largeur intérieure, & presque dans toute la hauteur de la Salle, dont il n'est séparé que par deux grands Termes, qui paroissent soutenir les parties d'un Rideau ouvert, sous une pente d'étoffe festonnée qui borde toute l'Avant-scène.

Un Théâtre, plus vaste, plus profond & plus élevé qu'aucun de ceux qu'on ait encore vus dans la Capitale, donne lieu à plus de grandeur & de magnificence dans la représentation de nos Opéras : ce qui ajoute un nouvel éclat à la pompe & au merveilleux de ce genre de Spectacle. Le Rideau de clôture, qu'on appelle communément *la Toile*, est un fond damassé relatif au coloris général de la Salle, sur lequel est un Chiffre royal en or, enlacé dans des ornemens, & encadré par une riche campane. Ce genre simple & noble, bien plus convenable pour cet usage que les sujets en figures & coloriés, contribue à compléter l'idée d'une Salle de Palais, plutôt qu'un lieu de Spectacle public, & le tout répond parfaitement au lieu dans lequel se trouve aujourd'hui celui de l'Opéra.

Une condition capitale est sans contredit la *résonance*. On a cherché d'abord à jeter des doutes à cet égard. On les fondeoit sur ce qu'à la première Représentation, la Voute de dessous l'Orchestre n'ayant pû être achevée, les basses instrumentales ne rendoient pas tout le son qu'on auroit désiré. Cet inconvénient accidentel a cessé

182. MERCURE DE FRANCE.

dès que les mesures prises pour l'effet contraire ont pu être exécutées. Obligés de rendre témoignage à la vérité, nous n'avons qu'une chose de fait à publier sur cela. Les voix d'un médiocre volume, sont entendues distinctement dans toute la Salle, il en est même qui y trouvent de l'avantage; & l'Acteur qui chante le rôle de *Jupiter* au fond des Décorations, dans le troisième Acte de *Castor & Pollux*, est très-bien entendu du fond de l'Amphithéâtre. Ce qui fait environ 70 pieds de distance au moins, sans compter la *déperdition* des *percés* dont il est environné.

On a fait bien des observations sur cette Salle. Nous venons d'en discuter quelques-unes des principales. L'équité veut que nous répétions encore qu'à l'égard de plusieurs de ces observations, on doit se rappeler que des ordres absolus ont assujetti à ce qu'elle fût une copie très-exacte de l'ancienne dans sa distribution. Indépendamment de cet assujettissement primitif, il en est d'autres, dans ces sortes de constructions, qui sont des suites forcées de considérations particulières dans lesquelles le Public n'entre point. Il en ignore plusieurs, & il ne connoît pas la force insurmontable de quelques autres.

Dans le nombre des reproches auxquels ne peuvent manquer d'être exposés les Salles de Spectacles, il en est qui concernent le plus ou le moins de moyens pour voir mieux & plus commodément de toutes les Places. Ceci dépendant d'arrangemens intérieurs & mobiles, qui ne peuvent se régler bien juste que par l'expérience *usuelle*, on a déjà pourvu à quelques parties, telles qu'à la pente du *Parterre*, moyennant laquelle on voit de tous les points, plus facilement qu'auparavant. Nous sommes en état d'affurer qu'on arrangera successivement toutes les autres, aussi promptement que le temps le permettra, & qu'enfin on se portera à celles qui exigent plus de travail par exemple aux Balcons, pendant la prochaine vacance du Théâtre.

On ne croit pas devoir faire mention des petites critiques, que l'envie dicte toujours en ces occasions à l'étourderie & à l'ignorance, d'où se forment des préventions par écho dont le temps seul peut étouffer la voix.

Quelqu'elles soient & quelque crédit que ces préventions, déjà détruites en partie, eussent pu obtenir, il resteroit toujours vrai au Jugement des grands

184 MERCURE DE FRANCE.

Artistes , à celui des particuliers éclairés & impartiaux, que cette Salle , malgré les assujettissemens dont nous avons parlé , est une des plus belles, des plus agréables & des plus nobles que l'on ait encore vues dans la Capitale. La prévention la plus outrée ne peut contester que ce ne soit en même temps une des plus commodés, par ses corridors spacieux , par le nombre , la facilité & l'ordre des escaliers de dégagemens , ainsi que par ses issues. On y entre par trois endroits du côté des Cours : sçavoir par une Porte Principale pour le Public , une autre qui ouvre sur le fond du Théâtre pour les Acteurs , & une autre dans la Cour des Suisses , pour aller au Théâtre en même tems qu'aux petites Loges. Du côté du Jardin , le Public entre par la Gallerie qui sera fermée de chassis dans toute longueur , pour que le passage en soit à l'abri de toute incommodité de l'air. Une autre Porte , directement sur la Terrasse du Jardin , est ouverte pour monter au Théâtre & aux petites Loges. La grande Porte de la Salle des Machines , le sera pour la sortie. Ainsi, deux Portes sont ouvertes pour l'entrée publique , trois pour

les entrées particulières & les six pour la sortie générale. Le grand Vestibule est d'un agrément infini. Il est, ainsi que celui de l'intérieur, garni de Boutiques, y compris celle du Caffé. Cet agrément fera encore bien plus sensible dans la belle saison, par la communication de ce lieu avec le plus beau Jardin de l'Europe.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné dans la nouvelle Salle, le Mardi 24 Janvier, la première Représentation de *Castor & Pollux*, Tragédie-Opéra; Poème de M. BERNARD, Musique de M. RAMEAU.

Cet Opéra avoit été donné pour la première fois le 24 Octobre 1737, & repris en Janvier 1764. Nous ne nous arrêterons pas à parler du fond de cet Ouvrage, dont le Public vient de sentir encore le mérite & de le marquer non-seulement par des applaudissemens mais par son affluence. * Nous rendrons compte de l'exécution & de la pompe de son Spectacle. La distribution des rôles est la même qu'elle étoit à la

* Les cinq premières Représentations ont produit 20800 liv.

186 MERCURE DE FRANCE.

Cour (* excepté le rôle de *Castor* exécuté à Paris par M. PILLOT avec le feu & l'intelligence d'Acteur. Jamais l'intéressante Mlle ARNOULD ne l'a été davantage pour le Public. Indépendamment des grâces, du sentiment réglé par l'intelligence la plus juste, il semble que sur ce nouveau Théâtre, sa voix ait pris de nouvelles forces, plus de volume & plus de *rondeur* qu'elle n'en avoit. Il est constamment éprouvé qu'à quelque distance qu'elle y chante, non seulement on ne perd aucune partie de ses sons, mais encore des paroles de son rôle. Ce dernier effet est sans doute le fruit de l'art d'articuler, mérite qui double celui de toutes les voix : mais on peut assurer que dans cette Salle le son est en général repercuté plus distinctement que dans toute autre. Nous croyons que ce Théâtre a un avantage particulier, bien favorable à la vérité des actions, c'est d'être plus sonore au-delà de l'avant-Scène que sous le plafond qui la couvre. Nous avons déjà dit que dans le rôle de *Jupiter* M. LARRIVÉE étoit très-bien entendu à-peu-près à 70 pieds de distance. Nous ré-

* V. dans les précédens Mercurès l'Article des Spectacles de la Cour à Fontainebleau.

affonés
 avec le feu
 Jamais l'inté-
 ne l'a été da-
 ic. Indépendam-
 du sentiment réglé
 plus juste, il semble
 au Théâtre, sa voix
 elles forces, plus de
 rondeur qu'elle n'en
 amment éprouvé qu'à
 qu'elle y chante, non
 e perd aucune partie de
 encore des paroles de
 rnier effet est sans doute
 d'articuler, mérite qui
 e toutes les voix : mais on
 e dans cette Salle le son
 repercuté plus distincte-
 dans toute autre. Nous
 ce Théâtre a un avantage
 en favorable à la vérité
 est d'être plus sonore au
 Scène que sous le pla-
 uvre. Nous avons déjà
 rôle de Jupiter M. LA R-
 s-bien entendu à-peu-
 s de distance. Nous ré-
 cédens *Mercurès l'Article de*
 ur à Fontainebleau.

F E V R

pétons d'autant
 vérité, qu'elle ne
 une illusion offi-
 en avons pour g
 le témoignage gé-
 diteurs. Mlle LA
 preuves très-agrè-
 zèle, en chantant
 mens de cet Op
 très content de
 GELIN rend le
 CHEVALIER ren-
 de *Phébé*, ainsi
 Cour.

M. DUPAR, n
 a débuté à la tr
 par l'*Ariette* du f
fières trompettes,
Mercuré. Le son d
 ble & d'un volur
 aux tons les plus
 Les agrémens du
 cutés ; on lui tro
 la prononciation
 & d'oreille. Enfi
 rer favorablemen
 Théâtre & des sc
 entendra encore

ce même genre de voix sur lequel il paroît que l'on prend toutes les mesures possibles pour satisfaire le Public.

Les Ballets, par M. LANI, Maître des Ballets de l'Opéra, sont bien dessinés, convenablement caractérisés & produisent sur ce grand Théâtre un effet bien plus avantageux que sur l'ancien.

Mlle LANI danse dans les Ombres heureuses du quatrième Acte & dans l'Entrée de Génies qui président aux Planètes. Nous croyons que tout éloge seroit superflu ; la nommer, c'est indiquer suffisamment l'admiration du Public & la supériorité du Sujet qui l'occasionne. Mlle ALLARD danse au premier Acte en *Spartiate* & dans le Pas de Trois en Furie, au quatrième Acte. Au gré des Connoisseurs, cette Danseuse exécute dans cet Opéra les choses les plus fortes de son art & d'une manière dont à peine on conçoit les moyens. Mlle VESTRIS, en *Hébé*, danse l'enchantement au troisième Acte, & dans les Planètes au cinquième. Mlle LYONNOIS dans l'Entrée des Furies avec Mlle ALLARD & M. BEAT. Le Pas des Gladiateurs est exécuté par MM. LANI & GARDEL au premier Acte, & celui

des Lutteurs par MM. LAVAL, LYONNOIS, HIACINTE & ROGIER.

M. GARDEL danse avec beaucoup de succès au cinquième Acte, sous la forme du Génie qui préside au Soleil, ce que M. VESTRIS dançoit à la Cour dans le même Opéra. Mlle GUIMARD exécute plusieurs Pas de Deux avec M. CAMPIONI au premier Acte & avec Mlle LECLERC dans les trois autres.

DÉCORATIONS du nouveau Théâtre.

Quelqu'étendue que nous ayent déjà couté les détails de cet Article, plus intéressant qu'à l'ordinaire par les circonstances, nous ne pourrions refuser sans injustice, de consigner ici & d'apprendre aux Lecteurs le succès des soins qu'on a pris pour la splendeur du Spectacle.

Le premier Acte offre à l'ouverture du rideau un vaste Palais, d'une belle architecture, percé par des colonades en point de côté. Cette décoration occupe une grande partie de la superficie du Théâtre dont elle annonce d'abord assez avantageusement l'étendue. En effet diverses évolutions & tous les évé-

ANCE
 sur lequel
 ces les mesu-
 aire le Public
 LANI, Maître
 , sont bien des-
 ent caractérisés &
 and Théâtre un es-
 tageux que sur l'an-
 anse dans les Ombres
 quatrième Acte & dans
 Génies qui président aux
 us croyons que tout élogé
 ; la nommer, c'est indim-
 ment l'admiration du Pu-
 périeurité du Sujet qui l'oc-
 lle ALLARD danse au pre-
 Spartiate & dans le Pas de
 ie, au quatrième Acte. Au
 noisseurs, cette Danseuse
 cet Opéra les choses les
 son art & d'une manière
 on conçoit les moyens.
 s, en Hèbe, danse l'en-
 troisième Acte, & dans
 cinquième. Mlle LYON-
 ntrée des Furies avec
 & M. BEAT. Le Pas des
 exécuté par MM. LANI
 premier Acte, & celui

190 MERCURE DE FRANCE.

nemens de deux combats y sont exécutés par près de 80 hommes armés, sans embarras, & les Tableaux en sont toujours distinctement apperçus dans l'ordre naturel des vraisemblances, parce que les espaces qui les environnent sont toujours assez vastes.

Les curieux voyent avec plaisir au deuxième Acte, un de ces grands Monumens funéraires de l'Antiquité ; où l'on dépofoit les Corps ou les Cendres des Rois, & des Héros. On en apperçoit l'intérieur par une vaste ouverture qui laisse voir, parmi d'autres, le Mausolée de Castor, au-dessus duquel sont suspendues des lampes sépulcrales. On n'est pas tombé dans l'erreur d'en faire un Catafalque moderne. Les ornemens sont caractéristiques ; ce lieu est environné d'obélisques, de pyramides, & de Tombeaux. Le tout est dans le vrai genre de l'Antique, & d'un fort bon Ton de couleur. Des personnages, couverts de grands voiles de deuil, pleurans sur ce Tombeau & tout le reste de la Pompe funébre, ajoutent à la vérité de l'image, analogue aux admirables morceaux de musique que tout le monde connoît.

L'intérieur du Palais de Jupiter en-

FEVRIER. 1764. 191

vironné de toute sa gloire , au troisiéme Acte , est d'autant plus imposant qu'il laisse voir presque toute la grandeur de ce Théâtre. Le *Pérystile* du Temple de ce Dieu , qui précède l'ouverture de cette décoration , a pour les connoisseurs le mérite de la composition & de l'exécution d'un Tableau d'Architecture. Ils donnent en même tems de justes éloges à la manière dont est traitée la Caverne , qui sert d'entrée aux Enfers, au quatriéme Acte. Ce qui plaît, ou plutôt, ce qui enchante généralement tous les yeux, est la décoration qui suit immédiatement celle-ci , pour représenter les Champs Elysées. Il n'est pas possible au Génie pittoresque de mieux réaliser le Génie Poétique que l'on a fait en cette occasion. L'image que l'on y donne, du séjour délicieux des ombres , est le plus beau choix de la nature , c'est en même temps plus que la nature ; dans le charme des effets. L'œil se proméne , perce dans les allées & sur les bords du *Léthé*. La vue s'y repose ; elle y fixe , pour ainsi dire , l'âme par une volupté pensible , dont rien ne trouble la douceur. Une gradation bien ménagée , une entente heureuse des lumières , une fraîcheur suave

192 MERCURE DE FRANCE.

dans le coloris, tout donne à cette décoration, le vrai, le fini, & le précieux du plus agréable Tableau de Païfage peint sur le chevalet. Si cette précédente décoration rassemble tout ce qu'on peut imaginer d'agrémens dans l'ordre de la nature, celle qui termine l'Opéra, fait voir, par un effort supérieur de l'Art, tout ce que l'imagination pourroit se peindre dans l'ordre furnaturel des merveilles.

Elle représente, au milieu des Airs, un Palais ifolé de *Jupiter*, d'une Architecture légère, soutenu sur des nuages. Il communique par des galleries aux Pavillons des Génies qui préfident aux Planettes, désignés par les attributs de ces Divinités; celui de *Jupiter*, couronné d'une coupole élégante & riche est désigné par les Aigles. On voit au-delà une partie du Zodiaque où font les deux Jumeaux nouvellement installés. Le globe du Soleil y parcourt sa carrière. Indépendamment des attributs, on a fort ingénieufement exprimé le Physique des Planettes, par la supposition de globes lumineux, placés dans chaque Pavillon, dont les émissions rayonnantes passent à travers les entre-colonnes. Un seul, qui fait fond au Pavillon de *Jupiter*, est

est vû de face & en plein. Une chaleur, un feu vaporeux, régne tellement dans cette décoration, que tout est lumière, & qu'il semble que la couleur en soit la cause première. L'ordonnance des parties d'Architecture est élégante, noble & céleste. La matière paroît en être de lapis surhaussé d'or. Mais plutôt, par un prestige singulier la matière s'y distingue à peine; tout y est fondu & tout y est distinct, en sorte que dans ce brillant ensemble on ne voit, on ne sent que la Divinité dont on peint le séjour. Par un effet étonnant, les rayons des globes lumineux semblent absolument diaphanes sur des fonds de la matière la plus opaque. En un mot, toute cette décoration peut être regardée comme une sorte de magie qui ne doit ses prestiges qu'aux propres forces de l'art. Nous n'avons encore rien vû d'aussi neuf en ce genre au Théâtre, sans qu'on ait employé aucuns de ces secours étrangers à la Peinture, qui doivent toujours être dédaignés par les Artistes dans les imitations d'un grand genre. On sera moins surpris de ce que nous rapportons ici de ces deux décorations, quand on sçaura que le célèbre M. BOUCHER prèsque toujours

inspiré par le génie & guidé par le goût , s'est prêté à en donner l'idée , & qu'elles ont été exécutées sur ses desseins par d'habiles Artistes qui ont déjà donné des preuves de leurs talens.* Ils ont tellement saisi la pensée & même la manière de ce grand Maître , qu'on diroit que sa main & son esprit ont conduit leurs pinceaux. C'est une satisfaction pour les Amateurs de voir renaître & perfectionner en France un genre qui paroït-
soit devoir, après le fameux *Servandoni*, retomber dans la barbarie d'où il l'avoit tiré. Ces deux principales décorations ne doivent pas faire négliger le mérite d'une autre qui précède la grande décoration de la fin & qui représente les dehors de la Ville de Sparte avec un Arc de Triomphe. Le seul rideau du fond est pour les Connoisseurs une preuve du talent le plus distingué ; la composition & l'exécution sont , ainsi que toutes les autres décorations de l'Opéra , des mêmes Artistes qui ont peint

* *M. Baudon* a peint les Champs Elysées & la Caverne de l'Enfer , *MM. Canot & Lallemand* la Décoration de l'Olympe du cinquième Acte. Le Rideau des dehors de la Ville de Sparte est encore de *M. Baudon*.

d'après M. *Boucher*, les Champs Elysées & la dernière décoration.

En considérant le nombre & la richesse des habillemens; en y joignant le détail que nous venons de faire des décorations, dans le nombre desquelles deux seulement* ne sont pas entièrement neuves, mais réparées & augmentées relativement aux nouvelles proportions; on ne peut refuser de justes Eloges au zèle & à l'attention des Directeurs de ce Spectacle, qui doit faire la gloire de la Nation, mais où tous les genres de dépenses vont se trouver considérablement multipliés.

On doit remettre l'Opéra de *Titon & l'Aurore*, le Jeudi 9 du présent mois de Février. On le continuera les Jedis de chaque semaine.

La nuit du deux au trois de ce mois on donna le premier Bal, dans la nouvelle Salle qui a été universellement admirée. En décrivant celle de l'Opéra, nous avons décrit plus haut celle-ci qui est une répétition entière & exacte des trois rangs de Loges sur le Théâtre, depuis les Balcons qui forment la Partie du milieu & dans lesquels sont établis

* Celle du premier Acte & celle du troisième.

196 MERCURE DE FRANCE.

des Buffets vis-à-vis de grands trumeaux de glaces. Les deux extrémités de la Salle sont ceintrées uniformément. Sur le Plafond, qui est continué, sont répétés les mêmes compartimens & il est terminé par une coupole, pareille à celle du dessus de l'Amphiteâtre. La Salle, en totalité, est plus longue & plus large qu'à l'ancien Opéra. Celle-ci a d'une extrémité à l'autre environ 80 pieds dans œuvre & 28 à 30 de largeur. Les proportions en font d'un effet satisfaisant au premier coup d'œil. Sa régularité & l'uniformité des Ornemens des Loges, lui donnent en même tems une noblesse & un éclat dont il paroît que tout le monde convient. Nous ne rappellons pas ici les commodités & les agrémens que procurent les parties extérieures, dont nous avons parlé dans l'Article de la Salle d'Opéra, & dont la nécessité dans celle-ci, en fait encore mieux sentir tous les avantages.

Elle est éclairée par une quantité considérable de fort beaux Lustres & Girandoles de Cristal.

Le Roi ayant bien voulu favoriser la commodité du Public, jusqu'à permettre la même liberté de passage, indistinctement dans toutes les Cours,

FEVRIER. 1764. 197.

du Palais des Thuilleries, que dans les rues de la Ville, on arrive à toutes les heures, dans toute espèce de Voitures, Carrosses de Place, comme autres, tant à l'Opéra qu'au Bal. On peut dans tel temps de la nuit que ce soit, faire avancer en sortant un Carrosse de Place jusques a la Porte de la Salle, moyennant une marque qu'on délivre à ceux qui en demandent.

Ces Salles pour l'Opéra & pour le Bal, ont été ainsi disposées dans celle des Thuilleries, avec les assujettissemens prescrits, par les soins de M. GABRIEL, premier Architecte du ROI, concertés avec M. SOUFFLOT, Contrôleur des Bâtimens pour ce Palais, & sous sa conduite.

M. GIRAULD, Ingénieur Machiniste de l'Académie Royale de Musique, & des Menus Plaisirs du Roi, a donné de nouvelles preuves, en cette occasion, de ses talens & de sa grande intelligence. Aucuns des mouvemens, si compliqués, n'ayant manqué leur jeu dès la première représentation, & le changement singulier de la Salle de Spectacle en celle de Bal, s'opérant en moins de trois heures.

I iij

COMEDIE FRANÇOISE.

Mlle *Fanier*, dont nous avons annoncé le début dans le précédent *Mercur* pour les rôles de *Soubrette*, l'a continué jusqu'à présent dans différentes Pièces.

Le 2, on a repris les représentations de *Blanche & Guiscard*, Tragédie nouvelle de M. SAURIN, de l'Académie Française. Elle avoit été interrompue à la troisième par le service de la Cour à Fontainebleau. Comme nous ne doutons pas que cette Pièce ne soit imprimée & que nous ne pourrions rapporter que de mémoire, quelques détails utiles à joindre à l'Analyse de la Fable & de la conduite, nous attendrons que le Public ait la Pièce sous les yeux, afin que nos Lecteurs soient plus en état de juger de la justesse de nos observations.

Le 30 du même mois on a donné la première Représentation de l'*Epreuve indiscrete*, Comédie en deux Actes & en vers par M. BRET. Cette Pièce a été applaudie. Elle paroît bien écrite, il y a des scènes fort agréables & très-bien jouées par M. MOLÉ, & par M. PRÉVILLE. Quelques personnes en avoient trouvé l'exposition un peu

trop forte pour l'étendue de l'action; on a fait des retranchemens avantageux. Le Public a vû avec un plaisir très-vrai & marqué par des applaudissemens son Elève, (Mlle DOLIGNI.) & sa protégée, chargée en premier d'un rôle convenable à son âge & à ses talens.

On rendra compte de cette nouveauté dans le prochain Mercure.

Le regret avec lequel nous avons annoncé la retraite de M. GRANDVAL, est garant du plaisir que nous avons à publier son retour au Théâtre. Il doit jouer Lundi, 6 du présent mois de Février, dans le *Misanthrope*. Nous instruirons par la suite le Public du choix & du genre des rôles dont sera composé l'emploi de cet Acteur à cette rentrée. Il doit compter autant sur la volonté officieuse du Public à son égard, que le Public a lieu d'attendre toujours de ses talens de nouveaux plaisirs & une nouvelle satisfaction.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON a continué les Représentations du *Sorcier*. Elles ont été interrompues par l'indisposition de quelques Acteurs.

CONCERT SPIRITUEL
Du 2 Février, Fête de la Purification.

LES deux Motets à grand Chœur qui ont été exécutés, étoient le *Magnificat* de M. BELLISSEN, & le *Te Deum* de M. DAUVERGNE, Motet d'une grande distinction, & duquel nous avons parlé dans sa nouveauté. Mlle FEL, toujours la même pour la voix, & pour le talent, a chanté un Motet à voix seule de M. le PETIT, qui a paru être goûté. Mlle S. MARCEL, jeune Sujet dont nous avons parlé à l'occasion du précédent Concert, a chanté avec applaudissement. M. GAVINIÉS, supérieur aux Eloges, a exécuté un Concerto de sa composition : ainsi que M. BALBATRE sur l'Orgue.

SUPPLÉMENT aux Pièces Fugitives.

Nous avons annoncé dans le dernier Mercure, la mort de M. le Vicomte de BELSUNCE, nous eussions désiré être alors en état de rendre à sa mémoire, le tribut de louanges qui lui est si légitimement dû ; & c'est avec grand plaisir que nous faisons part au Public de cet Eloge qui vient de nous être envoyé.

*ELOGE Historique & Militaire de
M. le Vicomte de BELSUNCE.*

DE toutes les passions qui élèvent & échauffent le cœur de l'homme , la plus noble , la plus pure , celle qui règne encore sur le sage lorsqu'il a dompté toutes les autres , c'est la gloire où le désir d'exister honorablement dans l'opinion d'autrui. Plus cette passion paroît s'éloigner des premiers appétits de nos sens , plus son empire est vague & indéterminé , plus il faut seconder ses élans ambitieux , & aggrandir l'empire de ses chimères. Nul obstacle ne l'arrête ; nulle crainte ne l'épouvante : mais elle s'indigne qu'on lui précrive des limites ; car son Domaine est le temps & l'espace , & sa récompense l'immortalité. Que seroit-ce donc , pour le cœur qu'elle anime , que ce moment si court où nous occupons une petite place dans ce vaste univers ? Quel frivole espoir que celui d'une louange incertaine ! Que l'enthousiasme prodigue quelquefois , mais que l'envie ou l'intérêt particulier se hâtent de corrompre ! Quel prix pour la vertu ; que ces honneurs tant de fois profanés , & ces distinctions si souvent usurpées ! La faveur est pour ceux qui vivent , la réputation pour ceux qui ne sont plus. Le grand Homme n'est dignement loué que par les regrets. Aussi voyons-nous toutes les sociétés , où la gloire est le sentiment dominant , s'attacher principalement à honorer la mémoire de ceux de leurs Membres , dont la mort les a privées. Cet usage a peut-être con-

202 MERCURE DE FRANCE.

tribué , plus que toute autre chose , à soutenir la splendeur des Académies ; on aime à les voir commencer à louer lorsque la louange n'est plus suspecte ; il semble que ce soit là une éléction nouvelle ; & , d'autant plus flatteuse que le rang qu'elle assigne s'étend à tous les Siècles ! Le métier des Armes regardé parmi nous comme le plus noble de tous , seroit-il donc le seul frustré de cet avantage ? Les vrais Amans de la gloire feront-ils privés de ses dernières faveurs ? Et verra-t-on mourir les plus braves Guerriers comme on voit tomber tour-a-tour les Victimes destinées au Sacrifice ? Mais si les malheurs de la Guerre endurent nos cœurs , & les accoutument au Deuil , comment pourrons-nous contempler d'un œil indifférent le sort d'un Officier distingué , qui , après avoir deux fois versé son sang en Allemagne , a traversé les Mers pour chercher un péril nouveau , sous lequel il devoit enfin succomber ? Sans doute une telle perte ne doit pas trouver d'âme insensible. Mais c'est à l'amitié à élever la voix pour rappeler aux Militaires le souvenir d'un Homme qui fut leur compagnon , & leur ami , & les inviter à répandre encore des larmes & des fleurs sur la tombe.

M. le Vicomte de *Belfunce* , Lieutenant Général des Armées du Roi , & Gouverneur de S. Domingue nâquit en 1720 , dans les Terres (a) de son Père : Il y reçut cette éducation de la

(a) à Méharin en Béarn. Nous ne dirons point ici que M. de Belfunce , étoit sorti d'une Maison Illustre , qu'il étoit le vingtième Vicomte du même nom de Père en fils ; toutes ces choses seront gravées sur des monumens ; nous n'écrivons ici que ce qui doit être gravé dans les cœurs.

première enfance, si importante pour le reste de la vie, & pourtant si négligée parmi nous. Placé en arrivant au monde dans ces contrées belliqueuses qui ont vû naître *Henry-le-Grand*, il ne fut point accoutumé à ces soins trop empressés & toujours indiscrets, qui rendent les enfans également vains & foibles. Ses parens, pénétrés des principes de l'ancienne Noblesse, croyoient qu'il falloit avant tout le rendre digne de vivre, & que ses jours ne seroient précieux qu'autant qu'il pourroit les rendre utiles à sa Patrie. Ce fut donc dès-lors qu'il acquit cette force de tempérament, cette mâle vigueur qui fait les bons Guerriers; & cette aisance, cette grâce naturelle qui les rend aimables. S'il est vrai que l'accord des formes extérieures avec les qualités de l'âme, ou, si l'on veut, de la figure avec le caractère, produise cet ensemble, cette harmonie d'où résulte la principale beauté, nous ne devons pas être surpris que *M. de Belfunce* ait possédé singulièrement le don de plaire & de prévenir en sa faveur. Sa démarche étoit aussi noble & aussi franche que ses manières, & la douceur de ses mœurs se faisoit sentir dans toute la personne. Il aimait passionnément les exercices du corps, sur-tout ceux qui demandent de l'adresse & de l'audace: mais l'émulation qu'il y mit ne fut jamais ni petite ni vaine. Il ne les regardoit que comme des moyens qui conduisent à des objets plus importants; & comme si son âme eût porté en-elle-même l'image de la véritable gloire, on ne le vit jamais prendre des fantômes pour elle, ni la chercher où il ne pouvoit pas la trouver. Elevé parmi les Basques, leurs exercices & leurs jeux lui plurent infiniment. Il avoit même si bien appris leur langue qu'il ne l'a jamais oubliée,

& qu'il la parloit aussi facilement que le François. (b) Mais on vit bien-tôt se manifester en lui un goût décidé pour la guerre ; & lorsque nos goûts sont vifs & soutenus, ils ne tardent pas à devenir des talens. Le cours des Etudes ordinaires , époque pendant laquelle on paroît plutôt attendre l'âge de jouer un rôle que s'y préparer , ne lui offrit que de foibles attraits. Eh ! que voit-on en effet dans la plupart des Ecoles ? La Science, concentrée dans des règles puériles paroît tourner toujours sur elle-même & ne s'appuyer jamais sur les rapports & les besoins des hommes. Si l'on eût dit à *M. de Belsunce*, que l'étude rendit *César* , le premier de ces Romains, qui étoient les premiers de la terre ; si on lui eût raconté comment *Lucullus* , en cultivant les Lettres , se mit en état d'être un grand Général le jour qu'il voulut le devenir ; si on lui eût fait sentir combien leur commerce aggrandit l'âme , & comment toutes les grandes choses se tiennent , sans doute il auroit fait de rapides progrès dans une carrière où la facilité de son esprit sembloit l'appeller , & nous ajouterions un article à son Eloge, quand même nous ne l'envifagerions que comme Homme de Guerre. Il falloit à *M. de Belsunce* , des études plus Analogues à ses penchans. Il les trouva dans le Régiment du Roi. On sçait assez que , dans ce Corps respectable , la jeunesse reçoit des leçons en temps de Paix, comme elle y trouve des exemples en temps de Guerre. Il y entra en 1739, & continua d'y servir jusqu'en 1745. Rappeller les actions de ce Régiment c'est

(b) On sçait que le Basque est une langue mère bien antérieure à la nôtre.

raconter celles de *M. de Belsunce*, qui n'occupant alors qu'un rang subalterne, se trouvoit confondu dans la foule des braves gens; & faisoit des choses mémorables, sans pouvoir se distinguer. Personne n'ignore comment cette troupe valeureuse souffrit à Prague les horreurs d'un Siège, & celles de la famine; & comment ces Guerriers invincibles alloient dans les ouvrages des ennemis, braver la mort, qu'ils retrouvoient ensuite sous un aspect encore plus horrible, lorsque, rentrant en triomphe dans leurs murs, ils voyoient autour d'eux la disette & la contagion. Tels furent pour *M. de Belsunce*, les prémices de la vie; tel fut le jour terrible qui brilla sur son Printemps.

En 1745. il quitta l'Infanterie & obtint une Compagnie de Dragons. Ici les soins se multiplient. Il ne suffit pas à l'homme qu'il va commander d'être brave & docile, il faut qu'il soit profond dans l'art de maîtriser, de conduire cet animal courageux, non moins utile au combat que le Guerrier lui-même. Le Dragon également destiné aux sièges, aux batailles & aux escarmouches, doit être à la fois, Fantassin, Cavalier & Hussard. Dans le combat, fixe dans son rang, attentif au moindre signal; dans l'escarmouche, rapide & léger, se servant de Chef à lui-même: par-tout son rôle est différent, par-tout il lui faut de nouveaux talens: tantôt il doit presser la course de son cheval, tantôt la modérer, & la régler avec une exactitude géométrique. Ce n'est pas tout, ce n'est même rien encore: si lorsque le repos succède aux travaux, de conducteur impérieux il ne devient pas protecteur attentif & complaisant; dès que son cheval ne le sert plus, c'est à lui à le servir, à lui procurer une nourriture

convenable , à soigner les blessures & à réparer les forces abbatues.

M. le Vicomte de *Belfunce* , entrant dans les plus petits détails , fut bien-tôt en état de donner en tout l'exemple & la leçon. Il sentit dès-lors combien ces détails étoient importants , & il jugea qu'ils ne devoient paroître minucieux qu'à celui qui n'a pas assez d'étendue d'esprit pour appercevoir la chaîne qui les lie aux plus grandes choses. Il faut avouer qu'alors on ignoroit assez généralement que s'attacher à avoir de belles troupes , c'étoit travailler à en avoir de bonnes ; que si l'on veut qu'un homme soit soldat un jour d'action , il faut qu'il le soit tous les jours de sa vie ; enfin que tout ce qui accoutume à l'ordre & à l'obéissance conduit directement à la victoire. *Scipion* passe en revue son armée , il remarque le cheval de *Marius* ; c'étoit le mieux soigné , le mieux équipé de toute sa Cavalerie. *Scipion* loue , protège , élève *Marius* , & ce regard d'un grand Général dévoile les talens d'un homme dont le nom retentit encore mille ans après sa mort en des climats où il n'étoit jamais parvenu de son vivant. Et cependant la discipline & l'exactitude sont traités parmi nous de soins frivoles & puériles. M. le Vicomte de *Belfunce* pensa tout autrement , & nous ne pouvons nous dissimuler que ce qui lui mérite nos Eloges , lui attira souvent la jalousie & la critique. Il n'y répondit qu'en persévérant ; il sçavoit que la dispute aigrit les esprits , & que l'exemple les ramène. Sa modestie , sa franchise , la simplicité de ses mœurs lui firent enfin pardonner ses talens.

La Guerre continuant avec la même vivacité , M. de *Belfunce* se trouva dans la plupart des ac-

tions qui se passèrent en Flandre : il profita de ces occasions pour s'instruire profondément dans l'Art de conduire & de faire combattre la Cavalerie : art d'autant plus difficile qu'il demande un jugement à la fois sûr & rapide, qu'il exige le flegme & l'impétuosité , & ne laisse souvent qu'un moment pour décider du sort d'une Bataille. Ce fut lorsque *M. de Belfunce* se trouva chargé de conduire des Détachemens considérables , qu'il sentit tout le prix de l'expérience qu'il avoit acquise dans les Dragons.

Cependant une nouvelle carrière s'ouvre pour lui. *M. le Prince de Monaco* ayant été fait Maréchal de Camp : le Roi donna son Régiment au *Vicomte de Belfunce* ; c'étoit un des plus anciens & des plus braves Régimens de l'Infanterie Française. La Paix dont on commençoit à jouir , ne fut pas un obstacle à l'émulation de ce nouveau Colonel. Les premières années de cette paix furent un temps d'activité pour l'Infanterie. Nos neveux auront peine à croire qu'une Nation , qui venoit de faire la guerre pendant huit ans avec trois cens mille hommes de troupes, n'avoit pourtant ni Tactique, ni Exercice, ni Discipline. Il fallut de nouveaux Réglemens sur presque tous les objets du Service Militaire. Les premières Ordonnances qui parurent n'eurent pas tout le succès qu'on en attendoit ; on les corrigea , on en fit de nouvelles. Et celles-ci, quoique plus près du but qu'on se proposoit laissoient encore de quoi travailler à ceux qui , comparant toujours la pratique & la théorie, ne trouvent rien de beau que ce qui est bon & utile. L'Historien *Joseph* , en louant la Discipline des Romains, disoit que leurs Exercices étoient des Combats où le sang n'étoit pas

208 MERCURE DE FRANCE.

répandu, & leurs Combats des Exercices ensanglantés. M. le Vicomte de *Belfunce* fondeit tout son système sur ce rapport immédiat que doivent avoir les évolutions des Exercices avec celles des Combats. Toute manœuvre difficile & compliquée fut rejetée comme inutile & même comme nuisible. L'objet des évolutions, disoit il, ne peut être que de changer de disposition ou de lieu ; dans ces deux cas le moyen le plus simple & le plus prompt est toujours préférable. Son Régiment fut donc accoutumé à exécuter des mouvemens aisés, mais rapides : se rompre, se réformer, se développer en un clin d'œil n'étoit plus qu'un jeu pour lui.

Les Militaires étoient alors partagés sur un point qui n'a pas moins élevé de dispute parmi eux, que la question sur la prééminence des anciens ou des modernes (c) n'en a fait naître parmi les Gens de Lettres. Il s'agissoit de sçavoir si les affaires d'Infanterie devoient se décider par le feu ou par l'arme blanche. Les François, disoient les uns, naturellement vifs & impétueux, doivent attaquer avec la Baïonnette ; tandis que les Allemands, plus lents & plus flegmatiques, mettront toute leur confiance dans leur feu. Les autres prétendoient qu'une troupe, accoutumée à tirer vite & avec ordre, seroit assurée de la Victoire ; parce qu'elle détruiroit son ennemi avant qu'il pût la joindre. A entendre disputer

(c) On pouvoit comparer les partisans de l'Arme blanche à ceux des anciens & les partisans du feu à ceux des modernes, & cela d'autant mieux que le fort de la querelle rouloit sur la prééminence des anciens Militaires sur les Militaires modernes.

gravement sur cette matière on eût dit qu'il en étoit des armées comme de deux hommes qui veulent se battre en duel, & qui choisissent entre l'épée & le pistolet. Il s'en faut bien cependant que les batailles ne se décident ainsi. On peut les rapporter toutes à ces deux objets généraux ; l'attaque & la défense. De deux armées qui combattent, l'une veut défendre un terrain, & l'autre l'emporter : celle qui le défend tâche d'en tirer le meilleur parti possible, soit en appuyant ses flancs, soit en profitant des hauteurs, soit en couvrant son front de quelques retranchemens naturels ou artificiels : dans ce cas, son ordre de Bataille est déterminé par des points principaux ; la place où elle se trouve est la plus avantageuse pour elle, & c'est là qu'elle doit recevoir le combat. Il faut donc qu'elle y attende son ennemi, & que lorsqu'il approchera, elle le repousse par son feu. On sent que si elle alloit au-devant de lui, elle perdrait tout l'avantage de sa position. Le principe de l'Armée qui attaque est tout opposé. Il s'agit de forcer l'ennemi dans un des points principaux de son ordre de bataille. Comme c'est à elle à manœuvrer, elle doit lui donner de la jalousie par-tout, afin de lui dérober la connoissance de l'endroit où elle doit attaquer & où elle ne manquera pas de porter la plus grande partie de ses forces ; réparant ainsi par le nombre le désavantage de la position. Dans ce cas, les troupes qui attaquent doivent s'efforcer d'arriver sur l'ennemi le plus promptement qu'il est possible : car jusqu'à ce qu'elles l'aient joint, elles seront exposées à un feu qui sera toujours supérieur, puisque des troupes qui sont en repos tirent beaucoup mieux que celles qui marchent. Ajoutez à cela l'effet pro-

210 MERCURE DE FRANCE.

digieux d'une Artillerie placée avantageusement, & vous conviendrez que tout se réduit à ce principe qu'il faut attaquer avec l'arme blanche, & se défendre par le feu. Il suit de-là que les Soldats doivent être accoutumés à marcher avec vivacité, quoiqu'avec ordre, & à tirer promptement, quoiqu'avec flegme & adresse.

M. le Vicomte de *Belfunce* sentit mieux que personne cette double nécessité. Son Régiment fut exercé à marcher avec cette rapidité qui est si naturelle à la Nation Française, mais avec un ordre qui lui étoit tout nouveau. Lorsque dans les exercices on formoit une attaque simulée, les soldats redoublaient imperceptiblement la vitesse de leurs pas jusqu'à ce qu'étant supposés prêts à joindre l'ennemi, ils prirent leur course pour tomber sur lui avec des cris de victoire que toutes les Nations ont adoptés à l'exemple du *Barritus* des Romains. Mais l'ordre & la discipline les suivoient jusques dans ce désordre apparent; le moindre signal les rallioit, & à la place d'une troupe débandée & abandonnée, vous revoyez soudain une ligne d'infanterie marchant gravement & posément.

En s'occupant ainsi de l'art d'attaquer, il ne falloit pas négliger celui de se défendre. M. le Vicomte de *Belfunce* sçut encore le perfectionner. Il remarqua que les feux qu'on faisoit exécuter dans les exercices n'avoient pas assez de rapports avec ceux qui se pratiquent dans les combats. Dans les premiers, l'ordre est difficile & minucieux; dans le second, la confusion est excessive. M. de *Belfunce* sçut trouver un juste milieu. Il introduisit une méthode par laquelle le soldat paroissant tirer à sa volonté entretenoit un feu réglé, suffisamment nourri, & qui ne s'éteignoit jamais. Il avoit observé que dans le combat, le premier rang ne met-

ne fit pas un genou à terre , comme à l'exercice ; il trouva le moyen de faire tirer les trois rangs de bout : par-là , il gagna du temps & de la précision , & sur-tout le grand objet de la conformité parfaite de l'exercice avec le combat.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de tous les soins qu'il se donna pour établir la règle & la discipline dans tous les points. C'étoit aux succès à faire l'éloge du travail qu'il avoit fait pour instruire les autres & s'instruire lui-même. Il falloit donc que la guerre mît au jour ses talens. Elle s'alluma en Allemagne dans l'année 1757. Le Régiment de *Belfunce* servit dans l'armée de M. le Maréchal *d'Estrée*. La bataille d'*Hastembek* qui nous valut l'Electorat d'*Hanovre* fut plus décisive que sanglante. L'attaque que M. de *Chevert* exécuta sur le flanc gauche des ennemis , en assura le succès avant que le reste de l'armée les eût pu joindre. Le Régiment de *Belfunce* , quoique destiné à une attaque , & ayant la tête d'une colonne , n'essuya qu'une perte légère. Mais le courage impavide de M. de *Belfunce* l'avoit conduit à de plus grands dangers. M. le Marquis *d'Armentieres* , aux ordres de qui il étoit , avoit jugé à propos de former une avant-garde de neuf Compagnies de Grenadiers. Ce Général croyant que M. de *Belfunce* préféreroit de rester à la tête de la Brigade qu'il commandoit , avoit confié la conduite de ce détachement à M. de *la Blachette* , Lieutenant Colonel de son Régiment. M. de *Belfunce* , plus attaché à la gloire qu'à son grade , jugea que le poste le plus honorable étoit où le danger seroit le plus grand ; il reclama ses droits & l'on croira aisément qu'il fut écouté sans humeur. M. de *la Blachette* fut donc obligé de lui céder , quoiqu'à regret , & de tous les actes

212 MERCURE DE FRANCE.

de subordination, c'est le seul qui lui ait jamais couré.

M. de *Belfunce* précéda la division de M. d'*Armentieres*, & se porta rapidement sur une batterie à laquelle s'appuyoit la gauche des ennemis. Il étoit prodigue de la vie; mais c'étoit surtout, lorsqu'il pouvoit en s'exposant épargner celle de ses soldats. Avant de les conduire à l'attaque, il veut voir de plus près & reconnoître lui-même; il s'avance seul, & tandis qu'il examine, il reçoit un coup de fusil qui lui traverse le bras. Cette blessure ne l'étonne pas; elle ne l'afflige même que parce qu'elle l'oblige à se retirer, & l'empêche d'être plus long-temps utile à sa Patrie. Mais il craint que le malheur arrivé au Chef, ne décourage les soldats; il dissimule la douleur qu'il éprouve, cache sa retraite & s'éloigne avec peine regardant souvent derrière lui, comme le passager considère dans un morne silence le rivage qu'il va perdre de vue.

Les malheurs inattendus qui suivirent cette campagne glorieuse, ramenèrent l'armée sur les bords du Rhin. M. de *Belfunce* n'y rencontra pas les mêmes périls que sur les bords du Wezer, il se trouva à la bataille de *Crevelt*, mais non pas à l'endroit où se passa le fort de l'action. Privé d'une occasion de se distinguer, il se plaignit de la fortune & l'accusa d'injustice; mais il eut plus à se plaindre encore de la manière dont elle la répara. La diversion que M. le Prince de *Soubise* avoit opérée dans la Hesse, & la Victoire que M. le Maréchal de *Broglie* avoit remportée à *Sundershausen* avoient déterminé M. le Prince *Ferdinand* à repasser le Rhin, & à envoyer une grande partie de son armée au secours de l'Electorat d'*Hanovre*. M. le Maréchal de *Contades* envoya

de son côté un secours à M. le Prince de *Soubise*, qui le mit en état d'attaquer & de battre les ennemis dans la position avantageuse qu'ils avoient prise près de *Luttersberg*. Le Régiment de *Belfunce* faisant partie de ce secours, se trouva aux ordres de M. de *Chevert*, qui dans cette occasion, attaquâ & plia encore le flanc gauche des ennemis. M. de *Belfunce*, fidèle à son inclination, marcha à la tête des Grenadiers, comme il avoit fait à *Hastembeck*. Une pareille récompense l'attendoit. A la première décharge il reçut un coup de feu dans le bas-ventre, que les Chirurgiens jugèrent sur le champ devoir être mortel; il fut transporté à *Cassel*, & de là à *Marpurg* sans forces & sans mouvement, n'ayant que ce qui lui falloit de connoissance pour entendre à chaque instant des soldats & des Officiers qui demandoient s'il étoit mort. Question cruelle! à laquelle ceux qui le portoitent ne répondoient que par des soupirs, & que lui seul écoutoit sans en être ému.

Quelque dangereuse qu'eût paru cette blessure, les suites n'en furent pas funestes. La vigueur de son tempérament, & sur-tout le calme de son âme hâtèrent sa guérison. Elle fut même si prompte que tout le monde en fut surpris. Au bout de six semaines il monta à cheval, & reprit ses travaux ordinaires; car l'hyver n'y mettoit point d'intervalle: le Roi venoit de lui accorder le grade de Brigadier. il fut employé en cette qualité dans la Ville de *Dusseldorf*, où sa mémoire est encore chérie, ainsi que dans tous les lieux amis ou ennemis, où il a eu quelques commandemens.

On ne se souvient que trop de la campagne de 1759. époque malheureuse pour les armes Françaises! Le 31 Juillet, la Hesse étoit conquise, *Munster* & *Minden* étoient en notre pouvoir, &

214 MERCURE DE FRANCE.

nous étions prêts de nous rendre maîtres de l'Electorat d'Hanovre. Les ennemis déconcertés, sans plan de défense, sans moyens, sans ressources, n'avoient plus que leur Chef pour toute espérance. Le premier d'Août à neuf heures du matin la scène étoit totalement changée ; l'armée François, abandonnant toute idée de conquête, se fût trouvée trop heureuse d'avoir une retraite assurée & l'espoir d'arriver sur les bords du Rhin : tant le sort des batailles est incertain & terrible ! Leçon redoutable ! que toutes les Nations belliqueuses ont souvent donnée & reçue, mais qui ne corrigera jamais les François de l'impatience de combattre !

Dans cette malheureuse journée, dans ce court espace de temps où se décidoit le sort des Nations, *M. de Belsunce* eut occasion de se distinguer à la tête de son Régiment. Les brigades de Picardie & de Belsunce qui composoient la droite de la première ligne, ayant été formées des premières, *M. le Chevalier de Nicolai* qui les commandoit, les mit en mouvement pour marcher aux ennemis, mais les autres divisions, tant de première que de seconde ligne, n'étant pas arrivées, ou n'étant pas à portée de le soutenir, ce Général fut obligé de commander de faire halte. Pendant ce temps-là le combat s'étoit engagé à notre centre : les ennemis encouragés par les avantages qu'ils y avoient déjà remportés, se déterminèrent à y conduire la plus grande partie de leurs forces. Une colonne de Cavalerie déboucha vis-à-vis le flanc gauche de la division de *M. de Nicolai* ; le Régiment de Belsunce occupoit cette gauche qui se trouvoit absolument à découvert : il n'y avoit que deux momens, l'un pour voir le danger, l'autre pour le prévenir. *M. de Belsunce* ne perdit ni l'un ni l'autre, il change en un clin d'œil l'or-

dre de sa brigade & fait faire un mouvement au premier bataillon, par lequel il se trouve faire face sur le flanc gauche. Dans cette disposition imposante, il attend le choc avec cette fermeté qui annonce presque toujours le succès; le Général ennemi s'en apperçoit & voit à quelques distances de-là, une autre brigade qui lui offre une victoire plus aisée; il fait sur le champ un signe de la main, se détourne, & laissant le Régiment de Belsunce derrière lui, il va attaquer cette brigade qui fut presque entièrement détruite. Le centre de l'armée ayant été mis en désordre, & le sort de cette journée étant déjà décidé, M. le Chevalier de Nicolai n'eut d'autre parti à prendre que de retirer ses deux brigades. Il est aisé de juger combien cette retraite fut périlleuse pour le Régiment de Belsunce qui avoit les ennemis derrière lui, & sur son flanc: elle s'exécuta cependant avec un ordre admirable & une tranquillité parfaite; on eût dit que les ennemis charmés de ce spectacle avoient oublié qu'il falloit combattre, & croyoient assister à un exercice.

Les suites de cette bataille ayant ramené l'armée Françoisé sous Giessen, M. le Maréchal de Broglie en vint prendre le commandement le 3 du mois de Novembre, & déclara que le Roi avoit donné à M. de Belsunce la place de Major Général. Celui-ci ne l'avoit ni demandée ni désirée; mais cette grace fut le fruit de l'estime que son nouveau Général avoit conçue pour lui; estime plus flatteuse en elle-même, que tout ce qui pouvoit en être l'effet.

La Ville de Giessen placée entre les deux armées & hors d'état de soutenir un long siège, paroïsoit être destinée à subir la loi du plus opiniâtre. Malgré la rareté de toute espèce de subsistance, l'armée Françoisé tint la campagne jusqu'au 16

216 MERCURE DE FRANCE.

Janvier 1760, & les Alliés furent obligés de renoncer à l'espérance de la conquête de Giessen, qui seul avoit pû leur faire supporter les fatigues excessives d'une si longue campagne. On avoit pris de notre côté des mesures si sages, que les troupes ne manquèrent jamais de rien, & qu'elles rentrèrent dans leurs quartiers en aussi bon état que si la campagne avoit fini au mois d'Octobre; les soins que M. de Belsunce se donna dans cette occasion, répondirent parfaitement aux intentions de son Général. Il fallut les continuer pendant tout l'hiver. Comme il étoit déjà très-avancé lorsque l'armée se sépara, il ne restoit qu'un très-court espace de temps pour réparer & compléter les troupes. M. de Belsunce alla visiter tous les quartiers qui occupoient une étendue de plus de 80 lieues, & présida à tous les travaux. Le plus important de tous restoit encore à faire, & M. le Maréchal de Broglie en étoit profondément occupé à Francfort; il s'agissoit de remédier à des inconvéniens innombrables, dont notre service étoit rempli. L'expérience les avoit fait suffisamment connoître, mais les peines qu'on s'étoit données pour y remédier n'avoient eu aucun succès. Bacon dit que l'erreur la plus commune à ceux qui commandent, est de vouloir la fin sans permettre les moyens. Dans cette occasion il n'y en eut point de négligés. Etablir la discipline parmi les soldats, plutôt par les précautions qui préviennent les fautes, que par les châtimens qui les punissent; en multipliant leurs devoirs, diminuer leurs fatigues & ajouter à leur bien-être; assurer à la fois la célérité & le secret dans les marches & les détachemens; maintenir la tranquillité & l'abondance dans les camps; ménager le pays ennemi, & s'y préparer des ressources;

ressources ; se concilier les peuples par la justice & la modération , & faire marcher l'humanité à la suite des armées : tel fut le plan que se proposa M. le Maréchal de Broglie , & qu'il remplit dans toute son étendue , en donnant le Règlement de 1760 (d).

M. le Vicomte de Belsunce eut beaucoup de part à ce Règlement , dont la plus grande partie des objets étoient du ressort du Major Général , mais le Régiment des Gardes Françaises ayant rejoint l'armée, M. de Cornillon, Major de ce Corps, reprit les fonctions de Major Général , qu'il avoit exercées pendant les trois campagnes précédentes. M. le Vicomte de Belsunce fit donc la campagne de 1760 à la tête de son Régiment & en qualité de Brigadier. Le sort ne voulut pas qu'elle lui offrit des occasions de se distinguer autrement que par son émulation qui le conduisoit dans tous les endroits où il pouvoit s'instruire. Il n'y eut presque point d'action où il ne se trouvât comme volontaire , & par-tout où il se trouva , il donna toujours l'exemple. Mais l'hyver devoit lui faire retrouver les occasions qu'il avoit inutilement cherchées pendant l'été.

Depuis le commencement de la guerre, on n'avoit encore tenté qu'une fois de prendre des quartiers sur le bord du Wezer ; & quoique toutes les places fussent alors en notre pouvoir , & que le pays abondât encore en subsistance , on fut bientôt obligé de se retirer avec une perte considérable. A la fin de l'année 1760 , la conservation du pays qu'on avoit conquis , étoit bien plus difficile. Lips-tadt, Munster, Hamelen & Hanovre étoient en-

(d) Ce Règlement a été adopté depuis par Messieurs les Maréchaux d'Etrées & de Soubise.

K

core occupés par les ennemis ; la Hesse qui avoit presque toujours été le théâtre de la guerre, se trouvoit entièrement ravagée ; la communication avec le Bas-Rhin, étoit trop étendue & trop difficile. Le génie & l'activité surmontèrent tous les obstacles. Le pays étoit ouvert, & la première ligne des quartiers n'avoit point de place forte pour la couvrir ; en trois semaines de temps on en créa, on en approvisionna une capable de contenir cinq ou six mille hommes de garnison, & l'Allemagne étonnée compta une forteresse de plus.

Qu'il nous soit permis d'interrompre le récit d'une longue & malheureuse guerre par une réflexion consolante pour l'humanité. Goettingue, l'asyle des Muses, le siège d'une Université célèbre, voit ses portiques & ses lycées changés en remparts, & remplis de soldats. Tel fut le sort de Rome & d'Athènes ; mais les barbares qui soumi-
rent ces Villes, détruisirent également, & les Sciences, & les Peuples qui les cultivoient. Les François qui viennent dans Goettingue, braver à la fois les périls de la guerre, la rigueur de la saison & la disette qui les menace ; les François sont les protecteurs & les amis des Lettres. L'Officier dans l'intervalle de ses travaux vient écouter les leçons d'un Professeur qu'il respecte & qu'il honore, & le Grenadier qui défendit hier l'accès d'une redoute, conserve aujourd'hui avec la même vigilance le dépôt des Muses, dont la garde lui a été confiée. Tel est l'empire de la Philosophie, qu'il adoucit la guerre elle-même, & qu'il fait régner les mœurs jusqu'au sein des combats.

M. le Maréchal de Broglie, après avoir mis l'élite de ses troupes dans Goettingue, n'avoit garde de négliger le choix des Commandans. Il tomba

sur M. le Comte de Vaux, Lieutenant-Général & sur M. le Vicomte de Belfunce. L'histoire presque incroyable de ce qui s'est passé dans l'hyver de l'année 1761, est le seul éloge qui soit digne d'eux. M. le Comte de Vaux, qui auroit fait un prodige en se procurant seulement les moyens de conserver sa place, se prépare sur le champ ceux d'attaquer les ennemis & de les inquiéter par-tout. Dès le 27 Janvier, le Vicomte de Belfunce sort à la tête d'un détachement considérable qui étoit destiné à favoriser par une diversion les expéditions du Comte de Stainville & du Comte de Narbonne; il cherche les ennemis, les trouve en force, les attaque, & leur tue ou leur prend trois cent hommes, tandis que le Comte de Stainville enlève un corps Prussien, & le Comte de Narbonne un bataillon Hanovrien.

On se rappelle les efforts prodigieux que firent les Alliés, lorsqu'après s'être combinés avec les Prussiens, ils nous attaquèrent de toute part, & voulurent nous contraindre à abandonner la Hesse. La garnison de Goetingue n'a bien-tôt plus de communication avec l'Armée; elle en ignore la destinée, ou les seules nouvelles qu'elle en reçoit lui apprennent qu'elle est près de Francfort. C'est dans ce moment que son courage & son activité redoublent; il faudroit un journal détaillé pour raconter ici tout ce que M. de Belfunce fit de remarquable: il n'y eut presque point de jour qui ne fût signalé par quelques avantages. Il apprend que les ennemis occupent Duderstadt, Ville éloignée de Goetingue de près de six lieues. Il y marche, les surprend, & fait 350 prisonniers. Après avoir dissipé successivement tous les corps qui observoient la garnison de Goetingue, il rassemble sa Cavalerie; sort de

la Ville, & va s'établir à plus de quatre lieues de là dans celle de Northeim ; il y ramasse des subsistances ; lève des contributions jusques dans Eimbeck, & s'avance lui-même à Seesen sur le chemin de Brunswick où il enlève cent Cavaliers & cinq Officiers. A peine est-il revenu qu'il se porte rapidement d'un côté tout opposé. Il passe la Leine ; met en fuite les ennemis, & leur tue ou prend trois cens hommes. Le retour de l'Armée ennemie qui avoit été chassée de la Hesse l'ayant obligé de rentrer dans Goetingue, il apprend peu de jours après que le Colonel *Collignon* occupe Northeim avec un Bataillon Prussien ; il sort à la tête d'un gros détachement secondé par M. le Marquis de *Dursfort* : ils fondent tous deux sur l'ennemi ; nos Dragons joignent l'Infanterie au moment où elle arrivoit à un Pont au-delà duquel elle devoit trouver son salut. Ils la cottoyent & en essayent tout le feu, pour aller s'emparer du Pont. Trois cens prisonniers, & deux pièces de Canon sont le prix de cette manœuvre hardie. Les deux Armées avoient pris leurs quartiers, & le calme étoit rétabli partout ; mais M. de *Belfunce* croyoit qu'il n'étoit jamais temps de se reposer lorsqu'il restoit quelque chose de glorieux à faire. On lui rapporte qu'un Bataillon de la légion Britannique occupe Dassel ; il va pour l'attaquer, mais il trouve à sa place trois Bataillons d'Infanterie ennemie ; il les contraint à se retirer, & les fait tenir en échec tandis qu'il poursuit le Bataillon de la légion Britannique, qui cherchoit à regagner le bois, quoiqu'il eût été renforcé par un corps de Grenadiers & de Cavalerie. M. de *Belfunce* à la tête de nos Dragons joint ces troupes réunies, les attaque, les

défait & ramene deux cens prisonniers avec une pièce de Canon.

Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter tous les avantages de moindre conséquence qu'il remporta pendant son séjour à Goetingue. Il nous suffira de dire qu'on n'a pas enlevé aux ennemis un poste de trente hommes, qu'il ne l'ait été reconnoître lui-même, & qu'il n'ait conduit les troupes à l'attaque.

Le Grade de Maréchal de Camp, & le Commandement d'une avant-garde, furent la récompense qu'il reçut de ses services signalés.

L'Armée Françoisse se rassemble ; les opérations de la Guerre vont recommencer, mais on ne peut pas dire de *M. de Belsunce* qu'il rentre en campagne : avec de nouvelles Troupes il marche à de nouveaux succès. Le Général *Sporcken*, à la tête d'un corps de quinze mille hommes, gardoit les défilés de la Dimel. *M. Le Maréchal de Broglie* les fait tourner par deux corps commandés par *M. le Marquis de Poyanne*, & *M. le Baron de Clozen*. Il se présente lui-même devant le Général *Sporcken* : celui-ci profite de la nuit pour se retirer. Le Vicomte de *Belsunce* avec deux Régimens de Dragons, & un Régiment de Troupes Légères le joint, & l'ose attaquer. En vain l'Infanterie ennemie croit se mettre à couvert dans un bois ; notre Cavalerie y pénètre, & la disperse ; treize pièces de Canon, deux cent prisonniers, & tous les Equipages des ennemis restent en nos mains. De toutes les actions où s'étoit distingué *M. de Belsunce* celle-ci fut la plus flatteuse pour lui, parce qu'elle se passa presque sous les yeux de son Général, qui arriva au moment où elle finissoit. Mais telle étoit la modestie, & l'élévation de son âme, que

222 MERCURE DE FRANCE.

s'occupant moins de ce qu'il avoit fait que de ce qu'il auroit voulu faire, il n'aborda le *Maréchal de Broglie* qu'avec crainte & parut surpris des éloges qu'il en recevoit.

Jusqu'ici le succès a toujours accompagné notre Héros; il manque donc quelque chose à sa gloire: car comment connoître les hommes qui n'ont pas connu l'adversité? ne craignons point pour lui cette épreuve: elle mettra son mérite dans tout son jour. M. le *Maréchal de Broglie* étoit encore en Westphalie, mais il méditoit le passage du Wezer, & il vouloit s'assurer la communication de Goerlingue. Il y envoya M. le *Vicomte de Belsunce* avec le corps qu'il commandoit. Le Général *Lukner* dont on connoit la capacité & l'activité reçut un renfort considérable, fit une marche forcée, & vint tomber sur M. de *Belsunce* qu'il trouva près de Dassel; l'inégalité des forces rendoit la retraite nécessaire, mais la nature du terrain la rendoit très-difficile. M. de *Belsunce* voit le danger; & ne s'en émeut pas: c'est à la valeur à compenser tant de désavantages, & il compte sur celle de ses Troupes. L'ennemi qui croit être sûr de la Victoire, le presse & s'oppose à sa retraite. Dès qu'il s'approche, M. de *Belsunce* le fait charger; un Escadron ne passe un défilé que tandis qu'un autre combat, & repousse une colonne entière de Cavalerie. Après vingt charges plus glorieuses les unes que les autres, notre Cavalerie parvient enfin à assurer sa retraite; mais cinq cens hommes d'Infanterie accablés de lassitude & du poids de la chaleur qui ce jour-là fut excessive, ne purent monter un écartement au haut duquel ils auroient trouvé leur salut.

M. de *Belsunce*, obligé de les abandonner, se saisit de leurs drapeaux, & les emporte avec lui, ne laissant ainsi aux ennemis d'autre supériorité

que celle que leur donnoit la vitesse de leurs chevaux sur les forces du Fantassin épuisé. Ce revers ne diminua ni son courage, ni la confiance que ses troupes avoient en lui. Il écrivit au Maréchal de Broglie : *Nous avons été battus, mais nous nous sommes bien battus.* M. de Belsunce cherchoit une revanche au lieu d'excuse ; & son Général le mit en état de la prendre. Il lui donna de nouvelles troupes, & l'envoya vers la forêt du Hartz avec ordre d'observer les ennemis & d'entreprendre sur eux, s'il en trouvoit l'occasion.

M. de Belsunce marchoit plein d'ardeur & d'espérance, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à la Cour pour y recevoir des instructions sur sa destination ultérieure. Il obéit & se dispose à partir. Cependant il voit avec douleur qu'il ne lui reste plus que cinq ou six jours à commander ces braves gens qui avoient toujours combattu sous ses ordres, & qui s'étoient tous promis de le vanger. Dans ces circonstances il s'approche de la forêt du Hartz. Ce Pays affreux & inaccessible est fameux par les mines qu'il renferme. Des montagnes énormes entassées les unes sur les autres, & couvertes de cyprès ; des torrens dont l'onde mêlée de soufre & de vitriol flétrit l'herbe, qu'elle arrose & couvre de rouille les pierres qui lui servent de lit ; des rochers menaçans, des ruines immenses, des précipices horribles ; tels sont les objets hideux que la Nature a rassemblés dans les lieux où elle a placé ses trésors. Cet épouvantable séjour est habité par un Peuple digne de lui. Des hommes pâles & livides, accoutumés à vivre dans les entrailles de la Terre, ne paroissent sur la surface que comme ces oiseaux lugubres que la lumière offense & qui ressentent en voyant la clarté du jour une terreur égale à

224 MERCURE DE FRANCE.

celle qui nous suit dans les ténèbres. Qui croiroit que cette horrible contrée renfermât l'objet le plus cher aux desirs de l'homme , & que nos Palais les plus rians lui dussent leur principal éclat ? Mais ce Pays offre lui-même un contraste aussi frappant ; du sein de ces arides montagnes on voit s'élever une Ville bien bâtie (e) & bien ornée. C'est là qu'on prépare les métaux , & qu'on les convertit en espèces. L'argent qui y abonde y procure tout ce qui ne dépend pas des faveurs de la Nature. Le Duc de *Brunswick* & l'Electeur d'Hanovre en partagent la Souveraineté ; tous deux étoient alors nos ennemis , & la conquête de ce Pays ne pouvoit manquer d'être très-importante pour nous. Mais la Nature l'avoit rendu prèsqu'inaccessible , & l'art avoit achevé son ouvrage. Un seul chemin en permettoit l'entrée à travers une gorge étroite escarpée & défendue par plusieurs retranchemens ; la garde en fut confiée à 1500 chasseurs tant à pied qu'à cheval , commandés par le Général *Freytag* , & connoissant tous parfaitement le pays qu'ils devoient défendre.

Quelqu'envie qu'eût M. de *Belfunce* de triompher de tant d'obstacles , il sentit que ce seroit verser du sang inutilement que de tenter à force ouverte le succès de cette entreprise. Avant d'arriver à la forêt on trouve près d'un petit ruisseau & au bas d'un escarpement une (f) Ville assez considérable située à 300 ou 400 pas de la

(e) *Clausthal* & *Cellerfeld* sont regardées comme deux Villes séparées , parce que l'une appartient à l'Electeur d'Hanovre , & l'autre au Duc de *Brunswick* ; mais elles se touchent & ne paroissent aux yeux que comme une seule Ville.

(f) *Osteroide*.

gorge; c'étoit-là où l'infanterie Hanovrienne fatiguée d'avoir passé toute la nuit sous les armes venoit se reposer pendant la journée. La cavalerie restoit en bataille dans une petite plaine derriere la Ville. Des Postes placés de tous les côtés devoient avertir s'ils voyoient paroître les François. *M. de Belsunce* reconnoît la position de l'ennemi & le trouve sur ses gardes, mais il parvient bientôt à lui inspirer de la confiance en lui faisant plusieurs attaques simulées, qui d'abord, lui donnent l'allarme mais qui n'ayant point de suite, le font repentir de s'être fatigué inutilement. *M. de Belsunce* profite de ces escarmouches pour examiner comment il pourra faire passer sa cavalerie au gué & couper celle des ennemis avant qu'elle ait gagné le bois. Enfin le 2 Septembre, il se met en marche pendant la nuit; arrive à un bois où il fait cacher ses troupes jusqu'à ce que l'heure soit venue où les ennemis quittent les retranchemens pour entrer dans la Ville; puis il fait paroître quelques troupes légères devant lesquelles les postes des ennemis se replient comme ils avoient fait les jours précédens, sans donner l'allarme au reste de leurs troupes; bientôt il s'avance lui-même suivi de son Infanterie & de sa Cavalerie, qui traversent en courant une plaine de plus d'une demie lieue de large. A la tête de la premiere il descend l'escarpement par un chemin qu'il avoit reconnu, traverse le ruisseau, tombe sur la Cavalerie ennemie, la met en fuite & se porte rapidement sur le chemin par lequel l'Infanterie Hanovrienne peut se retirer. Pendant ce temps-là la sienne arrive, attaque la Ville & en brise les portes. les ennemis fuyent de toutes parts, mais on leur fait plus de 500. prisonniers. Il n'y avoit pas un moment à perdre, si 100 hommes seulement

226 MERCURE DE FRANCE.

s'étoient ralliés à l'entrée des bois , l'entreprise étoit manquée. Mais nos Dragons les suivirent jusqu'à leurs retranchemens. Arrêtés par ces obstacles, ils mettent pied à terre & emportent la première barrière. L'Infanterie les joint & sans s'arrêter un instant elle poursuit les fuyards sur toutes les montagnes du Hartz jusqu'à ce qu'elle arrive à la Ville de Claustal dont elle s'empare après avoir fait cinq lieues de chemin, dont trois en combattant. Ce succès nous valut un million de contributions; & en nous ouvrant le pays d'Halberstadt, & de Brunswick , il prépara l'expédition de Wolsebutel.

M. le Vicomte de Belfunce se résout enfin de quitter ses braves Compagnons , mais il est obligé d'éviter leurs adieux ; ils eussent été trop touchans pour eux , & trop glorieux pour lui. Il se rend à la Cour où il apprend qu'il est destiné à commander un corps de troupes qu'on envoie à Saint-Domingue. De toutes les idées effrayantes qui , dans cette occasion , pouvoient se présenter à son esprit , la seule qui le touche, c'est la crainte de ne pouvoir répondre comme il le desire à la confiance qu'on lui témoigne. Il n'objecte pas que son tempérament ne peut soutenir la mer ; que sa santé , déjà épuisée par de longs travaux, résistera difficilement à un climat dangereux : mais seulement que le genre de guerre auquel on le destine sera nouveau pour lui , & qu'en répondant de son zèle , il ne peut répondre de ses talens. Résolu d'obéir , il ne demande plus qu'une grâce : c'est d'emmener avec lui son ami. Car son âme douce & sensible , accoutumée dès long-temps aux impressions les plus tendres , n'avoit pas changé de nature par l'habitude des combats , & s'étoit du moins réservé le sentiment de l'amitié , comme celui qui con-

vient le plus à un grand homme. Mais ici son inclination se trouvoit encore identifiée avec son amour pour la guerre. Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit lié de l'amitié la plus vive avec *M. de Castra*, Lieutenant-Colonel des Cantabres : une estime réciproque avoit toujours resserré ces liens. Il voulut donc qu'il s'embarquât avec lui (g), ainsi que deux Officiers de son Régiment, dont il avoit éprouvé la valeur & la capacité (h). Mais s'il ménageoit ainsi des secours utiles à la Colonie qu'il alloit défendre, quels secours plus importants encore ne se préparoit-il pas à lui-même ? Heureux celui que la fortune a élevé & qu'elle attache encore à de grands emplois, si lorsque l'intérêt particulier, les cabales, les jalousies viendront se placer entre lui & le bien qu'il voudra faire, il trouve alors un ami qui, par son estime & son suffrage, console son âme flétrie par l'injustice, & lui ouvre un cœur simple & pur, auquel il puisse confier le dépôt de sa vertu !

M. de Belfunce s'embarqua sur l'Escadre commandée par *M. de Blenac* ; il mit à la voile le 24 Janvier 1762, & arriva à Saint-Domingue le 16 Mars. Il souffrit beaucoup de la mer pendant la traversée : mais les devoirs qu'il doit remplir à son arrivée lui donnent de nouvelles forces. Il a bientôt acquis une connoissance exacte du pays. Il observe que la défense en est trop étendue, & qu'il n'est pas possible de s'opposer par-tout à un débarquement. Il sçait que cette fausse idée de défendre la côte a déjà perdu plusieurs Colonies ; il se résout donc à prendre une position où il soit

(g) Il passa à S. Domingue avec le rang de Brigadier.

(h) MM. de Renaud & de Milly.

228 MERCURE DE FRANCE.

impossible de le forcer , & d'où il puisse , en cas de descentes , harceler & inquiéter assez les ennemis pour les forcer à abandonner leur entreprise. Tel fut le plan de défense qu'il choisit , & qui sera certainement approuvé par quiconque ne préférera pas l'intérêt de son habitation à celui de sa Patrie.

Les fatigues, les soins que de si sages mesures avoient exigés de lui ne tardèrent pas à altérer sa constitution. Son tempérament paya alors au climat un tribut qu'il sembloit que son âme eût suspendu , tant que sa santé avoit été nécessaire à la Colonie. La force de sa complexion le fit triompher de cette maladie , ainsi que d'une autre qu'il eut encore peu de temps après celle-là.

M. le Vicomte de *Belfunce* , pendant le court espace de temps qu'il a vécu , a eu du moins la consolation de recevoir les honneurs sans les avoir mandiés. M. le Duc de *Choiseul* , qui, vingt ans auparavant , avoit fait connoissance avec lui les armes à la main , réunissant en sa personne les Places de Secrétaire d'Etat , de la Guerre & de la Marine , ne lui montra sa supériorité qu'en appréciant ses services , & en lui faisant obtenir des récompenses qui auroient perdu de leur prix si elles avoient été sollicitées.

M. de *Belfunce* apprit qu'il avoit été fait Lieutenant-Général & Gouverneur de S. Domingue ; mais ces honneurs si bien mérités ne devoient servir qu'à décorer sa mémoire. Il fut attaqué au mois de Juillet 1763. d'une maladie qui le conduisit bien-tôt au tombeau. Ce fut alors que son courage fut mis à une épreuve nouvelle ; il avoit envisagé la mort sans effroi , lorsqu'il avoit été au-devant d'elle ; dans ce moment il la voit tranquillement s'avancer vers lui. Mais il lui manque la consolation d'expirer entre les bras de son ami. M. de *Castra* étoit absent , & jamais

sa présence n'auroit été plus nécessaire à *M. de Belfunce*. Car dans ces momens extrêmes, l'âme conservant encore une activité qu'elle ne peut plus porter sur elle-même, s'élançe avec ardeur vers les objets de son amour; & ce sentiment est d'autant plus pur en elle qu'alors il y régne tout seul, & n'en partage plus l'empire avec l'intérêt personnel, & l'amour de la conservation. *M. de Belfunce* averti de sa fin, leva encore une fois les yeux, regarda autour de lui, & n'y voyant pas ce qu'il cherchoit il les referma soudain comme s'il donnoit le signal à la mort qui s'apprétoit à le frapper. Déjà les regrets avoient succédé aux allarmes, déjà le deuil étoit répandu parmi ceux qui l'envirounoient. *M. de Castra* arrive: en vain on veut l'arrêter en lui disant qu'il n'est plus tems; il s'élançe vers le lit de son ami; l'appelle avec des cris douloureux. La mort semble les entendre & lâcher sa proie. *M. de Belfunce* sort de l'agonie, où il étoit plongé depuis dix-huit heures: c'est vous que je revois, dit-il, que mon sort est changé! c'en est fait, je meurs content. A ces mots, il voit couler les larmes de son ami, il se sent serrer dans ses bras, il veut le serrer à son tour, il retrouve ses forces; l'amitié, cette douce consolation de son être en combat la destruction. *M. de Belfunce* paroît rappelé à la vie, l'espoir renaît, une joie timide & inquiète se répand dans sa maison. *M. de Castra* lui-même se flatte de le conserver. Mais, *M. de Belfunce* sentoit mieux son état. N'espérez rien, dit-il, mes jours sont consommés; la mort habite déjà dans mes entrailles: (i) je sens l'endroit où elle me frappe; ne lui opposons point une résistance inutile: mais tant que nous vivrons

(i) Il est mort d'une inflammation d'entrailles.

soyons dignes de vivre. Alors il employe le reste de ses momens à faire ses dernières dispositions. L'équité la plus parfaite y préside. A peine furent-elles consommées que le moment fatal. . . . Mais pourquoi nous retracer ces objets douloureux ? Nous avons perdu un Citoyen , un Guerrier , un Défenseur. Offrons-lui le tribut de nos larmes , sans doute il le mérite ; mais il a vécu avec gloire , & sa vie a été sans tache : mêlons donc quelques fleurs aux lauriers qui ornent sa tombe , & n'offensons pas sa mémoire par d'inutiles plaintes ; car celui-là seul est mort trop tôt qui a fini ses jours , sans les avoir rendus utiles à son pays.

*SUITE des Nouvelles Politiques
du II. Vol. de Janvier.*

De PARIS , le 30 Décembre 1763.

L Le Comte de Mailly , Chevalier des Ordres du Roi , Lieutenant Général de ses Armées , Gouverneur des Ville & Château de Dieppe , premier Ecuyer de Madame la Dauphine , se rendit , le 28 du mois dernier au Couvent des Peres Cordeliers , revêtu des marques des Ordres de Sa Majesté & précédé des sieurs Chendret , Hévaux , & Perseville , Huissier desdits Ordres , avec leur habit de Cérémonie. Il y présida , au nom du Roi , au Chapitre de Saint Michel , & reçut Chevaliers de cet Ordre , avec les Cérémonies accoutumées , le sieur Dunod de Charnage , Avocat au Parlement de Besançon , Ancien Vicomte Mayor & Lieutenant Général de la même Ville ; le sieur Guilloz Aubry , de l'Académie

Royale d'Architecture de la premiere Classe & Contrôleur des Bâtimens dépendans des Domaines de Sa Majesté; le sieur Mercier, ancien premier Echevin de Paris, & le sieur Babilie, Avocat au Parlement, ancien Echevin. Le sieur Boyer, Chevalier, Secrétaire de l'Ordre, avoit auparavant adressé à l'assemblée un Discours dans lequel il avoit fait l'éloge des nouveaux Chevaliers, & avoit fait mention des motifs qui ont déterminé Sa Majesté à leur accorder cette grace. Le Comte de Mailly, & les Chevaliers se rendirent ensuite en procession à l'Eglise, & y assisterent au Service qu'on y célèbre tous les ans, le premier Lundi de l'Avent, pour les Rois, les Princes & les Chevaliers décédés.

Le 24 du même mois, l'Académie Française s'assembla & nomma le sieur Marmontel pour remplir la place vacante par la mort du sieur de Bougainville.

On a publié ici deux Lettres Patentes du Roi. Les premieres, datées du 26 Octobre dernier, confirment le Collège de Fontenay-le-Comte, & l'union qui y a été faite du Prieuré de Rohan-Rohan; les secondes, du 16 Novembre, portent translation des Ecoles de la Faculté des Droits de l'Université de Paris sur la place de la nouvelle Eglise de Sainte Genevieve du Mont.

Le 3 de ce mois, l'Université tint son assemblée au Collège de LOUIS-LE-GRAND, & annonça pour l'année prochaine le prix d'Eloquence Latine fondé par le sieur Coignard, Secrétaire du Roi, & Conservateur des Hypothèques: ce prix doit avoir pour sujet: *Ubi viget virilis disciplina, ibi optima est juventutis institutio*. Le sieur Camié, Professeur au Collège de Lizieux, a été élu, le 16 de ce mois, Recteur de l'Université à la place du sieur Fourneau.

232 MERCURE DE FRANCE.

Le 22, l'Académie Française tint une séance publique pour la réception du sieur Marmontel. Le sieur Bignon répondit, en qualité de Directeur, au Discours du nouvel Académicien. La séance fut terminée par la lecture d'une Epître en vers du sieur Marmontel, *sur la force & la foiblesse de l'Esprit humain.*

Le trente-sixième tirage de la Loterie de l'Hôtel de Ville s'est fait, le 24 de ce mois, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au Numéro 64567 celui de vingt mille livres au Numéro 78669, & les deux de dix mille livres aux Numéros 70033 & 74726.

Le 5, on a tiré la Loterie de l'École Royale Militaire. Les Numéros sortis de la roue de fortune, sont, 2, 32, 36, 6, 90.

M A R I A G E S.

Le 10 du mois de Janvier, Joseph Durey, Marquis Duterrail, Maréchal des Camps & Armées du Roi, son Lieutenant Général du Verdunois, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Seigneur du Duché-Pairie de Damville, Baron de S. André, de la Rambandière, Neuville, Meliné, Mongon & autres lieux; épousa Marie Charlotte de Crussol de Montausier; elle est fille du Marquis de Crussol d'Uzès de Montausier & d'Elisabeth d'Aubusson la Feuillade, & sœur du Comte de Crussol de Montausier, Colonel du Régiment d'Orléans.

Le Marquis Duterrail est fils de Joseph Durey, Seigneur de Sauroy, Duterrail, du Duché-Pairie de Damville, de Martigni-le-Comte, de la Motte S. Jean, Digoin S. Valier, Montigni, Monnel, Beauvillier & autres lieux, Commandeur

honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis ; & de Marie Claire d'Estaing , Dame Duterrail Bayard.

La Bénédiction Nuptiale leur fut donnée par l'Abbé de Crussol S. Sulpice, Grand-Vicaire d'Angers, également parent des deux conjoints, dans la Paroisse de S. Sulpice.

Le Marquis Duterrail avoit épousé en premières noces, Marie Rosalie de Goësbriand, dont la mere étoit héritière de la seconde branche de la maison de Châtillon, & nièce du feu Duc de Châtillon, Gouverneur de Monseigneur le Dauphin.

Il a eu de sa première femme quatre enfans qui sont morts en bas âge.

Il avoit pour sœur, feue la Duchesse de Brisfac, première Dame de Mesdames Henriette & Adelaïde de France.

M O R T S.

Le Marquis Duplex, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Chevalier de l'Ordre du Roi, ci devant Commandant Général des Etablissmens François aux Indes Orientales, & Gouverneur de Ville & Forts de Pondichery, est mort ici le 10 Novembre.

René Benigue de Croizier - Sainte - Segraux, Maréchal de Camp, est mort à Chaumont en Bassigny le 17, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

L'Abbé Prevost, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre d'Ouvrages d'esprit & d'imagination, est mort, le 25, d'une attaque d'apoplexie, dont il a été frappé en allant à une Maison de Campagne qu'il avoit à quelques lieues de cette Capitale.

234 MERCURE DE FRANCE.

L'Abbé de Trudaine, Grand-Vicaire de Senlis ; Abbé de Preuilly, Ordre de Citéaux, Diocèse de Sens, & Prieur de Donas, Ordre de Saint Benoît, Diocèse d'Arras, est mort ici le 7 Décembre, âgé de trente-quatre ans. Son Abbaye de Preuilly a été donnée à l'Evêque de Dijon.

Louis Philippe de Rigaud, Comte de Vaudreuil, Lieutenant-Général des Armées Navales, Grand-Croix de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, est mort à Tours, âgé de soixante-douze ans.

Charles-Hyacinthe-Auguste le Mercrel de Chasteloger, Chef d'Escadre, est mort le 5 Décembre, âgé de soixante-cinq ans.

Ernest Louis Comte de Mortaigne, ancien Général de la Cavalerie de Sa Majesté Impériale Charles VII & son Chambellan, Lieutenant-Général des Armées du Roi, ancien Commandant en Chef dans les trois Evêchés de Lorraine & Inspecteur de Cavalerie, est mort ici le 15, dans la soixante-onzième année de son âge.

Louis Alexandre Comte de Damas mourut le 6 dans son Château de Crux en Nivernois, âgé de cinquante-sept ans.

Jean-Jacques du Deffand, Marquis de la Lande, ancien Colonel d'Infanterie & Lieutenant-Général de l'Orléanois, est mort dans ses Terres, le 13, âgé de soixante-sept ans.

Antoine de Lastic, Evêque de Comminges, nommé à l'Evêché de Châlons-sur Marne & à l'Abbaye de Moustier-en-Der, même Diocèse, est mort ici le 23, âgé de cinquante-quatre ans.

Claude-Jacques-César Marquis de Murat, ancien Colonel d'un Régiment d'Infanterie de son nom, est mort dans ses Terres au Pays du Maine, le 25.

NOUVELLES POLITIQUES
du mois de Février.

De STOCKHOLM, le 20 Décembre 1763.

L le Baron de Breteuil, Ambassadeur de France en cette Cour, a eu hier ses premières audiences de Leurs Majestés & de la Famille Royale.

De FRANCFORT, le 5 Janvier 1764.

Le Landgrave de Hesse-Cassel ayant résolu de rentrer dans le Corps du Cercle du Haut-Rhin comme-Membre de ce Corps, dont sa Maison s'étoit détachée depuis plusieurs années, a adressé à ce sujet une Lettre aux Etats du Cercle assemblés en cette Ville, par laquelle il leur fait part de ses intentions.

Il paroît ici un nouveau Mémoire dans lequel les faits qui ont donné lieu à la détention du Comte de Warrensleben sont rapportés avec des circonstances différentes de celles qui sont contenues dans l'Exposé qu'a fait publier à ce sujet la Régence de Hesse-Cassel. Suivant ce Mémoire, la Baronne de Goerz légua tout son bien pour établir dans sa maison de Hombourg un Chapitre de Dames Nobles, & nomma le Comte de Warrensleben Exécuteur de son Testament avec des pleins-pouvoirs illimités, ratifiant d'avance tout ce qu'il jugeroit à propos d'ordonner à ce sujet. L'Empereur confirma cette fondation & promit d'accorder sa protection au Chapitre. La Baronne de Goerz, que des sujets de mécontentement avoient déterminée à quitter la Hesse, exigea

236 MERCURE DE FRANCE.

du Comte de Wartenleben le serment de transférer ce Chapitre dans un autre Pays Protestant. Le 26 Décembre, elle remit un blanc-seing au Comte de Wartenleben pour revendiquer & emporter trois coffres qu'elle avoit laissés dans sa maison de Hombourg en Hesse. Le Comte de Wittgenstein, Colonel au service de France se chargea de les faire emporter : il arriva sur les lieux muni du blanc-seing que l'homme d'affaires de la Baronne reconnut & en vertu duquel on lui livra les coffres ; pendant qu'on les chargeoit sur une voiture, les Baillis de Hombourg survinrent & les firent enlever de force, sous prétexte que le plein-pouvoir étoit faux. La publication du Testament étant faite, la Ville de Francfort fit délivrer à l'Exécuteur Testamentaire tout ce qui se trouvoit dans la maison de la Baronne : celui-ci en fit faire un inventaire très-légal : il observa les mêmes formalités vis-à-vis de la Régence de Cassel & transporta publiquement une partie de ces effets à Mayence. Après neuf mois de délai, le Bailli de Hombourg rendit les trois coffres que le Comte de Wittgenstein avoit cachetés ; mais le Comte de Wartenleben éprouva plus de difficultés à Cassel au sujet de l'article du Testament qui porte que la défunte destine sa maison de Hombourg à l'érection du Chapitre au cas que le Landgrave veuille lui accorder les droits qui seront demandés par le Directeur ; sans néanmoins que cette disposition empêche l'Exécuteur Testamentaire de transférer ce Chapitre dans un autre endroit, s'il le juge convenable, & ôte aux Dames la liberté de pouvoir sortir du Pays quand elles pourront s'établir ailleurs plus avantageusement. Sur ce sujet, le Landgrave & la Régence ensuite, déclarèrent qu'on n'admettroit de cet article que

FEVRIER. 1764. 237

ce qui regardoit l'établissement à Hombourg, & que tout le reste étoit regardé comme nul. Enfin on exigea que le Comte se soumit à cet égard aux dispositions de Son Altesse Sérénissime, & qu'il lui rendit compte de son administration.

De ROME, le 21 Décembre 1763.

La Congrégation nommée pour examiner l'affaire de la double Election à l'Evêché de Liège, & composée des Cardinaux Cavalchini, Alexandre Albani, Colonna de Sciarra, Torrigiani, Rezzonico, Santuzzi, Corsini & Negroni, & des Prélats Antonelli & Mattei, s'assembla hier. Le Comte d'Outremont ayant réuni en sa faveur la pluralité des suffrages, son élection fut confirmée.

De GENES, le 26 Décembre 1763.

On a appris de Corse, ces jours derniers, que Paschal Paoli s'étoit rendu maître de Calensana, & qu'il avoit fait arrêter & transporter dans un Convent de Moines l'Evêque de ce Bourg.

F R A N C E.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De VERSAILLES, le 28 Septembre 1763.

La Roi a nommé l'Abbé de Juigné, Agent Général du Clergé, à l'Evêché de Châlons-sur-Marne, & lui a donné en même temps l'Abbaye de Montier-en-Der.

La suite des Nouvelles Politiques au Mercure prochain.

A V I S.

PAR Brevet & Privilège confirmé par 2 Arrêts du Parlement, du 17 Mai & 4 Décembre 1747, Mlle *DESMOULINS* & feu sa mere, ont depuis plus de soixante ans continué de composer & distribuer la Pâte de Guimauve & Suc de Réglisse sans sucre, pour toutes les maladies du Poumon, Toux, Rhume, Asthme, Fluxions de Poitrine, &c. avec l'approbation de MM. les premiers Médecins du Roi, & de la Faculté de Paris, lesquels s'en servent eux-mêmes, & en ordonnent l'usage à leurs Malades. Quoique les Contrefaiseurs desdites Pâte & Sucre, disent que Mlle *DESMOULINS* leur a vendu son secret, elle prouvera que l'envie & la jalousie ont pû seules leur faire débiter ces mensonges, & qu'elles n'ont communiqué leur secret à personne. Lesdites Pâte & Sucre ne se gâtent point, peuvent se transporter par-tout sans rien perdre de leur qualité. Leur prix est de 8 liv. la livre. Mlle *DESMOULINS* demeure toujours rue du Cimetiere S. André des Arts, la premiere porte carrée à droite, en sortant du Cloître, chez Mlle Charmeton, au deuxieme.

 A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Mercure du mois de Février 1764, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 31 Janvier 1764.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ARTICLE PREMIER.

L ETTRE à M. <i>De la Place</i> , Auteur du Mercure.	Pag. 5
ENVOI des Jeux d'Enfans à Mde <i>de Cyp....</i>	9
ENVOI de mes Poëmes, &c.	10
VERS à Mde **.	<i>ibid.</i>
LETTRE mêlée de Vers & de Prose, à M. <i>Vernet</i> , Peintre du Roi.	11
ÉPIÏRE à M. L.***.	16
SUITE des Péris & des Nérís, ou l'Amour comme on le mène, <i>Conte.</i>	25
IPHIS & Anaxarette, <i>Romance tirée des Mé-</i> <i>ram. d'Ovide</i> , à Mlle <i>de H....</i>	54
A Mde la Marquise de <i>Choiseul</i> , sur le re- tour de M son fils.	56
VERS à Mlle C. . . . à Nantes.	<i>ibid.</i>
ÉTRENNES Pastorales.	57
ÉPIGRAMME.	59
LETTRES d'un jeune homme.	60
QUATRAIN pour être mis au bas de la belle Statue de M. de <i>Sully</i> .	68
VERS sur la mort de M. l'Abbé <i>Prévost</i> .	69
ÉPIGRAMMES.	70
MADRIGAL.	71
ÉNIGMES.	72
LOGOGYPHES.	73
CHANSON.	74

240 MERCURE DE FRANCE.

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- DISSERTATION historique & critique sur la
Vie de Don *Isaac Abarbanél*, Juif Portu-
gais. Par *M. de Boissy*. 77
- Les plaisirs d'un jour, ou la Journée d'une
Provinciale à Paris. 105
- ABRÉGÉ de l'Histoire Grecque, &c. par *M.*
d'Alletz. 107
- HISTOIRE des Philosophes modernes, par
M. Saverien. 112
- DISCOURS prononcé dans l'Académie Fran-
çoise, à la réception de *M. Marmontel*. 114
- ANNONCES de Livres. 125 & suiv.

ARTICLE III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

- SÉANCE publique de l'Académie Royale des
Belles-Lettres de CAEN. 148

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

- MUSIQUE. 162
- GRAVURE. 166

ART. V. SPECTACLES.

- SUITE des Spectacles de la Cour à Versailles. 169
- COMÉDIE Française. 197
- COMÉDIE Italienne. 199

SUPPLÉMENT aux Pièces Fugitives.

- ÉLOGE historique & militaire de *M. le*
Vicomte de Belsunce. 207

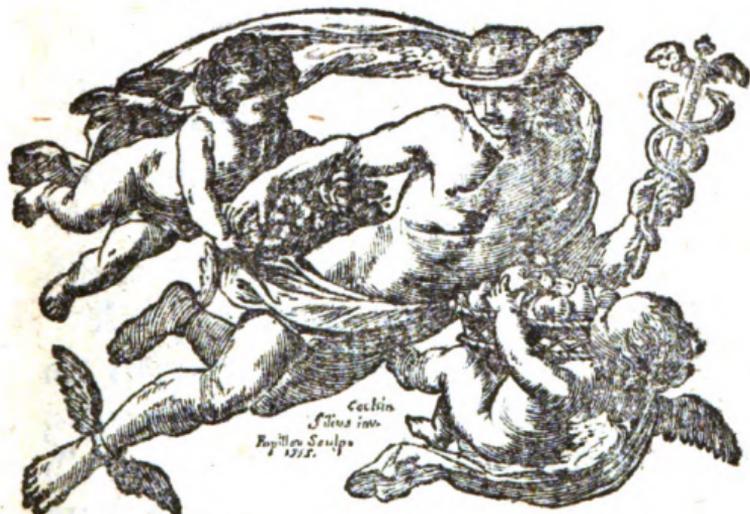
- ART. VI. Nouvelles Politiques. 230

- AVIS. 233

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY,
rue & vis-à-vis la Comédie Française.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
M A R S. 1764.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S,

Cheez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Française.
PRAULT, quai de Conti.
DU CHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, rue Saint Jacques.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

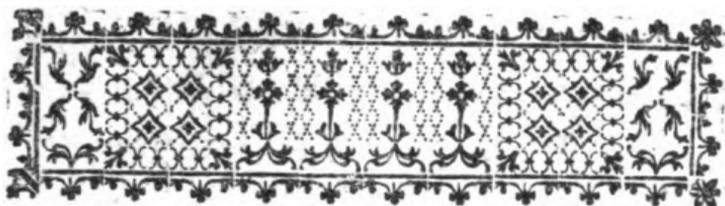
Les Libraires des provinces ou des pays étrangers , qui voudront faire venir le Mercure , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis , resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

Le Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux , par M. DE LA PLACE , se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format , le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année. Il y en a jusqu'à présent cent quatre vol. Une Table générale, rangée par ordre des Matières, se trouve à la fin du soixante-douzième.



MERCURE DE FRANCE.

M A R S. 1764.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*SUITE de l'Histoire raisonnée des
Discours de CICÉRON.*

*Premier, second & troisième Discours
contre la LOI AGRAIRE, proposée
par SERVILIUS RULLUS, Tribun
du Peuple.*

LES entreprises des mauvais Citoyens
contre l'Etat. ne sont jamais plus dan-

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

gereuses , que quand ils ont l'adresse de les couvrir du prétexte spécieux du bien public. Le Peuple toujours esclave de quiconque sçait le flatter , se prévient en leur faveur ; il adore en eux les pères de la Patrie ; & les vrais patriotes qui voient le mal, qui voudroient l'empêcher , sont toujours arrêtés quand ils veulent y apporter remède. L'Histoire des trois Discours de *Cicéron* contre la *Loi Agraire* , prononcés, le premier dans le *Sénat* , les deux autres devant le *Peuple* , est une preuve des difficultés que trouvent les plus grands hommes à ramener les esprits prévenus.

Ceux à qui l'Histoire Romaine est un peu familière , sçavent que la proposition de cette Loi fameuse fut souvent une cause & presque toujours un prétexte de division entre le Sénat & le Corps des Patriciens qui ne voulurent jamais y entendre , & le Peuple animé par ses Tribuns qui n'avoit rien tant à cœur que de la faire recevoir.

Le premier des Magistrats qui en conçut le projet , *Servilius Rullus*, étoit un de ces hommes hardis & entreprenans, qui avec un génie médiocre , des vues superficielles & un fond inépuisable de témérité , se croient capables de faire

de grandes choses. Né dans une famille Plébéienne, il fut élevé dans les principes de cette haine ordinaire à tous les Membres de ce Corps contre l'autre. La puissance du Peuple n'éclatoit jamais davantage que lorsqu'un seul mot (a) prononcé par ses Tribuns, arrêtoit ou suspendoit les arrêts & les délibérations du Sénat. Jaloux de jouir de cette prérogative unique dans l'Etat, *Rullus* n'oublia rien pour parvenir à cette dignité. Revêtu de l'emploi de Tribun du Peuple, l'objet, de tous ses vœux, il ne tarda pas à éprouver jusqu'où pouvoit aller son pouvoir.

Chaque siècle a produit ses foux & ses folies. Eh combien le nôtre n'en a-t-il pas fourni de preuves !... Quoiqu'il en soit, *Rullus* embrassa avec ardeur la proposition de partager également les fonds de terre entre tous les Membres de la République ; idée ridicule & dangereuse, qui en ruinant les fortunes des Citoyens, détruisoit le Commerce, affoiblissoit les ressources de l'Etat, & l'anéantissoit lui-même.

Cicéron, & avec lui tous les gens sensés, sentirent bientôt toutes les suites

(a) VETO.

8 MERCURE DE FRANCE.

fâcheuses qu'alloit avoir la loi proposée par *Rullus* si on l'acceptoit. Les Magistrats observoient alors la coutume d'aller en grande pompe & suivis d'un cortége nombreux sacrifier au Capitole le premier jour de Janvier de chaque année. Cette cérémonie religieuse achevée, le Sénat s'assembloit, & ceux qui avoient quelque nouveauté à proposer au Peuple, venoient en faire part aux *Pères Conscripts*, comme on les appelloit alors. *Rullus* s'y trouva : son projet excita l'indignation publique. Chacun jetta les yeux sur *Cicéron*, l'interprète ordinaire de tous les sentimens dans les grandes occasions. Ce fut alors qu'il prononça son premier discours contre la *Loi Agraire*, chef-d'œuvre d'élégance & de philosophie, où il prouve avec autant d'éloquence que de solidité, que recevoir le projet du Tribun c'étoit épuiser le trésor public, abolir les tributs, bouleverser les fortunes des particuliers, enlever en un mot à l'Empire Romain tous les moyens de faire la guerre avec gloire, & de jouir avec tranquillité des fruits de la paix.

Terrassé par les raisons convaincantes de notre Orateur, *Rullus* ne renonça pourtant pas à l'espérance de faire re-

cevoir sa Loi ; il crut que l'impudence & l'opiniâtreté suppleroient aux raisons. Le Peuple fut assemblé plusieurs fois ; & l'affaire mise en délibération : *Cicéron* ne crut pas devoir se taire. C'est dans ces circonstances qu'il prononça devant le peuple ses deux autres discours. La gloire dont il se couvrit en ramenant à son avis une multitude prévenue & aveuglée, fait mieux l'éloge de ces deux pièces & de leur illustre Auteur que tout ce que j'en pourrois dire ici.

ODE A LA PEINTURE.

Omnia transformat sese in miracula rerum;

Virg. Georg. Lib. 4.

Toi que la main de l'industrie
Grava sur l'aîle du hazard ,
Peinture, heureux fruit du génie ;
Éclatante fille de l'art ,
Que ton temple s'ouvre à ma vue !
Mon esprit parcourt l'étendue
Où brillent tes traits créateurs ;
Peins-moi ce que je dois décrire ,
Et surtout répands sur ma lyre
L'éclat pompeux de tes couleurs.

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Sous tes pinceaux que voit-je éclore
Quel feu, quelle rapidité !
L'ombre s'imprime, se colore,
Et se change en réalité.
Quel prodige anime la toile ?
L'Univers entier se dévoile,
Tout se renouvelle à mes yeux :
Ton crayon avec énergie
Crée, rassemble, vivifie :
J'embrasse les temps & les lieux.

L'éclat, la force, l'élégance,
La douceur, les grâces, l'amour,
Par une heureuse concurrence
Décorent ton front tour-à-tour.
Ils vont par ton ordre suprême
Au sein de la Nature même,
Ravir le germe des couleurs
Dont le précieux assemblage
Nous présente une vive image
De ses traits les plus enchanteurs.

Ton crayon enchaîne l'espace,
Et par ses sublimes effets,
Sur une légère surface,
Trace & réunit les objets.
Mais que vois-je ? ta main hardie
Porte les couleurs & la vie
Dans le sombre abîme du Temps ;

Arbitre de la Renommée ,
 Tu viens , à la Terre étonnée ,
 Montrer ses anciens Habitans.

Par le charme de tes images ,
 Les lieux , les Peuples & les arts ,
 Perpétués dans tes Ouvrages ,
 Se succèdent à mes regards :
 Tout renaît , & , par toi , les hommes ,
 Retraçant au temps où nous sommes ,
 Leurs Loix , leurs usages , leurs mœurs ,
 Ont sur tes aîles fortunées ,
 Franchi le torrent des années ,
 Pour revivre dans tes couleurs.

Que la plus profonde ignorance
 S'éclaire de ton feu divin :
 Le langage de l'évidence
 Frappe , instruit , tout le genre humain.
 Qu'à tes progrès tout s'intéresse.
 Ah ! qu'à juste titre la Grèce
 Voulut ennoblir tes pinceaux ,
 Quand , vainqueur des bornes de l'âge ,
 Ton art , honorant le courage ,
 Immortalisoit ses Héros !

C'est lui dont le souffle rapide ,
 Rassemblant les mânes épars ,
 Ranime une Armée intrépide ,

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

A l'ombre de ses étendarts :
Qui nous peint le Dieu des barailles ,
Le fer , le sang , les funérailles ,
Que suit le char de la terreur ;
Là des ruines entassées ,
Plus loin des Cités embrasées ,
Le feu , le carnage & l'horreur.

Mais quoi , le spectacle du monde
N'est-il que celui de nos maux ?
O peinture ! ô source féconde ,
N'as-tu pas des plus doux pinceaux ?
Quand , par une amoureuse adresse ,
La main même de la tendresse
Eut ébauché tes premiers traits ,
Ne vit-on pas celles des grâces ,
Colorant ses aimables traces ,
Hâter le cours de tes progrès ?

Rivale-en tout de la Nature ,
Ce qu'elle enfante de plus beau :
Comme par une glace pure ,
Est répété par ton pinceau :
Ton art , comme elle inépuisable ,
Me trace une figure aimable ,
Et des objets moins incertains :
La ressemblance est consommée ;
Mon œil dans leur ombre animée ,
Voit & distingue les humains.

Partout tes couleurs adoucies
 Arrêtent mon cœur & mes yeux.
 Paroissez, images chéries,
 Qui me retracez mes ayeux.
 C'est à toi, divine Peinture,
 A m'en conserver la figure,
 L'air, l'abord & les propres traits :
 Ils revivent dans tes ouvrages
 Quand le cours rapide des âges
 Nous les a ravis pour jamais.

Un nouvel éclat t'environne,
 L'agrément prépare tes fleurs ;
 L'amour, pour former ta couronne ;
 S'exerce à broyer tes couleurs,
 Nous peint les champs & la fougère ;
 Et dans les yeux d'une Bergère,
 Gravant l'empreinte des plaisirs,
 Trace avec un crayon de flâme,
 Le cœur, les mouvemens de l'âme.
 Et l'image de ses desirs.

Tu me peins un séjour champêtre ;
 La fraîcheur & l'émail des Prés :
 Le jour qui me semble renaître,
 En développe les beautés :
 J'entrevois les grâces de *Flore* ;
 Le pinceau vermeil de l'*Aurore*.
 Trace la route du Soleil....

14 **MERCURE DE FRANCE.**

Non , ce n'est plus une peinture :
C'est l'air , la terre , la Nature
Dans leur plus brillant appareil.

Un objet frappant , mais funébre ,
Vient encore s'offrir à nous.

Quel pinceau , quelle main célèbre
Peint les élémens en courroux ?

La mer , entr'ouvrant ses abîmes ,
Engloutit ses pâles victimes

Je tremble à l'aspect de leur sort.

Je crois voir... je vois leur naufrage ,
Les vents , les vagues , le rivage ,
L'orage , la foudre & la mort !

C'est ainsi que ton art sublime ,
Sous un coloris enchanteur ,

A ton gré me frappe & m'imprime
L'amour , la crainte ou la terreur.

Partout le feu de tes ouvrages
Me réalise tes images ;

Je me transporte en tous les lieux :

Ton flambeau m'éclaire & m'enflâme ;

Mon esprit , mon cœur & mon âme :

Ont pris la place de mes yeux.

Par M. B.

A Mlle ARNOULT.

O vous qui d'une âme sensible
 Joignez l'inimitable accent
 Au charme d'une voix & touchante & flexible !
 Vous dont tout est intéressant,
 Des Syrènes, *Arnoult*, vous passez les merveilles ;
 Et pour sauver son cœur d'un charme impérieux,
 Vainement comme *Ulyssé* on bouche ses oreilles,
 Si l'on ne ferme encor les yeux.

Par l'un des Dominicains.

M A D R I G A L.

L E triste hymen voulut unir un jour
 Sa destinée à celle de *Lisette*.
 Mais il falloit l'obtenir de l'amour,
 Qui mit néant au bas de la requête.
 Le pauvre Hymen en parut désolé.
 J'en suis fâché, lui dit l'enfant aîlé ;
 Mais à *Lisette* il ne faut plus prétendre ;
 D'un autre amant elle a reçu la foi :
 Elle est d'ailleurs & trop belle & trop tendre,
 Pour être à vous : je la garde pour moi.

Par M. LEGIER.

*VERS en réponse à d'autres , où une
Dame étoit comparée à l'AURÔRE,
& son Epoux à TITON.*

C'est lui qui répond.

IL vous a plû de m'appeller du nom
Qu'eut autrefois le mari de l'*Aurore*.
Seigneur Abbé , ce beau titre m'honore :
Mais grand merci de la comparaison :
Point ne voudrois ressembler à *Titon*.
Ainsi que moi connoissez l'avanture
Du jeune époux de la tendre *Procris*. . .
Vraiment pour moi je trouve heureux l'augure !
Et ne veux être immortel à ce prix.

Par le même.

*COUPLET à Mde la Marquise de L. . .
sur un reproche fait à l'Auteur.*

JUSQU'ICI j'ai craint la Raison,
Et j'étois excusable ;
Mais *Eglé* trouve la façon
De nous la rendre aimable.

Sans le pouvoir de ses attraits,
 Je serois raisonnable.
 Je deviens plus fou que jamais,
 Et je suis pardonnable.

Par M. le Comte de Vo.. Capitaine de Cavalerie.

*VERS à un Officier fort estimé, dont
 la taille est peu avantageuse.*

PA R un caprice, la Nature
 Sans proportion le forma ;
 La plus grande âme elle plaça
 Dans un corps fait en mignature.....
 Elle y doit être à la torture.

Par le même.

M A D R I G A L.

POUR s'amuser, les Dieux un jour
 Dirent entr'eux : formons la plus belle âme
 Qui se soit vue au terrestre séjour,
 Et nous la donnerons à la plus belle femme.
 Bon ! dit *Jupin*, ce chef-d'œuvre est là-bas,
 Et pour le créer seul, je fus assez habile.
 Eh ! vraiment, nous n'y pensions pas,
 C'est la charmante D.....

FEUTRY.

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

C O N T E ,

Qui n'en est pas un.

DANS un de ces Châteaux charmans, voisins de la rapide Loire, *Fatime* depuis quelques années voyoit naître & finir le jour dans le sein de la plus douce tranquillité. Une mère qu'elle adoroit, & à qui elle devoit seule la plus parfaite éducation, & tous les plaisirs qu'une heureuse aisance procure, partageoient les premiers jours de son printemps.

La jeunesse & la beauté de *Fatime* étoient ses moindres charmes; mille grâces réunies dans toute sa personne; des connoissances au-delà des bonnes ordinaires; une douceur, une aménité, une franchise inaltérable dans le caractère, formoient un ensemble de perfections qui lui concilioient tous les suffrages. *Fatime* n'ignoroit pourtant pas le pouvoir de ses charmes; on lui avoit dit mille fois qu'elle étoit belle: mais ces hommages souvent mal amenés, &

prèsque toujours monotônes n'avoient pas plus touché son cœur, que flatté son amour-propre. Ennemie de l'ombre même de la coquetterie, *Fatime* ne cachoit point le peu d'impression que faisoit sur son cœur, cette foule de Vers, de Madrigaux, de Chançons, de Bouquets, & de tous ces autres petits hommages, où l'esprit & le désir de plaire ont communément plus de part, que le sentiment. Aucun de ses admirateurs ne paroissoit être, & n'étoit en effet préféré: tous ne pouvoient qu'applaudir à la beauté de son âme; tous ne chantoient à l'envi, que ses attraits & les grâces, qui accompagnoient ses moindres démarches.

Fatime se flattoit enfin de ne jamais connoître l'amour: contente de l'admiration qu'elle faisoit naître; enchantée de l'encens qu'elle recevoit de tous les êtres sensibles, son âme ne se formoit l'image d'aucun autre bonheur; lorsque *Alcidor* jeune, aimable & modeste lui fut présenté comme le fils d'une amie chérie de sa mère. Ce titre qui le mit à portée de voir souvent *Fatime*, les éclaira bientôt sur leur mérite mutuel; & l'uniformité de leurs connoissances, de leurs goûts, de leurs

20 MERCURE DE FRANCE.

sentimens , ne fit que resserrer de plus en plus des nœuds qui ne leur parurent être d'abord que l'ouvrage d'une tendre & simple amitié.

Un sentiment plus vif , que tous ceux qui l'avoient agitée jusqu'alors , ne permit bien - tot plus à *Fatime* de se dissimuler à elle même toute la préférence qu'elle accorderoit à *Alcidor* sur ses autres amans. Mais loin d'être effrayée d'un sentiment si nouveau pour elle , *Fatime* s'y livra avec d'autant plus de confiance , qu'elle en jugeoit l'effet moins dangereux. Ces jeunes amans , (car ils l'étoient en effet sans le sçavoir) vécutent assez longtems dans cette douce sécurité ; rien ne troubloit leur union ; chaque instant au contraire sembloit la resserrer : les goûts, les plaisirs de *Fatime* étoient toujours ceux d'*Alcidor*, un serin étoit pour lui l'objet le plus intéressant : c'étoit l'élève de *Fatime* ; & il ne quitta l'oiseau qu'après lui avoir appris l'air , qu'il sçavoit plaire le mieux à cette aimable fille. *Petit - fils* ne fut plus un Serin ordinaire ; il devint , grace aux soins d'*Alcidor* , le plus charmant de tous les êtres de son espèce . . . chaque jour *Fatime* s'embellissoit de mille fleurs nouvelles qu'*Alcidor* avoit soin

de lui faire remettre ; quelques vers accompagnaient souvent ces nouveaux hommages. . . . Le couplet suivant fera moins juger des talens Poétiques d'*Alcidor*, que du sentiment qui les lui inspiroit.

* A I R.

Fleurs , qui de l'heureux Printemps
 Nous offrez la douce image,
 Aux attraits les plus charmans
 Allez rendre votre hommage ;
 Embellissez le sein
 De celle que j'adore ,
 A l'éclat de son tein
 Joignez le vôtre encore !

Mille galanteries de ce genre décélérent bientôt aux yeux de *Fatime*, *Alcidor* & son amant Un retour cruel qu'elle fit sur elle-même ; un examen profond de la situation actuelle de son cœur , tout lui fit connoître que ce qu'elle ne croyoit d'abord qu'une simple préférence , étoit un sentiment beaucoup plus vif , infiniment plus tendre. Allarmée d'une découverte que

* Ce Couplet peut se chanter sur l'Air : J'aime une ingrate Beauté , &c.

22 MERCURE DE FRANCE.

son peu d'expérience lui faisoit paroître plus inquiétante encore, *Fatime* se déterminà à fuir tout ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir d'*Alcidor. Petit-fils*, ne repose plus sur son sein d'albâtre ; ses lèvres ravissantes ne pressent plus le petit bec de l'animal charmant ; les cheveux de *Fatime* ne sont plus ornés des fleurs d'*Alcidor* ; sa voix cesse d'exprimer les chansons délicieuses que cet amant lui avoit apprises : enfin *Fatime* livrée à la mélancolie , craint jusqu'au nom même de l'Amour !

Alcidor, étoit encore trop jeune pour pénétrer bien clairement les raisons d'un pareil changement ; cependant la mélancolie de *Fatime* augmente chaque jour ; cette gaîté charmante , le véritable fond de son caractère , est remplacé par des inquiétudes que rien ne peut calmer.

Ces deux amans enfin se fuyoient machinalement ; chacun d'eux se flattoit , ou du moins s'efforçoit de vaincre un penchant qu'ils ne pouvoient plus se cacher.

Un petit bois voisin du Château où le hazard les conduisit tous deux , leur facilita l'occasion de s'expliquer sur leur situation mutuelle : on présume

quel dut être leur embarras réciproque , & surtout celui de *Fatime*. Tous deux baissent les yeux , rougissent , tous deux restent muets. *Alcidor* cependant qui se rassure par degrés , ose en balbutiant , demander à son amante , quelle peut être la cause du changement dont elle le voit gémir ?... Arrêtez ! s'écria *Fatime* , vous devez le sçavoir ; vous le sçavez ; j'en suis certaine. . . . Mais , ou rompons dès à présent ; résolvez-vous à ne me voir jamais ; ou jurez-moi que plus digne de mon estime, vous imitez mes efforts pour vaincre des sentimens dont les suites m'effrayent . . . ne soyons plus l'un à l'autre que ce que nous étions lorsque nous nous sommes connus ; lorsqu'avec moins de familiarité , nous jouissions sans trouble & sans remords , du plaisir de nous voir , & de nous entretenir.... C'est un ami que je cherchois , que j'avois cru trouver en vous. Bornez-vous à ce titre ; ou renoncez à me revoir jamais.

Oui ! je vous le promets , cruelle ; s'écrie le tremblant *Alcidor* , en tombant aux pieds de *Fatime*. . . . quelque malheureux que je sois . . . du moins je vous verrai . . . Oui , *Fatime* , rassurez-vous : votre amant ; que dis-je , votre

24 MERCURE DE FRANCE.

ami ne connoît rien qui puisse l'éffrayer ; dès qu'il s'agira de vous plaire... Oui ! je vous cacherai les traces mêmes de mes pleurs... Vous redoutez l'Amour ? je ne sçaurois absolument vous condamner ; nous dépendons tous deux de nos parens. Mais si vous connoissiez.... N'importe ! je ne veux point troubler votre repos... je sçaurai tellement me contraindre , que jamais mon Amour... non , jamais (du moins sans votre aveu) ne paroîtra , n'éclatera. ... Cessez donc d'en parler, interrompit vivement *Fatime* ; est-ce à nous , est-ce à notre âge qu'il est permis de s'y livrer ? Nous , que peut-être nos parens ont déjà destinés à des alliances contraires ? ... *Alcidor* , vous serez toujours mon ami ; je vous jure une estime ... Une estime ! (reprit *Alcidor*) une estime ? quoi *Fatime* oublie-t-elle déjà , que l'amitié la plus tendre ? ... Non , je n'oublie rien (lui dit en souriant *Fatime* ,) songez à vos promesses ; & soyez toujours sûr des miennes.

Ces deux amans très - contents l'un de l'autre , tout en se félicitant de leur nouvelle résolution , reprirent bientôt leur première gaité & par conséquent leurs premiers plaisirs.

Pett.

Petit-fils ne prononça plus que rarement , *Je vous aime* , qu'*Alcidor* , avoit eu tant de plaisir à lui apprendre. En cessant de le lui répéter , le petit animal cessa de le dire , ou du moins , c'étoit si foiblement !... si foiblement !... que bientôt *Fatime* ne l'entendit plus. *Alcidor* lui présentoit souvent des fleurs ; mais la main de l'Amant ne se remarquoit plus dans le choix , dans le goût , dans la variété de leur mélange ; ses vers même ne célébroient plus que les prétendus charmes que pouvoit offrir une simple amitié , souvent même l'indifférence : temoins ceux-ci dont *Fatime* affecta de faire la Musique.

* A I R.

Amour , je brave ta puissance ,

Que l'indifférence

A d'attraits !...

Non , non , je n'aimerai jamais ,

Et je ne crains point ta vengeance :

Garde tes traits ,

Ils sont sans effets

Sur mon âme !...

* Ces paroles se peuvent chanter sur cet Air si connu d'un ancien Opéra : L'Amour est un Enfant timide , la sévérité lui fait peur , &c.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Non , non , je n'éprouverai jamais,

Non jamais

Je n'éprouverai ta flamme.

Le souvenir de leurs sermens les contint quelque temps dans les bornes qu'ils s'étoient prescrites. Mais chaque jour altéroit ce souvenir : l'Amour sous le masque de l'amitié , ne s'insinuoit que d'autant plus dans leur cœur ; & chaque effort qu'ils croyoient faire , pour l'en éloigner , ne l'en rapprochoit que davantage.

Fatime ne trouva bientôt plus de goût , plus de finesse dans des Chansons qui ne peignoient que les charmes imaginaires d'une froide indifférence. Les bouquets que lui offroit *Alcidor* , cessèrent de la flatter. Déjà l'ennui s'empara de son âme : déjà l'incarnat de son teint exprime par son altération , le trouble & l'inquiétude de son cœur ! ...

Alcidor insensiblement entraîné par le charme irrésistible d'un pouvoir enchanteur qu'il ne lui est plus permis de combattre , redevint par degrés plus tendre , plus attentif , plus aimable encore qu'il ne l'avoit été ; *Petit-fils* , redit avec plus de charmes que jamais , *je vous aime* ; *Fatime* se trouva de jour

en jour moins triste : tous deux enfin , sans presque s'en appercevoir , en cessant de combattre un penchant qui les forçoit de se livrer de bonne foi à leur tendresse mutuelle , cessèrent de rougir du peu de succès de leur première résolution , & s'affermirent intérieurement dans celle de s'aimer toujours.

La tendre *Fatime* , sans manquer à ce que la sagesse la plus austère lui pouvoit prescrire , laissoit quelquefois entrevoir à son amant une partie des sentimens dont son cœur étoit rempli. Momens délicieux ! . . *Alcidor* , moins contraint , plus vif , plus pénétré de son bonheur , ne laissoit échapper aucune occasion de mieux prouver toute la tendre vivacité de sa flame. Ce fut sans doute dans un de ces instans précieux , qu'*Alcidor* fit les couplets que voici.

A I R.

Le jeune Objet que j'adore ,
 Sans exiger de retour ,
 Est plus charmante que *Flore*
 Et plus belle que l'*Amonr* ! . .
 Si *Pâris* eût vû ses charmes ,
Vénus n'eût point eu le prix
 B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Son cœur en rendant les armes
Eût couronné mon *Iris*.

De sa gorge ravissante
Rien n'égale la blancheur ;
De la rose encor naissante
Sa bouche offre la fraîcheur.
Dans tous les cœurs elle inspire
Mille desirs, mille feux ;
Et mon *Iris* d'un sous-rire,
Peut captiver tous les Dieux.

Quand *Iris* dans nos bocages
Vient répéter mes chansons,
Les oiseaux par leurs ramages
Tâchent d'imiter ses sons ;
L'Onde par un doux murmure ;
Semble exprimer sa gaité!...
Tout enfin dans la Nature,
Rend hommage à sa beauté.

Mais ces instans délicieux, ce bonheur pur & ravissant, dont s'enivroient leurs âmes devoit bientôt éprouver un revers, dont la rigueur leur seroit d'autant plus sensible, qu'ils croioient moins devoir le redouter.

Un jour que *Fatime* sembloit répéter avec plus d'attendrissement, que de

coutume, un air charmant qu'*Alcidor* venoit de lui apprendre... Que signifie, lui dit sa mere, cette vive expression de sentimens que je remarque depuis peu dans votre façon de chanter? cette molesse dans les inflexions, & cette espèce de délire où je ne reconnois plus ma fille?... Parlez *Fatime*: ouvrez votre âme à votre mère; voyez toujours en elle votre amie; ou craignez d'être moins digne d'être la sienne.

Fatime, à ces mots, tombe aux pieds d'*Araminte*; le trouble de ses yeux, la pâleur qui succède aux roses de son teint, tout peint à cette mère la beauté, la franchise & la sensibilité de l'âme de sa fille. *Fatime* n'a point recours au mensonge pour lui voiler ses nouveaux sentimens: la plus légère excuse seroit criminelle à ses yeux; elle avoue en pleurant sa foiblesse, & n'en déguise ni l'origine ni les progrès. Ce n'est que pour en obtenir le pardon, qu'elle reconnoît toute son imprudence; que pour mériter de nouveau l'indulgence & la tendresse de sa mère; que pour recevoir d'elle enfin les conseils dont elle sent toute l'importance & la nécessité. *Araminte*, qui dès long-temps s'étoit apperçue des progrès d'une pas-

30 MERCURE DE FRANCE.

sion qu'elle desiroit de rendre heureuse , & qui n'avoit d'autre but, que de s'assurer du fond qu'il étoit possible de faire sur la constance & la solidité des feux de ces jeunes amans ; *Araminte* emportée par le sentiment , tombe à son tour dans les bras de sa fille , la presse contre son sein , mêle ses larmes aux siennes , & ne fait plus mystere du plaisir que lui fait l'Amour d'*Alcidor*.

Ma fille , ajouta-t-elle , *Alcidor* , est un parti convenable pour vous : mais les hommes n'affectent que trop souvent des passions qu'ils ne ressentent point ; la plupart cèdent à l'attrait du plaisir , ou à ce goût d'intrigue & de séduction qui les domine presque tous. Quels garants avez-vous de la candeur , de la durée des sentimens de votre amant ? Ah ! ma mère , tout me répond de la franchise & de la tendresse d'*Alcidor* . . . A la bonne heure (reprit la mère) : mais laissez-moi le plaisir de m'en convaincre par moi-même ; cette précaution est aussi nécessaire à mes desseins , qu'indispensable pour assurer votre bonheur. J'exige même que vous me secondiez ; que rejetant sur mes ordres absolus , le froid , l'indifférence même que vous affecterez désormais

pour lui , vous me mettiez à portée de connoître & d'appercevoir tout le fond du caractère d'*Alcidor* *Fatime* se sent-elle assez de fermeté pour se conduire de façon à ne pas déconcerter les vues de sa mère ? ... Ah Madame (s'écria-t-elle) pourriez - vous me soupçonner de manquer jamais d'obéissance à vos ordres ? ... *Araminte* par les caresses les plus tendres, se hâta de rassurer sa fille ; & ces épanchemens de la tendresse la plus pure arrêterent un nouveau déluge de larmes que la tendre *Fatime* alloit verser.

Alcidor cherchoit avec trop de soin l'occasion de revoir son amante , pour ne pas bientôt la rencontrer.

Elle sortoit d'avec sa mère : les traces de ses larmes , sa pâleur , une agitation que la vue d'*Alcidor* ne pouvoit qu'augmenter encore , firent sur l'âme de cet amant l'impression la plus vive & la plus douloureuse. Que vois-je ? dit-il , en tombant à ses pieds , *Fatime* pleure & m'en cache la cause ! . . . elle me fuit & craint mes regards mêmes ? ah , malheureux ! je suis perdu

Fatime en effet vouloit fuir ; & son cœur gémissoit de la douleur qu'elle causoit à son amant : mais la promesse

32 MERCURE DE FRANCE.

qu'elle venoit de faire à sa mère , lui donnant de nouvelles forces ; Ah ! laisse-moi , s'écria-t-elle : des ordres que je respecterai toujours , ne me permettent plus ! . . . N'achevez pas , perfide , s'écria *Alcidor* , le désespoir peint dans les yeux ; n'achevez pas de m'annoncer la mort.. Quel changement , grand Dieu ! Ciel , est-ce au moment où je venois vous apprendre avec transport , la mort d'un oncle dont la fortune ajoute immensément à la mienne ? Est-ce au moment où je commençois à me croire plus digne de *Fatime* & de l'aveu de sa mère , que je dois voir mes vœux & mon plus cher espoir trahis ? . . . Eh bien , je périrai ; oui ! je périrai , cruelle : mais craignez ; que dis-je ? tremblez pour les jours de l'heureux rival que sans doute vous me préférez . . . Est-ce *Alcidor* que j'entends ? est-ce lui , (dit en soupirant *Fatime* ,) qui m'ose reprocher une noirceur dont je fus toujours incapable ?.. Dieu ! si mon cœur pouvoit s'ouvrir à lui. Ah ! pardonne , digne & belle *Fatime* , pardonne à la douleur qui transportoit le plus sincère amant ! . . . Non , non , ton âme fut toujours trop vraie , trop pleine de la divinité dont elle est l'image , pour connoître un instant l'imposture..

Que ta mère , hélas ! ne connoit-elle toute la pureté , toute la violence de ma flâme peut-être que sensible aux maux que ses ordres barbares vont me faire souffrir , son cœur pourroit s'ouvrir à la pitié Permits , chère *Fatime* , permits-moi la seule épreuve , la seule tentative qui flatte encore l'espoir de ton amant ! . . . Que dis - je ? ah ! si jamais je te fus cher ; suis-moi ; viens . . . tombons l'un & l'autre à ses pieds . . . viens m'y voir expirer , ou obtenir d'elle notre bonheur commun.

Araminte , qui d'un cabinet voisin les voyoit & les entendoit , ne put laisser durer plus longtemps un supplice dont son cœur partageoit toute l'amertume. O mes enfans ! s'écria - t-elle , en s'offrant à leurs yeux , vivez à jamais l'un pour l'autre Ces mots que l'émotion d'*Araminte* lui permit à peine d'articuler , produisirent sur les jeunes amans tout l'effet qu'ils devoient produire. Un silence d'étonnement & d'excès de plaisir , des regards où l'amour , la joie & la reconnoissance s'exprimoient tour-à-tour , furent quelques instans les seuls interprètes de leurs cœurs . . . Les épanchemens réciproques succéderent à cette

B v.

34 MERCURE DE FRANCE.
première ivresse des sens & l'hymen d'*Alcidor* & de *Fatime* ne fut différé qu'autant qu'il le fallut pour en disposer les apprêts.

Par M. DUCLOS, S. D. M. D. F. G.

ÉTRENNES A LISE.

Toi que l'Amour a destinée
Pour fixer les plus inconstans,
Toi, qui de ses attraits brillans,
Et de mille grâces ornée,
Marches toujours environnée
Des arts, du goût & des talens t
Reçois sur la nouvelle année
Et mes vœux & mes complimens.
Ne crois pas que mon tendre hommage,
Jeune *Lise*, dans ce beau jour,
Soit le fade enfant d'un usage
Que l'homme frivole & le sage
Blâment & suivent tour-à-tour.
Plus vrai, plus simple, il est l'ouvrage
Du Sentiment & de l'Amour :
Tu m'as appris dans ce séjour
A ne parler que leur langage.
Lis donc ces vers ; la vérité

Te les trace d'une main sûte ;
Loin que la modeste parure
Dont elle orne ici la beauté ,
Serve de voile à l'imposture ,
Mes vœux pour ta félicité
Partent d'une source trop pure
Pour avoir la moindre teinture
De l'art ou de la fausseté :
Voilà de quoi mon cœur t'assure ;
Ecoute ce qu'il m'a dicté.
Que tes jours précieux aux Grâces
Des mains de l'Amour soient filés !
Que loin de tes riantes traces
Les noirs ennuis & les disgrâces
Soient par les plaisirs exilés.
Que tous les biens que l'homme implore
Naissent sans cesse sur tes pas ;
Que loin d'affoiblir tes appas,
L'âge les embellisse encore ;
Et que de l'empire de *Flore*
Les trésors les plus délicats ,
Malgré la rigueur des frimats ,
Pour toi seule puissent éclore.
Que tout prévienne tes desirs ;
Entre les jeux & l'allegresse
Partage tes rians loisirs ;
Vis longtemps ; éprouve sans cesse
Que c'est au Dieu de la tendresse

Que nous devons les vrais plaisirs!

Par M. FRANÇOIS, ancien Officier de Cavalerie.

É P I T A P H E

De M. de GEORVILLE, ancien Trésorier Général de la Marine, &c.

CY gît qui fit toujours le bien
Par penchant & par caractère.
S'il est mort ce vrai Citoyen,
C'est de regret de n'en pas assez faire,

Par M. MOURET DUCHEMIN.

VERS sur un ruban donné à l'Auteur
par Mlle L. M. de Sin... & brodé
par elle.

TISSU brillant, ouvrage de Daphné,
Enchaînes à jamais les amours sur mes traces.
Don précieux à mon cœur fortuné!
Tu vauz pour moi la ceinture des Grâces.

CHAUVEY, J.

*A Madame de S. H. . . à qui l'Auteur
en dansant au Bal, avoit donné par
mégarde, un coup dans l'œil.*

JALOUS de vous voir si belle,
Vénus hier pendant le Bal
S'en vangea sur votre prunelle,
Et mon bras malheureux fut l'instrument fatal
Dont se servit la Déesse cruelle,
Pour vous causer autant de mal.
Mais, belle *Iffé*, quelle fut sa surprise
D'entendre de l'Amour le cri le plus perçant,
Elle reconnut sa méprise
Aux larmes de ce tendre Enfant.
El s'écrioit, » qu'avez-vous fait, ma mère ?
» Quoi, vous éteignez mon flambeau !
» Fut-il jamais de douleur plus amère ?
» Pouvoit-il être mieux que dans cet œil si beau ?
» Ranimez donc encor votre colère,
» Et détruisez aussi son frère
» Dans lequel j'ai mis tous mes traits.
» Mais après tant de barbarie,
» Cruelle, ôtez-moi donc la vie,
» Sinon mes pleurs ne rariront jamais.
Par les cris de son fils la Déesse attendrie,
Iffé, dit-elle, sois guérie.

38 MERCURE DE FRANCE.

Mais vous, pour vous punir, Amour,
Du dépôt de vos traits d'avoir fait un mystère
A votre redoutable mère,
Issé les gardera toujours.

Des Rives du Lignon, le 23 Janvier 1764.

Par un Abonné au Mercure.

*VERS envoyés au mois de Septembre
dernier, à une très-jolie femme de
Dijon, qui venoit d'accoucher d'une
troisième fille, & qui desiroit d'avoir
un garçon.*

CONSOLE-TOI, mère charmante,
D'avoir malgré ta vive attente
A trois filles donné le jour.
Ce ne sont point là des disgrâces,
Avant que d'enfanter l'Amour,
Vénus enfanta les trois Grâces.



SUITE de la Lettre d'une jeune Etrangère , insérée dans le second Vol. de Janvier.

.

CES jolies Prêtresses , dont je n'ai point trop enrichi l'image , ne tiennent leurs mystères secrets, que quand la nature ou le temps y laissent trop de choses à réparer. Ne t'imagines pas, chere *Miss*, que ce qu'on appelle le temps de la toilette soit employé tout entier à l'ajustement. Il y a bien des parties dans cet acte ; c'est le principal de la journée des femmes d'un certain ordre. Les momens destinés à des soins particuliers de la figure , ne sont pas, comme je viens de le dire , livrés aux profanes : mais tout ce qui précède le temps de sortir ou de tenir appartement , est toilette ou réputé tel. C'est à cet autel de la galanterie, dont une Française est en même temps la Divinité & le Ministre, qu'elle vaque à toutes les affaires de son état , qui est d'être jolie , frivole , galante & même un tant soit peu friponne. (Je ne

40 MERCURE DE FRANCE.

ſçaurois te faire bien entendre ce mot, il faudroit pour cela connoître mieux la choſe, & pour la bien connoître, il faut être François.) C'eſt donc là que ſ'écrivent, que ſe reçoivent les billets du matin ; c'eſt là que ſe règle la deſtinée du jour, ou tout au moins qu'elle ſe déclare aux courtiſans familiers ; c'eſt là ſouvent que ſe détermine auſſi la deſtinée des amans ; car celle du mari eſt toute arrangée ; & je t'assure que communément il n'en prend pas plus de ſouci qu'on n'en prend de lui. Ne va pas te figurer la ſcène de ces toilettes d'après ce qu'en peignent quelques Brochures ou quelque trivial Roman dont nous nous ſommes ſouvent amuſées enſemble, lorsque nous étudions la Langue François. Il y a une eſpèce de manie dans les Auteurs de cette Nation, pour peindre ce qu'ils ne voyent pas. La plupart des Ecrivains les plus occupés à donner des tableaux de ces détails du monde, ſont précifément ceux qui n'en ont & n'en peuvent avoir aucune notion vraie. Il y a quelquefois à ces toilettes un peu de ce que ces peintures informes nous indiquent ; plus ſouvent encore il n'y en a pas un ſeul per-

fonnage. Mais, s'il s'en rencontre, c'est avec des nuances très-difficiles à transférer dans une description. Je t'avertis, ma chère *Miss*, que presque tout ce qui concerne les manières, le caractère même des François, dépend tellement de ces nuances, en est si essentiellement composé, qu'il n'y a qu'eux, & encore très-peu d'entr'eux, qui soient en état de les peindre, presque jamais de les définir avec précision. Tu verrois une de ces Toilettes, être un moment le cercle de la frivolité la plus puérile, des airs les plus extravagans, des riens, en un mot de tout ce qui donne lieu aux caricatures qu'on nous fait des François. Le moment, qui succède, tu serois frappée souvent d'admiration, de la finesse, de la sagacité des vues de ce même cercle, par accident même, de la justesse des raisonnemens; sans pouvoir retrouver la moindre trace des voies par lesquelles on est ainsi passé d'une extrémité à une autre si opposée. Pour t'en faire une idée, retiens bien qu'une Française qui a de l'esprit & du monde, devine souvent mieux que ceux qui mettent bien du soin à apprendre. Lorsque celle qui préside est de cette sorte, il

42 MERCURE DE FRANCE.

arrive ce que je viens de te dire ; car elles sont pour la plûpart conséquemment inconséquentes ; je ne sçais si je me fais entendre , je veux dire qu'elles concilient les choses contradictoires , avec un instinct d'esprit qui a des marches plus assurées que la méthode même, & la raison la mieux compassée. Légères ou solides , folles ou sensées , je suis obligée de convenir que les Françoises sont toujours également charmantes.

Quand des motifs de curiosité , de promenade , d'autres peut-être encore plus intéressants, engagent les femmes à sortir aux heures qu'elles sont convenues d'appeler le matin, il y a des robes de bien des formes différentes pour cet usage ; je n'en sçais pas tous les noms ; plusieurs d'entr'elles les ignorent comme moi. Quelques-unes de ces robes sont aussi complètement fermées de toutes parts, que la robe d'un Magistrat. On ne voit ni col , ni poitrine , ni bras. Tous les charmes sont alors dans un parfait *incognito*. Je crois cependant entre nous, chère *Miss* , que c'est le temps où l'on en fait le plus agréable emploi. En public on expose pour l'éclat seulement ;

mais sous ces modestes vêtemens, on fait quelquefois un commerce plus doux & plus solide des faveurs de la beauté. Il y a d'autres robes négligées moins ~~heurtées~~ *heurtées* que celles qui sont ordinairement closes, mais elles couvrent & envelopent toujours beaucoup plus que les robes *habillées* ou même *demi-habillées*. Il y a sur cela des divisions & des sous-divisions qui embarrasseroient nos plus célèbres calculateurs. Si ces robes du matin sont entièrement closes, cela s'appelle, je crois, à *la Chanceliere*, attendu quelque rapport réel avec la forme du vêtement de ce premier Magistrat du Royaume. Tu ne sçaurois croire par combien d'espèces de grande coëffes en coqueluchons, de mantelets petits ou grands, qui prennent tous les quinze jours des noms & des formes différentes, on supplée aux robes ainsi fermées lorsqu'on en porte d'autres en déshabillé. On diroit qu'ici les femmes n'ont qu'un certain temps de la journée pour être susceptibles des impressions de l'air. Les précautions sur cela ne sont jamais qu'en raison de la parure; & leur délicatesse ou leur force contre le froid, sont réglées par l'étiquette. A propos d'étiquette, je vais essayer, ma chère *Miss*,

74 MERCURE DE FRANCE.

d'en traiter un des points les plus subtils & sur lequel il faut avoir, j'ose dire, des connoissances très-fines, il s'agit de sçavoir ce que les bienséances exigent ou permettent sur les *Paniers*.

Mais ma Lettre commence à devenir longue pour moi, c'est un fâcheux prognostic sur l'impression qu'elle te feroit. Je vais rêver un peu aux *Paniers*; j'entrevois qu'il y a des découvertes fort utiles à faire sur ce sujet. Je t'en entretiendrai l'Ordinaire prochain. Ne me reproche plus ma paresse, je te punirois peut-être de ce reproche aux dépens de ta patience & de mon amour-propre.

Je suis, &c.

LE S O N G E.

J e reposois sur la fougère ;
Morphée avoit fermé mes yeux ;
Je croyois être avec *Glycère*,
Et le Plaisir m'ouvroit les Cieux.

Minerve m'offrit la sagesse ;
Vénus les grâces, la beauté ;
Hébé la fraîcheur, la jeunesse ;
Mars les lauriers & la fierté.

Bacchus dit : Bois ; *Apollon* , chante ;
 Et prends ce luth , s'il t'a charmé ;
Viens , dit *Plutus* , si l'Or te tente ;
 Amour me dit : Aime , & j'aimai.

E P I T R E

*A Madame D** M***.*

Cette Dame avoit écrit à l'Auteur qu'un homme d'esprit étoit dans un Cercle ce qu'étoit la Rose dans un Parterre. L'Auteur lui répondit par l'Epître suivante :

La Rose au milieu d'un Parterre ;
 Brille au-dessus des autres fleurs ;
 Plus belle , mais plus passagère ,
 Elle perd bientôt ses couleurs.
 Mais l'innocente violette ,
 Qui sous l'herbe brille humblement ;
 Echappe aux attaques du vent ,
 Et sur le sein d'une *Lisette*
 Va parer un corset galant.
 Oui , j'aime mieux l'humble *Fleurette* ;
 Que la Rose au teint délicat ;
 Un souffle l'embellit , mais un souffle l'abat ;
 Et ma timide violette

46 MERCURE DE FRANCE.

Garde plus longtemps son éclat.

Tel est le bon esprit, toujours prudent & sage ;

S'exprimant toujours sans écart,

Il a la douceur en partage ,

Il est modeste en son langage ,

Et la Nature est tout son fard.

Souvent dans l'ombre d'un nuage

Il se dérobe à tous les yeux ;

Mais , tel qu'un astre radieux ,

C'est pour éclairer d'avantage.

Le store qui rompt le passage

A l'éblouissante clarté ,

Est l'heureuse timidité

Dont mon cœur chérit le partage ,

Puisqu'il est le premier hommage

Qu'il ose offrir à la beauté.

Qu'un Fat ambré , dans sa manie

Sur un nouveau jargon monté ,

D'homme de *bonne compagnie*

Soutienne la célébrité ;

Que , par *Cydalise* ou *Julie* ,

Son nom dans les *Boudoirs* chanté

De la bouche de la Folie

Passé aux fastes pompeux de la frivolité ;

C'est son destin : qu'un autre y porte envie ;

Je n'en saurois être tenté.

Il est des prix pour le Génie ,

Il en est pour la *vanité*.

Que le père de la saillie ,
 Que semble servir le hazard ,
 D'un mot qui ne doit rien à l'Art ,
 De la pâle mélancolie
 Ranime le sombre regard ;
 Oui , que P.... vous fasse rire :
 Seul il a ce droit , j'y consens ;
 Mais vous le connoissez , *Thémire* ,
 C'est le moindre de ses talens.
 Moi qui ne suis P... ni petit-maître ,
 Je me renferme dans mon être ,
 Tout mon esprit est dans mon cœur ;
 Vous m'apprenez à le connoître.
 Vos beaux yeux savent tout charmer ;
 Votre esprit sçait instruire & plaire ;
 Et nous , nous ne sçavons qu'aimer.
 Vous voyez bien qu'il faut nous taire.

Par M. COSTARD, Fils.

*A Madame D*** , qui avoit eu la
 fête le jour des Rois.*

I M P R O M P T U .

POURQUOI vous étonner , *Glycère* ?
 L'événement n'est pas nouveau.

48 MERCURE DE FRANCE.

Quand l'Amour coupe le gâteau ,
La fève est toujours pour sa mère.

Par le même

*VERS à Mlle MAZARELLI, Auteur
d'un Eloge de SULLY.*

QUOI, tu joins l'art d'instruire à celui de nous
plaire !

Et d'*Apollon* tu vas grossir la cour :

Ta main qui de *Sully* trace le caractère
Grave & folâtre tour-à-tour ,

Nous trace des leçons, & caresse l'Amour.

A tes rivaux tu fais rendre les armes :

D'une double victoire ils viennent t'honorer.

Charmés de tes talens, subjugués par tes char-
mes,

Ils ne savent que t'admirer.

Mais c'est prendre sur nous un trop grand avan-
tage ;

Ne te suffit-il pas de régner sur nos cœurs ?

Faut-il encor nous ravir les faveurs

Dont le destin a fait notre partage ?

Que nous puissions au moins, oubliant tes ri-
guez,

Par quelques biens balancer nos disgraces :

Laisse-nous nos talens, ou donne-nous tes grâces !

SUITE

SUITE des Lettres d'un jeune Homme.

L E T T R E I V.

VOUS voulez connoître les femmes qui sont ici. Vous me demandez des portraits. Mon ami, c'est un ouvrage délicat. Il est dangereux d'être vrai. Mais, s'il arrive que j'effleure quelques ridicules & même quelques vices, je ne démasquerai point les Personnages, & d'ailleurs nous avons de jeunes Dames très-aimables, & dont on ne peut faire que l'éloge.

Deux femmes qui visent à la célébrité, qui par conséquent se détestent & se méprisent, & qui, je crois, se rendent justice : l'une aimant tout le monde, & même son mari ; l'autre, plus franche, plus décidée, & déclarant nettement qu'elle regarde le sien à-peu-près comme un animal domestique, que des préjugés ont rendu nécessaire à la liberté d'une jolie femme. Toutes deux aimant le plaisir, mais la première avec moins d'éclat ; être pusillanime, qui ne fuit qu'en tremblant son illustre modèle. . . . Passons aux autres.

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Imaginez, mon ami, ce que la jeuneſſe a de plus brillant, de plus tendre & de plus délicat. Des cheveux blonds, de grands yeux bleus pleins de douceur, un viſage riant & modeste, l'éclat des plus belles couleurs, cette fineſſe & cette blancheur de peau particulière aux blondes, & qui laiffent voir la pourpre imperceptible de ces petites veines qui ornent les tempes & le front, un ſourire enchanteur, une taille légère & charmante, une politesse aifée, un eſprit aimable & cultivé, un mélange touchant & fingulier de fineſſe & d'ingénuité dans le caractère : il étoit réſervé à Mlle de *Luficour* de rafſembler tant de grâces & tant d'heureuſes qualités.

Nous avons encore une jeune Brune, dont les yeux pétillent de tendreſſe & de vivacité. Elle penſe bien & s'exprime de même. Vous lui trouvez d'abord quelque timidité. Ce n'eſt point de l'embarras, c'eſt une ſage circonſpection qui naît de la modestie. Son eſprit eſt juſte, ſes manières nobles & naturelles, ſa converſation agréable & ſimple.

La figure de Madame d'*Orville* intéreſſe d'abord. L'élégance & la légèreté de ſa taille, la fineſſe & la vivacité

de sa physionomie, le feu de ses grands yeux noirs, une certaine dignité répandue sur toute sa personne, tout cela frappe & surprend. Avec plus de naïveté, elle auroit de la grâce; elle n'a que de la majesté. Vous ne lui trouvez pas ces grâces touchantes *qui vont chercher l'âme* *; mais, permettez-moi l'expression, une Beauté impérieuse & hardie, qui semble plutôt commander l'amour, que l'inspirer. Elle a beaucoup d'esprit, encore plus de prétentions. Concluez de ceci, qu'elle a plus d'art que de naturel, & vous conviendrez néanmoins que Madame d'Orville est aimable.

Les femmes réussissent dans tous les détails où il faut paroître: *Mde d'Orville* y excelle. Elle fait parfaitement les honneurs de sa table & de sa maison; rien ne lui échappe, & tout le monde est satisfait: elle a toute l'adresse & la présence d'esprit de son sexe. Mais vous ne soupçonnez de vouloir calomnier ce sexe enchanteur, & de ne lui laisser que de petits talens. Je m'explique.

Ne pourroit-on pas dire aux femmes: Ne vous plaignez plus de votre éduca-

* *Rousseau*, Emile ou de l'Education.

tion. Elle est conforme à vos inclinations. Elle pourroit être plus parfaite, & j'avoue que, si elle ne l'est pas, il y a de notre faute. Mais vous n'êtes pas faites pour vous appesantir par l'étude. Contentez-vous d'être aimables; régnez par la douceur & la persuasion: ne cherchez point à devenir des hommes, vous y perdriez. Vous haïssez toutes coquettes: ne vous offendez pas, je vous supplie, de ce discours; je ne vous en respecte pas moins, & la coquetterie bien dirigée est un bienfait de la Nature. C'est par elle que vous gouvernez les hommes. Vertueuses, vous faites des sages; & des vives émotions de l'amour je vois naître & s'établir les mœurs. Quelle gloire pour vous, & quel autre empire pourroit vous flatter davantage!

Mais enfin voulez-vous réellement être hommes? J'y consens, & je partagerai de bon cœur avec vous les fatigues & les dangers de la guerre. Devenez graves & sçavantes, & préférez à la finesse du sentiment, à l'aimable enjouement de votre esprit, les soins de la politique & du gouvernement. Jetez l'aiguille & le fuseau, & que vos mains délicates prennent la bêche du rustre, & le marteau du forgeron. Non, la Nature a marqué notre destination & la diffé-

rence de nos emplois par la différence de notre conformation. Une plus haute stature, une organisation plus solide & moins flexible indiquent les devoirs honorables de l'homme. A Dieu ne plaise que je pense que notre âme soit par sa nature supérieure à la vôtre ! Quand toutes ces relations de sexes ne subsisteront plus, quand les temps seront perdus dans le gouffre de l'Eternité, quand ce corps mortel sera dissous, nous serons tous égaux ; *les âmes ont-elles un sexe* * ? Quelle différence restera-t-il entre elles ? Mon ami, je me souviendrai sans doute alors, & j'aurai du plaisir à me rappeler que, lorsque j'étois un homme, ton aimable sœur étoit une femme dont la société me charmoit. . . . Mais vois-tu quelle Métaphysique à propos de *Mde d'Orville* ? Pardonne à un pauvre Solitaire. L'habitude du chagrin égare son imagination, mais jamais elle ne corrompra son cœur. Adieu, je vais parcourir cette admirable campagne. Que ne puis-je partager ce plaisir avec toi ! Quelle belle soirée ! La fraîcheur & le calme de l'air semblent passer jusqu'à l'âme ! . . . Au revoir, mon ami !

* *Roussseau, Nouvelle Héloïse.*

L E T T R E V.

JE reçois enfin votre lettre, mon ami. Pourquoi l'ai-je si longtemps attendue ? Ce long silence commençoit à m'inquiéter, & mon cœur en a murmuré ; mais l'amitié ressemble assez à l'amour : la moindre faveur d'une Belle apaise un Amant irrité, & l'on pardonne aisément à l'ami que l'on retrouve.

Il faut que je vous conte une petite histoire, qui, je crois, vous divertira. J'étois curieux de voir un homme à la mode. Je viens de contempler enfin cette merveille. Rien n'est si plaisant, je vous assure, & je suis satisfait. Mais, si j'ai trouvé ce Phénix ridicule, j'ai dû lui paroître bien sot : il a sans doute eu pitié de mon étonnement provincial. L'attention avec laquelle je le considérais étoit en effet remarquable ; elle faisoit un beau contraste avec la légèreté de cet *Agréable*. Tandis qu'il piroettoit sans cesse, qu'il tournoit à tout vent, qu'il parloit à toutes les Dames, qu'il vantoit les yeux de l'une, admiroit la main de l'autre, je me disois : ce rôle est tout-à-fait digne d'un

homme, & cette manière d'honorer les femmes doit bien les flatter !

Mon ami, si je voulois insulter une jeune personne, si je le pouvois, je prendrois le ton de cet impertinent. Mais rien n'égalait sa fade galanterie, que l'air suffisant avec lequel il s'emparoit de la conversation. Il débitoit lestement les plus dangereuses maximes; il décidoit, tranchoit..... Nous étions révoltés; mais on nous vangea.

Toutes les Dames avoient eu part à ses hommages. Il n'y eut pas jusqu'à la vieille Président *de Fierville* à qui il n'en eût conté. La petite nièce de cette Dame eut son tour: il lui adressa quelques propos galans. Monsieur, dit-elle, retournez à ma tante, vous venez de lui dire précisément la même chose; elle est beaucoup plus raisonnable que moi; elle vous entendra mieux. La naïveté de cette saillie nous frappa; personne ne put s'empêcher de sourire. Si tu n'as jamais vu un Petit-Mâitre déconcerté, & déconcerté par une jeune fille de douze ans; j'ai vu, moi, j'ai vu ce phénomène.

Cette gentillesse, cette affectation & ces galans mensonges ne sont guères séduisans, il est vrai; ce n'est qu'un

56 MERCURE DE FRANCE.

vain perfiffage : mais ces lâches adulations , cette commode & libertine Philosophie ne laissent pas d'être pernicieuses. Vils corrupteurs ! ne vous plaignez plus des vices des femmes : C'est vous qui les faites germer dans leurs cœurs. Galants esclaves de la beauté ! c'est vous qui leur donnez enfin des armes contre vous-mêmes. Elles n'ont pas usurpé l'empire ; vous le leur avez transmis : heureux & libres en portant leurs chaînes , si vous aviez sçu mieux diriger ce doux ascendant que leur donna sur nous la Nature !

Mais , mon ami , croiras-tu que je suis moi-même accusé de galanterie , moi qui déclame contre elle avec cette véhémence ? On n'a rien imaginé de mieux pour me corriger , que de me proposer une femme. On veut que j'épouse une fille très-riche... & très-vieille. La personne n'est pas une Beauté ; mais la Raison ! ... La Raison est sans doute une très-belle chose. On me regarde comme un papillon qu'il faut fixer. Je doute un peu que je m'attache à cette fleur dont la fraîcheur & l'éclat sont fort équivoques. Ne fût-ce que par curiosité , & pour en causer avec toi , il faut que je voltige autour. J'en serai

quitte pour m'envoler bien vite , si l'objet me fait peur. Juge de la bonne fortune , & si j'y perdrai mes aîles.

Adieu , mon ami , tâchez de vous distraire. Continuez de vous occuper & de vous amuser. Chantez, lisez les loix, & faites l'amour. L'homme d'esprit sçait tout concilier. Je desire ardemment que la jeune personne dont vous me parlez fasse bientôt votre bonheur. Plus adroite que ces femmes impérieuses , qui ne sçavent que révolter un mari , elle sent que l'empire de son sexe n'est que celui de la douceur & de la persuasion. Elle a de la raison & des grâces ; le sort des malheureux la touche & l'intéresse. N'hésite pas à t'unir à cette aimable fille ; donne ton cœur au vrai mérite. Adieu.

L E T T R E V I.

OH , que tu connois mal ton ami ! Ecoute l'histoire de mon cœur , & juge mieux de mes sentimens.

J'aime une fille charmante. Je vais te peindre les grâces qui parent la sagesse. Ce portrait pourra te séduire ; mais il n'en sera que plus ressemblant.

C v

Mon bon ami, avez-vous vu quelquefois de ces physionomies touchantes, qui semblent demander le cœur qu'elles ravissent ? La beauté de ma maîtresse est d'un caractère si tendre & si naïf ; elle a quelque chose encore de si noble & de si gracieux !... Vous diriez que, pour former ce modèle aimable, la Nature a fondu la majesté d'une Reine avec l'ingénuité d'une Bergère. Une figure brillante & modeste, beaucoup de délicatesse & de sensibilité, une simplicité charmante, un cœur généreux & compâtissant, une âme enfin.... voilà l'objet enchanteur qui dispose de ton ami.

Peux-tu me soupçonner, après cela, de prétendre aux faveurs de la.... ? Tu n'as pu sérieusement interpréter ma lettre comme tu le fais. L'amour n'achète point ses plaisirs ; il ne les vend pas ; c'est au cœur seul de les donner & de les obtenir. Une maîtresse vraiment estimable pourroit arracher au libertinage l'homme le plus vicieux. Tu ne voudrais pas que je le devinssé.

Mais que penser de l'homme vil qui trahit indignement l'innocence, & désespère la pudeur ? Quel est ce plaisir barbare, d'abuser du malheur d'une

jeune personne aimable , de profiter de son extrême affliction pour la forcer de se faire violence à elle-même , & de s'avilir à ses propres yeux ! Est-ce parmi les horreurs de la misère la plus déplorable que peut régner l'Amour ? Homme brutal ! comment n'éprouves-tu pas un supplice plus cruel que celui qu'imagina cet exécration tyran qui faisoit unir un homme vivant à un cadavre ? Il est insensible, ce cadavre ; mais , vil *Sardanapale* , la victime de tes lâches artifices & de ton impudence boit toute l'amertume de son sort ! Es-tu heureux de ses peines , de ses douleurs ? Tu oses mêler l'opprobre & la désolation à la volupté ! O monstre ! Fuyez , fille infortunée ! Votre vertu dépend encore de vous. Malgré le plus sanglant outrage , elle n'en sera que plus respectable . . . Mais revenons.

Dites-moi , mon ami. Abandonnerai-je ce que j'aime, parce que l'or n'a point tissé nos nœuds ? Il en faut , je le sçais , de cet or si recherché ; mais jamais je ne desirerai d'inutiles & dangereuses richesses. Si je ne puis adoucir mon sort ni celui de l'aimable fille qui m'a charmé, j'irai dans quelque campagne oublier le monde & la société ; heureux , si l'a-

60 MERCURE DE FRANCE.

mitié peut chasser de mon asyle l'amour
& les méchans. Je ne sçais ; mais je
suis tenté de fuir. O mon ami ! l'on ne
croit plus à la vertu. Une lente mélan-
colie me consume. Hâte-toi , viens con-
soler un infortuné qui t'aimera tou-
jours. Viens m'aider à supporter mes
maux.

O D E.

DE PACE ET LUDOVICI DECIMI
QUINTI LAUDIBUS.

*Q*UIS tibi nodo triplici , Gradive ,
Membra contraxit , super arma letho
Fracta dejectus furis ore frendens ,
Lumine torvus.

*D*iva serpentum redimita nexu ,
Quid fremens Orco ruis , & sorores
Inter accindis Furias atroci
Bella flagello.

*E*n redit tandem comitata Musis
Pax , simul ludi redeunt jocique ,
Pax diu nostris miserata Gallos
Regnet in oris.

*Erquis hic heros , phaleratus illum
Fert equus , sceptrum , similis jubenti ,
Dextra prætendit , placidas sinistra
Flectit habenas.*

*Spirat augusto pietas in ore.
Mollis arridet gravitas tuenti.
Te probat pectus , LODOICE , patrem ,
Dextera regem.*

*Tolle formosum caput inter undas
Nympha præcurrens , tuus ecce lætis
Rex adest ripis , recreat benigno
Littora vultu.*

*Faune , Sylvani , Dryades puellæ ,
Nunc decet cantus renovare , ludis
Annuit Princeps , quatienda certo
Nunc pede tellus.*

*Gallici quem tu populi parentem ,
Fama , commendas , medio suorum
Aspice , hunc circum generosa promunt
Pectora nati.*

*Assidet juxta Themis , hunc coronâ
Cingit inventrix oleæ Minerva
Corde virtutes LODOICUS omnes
Colligit unus.*

62 MERCURE DE FRANCE.

*Te triumphantem celebravit orbis
Hoste percusso ; tibi nunc , amice
Pacis auctori Monumenta longum
Tollat in œvum.*

*Tollat , aspectu furor arma frangat ,
Thraciam pleno repetet volatu ,
Dum suos plausu celebrat secundo.
Gallia amores.*

*Quod tuas audet memorare laudès ,
Parce Musarum , LODOIX , alumno ;
Est sui parvum licet at fidele
Pignus amoris.*

T R A D U C T I O N .

QU'ELS transports de fureur & de rage ! Le regard menaçant ; la bouche écumante : Mars , qui t'a précipité sur ce monceau d'Armes sanglantes que la mort a brisées ? Qui t'a chargé de ces fers ? Qui t'a donné ces entraves ?

Déesse impitoyable , monstre couronné de Serpents. Quel désespoir te fait précipiter jusques au fond des Abîmes ! L'Enfer retentit dès horribles sifflements de ton fouet. Chassée de dessus la terre , tu vas donc dans le sein des ténèbres

allumer la Guerre entre les Furies tes dignes
Sœurs.

La Paix, l'aimable Paix, revient enfin habiter
parmi nous. Divinités ennemies, fuyez : elle vient
accompagnée des Muses. Les Jeux & les Ris
volent sur ses pas. Déesse secourable, jetez
enfin des yeux de compassion sur les François.
Régnez ; mais régnez à jamais sur leurs Contrées.

Quel est donc ce Héros qui s'offre à ma vue ?
Il est monté sur un superbe Coursier. D'un main
il présente son Sceptre : on dirait qu'il com-
mande. De l'autre il laisse flotter paisiblement
les Rênes.

Une auguste Majesté brille sur son front. On
lit dans ses regards la douceur & la tendresse. Ses
yeux animés d'une noble fierté, laissent échapper
un aimable sourire sur ceux qui le contemplent.
A ces traits je te reconnois, *LOUIS* ; ton cœur dit
que tu es Père, & ta main montre que tu es Roi.

Lève ta tête au-dessus des eaux, heureuse Nym-
phe de la Seine. Rends hommage à ton Roi. C'est
lui qui vient habiter tes rivages, & qui réjouit par
sa présence, cette superbe Ville que tu arroses
dans ton Cours.

Accourez, Déeses des Bois. Jeunes Dryades,
Faunes, Satyres, accourez ? renouvez vos Chan-

64 MERCURE DE FRANCE.

sons, redoublez vos Concerts, formez des Chœurs de danses: il est temps. *LOUIS* a donné le signal.

Et toi, puissante Renommée ! toi qui apprends à tout l'Univers que *LOUIS* est le Père de la France: viens voir ce Prince au milieu de ses enfans. Ils lui présentent à l'envi, un cœur que le respect & l'Amour lui ont assujetti.

Contemple ce Monarque assis sur son Trône. *Thémis* est à ses côtés, *Minerve* le couronne. Il ouvre son cœur à toutes les vertus, & se plaît à les y réunir toutes ensemble.

Grand Roi, lorsque tu foudroyois tes ennemis, l'Univers célébroit tes triomphes & ta gloire. Aujourd'hui que jaloux du bonheur de ton Peuple, tu donnes la Paix à la France, elle élève en ton honneur un Monument éternel.

Qu'à l'aspect de ce glorieux Trophée, la fureur brise elle-même ses traits. Que d'un vol précipité elle retourne chez les Thraces, où elle tient son empire. Tandis que la France tranquille désormais, célèbre par des applaudissemens réitérés, l'unique objet de sa tendresse.

Pardonne, *LOUIS* ! pardonne, à un jeune élève des Muses, qui ose élever sa voix, trop foible encore

pour chanter ta gloire. Regarde cet effort de son génie , comme un témoignage foible , il est vrai , mais sincère de son amour pour toi.

Par M. l'Abbé DESFIEUX , Boursier au Collège du Plessis-Sorbonne.

COUPLET présenté à Madame la Marquise de S. F. dans un Bal dont elle étoit la Reine.

Sur l'AIR : Les plaisirs de notre Village , &c.

AIMABLE Reine , sur vos traces
 Vos Sujets voleront toujours ;
 Près de vous se fixent les Grâces ,
 Les Jeux , les Plaisirs , les Amours.
 Vos loix sont le charmant empire
 Du bonheur ;
 C'est à vivre sous lui qu'aspire
 Notre cœur.

LE mot de la première Enigme du Mercure de Février est *le Livre*. Celui de la seconde est *l'Enigme elle-même*. Celui du premier Logogryphe est *le Foie*. Celui du second est *Corfaire* , Na-

66 MERCURE DE FRANCE.

vire fort léger, dans lequel on trouve
*ris, acier, sacre, cor, soc, fer de char-
rue, Acrise, Céos, Roi, soir, roc, cire,
Ea, ire, Sera, César-Auguste, arc, Io,
Afer, Afie, crise, or, rose, car,
Soria, Oise, Sare, air, soie, Eric de
Vaza, Ia, rosaire, espèce de chapelet,
Sao, si ré, acis, aire, & rasoir.*

E N I G M E.

Aux humains tous les jours je rends mille services,
Le Sexe fait de moi ses plus chères délices.
Sans partage je suis en mille endroits divers :
Vers le bien, vers le mal, mon penchant est
extrême.

Je naquis au moment qu'on créa l'univers.
Personne ne dira qui je suis, que moi même.

A U T R E.

TOUJOURS en l'air, toujours en peine,
La moitié de mon corps sur l'autre se promène.
Tantôt je monte, & tantôt je descends ;
Je parois d'humeur noire à quiconque m'aborde,
Je fais bien pis, je lui montre les dents :
C'est pourtant sans que je le morde.

A U T R E.

Pris pardevant , je suis une fête, un mystere.
Je deviens Pape & Saint, pris dans le sens con-
traire.

Par Mlle LAFLEUR DE CUSSOT.

L O G O G R Y P H E.

Je ne vais point, Lecteur, où l'on ne m'aime pas ;
Mais on me multiplie autant qu'on le desire.

Je figure dans un repas ;
Et ce m'est un honneur quand quelqu'un me
déchire.

Il est peu de festins sans moi ;
On m'y donne toujours une première place ;
Chacun, selon son goût, ou me cherche, ou me
chasse,

Ou me laisse, ou me tire à soi.
Pour me mieux deviner, Lecteur, allons, disséques.

Je te montre trois pieds, dix doigts ;
Et fournirai dequoi célébrer tes obseques.
De plus, j'ai les Etats des plus illustres Rois ;
Une Ville Normande ; une autre de l'Afrique ;
L'imprudent fils de l'habile Crétois ;
Un très-grand fleuve Asiatique ;

68 MERCURE DE FRANCE.

- Un arbre venimeux , l'ornement des Jardins ;
Une Isle de la Grèce ; un Pays d'Amérique ;
Ce que l'on demande aux devins ;
Trois élémens ; deux notes de Musique ;
Je t'offre une conjonction ;
Le fin Rossignol d'Arcadie ;
Certaine composition
Des pâles couleurs ennemie ;
Une boisson de Normandie
Avec celle du Bourguignon ;
Certain légume d'Arabie ;
Le contraire de raboteux ;
Ce qu'on voit dans les plus saints lieux ;
Un Bénéfice ; un Amphibie ;
Une arme ; un mal contagieux.
Mais ce n'est pas assez , cher Lecteur , cherche
encore
Ce Palais flottant de sapin ,
Qui va du couchant à l'aurore ,
Et revient chargé du butin
Qu'il trouve sur la rive More ;
Deux nombres cardinaux ; le gîte d'un oiseau ;
Ce que pousse un enfant alors qu'il vient de naître ;
Celui qui le premier pourra devenir Prêtre ;
L'endroit de notre tête où loge le cerveau ;
Quelques mots terminés en *Eau*
Avec lesquels même je rime.

Une pierre fort tendre ; un très-petit couteau ;
 Et la matière d'une lime.
 Je contiens en outre un métal ;
 Les synonymes de sincère ;
 Un instrument de mer ; un sauvage animal ;
 L'assassin d'un innocent frère ;
 Cet endroit sombre , creux & frais ,
 Où près de tes tonneaux ; pleins d'une liqueur
 pure
 Que tu savoures à longs traits ,
 De l'air tu peux braver l'injure ;
 La Déesse des bois ; la couleur du safran ;
 Un tragique François ; un Juge Musulman ;
 L'Insecte dont tu dois faire la nourriture ;
 La peau d'un Bœuf ; une Mesure ;
 Le vase où l'on mettoit les cendres des Romains ;
 De l'or qui dans ton coffre abonde ,
 Avare , ce qui doit te rester dans les mains
 A ton passage en l'autre Monde ;
 Ce que *Phébus* forme en son cours ;
 Ce que l'on porte au front , surtout dans les
 vieux-jours ;
 En un mot , je peux tout , ayant l'Être suprême.
 Tu me verras très-peu chez un Nécessiteux ;
 Je ne parois guère en Carême.
 Lecteur , devine , si tu peux.

DESCHAMPS, d'Auxerre.

 A U T R E .

IL faut trouver dans un seul mot,
 Arme, Mitre, rime, *Marôt*,
 Dame, mérite, Hermite, aprêt,
 Métier, *Remi*, Martyr, Arrêt,
 Atôme, Droit, Thème, *Morphée*,
 Terme, mari, Parme & marée.

Par REGNAULT, R. à Versailles.

B R U N E T T E ,

Avec accompagnement de Guitarre.

QUAND je t'entends, chère Guitarre,
 Des Instrumens le plus flatteur,
 De mes sens quel charme s'empare !
 Quels transports naissent dans mon cœur !

Si les doigts d'*Iris* font éclore
 Tes sons touchans, harmonieux ;
 Le charme est plus puissant encore :
 Je goûte le plaisir des Dieux.

Handwritten musical score for guitar and voice. The score is written on ten staves. The first staff is a treble clef with a 2/4 time signature. The second staff is labeled "Guitarre." and contains guitar-specific notation, including asterisks and plus signs. The third staff begins with the lyrics "Quand je ten-". The fourth staff continues the lyrics "tends, chère Guitarre, Des instrumens, le plus flat". The fifth staff continues the lyrics "teur". The sixth staff continues the lyrics "De mes sens, quel". The seventh staff continues the lyrics "charme, s'empare, Quels transports naissent dans mon cœur." The eighth staff continues the lyrics "charme, s'empare, Quels transports naissent dans mon cœur." The score includes various musical notations such as notes, rests, and ornaments.

Quand je ten-

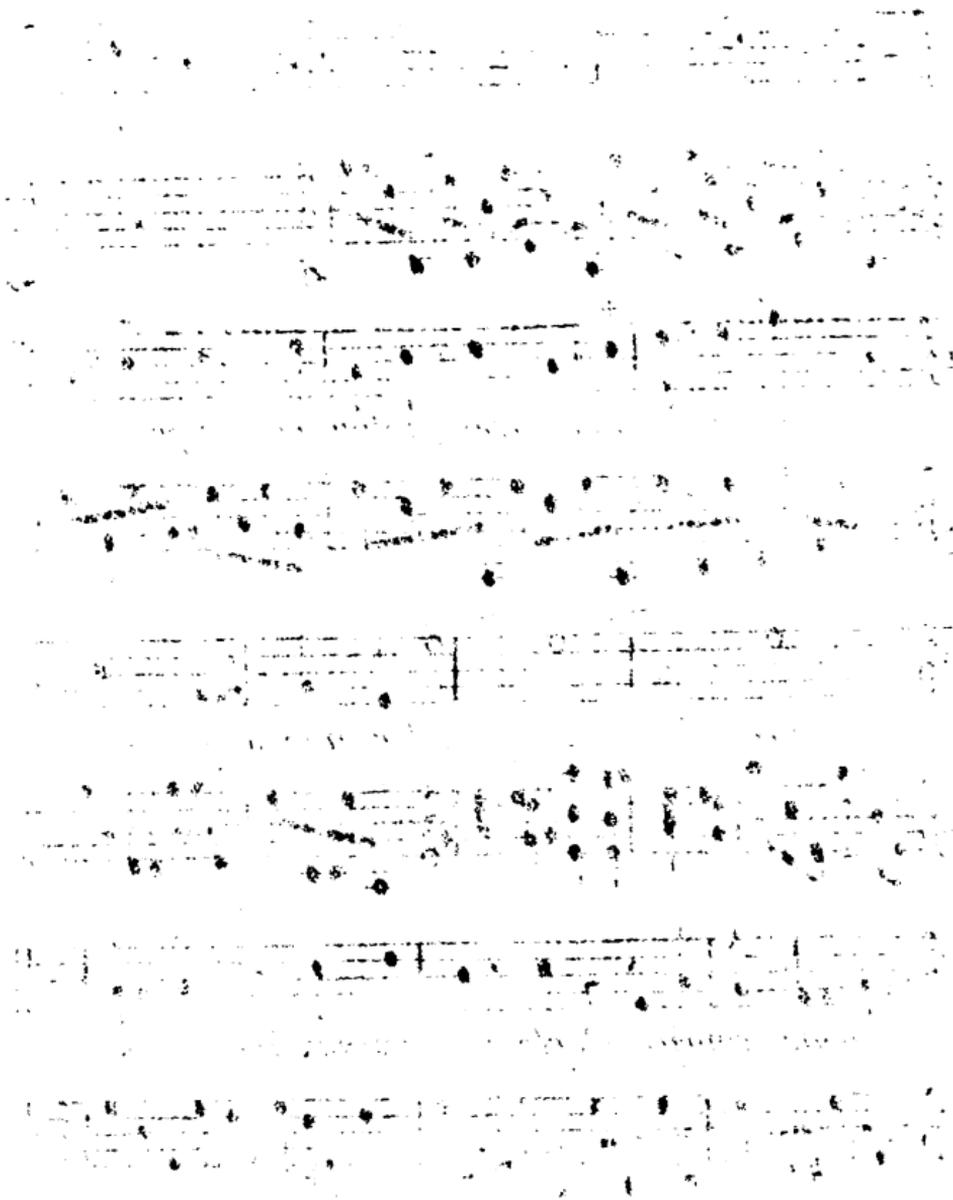
Guitarre.

tends, chère Guitarre, Des instrumens, le plus flat

teur

De mes sens, quel

charme, s'empare, Quels transports naissent dans mon cœur.



M A R S. 1764.

71

Sa voix , l'écho de la tendresse ,
Augmente mon enchantement ;
Plongé dans une douce yvresse ,
Mes pleurs sont ceux du sentiment.

*La Musique est de M. D'OBET fils, Organiste
à Châteaudun ; les Paroles de M. R***, de la
même Ville.*



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SUITE de la dissertation historique & critique sur la Vie de Don ISAAC ABARBANÉL, Juif Portugais ; par M. de BOISSY.

NOTRE Rabbïn reçut un ordre de se rendre auprès de D. Jean dont les intrigues de ses ennemis avoient considérablement accru l'animosité à son égard ; il ne balança point à obéir. Il se hâta d'arriver à Lisbonne, d'où la privation de ses emplois l'avoit obligé de s'éloigner. Il fut assez heureux pour apprendre sur la route qu'on en vouloit à ses jours. On l'avertit que le Roi ne l'attiroit à sa Cour que pour lui tendre un piège dont il étoit de sa prudence de se garantir. Ces avis étoient trop positifs pour avoir lieu de douter de ce qui se tramoit à son insçu contre lui. Il n'eut rien de plus pressé que de se soustraire par une prompte fuite.

21.

au danger qui menacoit sa tête. Il se réfugia dans le Royaume de Castille sans avoir le temps de se faire accompagner de sa femme & de ses enfans qui ne l'y vinrent trouver que quelque temps après. Il usa d'une si grande diligence, que dans l'intervalle d'une nuit à l'autre il gagna les frontières de ce Pays. *D. Jean* étant instruit de son évafion entra dans une furieuse colére. Il envoya sur ses traces des soldats pour le lui amener mort ou vif. Mais leurs poursuites furent inutiles. *Abarbanél* les avoit devancés de vîteffe. Ce Roi ne put tirer d'autre vengeance que celle que lui offrit la confiscation de tous les biens & les effets de ce Rabbín qui étoient demeurés en sa puissance. Nous devons le détail de toutes ces particularités à *Abarbanél* lui-même qui déplore sa chute en des termes aussi pathétiques, que ceux dans lesquels il décrit son élévation font magnifiques. Les uns & les autres font un tissu de diverses phrases prises de l'écriture, qu'il adapte & lie à la contexture de son discours en les accommodant au récit des différentes circonstances de sa vie. Cela est assez ordinaire aux Auteurs Juifs & principalement au nôtre. Il étoit dans

D

74. MERCURE DE FRANCE.

la quarante-cinquième année de son âge, quand il quitta le Royaume de Portugal, pour aller s'établir dans celui de Castille. Le loisir dont il jouit dans sa retraite, réveilla en lui le goût qu'il avoit eu dans sa première jeunesse pour l'étude des Livres saints. Il reprit le cours de ses travaux sur l'Écriture, qui avoient souffert une longue interruption par les occupations qui l'attachoient à la Cour. Il passa quelques années à la méditer; & ses commentaires sur les livres de *Josué*, des *Juges* & de *Samuel* furent le fruit de son application. Cependant l'ambition qui le dominoit toujours, fit encore diversion à ses veilles laborieuses. Il se laissa surprendre une seconde fois à l'appât des honneurs & des richesses. La Cour de *Ferdinand* & d'*Isabelle* lui offrant un vaste champ pour déployer ses talens, il s'y introduisit à la faveur de la Banque qu'il faisoit en Espagne. Animé du desir d'y figurer, il employa toutes les ressources que put lui fournir l'activité de son génie intrigant pour se ménager un accès auprès de Leurs Majestés Catholiques. Comme il étoit habile dans l'art de captiver la bienveillance des Princes, ses sollicitations réussirent au gré de ses souhaits.

Ferdinand le préposa au maniment de ses finances, & l'éleva au rang de ses Ministres. Il est vraisemblable que ce Monarque agréa les services d'*Abarbanél* plus par politique que par amitié pour lui. Il avoit formé le projet d'exterminer les Maures ; & il ne se dissimuloit pas que ses revenus suffisoient à peine pour soutenir les frais de la guerre où il vouloit s'engager. Il sentit que notre Rabbín à qui l'importance des emplois que celui-ci avoit administrés, donnoit beaucoup de considération & d'autorité parmi les Juifs, pourroit le servir utilement dans le poste où il le plaça. Il présumoit d'obtenir d'eux par son moyen les secours pécuniaires dont il avoit besoin. *Abarbanél* fut pendant huit ans en possession de la charge dans laquelle il avoit été installé. Elle le dédommagea amplement de la perte qu'il avoit faite de ses dignités, & de ses biens en Portugal. Il y amassa dans ce court espace de temps d'aussi grands trésors que ceux qui lui avoient été ravis précédemment. Tout sembloit concourir à l'affermissement de son bonheur, lorsqu'un événement inattendu changea subitement la face de ses affaires. *Ferdinand* ayant à son retour de la

76 MERCURE DE FRANCE.

conquête du Royaume de Grenade sur les Maures résolu de chasser tous les Juifs habitués dans ses Etats , fit publier au mois de Mars de l'an 1492, un Edit par lequel il leur étoit enjoint d'en sortir dans trois mois à compter du jour de sa publication , ou d'embrasser le Christianisme. (a) Il n'y eut point d'exception ; l'Ordonnance étant générale , sa rigueur s'étendoit à tous ceux qui faisoient profession ouverte du Judaïsme. Ainsi *Abarbanél* , malgré le crédit qu'il avoit eu a la Cour jusques-là , ne put se garantir de l'exil commun. Frappé du coup terrible qui étoit porté à sa Nation , il mit tout en œuvre pour le détourner. Il alla se jeter aux genoux du Roi qu'il tâcha de fléchir par ses prières & par ses larmes ; il le conjura de ne-

(a) *Abarbanel. præfat. Commentar. in Libr. Reg. fol. 188. Salom. Ben. Virg. Schebet Jehouda. fol. 44 scu. p. 320 ex version. Gent. Gédaliah Schalscheleth hakkabalah fol. 115. Mariana (Histor. Hispan. Lib. XXVI. Cap. 1.) & d'après lui Sponde (Continuat. Annal. Eccles. Baron. sub ann. 1492. n. 3. Tom. II. pag. 202.) ont étendu a l'espace de quatre mois le terme de l'expulsion des Juifs. L'Historien Ferréras l'a prolongé même jusques au sixième mois (Voyez son Histoire d'Espagne XI. part. Tom. VIII. pag. 128. de la traduction de M. d'Hermilly.)*

point traiter avec tant d'inhumanité dans la personne des Juifs, des Sujets fidèles & zélés pour la gloire de Sa Majesté. Il proposa de leur part de payer toutes les sommes d'argent qu'il lui plairoit d'en exiger. Il l'assura qu'ils n'hésiteroient point à acheter à ce prix la liberté de demeurer dans les lieux de leur naissance. Il intéressa même dans la cause de sa Nation quelques-uns des plus intimes favoris du Roi, qui gagnés par ses présents intercédèrent pour faire révoquer l'Arrêt qui la banissoit à perpétuité de l'Espagne; mais toutes ces tentatives furent infructueuses. *Ferdinand* fut inébranlable dans sa résolution. La Reine son Epouse à qui ce Peuple étoit souverainement odieux, travailloit de son côté à l'y affermir. Elle le pressoit continuellement d'exécuter avec vigueur ce qu'il avoit heureusement commencé. *Abarbanél* se vit forcé de céder à la violence de l'orage qui accabla sa Nation. Constant dans les principes de sa Religion, il aimâ mieux partager le sort misérable de ceux d'entre ses Frères qui, à son exemple, refusèrent d'abjurer leur croyance, que de conserver sa place à la Cour de Castille aux dépens de sa conscience. *Bartolucci* prend occa-

sion d'éclater encore en reproches contre notre *Rabbin* qu'il taxe de s'y être aussi mal conduit, qu'à celle de Portugal. Il veut qu'*Abarbanél* ait contribué plus que personne à ce banissement des Juifs par la tyrannie qu'il exerçoit envers les pauvres, par ses usures excessives, par sa vanité insupportable qui lui faisoit usurper les titres qui ne sont dûs qu'aux maisons nobles d'Espagne, enfin par ses discours injurieux à la Religion Chrétienne dont il étoit l'ennemi déclaré. S'il falloit juger de ce *Rabbin* sur la déposition incontestablement trop suspecte d'un homme qui se plaît à le noircir, on ne pourroit le regarder que comme un franc scélérat qui sacrifioit tout à une ambition démesurée, & à une infâme cupidité. N'est-ce pas montrer évidemment l'effet de la passion la plus méprisable, que de s'abandonner à des accusations de cette nature sans avoir des preuves positives de ce qu'on avance. Je ne crains pas de dire que c'est précisément là le cas de *Barzoloci* qui dans l'énonciation de ces prétendus griefs, qu'une imagination aussi fortement préoccupée que la sienne étoit seule capable de réaliser, a plus consulté sa haine particulière que

les intérêts de la vérité. C'est pourquoi on ne doit pas avoir égard à ses déclamations monachales. *Abarbanél* s'embarqua avec toute sa famille pour l'Italie, & aborda à Naples, (*b*) où *Ferdinand* le bâtard régnoit alors. Il eut le bonheur d'être bien accueilli de ce Prince, à la Cour duquel il s'insinua par les mêmes voies qui l'avoient mis en crédit à celles de Portugal & de Castille. Comme *Ferdinand* se piquoit d'une politique raffinée, il sut en adroit courtisan se faire valoir auprès de lui par les connoissances qu'il avoit été à portée d'y acquérir en ce genre. Ce Monarque le prit en affection, & l'employa avantageusement dans les affaires les plus secrètes & les plus difficiles du Gouvernement. La mort ayant enlevé *Ferdinand* peu de temps après qu'*Abarbanél* se fut établi dans sa Capitale, *Alphonse II.* de ce nom lui succéda l'an 1494. Notre Rabbín eut également part aux bonnes grâces de ce dernier à qui ses services ne furent pas moins agréables, qu'ils l'avoient été à son prédécesseur. Il recueilloit tranquillement le fruit de sa

(*b*) *Abarbân. loco supra citato & præfat. Commentar. in Libr. Deuteronom.*

faveur, lorsque la fortune qui n'étoit pas encore lassée de le persécuter lui préparoit un nouveau sujet d'affliction. On auroit dit qu'elle ne se plaisoit jamais plus à lui nuire, qu'au moment qu'elle paroïssoit le favoriser davantage. *Charles VIII.* Roi de France entreprit la conquête du Royaume de Naples, auquel il prétendoit en conséquence des droits sur ce Pays que *Charles Comte du Maine* héritier de *René d'Anjou* avoit cédés à *Louis XI.* Il y entra à la tête d'une Armée nombreuse & s'empara des principales places sans trouver aucune résistance. *Alphonse* consterné de la rapidité du progrès de ses Armes, & ne se sentant point assez fort pour s'y opposer, abandonna Naples à la discrétion du vainqueur. Il s'enfuit en Sicile, où le suivit *Abarbanél* qui demeura fidèle à son Prince, au milieu des revers qui le dépouilloient de ses états & de ses richesses. Ils firent l'un & l'autre leur résidence à Messine. *Nicolas Antonio* s'est mépris en marquant dans l'appendice de sa Bibliothèque d'Espagne, que notre *Rabbin* fit le trajet de la Sicile avec *Ferdinand* qui avoit été déthroné

par les François. (c) Cela regarde uniquement *Alphonse*; le premier de ces Monarques ayant cessé de vivre un an avant l'arrivée de *Charles* en Italie. *Alphonse* ne survécut que de quelques mois à la perte de sa Couronne. Succombant sous le poids de ses malheurs, il mourut l'an 1495. *Abarbanél* qu'aucun motif ne retenoit plus dans cette Isle se retira à Corfou, où il ne s'arrêta pas longtemps; car il repassa l'année suivante en Italie. Il fixa son domicile à Monopoli dans la Pouille pour être à couvert des insultes des François, dans la retraite qu'elle lui offrit. Il composa divers écrits pendant son séjour en cette Ville, où il resta environ sept ans. (d) Il eut ensuite occasion d'aller à Venise, où son Fils *Joseph* l'accompagna, pour concilier quelques différends survenus entre les Magistrats de cette République, & le Roi de Portugal au sujet du commerce des Epiceries. (e) Il se conduisit avec beaucoup de prudence & d'habilité dans cet-

(c) *Nicol. Anton. Biblioth. Hispan. Append. Tom. II. pag. 686.*

(d) *Vide præfation. I. Libri quem Abarbanel inscripsit Maianei Jeschouah fol. 3.*

(e) *Ibidem fol. 4.*

82 MERCURE DE FRANCE.

te négociation qu'il termina au gré des Puissances qui y étoient intéressées : ce qui le mit auprès d'elles en grande réputation. (e) Aussi eut-il la satisfaction d'en acquérir l'estime & la faveur. Il acheva le reste de ses jours en cette Ville qui fut le terme de ses voyages, & mourut l'an 1508. dans la 71^e. année de son âge. Tel fut le cours d'une vie marquée alternativement par des honneurs éclatans & par une longue suite de disgraces ; & c'est presque toujours là le sort qu'éprouvent ceux qui, comme *Abarbanél*, ambitionnant trop la possession des dignités & des richesses, s'attachent au service des Grands dans l'espérance de se la procurer. Les Principaux des Juifs célébrèrent avec beaucoup de pompe ses funérailles, auxquelles assistèrent même plusieurs Nobles Vénitiens. On transporta son corps à Padoue, & on l'enterra dans un ancien cimetière qui étoit hors de la Ville, & qui appartenoit aux Juifs. *R. Juda Menz* qui avoit été Recteur de leur Académie, y fut placé auprès de son ami *Abarbanél*, auquel il ne survécut pas huit jours. Ce cimetière ayant été en-

(f) *Menasseh Ben. Israel. Spes Israel. pag. 91.*

tièrement ruiné pendant le Siége que cette Ville souffrit en 1509, devint depuis un chemin pavé ; de sorte qu'on ne peut plus reconnoître actuellement le lieu de la Sépulture de ces deux *Rabbins*. (g) *Abarbanél* laissa trois Fils *Juda*, *Joseph* & *Samuel*. L'aîné vulgairement connu sous le nom de *Leon* l'Hebreu, Auteur des *Dialogues de l'Amour*, a été grand Philosophe & habile Médecin. Il s'est encore distingué par son talent pour la Poësie, & il a fait plusieurs Vers à la gloire de celui à qui il devoit le jour. *Joseph* partagea la bonne & la mauvaise fortune de son Père jusques à sa mort. *Samuel* le plus jeune des ses Frères passe pour avoir été plus sçavant qu'eux & même qu'*Abarbanél* son Père, s'il en faut croire *Bartolucci* qui me paroît avancer ce fait bien gratuitement. (h) Au moins c'est ce que ne disent point ceux d'entre les Ecrivains Juifs qui sont entrés dans quelque détail sur ce qui concerne notre *Rabbin*, & sa famille. *Aboab* vante à la vérité le sçavoir de *Samuel*. (i) Mais

(g.) *Præfatio* 1. *Manianei Jeschouah* fol. 4.

(h.) *Bartolucci Bibl. Rabb. P. III. pag. 881.*

(i) *Jm. Aboab Nomologia P. II. cap. 27. pag. 327.*

il n'attribue au Fils aucune supériorité sur le Père à cet égard. D'ailleurs nous n'avons du premier aucun ouvrage qui justifie l'opinion, que *Bartolucci* voudroit qu'on en prît. Il ne l'a probablement eue qu'en faveur du Christianisme qu'on prétend que ce Juif embrassa à Ferrare, où il reçut au Baptême le nom d'*Alphonse* qui étoit celui du Duc qui lui fit l'honneur d'être son Parrain. La requête qu'il présenta à ce sujet sous le Pontificat de *Jules III.* au Cardinal *Sirlet* Protecteur des Neophytes, se conserve manuscrite dans la Bibliothèque du Vatican. (k) Cependant le silence profond qu'*Aboab* garde sur la conversion de *Samuël*, fait douter de sa publicité dans tous les lieux où les Juifs sont dispersés; à moins qu'on ne croye qu'il l'a dissimulée de dessein prémédité. Mais il est plus vraisemblable, qu'elle n'est point venue à sa connoissance, à en juger par les grands éloges qu'il prodigue à ce Fils d'*Abarbanél*. Il les lui eût donnés avec plus de réserve, si en effet il eût sçu que celui-ci avoit abjuré la Religion de ses Pères. Il n'arrive guères aux Juifs de parler favorable-

(k) Vide Catalog. Biblioth. Vatican. sub. n. 6415. pag. 191.

ment de leurs Apostats, dont au contraire ils s'efforcent de flétrir la mémoire, quelque irréprochable qu'elle pût être. *Aboab* nous apprend que la femme que *Samuël Abarbanél* avoit épousée, ne lui cédoit pas en mérite. Elle s'appelloit *Benvenida* de son nom de famille, & elle réunissoit aux vertus de son sexe les avantages de l'esprit, qui étoient encore relevés par beaucoup de prudence, de grandeur & de fermeté d'âme. *D. Pedre* de Tolède Vice-Roi de Naples, auprès de qui *Samuël* fut fort en crédit, conçut pour elle une estime si particulière, qu'il ne balança point à confier à ses soins l'éducation de sa Fille *Léonor*. *Aboab* ajoute que celle-ci ayant été depuis mariée à *Côme de Médicis* Grand-Duc de Toscane, faisoit gloire en toute occasion de régler sa conduite sur les instructions qu'elle avoit reçues dans son enfance de *D. Benvenida* qui demouroit alors à Ferrare. Aussi ne dédaignoit-elle pas de la nommer sa Mere, la respectant comme telle, & la traitant avec toutes sortes de distinctions. (1) Ces circonstances dénotent assez que *Samuël Abarbanél* &

(1) *Aboab loco supra citato.*

86 MERCURE DE FRANCE.

sa femme avoient dès-lors une disposition prochaine à se faire Chrétiens ; n'étant guères croyable , que le Vice-Roi se fût avisé de donner à sa Fille une Gouvernante qui eût persévéré dans son attachement à une Religion différente de la sienne. Notre *Samuël* étoit puissamment riche , & quand il abandonna le séjour de Naples l'an 1540, il emporta avec soi , au rapport de *David Gantz*, la valeur de plus deux cens mille écus. (*m*) La famille des *Abarbanéls* subsistoit encore avec quelque éclat du temps de *Daniel Levi* de *Barrios* , qui compte un *Joseph Abarbanél* avec *Ménasséh* son Frère & *Jonathas* Fils du dernier , au nombre des membres de l'Ecole Espagnole , que les Juifs ont à Amsterdam sous le nom de *Cether Thorah*. (*n*)

Après avoir vu notre *Isaac* se produire dans les Cours des Princes par ses talens politiques , qui l'y firent revêtir d'emplois importants , nous allons le considérer en qualité d'Ecrivain

(*m*) *R. David Gantz. Zemach David ad ann. 5300. pag. 152. ex version. Latin. G. Vorstii.*

(*n*) *Dan. Lev. de Barrios Descript. Cether Thorah. pag. 9. Vide Christ. Wolf. Biblioth. Hebrae. Tom. III. pag. 1544.*

qui s'est rendu célèbre par les productions de sa plume. Elles lui ont mérité un des premiers rangs parmi les Docteurs de sa Nation. Aussi les Juifs s'empresrent-ils à lui déférer le titre d'homme Illustre , de sçavant & d'incomparable Théologien. (o). On l'égalé au fameux *Maimonide*. Quelques-uns même n'hésitent point à se lui préférer. On doit convenir qu'à un esprit net & pénétrant, il joignoit une imagination vive & féconde qui étoit soutenue d'une élocution abondante & aisée. Né naturellement laborieux, il se livroit à l'étude avec une ardeur infatigable. Il est étonnant même qu'un homme dont la vie a été alternativement engagée dans le tumulte du grand monde, dans l'embaras des affaires & dans les chagrins de l'exil, ait encore pû trouver le temps de s'y appliquer. Il écrivoit avec une si grande facilité que peu de jours lui suffisoient pour commenter quelques Livres de l'Ecri-

(o) *Salom. Ben Virg. Schebet Jehoudah fol. 47, seu 319 ex version. Gent. Azarias Meor Enajim. fol. 139. Dav. Ganz. Zemach David. P. I. fol. 61. Edit Hebr. seu pag. 150. ex Vers. Vorst. Menasseh Ben Israel de creation. Problem. I. page 2. & Problem. XII. page 50. Aboab. Nomolog. pag. 326.*

ture Sainte. De - là cette multitude d'ouvrages qu'il a composés. (*p*). M. *Maius* a pris soin de recueillir à la suite de l'abrégé de la vie qu'il a donné de ce *Rabbin* , les Jugemens que les Sçavans de diverses Communions en ont portés. (*q*) Ils lui sont généralement assez favorables , surtout en ce qui concerne l'explication du Texte Sacré : c'est aussi dans cette partie qu'il s'est principalement distingué. Ses Commentaires sont sans contredit ce qu'il a fait de plus considérable ; & il passe avec raison pour un des meilleurs interprètes Juifs. M. *Simon* veut que ce soit celui dont on peut le plus profiter

(*p*) *Bartolocci* (*Biblioth. Rabbin. P. III. pagg.*) & M. *Wolff*. (*Biblioth. Hebræ. Tom. I. pagg. 629, 639.*) ont donné la notice des Ouvrages de notre Rabin , à laquelle ils ont joint le dénombrement des différentes Editions qui s'en sont faites. A leur exemple j'en ai dressé le Catalogue qui auroit paru à la suite de la vie d'*Abarbanel* , si je n'étois persuadé que les détails qui résultent de ce genre de travail ne sont guères de la compétence du *Mercur*. C'est pourquoi je le supprime ici , & je lui réserve une place plus convenable.

(*q*) *Vide pag. 20 & seqq. Vita Abarbanelis subjunctæ Præconi Salutis quem V. C. Latine versit, & Francof. ad mœn. 1712. edidit.*

pour l'intelligence de l'Écriture. (r) Sa Méthode est à quelques égards semblable à celle de *Tostat*, de qui il paroît avoir lu les Commentaires sur la Bible. Il forme, comme cet Evêque Espagnol, plusieurs questions sur le Texte qu'il explique. Il déploie d'ordinaire beaucoup de sagacité dans la manière de les résoudre. Cependant nous ne disconvierons pas qu'il ne se soit trop plu à les multiplier. Il y en a quelques-unes qui bien loin d'être de la moindre utilité, ne sont propres qu'à embarrasser l'esprit des Lecteurs par les doutes qu'elles y font naître. Il apporte toute son application à éclaircir les endroits difficiles & obscurs des Livres Saints, à découvrir la liaison & les rapports des Histoires & des Prophéties qu'ils contiennent, & à marquer la signification, & la force des mots Hébreux. Il s'écarte rarement du sens Grammatical. Il ne lui arrive guères non plus d'abandonner le sens littéral auquel il est fort attaché. Il s'efforce même de l'établir dans des occasions, où la plupart des *Rabbins* qui l'ont précédé se sont retranchés dans l'Al-

(r) *Simon Histo. Critiq. du V. Testam. Liv. III. Chap. 6. page 380.*

90 MERCURE DE FRANCE.

légorie , pour n'avoir pu trouver une interprétation conforme à la Lettre du Texte de l'Auteur inspiré. Il pèche quelquefois par trop de subtilité , qui le porte à raffiner sur l'explication des autres Commentateurs de sa Nation. Quelque respect qu'il ait pour l'autorité de ses Maîtres dont il rapporte fréquemment les opinions , elle ne lui impose point jusques à les admettre sans un mûr examen. Il les appuie où les combat , selon qu'elles lui semblent vraies ou fausses. Le plagiat dont quelques-uns d'entre eux sont coupables , & les autres fautes qu'ils peuvent avoir commises n'échappent point à sa censure. Il propose son sentiment avec une entière liberté, & il est fertile en conjectures qu'il hasarde trop volontiers. Enfin il étale dans tout ce qu'il dit une grande érudition Juive. Celle même qui s'acquiert par la lecture des Auteurs profanes ou Chrétiens , n'est pas pour lui un objet tout-à-fait étranger. Il cite souvent *Platon & Aristote*. Il dispute surtout contre le dernier de ces Philosophes fécond en paradoxes qui favorisent l'irréligion. Le P. *Souciet* croit avoir remarqué des passages de *Pline* :

produits par notre *Rabbin*. (s) Mais c'est une observation que nous ne prétendons point garantir. *Abarbanél* allégué en divers endroits de ses *Commentaires S. Jérôme & S. Augustin*, soit qu'il eût feuilleté quelques écrits de ces Pères, ou ce qui est plus vraisemblable, qu'il tint ce qu'il en rapporte, de *Nicolas Lyre & de Paul de Burgos*, dont il avoit lu les annotations sur l'Écriture. Il ne fait aucune difficulté de suivre quelques-unes de leurs explications, & il réfute celles qui ne s'accordent point avec ses préjugés. Au reste ces allégations supposent qu'il avoit quelque teinture de la Langue Latine. Fier des connoissances qu'il avoit puisées dans la Philosophie minutieuse qui régnoit de son temps, & qu'il entendoit assez bien, il affecte de charger de raisonnemens Métaphysiques les discussions où il entre. De-là leur prolixité qui rebute autant qu'elle ennuie. Aussi son style qui a d'ailleurs le mérite de la pureté & de la clarté, est infiniment diffus, & abonde en répétitions fastidieuses. C'est probablement pour cela que *Jonas Salvador*

(s) *Souciot Recueil de Dissertat. Critiq. sur des endroits difficiles de l'Écriture Sainte.*, pag. 4.

92 MERCURE DE FRANCE.

Juif de Pignerol, avec qui M. Simon étoit en relation, avoit coûtume de l'appeller *un pur compilateur & un babillard.* (1) Il se montre par-tout zélé défenseur des Dogmes , & des pratiques de sa Religion. Son entêtement pour les prétendues prérogatives de sa Nation lui a fait adopter mille idées chimériques & extravagantes sur ce qui peut y avoir rapport. Mais le défaut le plus essentiel qui choque dans ses Commentaires & dans ses Traités Théologiques, c'est son acharnement à y invectiver contre le Christianisme, & contre son divin Instituteur. Toutes les fois que l'occasion se présente d'en attaquer les principes, il la saisit avidement, sans garder aucune mesure. S'il ne dissimule pas dans ses controverses avec les Chrétiens les raisons sur lesquelles ceux-ci fondent la vérité de leur créance, il les énerve autant qu'il lui est possible, & il tronque leurs objections contre le Judaïsme pour y répondre avec plus de facilité. Les Juifs sont persuadés qu'il les a ruinées de fond en comble. Il leur est libre de se repaître de ce triomphe

(1) *Simon, Lettres Choisies. Tom. III. pag. II. Edit. de la Marti,*

imaginaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les efforts d'*Abarbanél* servent à prouver la foiblesse de sa cause. Ce qui fait le plus de peine à *Bartolucci*, ce sont les termes outrageans & injurieux dans lesquels il parle du Pape & du Clergé. Il est sans doute indigne d'un homme raisonnable de se livrer à des emportemens qui dégradent son caractère. Nous ne voulons point justifier *Abarbanél* sur ce point. Cependant à juger des choses humainement, on ne doit pas s'étonner qu'il en ait si mal usé à l'égard du Clergé. Il sçavoit que c'étoit par ses brigues & par son crédit, qu'il avoit été dépouillé des dignités & des richesses qu'il avoit possédées à la Cour de Portugal. Il n'ignoroit pas non plus que le bannissement général de sa Nation de tous les Etats de D. *Ferdinand*, & de D. *Jean*, étoit l'effet de ses pressantes sollicitations auprès de ces Princes. Il lui imputoit donc tous les malheurs dans lesquels cet exil l'avoit précipité, ainsi que ses Frères. La haine implacable qu'il nourrissoit au fond du cœur contre les Ministres de l'Eglise Romaine avoit conséquemment sa source dans un motif personnel. Pense-t-on qu'un Juif que

94. MERCURE DE FRANCE.

les préjugés de sa religion avoient accoutumé dès l'enfance à regarder de mauvais œil celle qui s'est établie sur les ruines de la sienne , ait été capable d'avoir des ménagemens envers des gens qui avoient soulevé les Puissances contre sa Nation. Les chagrins qu'il avoit éprouvés dans le cours & à la suite de ces révolutions si funestes à son ambition , n'avoient pas peu contribué à aigrir son humeur. Ayant résolu de se venger par quelque voie que ce fût de ceux qui les lui avoient suscités ; il n'a cru pouvoir mieux signaler son aversion , qu'en les diffamant dans ses écrits qui portent presque tous l'empreinte des traits de sa colère & de son indignation. Il n'auroit pas dû laisser prendre un si fort empire au ressentiment, que lui causoit le souvenir des persécutions que ses Frères avoient souffertes , & auxquelles il n'avoit pas eu une médiocre part. Si les mouvemens impétueux de sa bile n'eussent point offusqué les facultés de son âme , il auroit reconnu qu'il y a de l'injustice à médire d'une Religion , à cause des abus qu'en peuvent faire ceux qui la professent , & des excès auxquels les emportent l'intolérance & l'esprit de

domination. Mais on n'est équitable qu'autant qu'on agit sans passion. Cette conduite si rare parmi les personnes qui se parent du beau nom de Philosophes, l'est encore plus parmi les Théologiens. Il suffit qu'ils soient de différens partis pour les voir se décrier les uns les autres avec fureur; l'on sçait assez que la modération n'est guères le partage de ces Messieurs, quoique par état ils dussent en donner l'exemple au reste des hommes. Si *Bartolucci* se plaint de ce que les Juifs font dans l'habitude de remplir les Livres qu'ils publient d'invectives contre les Chrétiens, ces derniers & lui en particulier usent largement à leur tour du droit de représailles, à l'égard des membres de la Synagogue. Encore sont-ils moins excusables; puisque l'Évangile qui recommande les devoirs de la charité même envers les ennemis, leur défend expressément de rendre injures pour injures. C'est un précepte qu'il seroit à propos que bien des gens eussent devant les yeux. On ne verroit pas tant de libelles diffamatoires se répandre hardiment dans le Public.

*LETTRE de M. LE BRUN , Secrétaire
des Commandemens de S. A. S. Mon-
seigneur le PRINCE DE CONTY , à
M. DE LA PLACE , sur la nouvelle
Edition des Œuvres de M. de Sivri , im-
primées chez Barbou , d'un très-joli
caractère , & qui se vendent chez Panc-
koucke , Libraire , rue & à côté de la
Comédie Française.*

IL FAUT convenir, Monsieur, que dans la foule de nos Brochures littéraires, il en est bien peu qui soient faites pour honorer longtemps notre Littérature. La raison en est simple; c'est qu'il en est peu où régné ce goût précieux de la docte Antiquité, qui seul peut rendre un Ouvrage immortel. Il est plus facile de mépriser les Anciens que de les atteindre: c'est le parti le plus commode que prennent la plupart de nos jeunes Auteurs. Selon eux, il ne s'agit plus d'étudier profondément son art; mais de se faire une cabale qui vous suppose des talens, & vous dispense d'en avoir. Plus jaloux de ravir des applaudissemens que d'obtenir
des

des suffrages, ils préfèrent les lueurs d'une célébrité passagère à l'éclat d'un nom vraiment durable. De-là ce flux & reflux de petites réputations précoces qui se croisent, se choquent & s'effacent sans retour : de-là ces monstres dramatiques presque honteux de leurs succès énormes, ces Tragédies pantomimes où le tumulte des scènes, l'appareil des décorations, le prestige des Acteurs remplacent, à ce qu'on croit, la Poësie, l'Intérêt & le Sentiment.

De-là ces Comédies ambiguës où le rire & les pleurs se rendent mutuellement ridicules ; ces Odes sans feu, sans verve, sans style, sans génie, qui feroient bâiller *Horace & Malherbe* ; ces Romans sans idées, sans caractères, sans vraisemblance & sans fin ; ce déluge d'Héroïdes fastidieuses qui sont les premiers bégayemens de nos jeunes Poètes : enfin ces rames de *Feuilles* prétendues critiques, où la basse envie se mêle à la plus lourde ignorance.

Eh ! quel temps fut jamais plus fertile en sots
Livres ?

La lecture des Œuvres de M. de *Sivri*
vous convaincra, Monsieur, qu'au moins

E

98 MERCURE DE FRANCE:

ce jeune Auteur a marché dans les bonnes routes. Amoureux des Anciens & de la belle Nature, il a cru que les admirer & les suivre, c'étoit pouvoir prétendre à quelques succès. Sûr de la bonté de ces principes, il déclare généreusement qu'il n'implore point ses Lecteurs. *Si je mérite, dit-il, leurs suffrages, ils me les accorderont, fût-ce malgré eux. Si j'en suis indigne, en vain obtiendrois-je pour un instant leurs éloges; les censures de la Postérité sçauroient un jour me remettre à ma place. . . . Quiconque est dans le cas de mendier la faveur, dès-lors même n'en mérite aucune.* C'est ainsi que l'Auteur parle dans son *Avant-propos*. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'un Livre qui s'annonce avec cette noble vigueur mérite quelqu'attention.

Briséis, première Tragédie de l'Auteur, se présente à la tête du Recueil. Elle fut jouée en 1759, & reçut de justes applaudissemens. On y trouva de la chaleur dans les sentimens, de la noblesse dans les caractères, de la rapidité dans le dialogue, & quelque chose de ce tour *Racinien* qui distinguera toujours M. de Sivri de ses rivaux dans la carrière tragique. Le quatrième Acte sur-tout offre de très-beaux momens.

Que pouvoit-on desirer de plus dans un si jeune Auteur? Quelle audace que d'embrasser presque toute l'Iliade dans une seule Tragédie! Le plan est hardi, vaste, & trop vaste peut-être. Il étoit à craindre d'éffleurer ce qu'*Homère* approfondit, & de raccourcir trop les grands objets de l'Iliade. Mais avec quelle adresse le jeune Auteur a sçu les réunir par un trait d'invention qui seul met en jeu tous ses caractères! Peut-être quelques personnes s'étonnèrent-elles de voir *Priam* si longtemps en scène avec *Achille*, & discuter des intérêts politiques avec le meurtrier de ses fils. Aussi *Homère* ne le conduit dans la tente d'*Achille*, que pour redemander les restes du malheureux *Hector*: Scène touchante & pathétique, que M. de *Sivri* n'a pas manquée dans son cinquième Acte. C'est-là qu'il met dans la bouche de *Priam* ces beaux vers d'imprécation, dont le modèle est dans *Homère*, & que tous les Poètes, *Catulle*, *Virgile*, *le Tasse*, &c, se sont fait gloire d'imiter. Comme ces objets de comparaison servent aux progrès du goût, il ne sera pas inutile de les rapprocher sous les yeux du Lecteur. Dans *Catulle*, *Ariane* dit à son parjure *Thésée* :

Quanam te genuit sola sub rupe Leana?

E ij

100 MERCURE DE FRANCE.

*Quod mare conceptum spumantibus expuit undis ?
Quæ Syrtis , quæ Scylla rapax , quæ vasta Cha-
rybdis ,
Talia qui reddis pro dulci premia vitâ ?*

Vers si énergiques & si beaux que *Virgile* même , qui les avoit sous les yeux , n'a pu les égaler par ceux-ci que prononce *Didon* , au quatrième Livre de l'*Énéide*.

*Nec tibi diva parens genuit , nec Dardanus auctor
Perfide , sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus , Hircanæque admorunt ubera tigres.*

Voici maintenant l'imprécation que *M. de Sivri* met dans la bouche de *Priam* contre le barbare *Achille* , qui vient d'immoler *Hector* , & de le traîner à son char.

Toi , le sang de *Pélée* , ou celui de *Thétis* !
Opprobre des Héros , non tu n'es point leur fils.
Le flambeau de la Rage éclaira ta naissance ,
La Haine te reçut des mains de la Vengeance ;
Les flancs del'Hydre affreuse , ou le Styx en fureur
Te vomirent au jour , pour en être l'horreur.
O monstre ! ...

Combien ces beaux vers , pleins de chaleur , de force & de Poésie , sont-ils su-

périeurs à ceux d'une autre Tragédie :

Non, tu n'es pas le sang des Héros ni des Dieux :
 Au milieu des rochers , tu reçus la naissance ;
 Une horrible lionne allaita ton enfance ,
 Et tu n'as rien d'humain , &c.

Mais que sera-ce si l'on compare à cet
 heureux morceau de l'Auteur de *Briséis*,
 cet endroit d'une Héroïde assez récente ,
 où l'on a cru traduire *le Tasse* de cette
 manière ?

Non, tu n'es point le *filz* de la belle *Sophie* ;
 Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
 Le Caucase , au milieu des neiges , des glaçons ,
 Te conçut dans la nuit de ses antres profonds.

Il y a la même différence entre ces vers
 & ceux de M. *Sivri*, qu'entre la *Phèdre*
 de *Pradon* & celle de *Racine*.

Je ne dirai qu'un mot de l'*Appel au
 petit nombre*, ou *Procès de la multitude*
 qui sert de *Préface* à l'*Ajax*. Cette Bro-
 chure parut vive. On la taxa de nouveauté
 audacieuse ; faute de sçavoir que tous
 les grands Hommes avoient dit & pen-
 sé la même chose. En effet , ce n'est
 qu'un fidèle commentaire de cette pen-
 sée d'*Horace*.

*Neque te ut miretur turba labores ,
 Contentus paucis lestoribus.*

de sorte qu'on ne peut blâmer l'*Appel au petit nombre*, sans blâmer aussi les vers d'*Horace*. L'alternative est embarrassante.

Vous sçavez, Monsieur, le destin d'*Ajax*; mais vous sçavez aussi qu'une Pièce bien écrite ne tombe jamais, du moins aux yeux de quiconque sçait lire. *Ajax* même en est la preuve. Il est certain que le silence du cabinet vangerà M. de *Sivri* des tumultes du Parterre. Les gens de goût reconnoissent dans ce Drame, de vraies beautés. *Esther* n'est point théâtrale à notre égard; il se pourroit bien qu'*Ajax* fût dans le même cas qu'*Esther*.

La dispute des armes d'*Achille*, sujet que la Grèce entière eût applaudi, n'est peut-être pas assez intéressante pour des François frivoles & légers; peut-être aussi le rôle de *Penthésilée* ne s'offre-t-il pas dans un jour assez favorable. C'est par une sévérité de goût bien rare dans un jeune Auteur, que M. de *Sivri* s'est défendu le rôle de *Memnon*, qui nécessairement auroit produit des situations très-vives, & qui surtout eût mis en jeu le caractère de *Penthésilée*. Mais il craignoit de trop détourner du principal objet. *Racine* s'est pourtant permis le rôle

d'*Eriphile* dans son *Iphigénie* en *Aulide* ; & , sans ce caractère épisodique , la *Tragédie* , plus correcte en effet , eût manqué à la première des règles , qui est celle de plaire. Il faut être juste : le rôle d'*Ulysse* dans *Ajax* est un des plus beaux peut-être que nous ayons au Théâtre.

Aglæ , petite Pièce en un Acte , dans le genre gracieux , est ingénieuse & touchante. On lit à la tête cette heureuse Epigraphe , imitée de *Térence*.

S'il est quelqu'un qui cherche à satisfaire
L'homme éclairé , non l'aveugle vulgaire ,
Je le tiens sage , & je veux aujourd'hui ,
Pour le vrai goût , me liquer avec lui.

Je ne dirai rien de la Traduction de plusieurs Poètes Grecs , *Anacréon* , *Sapho* , *Bion* , *Moschus* , *Tyrthée* , &c. dont M. de *Sivri* nous donne une seconde Edition dans ce Recueil. Ces différens morceaux sont déjà connus avantageusement du Public. L'Auteur sçait mieux que personne combien il étoit difficile , & même impossible , de rendre toutes les grâces , les délicatesses , & les faillies ingénues d'un Poète tel qu'*Anacréon*. Ce qu'on peut assurer , sans crainte d'être contredit , c'est que la

Traduction de M. de *Sivri* est infiniment supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. Tel est, Monsieur, cet estimable Recueil, qui mérite certainement de tenir une place distinguée dans la Bibliothèque des Gens de goût.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ECOLE de Littérature, tirée des meilleurs Ecrivains ; à Paris, chez Babuty fils, Libraire, quai des Augustins, entre les rues Gît-le-cœur & Pavée, à l'Etoile, & chez Brocas & Humblot, rue S. Jacq. au-dessus de la rue des Mathurins, au Chef S. Jean ; avec approbation & privilège du Roi, deux vol. in-12 très-bien exécutés quant à la partie typographique : beau papier, beaux caractères. Prix, 2 liv. 10 s. chaque volume, & 3 liv. relié ; ou 5 liv. les deux volumes brochés, & 6 liv. reliés.

NOUS n'avions encore aucun Cours complet de Belles-Lettres ; aucun qui renfermât des Régles pour composer des

Ouvrages dans tous les genres de Littérature. Nous n'en avons point dont les Auteurs, joignant la pratique à la théorie, eussent fourni à la fois les modèles & les préceptes. Enfin, ceux qui nous ont donné jusqu'ici des Règles & des Principes, n'ont pas toujours été de ces hommes de génie, dont les lumières ont éclairé leur siècle & honoré leur Nation. Un Livre qui rassembleroit tous ces avantages; un Recueil qui contiendrait autant de Traités particuliers, qu'il y a de différens Ouvrages dans toutes les langues; qui seroit composé par les Ecrivains les plus distingués, & dont les préceptes auroient été confirmés par des chefs-d'œuvre de l'art, seroit sans contredit la collection la plus utile pour les gens du monde, & la plus nécessaire aux gens de Lettres. Les uns y puiseroient des règles sûres pour juger avec intelligence de toutes sortes d'Ouvrages; les autres pour les composer avec goût: & c'est ce que nous croyons que l'on trouvera dans cette nouvelle ECOLE DE LITTÉRATURE, comme nous allons le faire voir.

Nous avons dit d'abord qu'elle contient des préceptes pour tous les genres; une liste des articles renfermés dans ces

E v

deux volumes, indiquera au premier coup d'œil, la multitude des objets qui entrent dans cette collection. La première partie, qui comprend l'art d'écrire en général, traite de la *signification*, du *choix* & de l'*arrangement des mots*; des *des synonymes*, des *tropes*, des *figures*, de l'*éloquence*, du *style* & du *goût*. La seconde partie traite des règles particulières de chaque genre de Littérature en prose & en vers; tels que les *Lettres*, le *Dialogue*, la *Critique*, les *Journaux*, les *Romans*, l'*Histoire*, le *Discours oratoire*, les *Sermons*, le *Panegyrique*, l'*Oraison funèbre*, l'*Eloquence du Barreau*, l'*Art de traduire*; la *Poésie en général*, la *Verseification*, l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, le *Comique larmoyant*, le *Comique bourgeois*, l'*Opéra*, l'*Opéra-Comique*, la *Parodie*, la *Farce*, la *Parade*, l'*Eglogue*, la *Fable*, l'*Ode*, la *Chanson*, la *Cantate*, l'*Elégie*, la *Satyre*, l'*Épître*, le *Poème didactique*, l'*Épithalame*, les *Stances*, l'*Enigme*, le *Logogryphe*, l'*Epigramme*, la *Devise*, les autres petits Poèmes, jusqu'à l'*Inscription* & l'*Impromptu*. Voilà donc, comme nous l'avons dit, des *Traité*s sur tous les genres. Ces *Traité*s ont été fournis par des *Auteurs célèbres*, qui ont seu

joindre à la science des règles, le mérite, plus difficile & plus rare, d'en fournir des exemples. Tels sont, par exemple, *M. de Voltaire* pour le Poëme épique, *Corneille* pour la Tragédie, *Fontenelle* pour l'Eglogue, *la Mothe* pour l'Ode & pour la Fable, *Boileau* pour la Satyre; *M. Favart* pour l'Opéra Comique, *Fuquier* pour la Parodie, *Rémond de Cinquars* pour le Dialogue, l'Abbé *Desfontaines* pour la Critique, &c. &c. En un mot, nous ne trouvons, à chaque article, que des noms distingués tels que *Fenelon*, *Bouhours*, *Godeau*, *Fraguier*, *d'Olivet*, *Brumoy du Marsais*, *Nivernois*, *d'Allembert*, *Diderot*, *Marmontel*, &c. &c. &c. Ce ne sont donc point les idées d'un seul homme, que l'on offre au Public dans ce nouveau Cours de Belles-Lettres; c'est une Ecole complète de Littérature, composée par tout ce que nous avons eu de meilleurs Ecrivains; c'est, pour ainsi dire, l'esprit de tous nos grands hommes réunis, pour former d'autres grands hommes dans tous les genres où ils ont excellé. Nous pourrions citer beaucoup de morceaux, pris de chacun des Art. qui composent cette Collection précieuse & estimable. Nous nous contenterons, pour aujourd'hui, de rapporter

E vj

108 MERCURE DE FRANCE.

ter les Règles du Goût, par M. *Poncet de la Riviere*, ancien Evêque de Troyes.

» Qu'est-ce que le goût ? Une qua-
» lité qu'un génie médiocre regarde
» comme la fienne , qu'un esprit criti-
» que croit n'être celle de personne ,
» dont tout le monde parle , que peu
» d'hommes connoissent , & qui à force
» d'être définie , est devenue presque
» indéfinissable. Ce terme ne présente
» à l'esprit qu'une facilité à voir d'un
» coup d'œil , & à saisir dans l'instant
» le point de beauté propre à chaque
» Sujet que l'on traite. Mais qu'est-ce
» que beauté dans les Ouvrages ? Force
» & vivacité du génie , liaison exacte
» de toutes les parties , rapport immé-
» diat des unes avec les autres , justesse
» dans ces rapports , & même dans les
» contrastes , degré de nuance , ton de
» couleurs , assortiment & assemblage
» de tout ce qui enlève d'abord le suf-
» frage & fixe l'admiration. Par exem-
» ple , dans les pensées , rien de beau
» sans le noble & le vrai ; le faux & le
» rampant doivent en être bannis. Dans
» les sentimens , rien de beau sans l'é-
» lévation & le touchant ; le décent &
» le pathétique font leur mérite. Dans
» les expressions , rien de beau sans le

» naturel & le gracieux ; l'obscur &
 » l'affecté sont leurs défauts essentiels.
 » La hardiesse, mais sans écarts dans les
 » idées ; les ornemens , mais sans paru-
 » re dans le style ; la variété , mais sans
 » bigarrure dans les tours ; une richesse,
 » mais sobre & sans faste ; une sagesse ,
 » mais égayée sans indiscretion ; une
 » abondance , mais mesurée sans profu-
 » sion ; une facilité qui ne soit point
 » négligence ; une finesse qui ne soit
 » point affectation ; une méthode qui
 » soit sans contrainte ; l'art enfin , mais
 » déguisé ; qui semble n'avoir étudié
 » tout , que pour tout dire sans étude ,
 » & ne travailler que pour dissimuler
 » les efforts du travail. Telles sont les
 » qualités avantageuses qui nous saisif-
 » sent d'abord dans les Ouvrages d'es-
 » prit.

» Le goût considéré dans le cœur ne
 » se définit pas , parce qu'il est senti-
 » ment ; il ne s'acquiert pas , parce qu'il
 » est qualité : la Nature le donne. Re-
 » gardé comme faculté d'esprit & prom-
 » ptitude à bien juger , il se forme par
 » la lecture ; il s'épure par les comparai-
 » sons ; les réflexions l'affurent ; les exem-
 » ples l'étendent , & l'imitation l'affer-
 » mit. Sentiment du vrai , droiture de

110 MERCURE DE FRANCE.

» raison , ce sont ses principes : justesse
» de pensées , netteté d'expressions , ce
» sont ses règles ; souplesse d'un esprit
» qui sçait obéir à la loi des bienséan-
» ces ; sagesse de détail qui sçait adop-
» ter le nécessaire & retrancher le su-
» perflu ; économie des règles qui pré-
» sident à l'Ordonnance , ce sont ses
» qualités : tableaux naturels , images
» animées , peintures justes , faillies me-
» surées ; à leur suite , saisissement d'ad-
» miration , suffrages aussitôt obtenus
» que demandés , esprits à peine atta-
» qués que subjugués ; ce sont ses effets.

» Pour prouver la nécessité du goût ,
» j'ose avancer que sans lui le génie le
» plus sublime est souvent plus dange-
» reux pour les Arts , qu'il ne leur est
» utile. Naturellement hardi , il s'élève
» au-dessus du vrai comme au-dessus du
» commun. Sa passion est le nouveau.
» Toujours avide de distinctions , il
» prend son vol ; ce qui est naturel aux
» autres , est étranger pour lui ; une ré-
» gion supérieure d'où il puisse domi-
» ner , voilà son centre. L'imagination ,
» guide insensé lorsqu'elle n'est pas
» guidée elle-même , lui prête ses aîles ;
» nouvel *Icare* , il va dans la région du
» feu , & tandis qu'il se livre à un nou-

» vel effort dans des plages inconnues,
» les nues qu'il a percées se rejoignent ;
» leur ombre le dérobe aux regards des
» Mortels ; & il ne leur est rendu que
» par sa chute. L'esprit qui ne peut at-
» teindre à la hauteur du génie, le laisse
» s'élever , se contente de marcher ; mais
» sa marche irrégulière ne le conduit
» point à son but ; un goût frivole
» s'empare de lui ; il tourne sans cesse
» dans le tourbillon de la mode ; c'est
» un papillon qui cherche une lueur
» favorable pour faire briller les cou-
» leurs dont ses aîles sont nuancées. Là
» se borne son ambition. Il plaît aux
» Lecteurs légers comme le papillon
» aux enfans. Son éclat dure autant que
» la lueur autour de laquelle il voltige ;
» l'aîle se dessèche , se brûle ensuite , &
» l'insecte rampe.

» Ce portrait n'est que trop véritable
» même dans la Littérature ; & l'image
» n'est que d'après des modèles. En ef-
» fet , parcourez les Ouvrages divers
» dont le déluge inonde aujourd'hui
» plus que jamais la République des
» Lettres : un titre singulier , des avan-
» tures imaginées , un style marqueté ,
» une Sentence hardie , un tour de
» pensées bisarres , un assemblage d'ex-

112 MERCURE DE FRANCE.

» pressions colorées, un jargon obscur
» & précieux; disons tout, une barbarie
» de langage ornée & parée de faux
» brillans & de clinquans où le vernis
» est substitué à la peinture, la décou-
» pure au tableau, & au sérieux du bon
» sens, le frivole de l'affectation. N'est-
» ce pas là le fond, ou du moins le
» courant de la Littérature moderne:
» Que fait le goût? Il soutient le gé-
» nie dans son effort, & le rappelle de
» ses écarts; lui marque sa route dans
» les airs, & lui prescrit ses bornes; ne
» l'affranchit du commerce des hom-
» mes, que pour l'associer à celui des
» Dieux; lui permet de s'élever quand
» il peut; l'oblige à marcher quand il
» le doit; & en lui laissant toute la li-
» berté que l'imagination desire, le re-
» tient dans les limites que la raison a
» marquées. Il ouvre toutes les routes
» du labyrinthe dans lequel l'esprit fri-
» vole s'égaré; lui laisse la finesse du
» langage, mais en bannit l'obscurité;
» retranche la parure qui est étrangère;
» pour ne laisser que l'ornement qui
» est propre; admet les grâces, mais
» veut que les vertus les reconnoissent,
» que les Muses les conduisent, & ne
» souffre pas qu'un amour aveugle les

» égare ; à l'étincelle enfin qui ne ré-
 » pand qu'une lueur assez semblable à
 » la nuit , le goût substitue le flambeau
 » qui produit la lumière , & enfante ou
 » remplace le jour.

» C'est par lui , c'est par ce goût sa-
 » ge & hardi , que furent inspirés ces
 » génies puissans qui dans un siècle af-
 » sez peu éloigné du nôtre , rallume-
 » rent dans le Temple des Arts , ce feu
 » sacré que la molesse avoit laissé étein-
 » dre , dissipèrent les ténèbres dont l'i-
 » gnorance avoit couvert le Parnasse ,
 » rappellèrent l'Antiquité plus défigurée
 » encore par le pinceau de la nouveau-
 » té , que par ses propres rides , ouvri-
 » rent à des Lecteurs curieux d'appren-
 » dre , les trésors littéraires que les sié-
 » cles nous ont conservés , comme l'hé-
 » ritage des esprits , & nous montèrent
 » enfin à ce degré d'intelligence qui a
 » fixé les Lettres parmi nous. Jusques-
 » là les Muses errantes avoient en vain
 » cherché un asyle . Elles avoient
 » franchi quelques montagnes , par-
 » couru quelques Provinces , éclairé
 » quelques Nations : le hasard ou la
 » curiosité leur ménagèrent de temps en
 » temps des protecteurs assez zélés pour
 » les défendre ; mais il étoit réservé au

114 MERCURE DE FRANCE:

» goût de leur susciter des Connois-
» seurs intelligens , capables de les ac-
» créditer en les cultivant , de profiter
» de leurs richesses , & de leur en don-
» ner , de se pénétrer de leurs précep-
» tes , & de les transmettre aux autres.

» C'est de ces Restaurateurs des Scien-
» ces , que nous avons reçu le goût sage
» & heureux qui les maintient encore
» malgré la conspiration des préjugés.
» Puisse nous sentir toujours le prix
» d'un tel avantage , & nous conserver
» la possession glorieuse où nous som-
» mes depuis si longtemps , de servir
» dans ce genre , comme dans pres-
» que tous les autres , de modèles aux
» autres Peuples.

Nous finirons l'Extrait de l'*Ecole de Littérature* dans le prochain *Mercur*.



LA VEUVE, Comédie, en un Acte, & en Prose, par l'AUTEUR DE DUPUIS ET DES RONAIS. Le Prix est de 24 sols; à Paris, chez Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût, 1764. Avec Approbation & Privilège du Roi.

NOUS nous contentons, simplement ici, d'annocèr cette jolie Comédie, attendu que, pour les raisons que nous en dirons, nous en donnerons un extrait, à la fin de l'Article des Spectacles du prochain Mercure.

LE ROSSIGNOL, Comédie en un Acte, en Vaudevilles, *du même Auteur*, est, actuellement, sous presse; & paroîtra incessamment. On la trouvera pareillement chez *Duchesne*.

Ce n'est point le *Rossignol*, qui a été joué à l'Opéra Comique; mais, cette Pièce charmante, qui a déjà sa réputation faite, & qui a été représentée avec tant de succès, il y a plus de

116 MERCURE DE FRANCE.

douze ans, chez S. A. S. Monseigneur le Comte de *Clermont*, Prince du Sang.

M. *Collé* seroit en état, s'il le vouloit, de donner au Public *un Théâtre de Société*, assez considérable. Il y a longtems que les Amateurs, & que les personnes qui jouent la Comédie, entr'elles à Paris, ou dans leurs campagne, attendent, avec la plus vive impatience, qu'il fasse imprimer *ce Recueil précieux* de Comédies, & de petites Pièces, qui ne peuvent être représentées sur des Théâtres Publics, mais qui feroient comme elles l'ont déjà fait, l'amusement, & le charme des Sociétés particulières.

SUPPLÉMENT aux Pièces Fugitives.

VERS à Mde de B qui le soir de ses noces, après que tout le monde fut retiré, exigea, toute affaire cessante, que son mari la menât au Bal de l'Opéra qu'elle n'avoit jamais vu. Le père du nouveau marié qui les avoit entendus se lever, s'habilla, se masqua, les suivit au Bal; & à force de plaisanteries, il obligea sa bru de reve-

*nir avec son Mari masqués encore
l'un & l'autre , & ne comprenant pas
comment ils avoient pu être reconnus.
Le père m'écrivit l'aventure le matin ,
& elle reçut ces Vers l'après-diner à sa
toilette : ce qui l'étonna beaucoup.*

CONDUITS par l'Hyménée & le Dieu de Cythère,
Dans le lit nuptial , cette nuit deux époux ,
Alloient goûter les plaisirs les plus doux ,
Sous les yeux du tendre mystère ;
Quand tout-à-coup , jaloux de leurs joyeux ébats,
Momus , cédant au dépit qui l'emporte ,
Entre dans leur réduit , sans frapper à la porte ,
S'approche des conjoints qui ne s'endormoient pas,
Et des tendres amours écartant la cohorte ,
A l'épouse parle tout bas ,
Et la rance de cette sorte.
Quoi ! dit-il , à votre âge on n'est donc pas touché,
D'un plaisir qu'à vos yeux on a toujours caché ?
Tandis que dans mon temple, où règne l'allégresse,
Bourgeois & Financier, Robin , Prince, Duchesse,
Tous viennent me faire la cour ;
Vous seule , à mon culte rebelle ,
Eprise d'un nouvel amour ,
A côté d'un-mari , jeune, aimable , fidèle ,
Vous voulez attendre le jour ?
Y pensez-vous : d'Hymen commençant la carrière ,

118 MERCURE DE FRANCE.

A peine un pauvre époux ouvre-t-il la barrière ;

Qu'il est déjà presque sur le côté :

De votre propre bien soyez plus ménagère ,

Par principe de volupté.

Votre époux est à vous : usez-en de manière ,

Qu'il n'altère point sa santé.

Plaisirs poussés trop loin causent satiété.

D'Hymen toute la vie on peut chomer la fête ;

On prévoit les douceurs jusques dans l'avenir ;

Ses jours coulent en paix , & les miens vont finir.

Profitez des jeux que j'apprête :

L'Ennemi * qui me suit va bientôt les bannir.

Après ces mots, l'indiscrette folie

Force les deux époux à sortir de leur lit.

L'épouse en est charmée , & l'époux obéit.

Peut-on rien refuser à femme qui supplie ?

On s'habille à la hâte , on s'échappe sans bruit :

Au Bal de l'Opéra le plaisir les conduit.

Ils arrivent masqués ; qui peut les reconnoître ?

Qui ? L'Amour qui les suit. Déjà ce petit traître ;

Voyant que d'une utile nuit ,

Dont il doit disposer en maître ,

Un autre Dieu perçoit le fruit ,

Dit le nom des époux , découvre le mystère ;

A tout venant conte l'affaire ;

Lui-même déguisé , prend l'épouse à l'écart ;

Et lui flétrit le cœur par maint & maint brocard.

* *Le Carême.*

L'aventure devient publique ;
L'un applaudit , l'autre critique :
La singularité trouve des partisans ;
Et cet époux a fait la nique
A tous les maris complaisans :
Mais peu suivront cette pratique.
Aimable Bi... vous qui dans votre lit ,
Avez passé la nuit , & vu naître l'aurore ,
En comblant de plaisir l'époux qui vous adore ;
Amusez-vous de ce récit ,
Dont tout le monde parle encore ,
Dans les foyers de *Terpsicore*.



CAMPAGNE du Marquis de CRÉQUI, en Lorraine & en Alsace, en 1677; rédigée par M. Carlet de la Roziere, Chevalier de S. Louis, Capitaine réformé de Dragons, & ci-devant Aide-Major Général des Logis de l'Armée du Rhin; à Paris, chez Lesclapart, Libraire, quai de Gèvres; vol. in 8°. petit format; 1764; avec une Carte très-bien faite de la Lorraine, & d'une partie de l'Alsace.

L'AUTEUR a jugé cette Carte d'autant plus nécessaire, qu'outre qu'elle facilite l'intelligence de cette Campagne, elle est un moyen simple & aisé d'en repasser d'un coup d'œil toutes les opérations, & d'en conserver une idée nette & fructueuse. Quant à l'Ouvrage même, la Campagne de M. de Créqui est si curieuse & si instructive, par les événemens qu'elle présente, par la conduite admirable de ce Général, & par le détail de toutes les marches de son Armée, & des Camps qu'elle a occupés, que ce Livre ne peut manquer d'être d'une très-grande utilité aux Militaires: surtout les faits y étant exposés avec une clarté, un ordre & une précision qui font honneur à l'Auteur de cette utile & précieuse rédaction.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE choisie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques tant François qu'Etrangers, avec plusieurs Pièces rares & des remarques utiles & curieuses. Par M. PLANQUE, Docteur en Médecine, Tome VIII. avec Figures. A Paris, chez la veuve d'Houry, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'ORLÉANS, rue Severin, près la rue S. Jacques. 1763.

LA matière qui compose ce huitième Volume, est comprise dans les mots *néphrétique, nerf, nourriture, obésité, odontalgie, odorat, œil, œsophage, ongle, opération Césarienne, ophthalmie, & os.*

Le premier Article renferme la structure des reins dans l'état naturel & dans l'état contre nature; l'on en développe la mécanique; on expose leurs maladies & les moyens de les guérir. On rapporte l'histoire d'une néphrétique périodique qui attaquoit une Dame de 50 ans tous les mois & à la même heure. Cette histoire est suivie de beau-

F

coup de remarques curieuses non-seulement sur la néphrétique , mais encore sur plusieurs autres affections dont les retours périodiques sont surprenans , comme des fièvres qui revenoient tous les ans , la parole perdue , qui revenoit tous les jours depuis midi jusqu'à une heure , &c.

Les nerfs dont la connoissance est si nécessaire , fait le sujet du second Article. On y examine leur nature , leur origine , leur progrès , leurs divisions. On prouve l'existence des esprits animaux dans les nerfs ; on expose leur puissance dans l'œconomie animale , on démontre que c'est par leur moyen que l'âme s'apperçoit de ce qui se passe dans notre machine vivante ; on recherche quelle est la partie du cerveau où l'âme exerce ses fonctions , & où elle reçoit les impressions des objets ; on explique la cause de la douleur & l'on rapporte quelques conjectures sur les maladies des esprits & sur le désordre du cerveau dans certaines affections surprenantes , comme dans la catalepsie , dans les ravissemens ou extases , &c.

L'Article suivant regarde la nourriture. On y traite de la nature des alimens ,

de leur différence dans différens Pays ; on demande si l'on peut vivre longtemps sans leur secours. On rapporte plusieurs exemples d'hommes & d'animaux qui ont vécu plusieurs années sans boire & sans manger ; on y lit l'histoire d'une femme qui depuis 18 ans jusqu'à un âge avancé rejettoit ce qu'elle prenoit , à l'exception de l'eau & du petit lait. On remarque qu'elle a été seize ans n'allant qu'une fois à la selle chaque année , c'étoit toujours au mois de Mars.

Cet Article finit par la méthode de faire cuire les Os , par l'histoire du Chocolat & par les moyens de conserver les Grains &c.

Le quatrième Article est employé à traiter de l'*Obésité*, cet embonpoint excessif, qui fait tant d'obstacles aux fonctions animales & vitales. Il renferme beaucoup d'exemples de grosseurs énormes , des accidens qui les accompagnent & des moyens de les détruire.

Le mot *Odontalgie* fournit des sujets aussi curieux qu'utiles. On parle dans ce cinquième Article , de la nature des Dents , de leurs maladies , de leurs remèdes , des accidens qui peuvent arriver en les arrachant , des secours qu'on doit y apporter. L'on finit cet

124 MERCURE DE FRANCE.

Article par les prognostics qu'on peut tirer de l'inspection des Dents.

L'on passe ensuite à la connoissance de la structure du siège de l'Odorat, on donne une description exacte de toutes les parties de cet organe; on rend raison de plusieurs phénomènes curieux; par exemple, pourquoi l'on pleure quand on a respiré des odeurs fortes, pourquoi l'on éternue, quand les yeux sont frappés d'une vive lumière. On parle ensuite de l'éternuement; on en découvre la cause, ses bons & ses mauvais effets, aussi bien que ceux du Tabac; enfin on recherche l'origine des souhaits qu'on fait à ceux qui éternuent; dans l'Article de l'œil on lit la description de cet organe, on parle de l'action de ses muscles & de leur usage, on rapporté des observations sur la mécanique des muscles obliques, sur l'iris & sur la porosité de la cornée transparente; on y trouve plusieurs découvertes sur les yeux de differens animaux, une dissertation sçavante sur la Mécanique des mouvemens de la prunelle, où l'on examine quelle est la structure & la manière d'agir des fibres droites de l'uvée; on y traite des mouvemens de l'iris, & par occasion de la partie principale de l'organe de la vue; on y lit un mémoire sur les

yeux gelés, dans lequel on détermine la grandeur des chambres que renferme l'humeur aqueuse; de la connoissance exacte des parties de l'œil, & de leurs fonctions; l'on passe aux maladies dont les principales sont la cataracte, & la fistule lacrymale. On rapporte les diverses manières d'en faire les opérations, plusieurs observations sur une maladie du syphon lacrymal dont les Auteurs n'avoient pas encore parlé; sur un bandage compressif destiné à la cure de la tumeur lacrymale; une dissertation sur la cause du strabisme ou des yeux louches, & sur d'autres maladies qui attaquent cet organe, & les paupières.

Le mot *œsophage* conduit à des choses intéressantes qui regardent la déglutition: après être entré dans la description des parties de cet organe, on explique comment se fait la déglutition; on rencontre des remarques sur la luëtte, sur ses fonctions, sur ses maladies & sur celles de plusieurs autres parties de la bouche. On y lit aussi un Mémoire sur une difficulté d'avalier, & l'on y donne les moyens de secourir les malades.

Les *ongles* occupent le neuvième article: on y explique de quoi & comment ils se forment, comment ils se nourris-

126 MERCURE DE FRANCE.

sent, comment ils croissent & comment ils végètent. On réfute l'opinion de ceux qui s'imaginent qu'ils croissent après la mort de l'animal. On rapporte plusieurs histoires d'ongles monstrueux ; on y lit une lettre curieuse touchant une fille à qui il venoit des cornes sur plusieurs endroits de son corps.

Après cet article on vient à l'opération césarienne, l'on en rapporte l'origine, le temps de sa nécessité & la façon de la faire. On finit cet article par l'histoire d'une opération césarienne singulière.

L'ophthalmie remplit le dixième article. On y explique en quoi consiste cette maladie, quelle est la partie qu'elle affecte, & combien il y en a de sortes. On rapporte des exemples de plusieurs accidens, suites fâcheuses de l'ophthalmie, qui ont conduit à l'aveuglement. *L'émeralopie* ou *vue de jour* fournit la matière d'un Mémoire fort curieux & singulier : les personnes attaquées de cette maladie n'apperçoivent les objets qu'aux grands rayons du Soleil, encore même avec quelque confusion ; on explique la cause de cette affection extraordinaire, & l'on enseigne les remèdes capables de la guérir. On prend de-là occasion de rapporter plusieurs histoires de vues si perçantes, qu'à peine peut-on y ajouter foi, com-

me d'appercevoir ce qui est caché dans la terre , le mouvement du sang dans le cœur , les dépôts d'humeurs formés intérieurement. On parle aussi de ceux qui voyent les objets doubles , & on rend raison de ce phénomène ; comme aussi de ceux qui ne voyent qu'une partie des objets. On rapporte aussi des exemples de ceux qui ne voyent pas le jour , & qui voyent assez bien la nuit.

De ces phénomènes extraordinaires , l'on passe à une maladie qui est assez commune , mais dont on se défait difficilement. Ce sont des filamens , des petits pelotons , d'espèces d'ailes de mouches , & autres apparences qui semblent voltiger dans l'œil. On tâche d'en découvrir la cause , & l'on en donne quelques remèdes.

Les os terminent la matière de ce volume : l'on y examine leur nature , leurs parties , leur usage ; on explique comment ils parviennent à cette dureté qui les distingue des autres parties , & comment il arrive que certaines parties molles s'ossifient ; on lit des observations sur la structure & sur les maladies des cartilages qui se trouvent dans les articulations ; on en rapporte d'autres sur les jointures écailleuses & sur les jointures

128 MERCURE DE FRANCE.

dentelées du crâne , sur les os du palais , sur les vertébrés des côtes ; sur la proportion des os du squelette de l'homme ; sur le mouvement des mâchoires ; sur la structure & le sentiment de la moëlle ; sur la teinture en rouge des os des animaux vivans. On passe ensuite aux observations qui regardent leurs maladies , comme le craquement des os , la fracture de la rotule , de l'humérus , de la cuisse. On fait mention d'une partie de squelette qui étoit sans articulation , & d'un squelette entier qui ne formoit qu'une seule pièce d'os ; c'étoit un domestique qui mourut à soixante-un ans. Il commença à être moins agile à l'âge de dix-huit ans. Vingt ans avant la mort de cet homme , il eut une fièvre très-violente , pour avoir passé une partie de la nuit à dormir sur l'herbe , ayant chaud. Depuis qu'il fut rétabli , il ne fut jamais sans ressentir de grandes douleurs dans les os. En quatre ans , il perdit l'usage & le mouvement des mâchoires ; de sorte qu'on fut obligé de lui arracher plusieurs dents pour le nourrir de soupe , de lait & de bière ; il ne pouvoit ni s'asseoir , ni se baïsser ; il dormoit dans une guérite avec une petite planche qu'il glissoit dans une coulisse , contre laquelle il appuyoit son estomac. Il ne pouvoit pas faire le moindre

mouvement avec sa tête. Il pouvoit se mouvoir sur un terrain uni par une espèce de faut, & il restoit plusieurs heures dans un jardin, en se tenant le dos appuyé contre une muraille. Il y a dans ce huitième volume une infinité de faits aussi utiles que curieux, sur lesquels il ne nous est pas possible de nous arrêter, & nous ne croyons pas nous compromettre en assurant le Public que ce volume ne mérite pas moins son approbation que les précédens.

Le neuvième volume est sous presse, aussi-bien que le vingt-cinquième de l'édition *in-12*, de laquelle il paroît vingt-quatre Tomes.

ANNONCES DE LIVRES.

HARMONIE des Pseaumes & de l'Évangile, ou Traduction des Pseaumes & des Cantiques de l'Église; avec des Notes relatives à la Vulgate, aux Septante & au Texte Hébreu; ouvrage posthume de M. *Pluchè*; à Paris, chez les Freres *Estienne*, rue S. Jacques, à la Vertu; 1764, un Vol. *in-12*. Avec Approbation & Privilège du Roi.

Cette nouvelle Traduction des Psea-

130 MERCURE DE FRANCE.

mes, qui ne le cède à aucune de celles qui ont paru jusqu'à présent, est précédé d'une Préface très-étendue & très-instructive, qui donne la clef des Pseumes, fait connoître le caractère particulier du langage des Hébreux, le tour de leur Poësie, l'état actuel du Texte de l'Ecriture, & les divers accidens arrivés aux versions Grecque & Latine. Les Notes dont M. *Pluche* a accompagné sa version, répandent beaucoup de clarté sur le Texte.

DISSERTATION sur différens points de Géographie, adressée à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Göttingue; par M. *Rizzi Zannoni*; 1764, brochure in-8°.

Le but de cet écrit est de réfuter M. *Bonne*, Mathématicien, qui avoit attaqué M. *Rizzi Zannoni* au sujet de quelques sentimens sur la Géographie: on réduit ici à deux points principaux, les plaintes de M. *Bonne*. Le premier roule sur ce que M. *Rizzi Zannoni* avoit dit que c'étoit un projet chimérique & ridicule, que de prétendre nous donner des Cartes applaties vers les Pôles; dans le second M. *Bonne* reproche à son Adversaire de l'avoir copié dans sa Carte

des Côtes Maritimes de la France, & d'y avoir ajouté des fautes. La réfutation des accusations de M. *Bonne* fait tout le sujet de cette dissertation.

LETTRES à M. *Rousseau*, pour servir de réponse à son *Emile*, & à ses autres ouvrages; in-8°. chez *Panckoucke*, rue & à côté de la Comédie Française; au Bureau du Mercure, au Palais Royal, & chez l'Auteur. Le prix des deux premières Lettres est de 3 liv. 6 sols brochées.

L'Ouvrage destiné à combattre M. *Rousseau*, suivant le Plan qui en a été tracé dans la Préface, a été circonscrit dans quinze Lettres, dont chacune formera un volume d'environ quinze feuilles. La réfutation des Ecrits de ce Philosophe a été regardée par plusieurs Prélats comme d'autant plus nécessaire, qu'à la faveur du style le plus séduisant, il a frappé du même coup sur la Religion & sur le Gouvernement. On pourra juger par les deux premières Lettres, du tour que doit prendre entre les mains de l'Auteur, une controverse, que l'intempérance du génie a rendue malheureusement trop nécessaire dans ce siècle.

132 MERCURE DE FRANCE.

THÉÂTRE de la dernière Guerre en Allemagne, &c, en six Volumes in-12. chez *Langlois*, fils, Libraire à *Paris*, rue de la Harpe, près de la rue Poupée, à la Couronne d'Or.

Ce Libraire propose de le donner au Public par forme de souscription avec une diminution de prix considérable. Jusqu'ici les six premiers Volumes ont toujours été vendus chacun 3 liv. en Feuilles ; ce qui faisoit pour le tout 18 liv. Chaque Volume pareillement en Feuilles, sera donné pour 2 livres & relié coûtera 2 liv. 12 sols. Cela fait sur les six Volumes une diminution du tiers, ou une réduction de 18 liv. à 12 liv. Les deux derniers Volumes sept & huit qui paroîtront dans le mois de Mai prochain 1764, ne seront aussi vendus chacun en feuilles que 2 livres à ceux qui auront pris les six précédens ; c'est-à-dire, à ceux qui auront souscrit jusqu'au mois de Mai : ainsi l'Ouvrage entier composé de huit Volumes, ne coûtera plus que 16 livres au lieu de 24 livres, & l'on aura dans cet Ouvrage une collection complète & très-bien gravée des Plans de Batailles, Sièges, Combats, Marches, & autres actions de la dernière Guerre. Cette in-

téressante collection, recommandable par la beauté & la quantité des Gravures qui monteront à plus de cent Planches, ainsi que par l'exactitude & par la singularité des détails, sera très-utile pour l'Histoire. La diminution qu'on annonce, n'aura lieu que jusqu'au premier Mai 1764. Ce terme passé, l'Ouvrage entier sera vendu comme auparavant trois livres chaque Volume en feuilles.

TRAITÉ Historique des Plantes de la Lorraine & des trois Evêchés ; par M. Buchoz, Médecin Ordinaire du Roi de Pologne, &c.

Nous avons déjà donné plusieurs extraits de ce Livre utile, qui se continue avec succès. Nous ajoutons seulement, qu'il sera divisé en vingt Volumes. Le premier est le prospectus de l'Ouvrage ; les dix-neuf autres renferment chacun une famille différente de Plantes, suivant le système de leurs vertus. On donne dans cet Ouvrage la description botanique de la Plante, sa figure, l'endroit où elle croît, sa culture, son analyse chymique & ses propriétés, tant pour la médecine que pour les arts & métiers. On rapporte les sentimens des an-

134 MERCURE DE FRANCE.

ciens & des modernes , auxquels on ajoute toutes les nouvelles observations qui sont faites sur ces matières. Le simple exposé de cet Ouvrage en démontre l'utilité & la vaste étendue.

L'Auteur a besoin d'instruction pour remplir cet objet ; les différens voyages qu'il a faits dans la Lorraine & les trois Evêchés ne sont pas suffisans ; il réitère donc ses instances auprès des curieux , & il les prie très-instamment , de même que M. M. les Cultivateurs, Curés , Médecins , Chirurgiens , Pharmaciens , Physiciens , Jardiniers , Artistes, & autres personnes, de lui faire tenir, par des commodités sûres & sans frais , des notes de tout ce qui peut se trouver de remarquable dans les différentes contrées qu'ils habitent , avec leurs observations sur la nature du climat , sur ses différentes productions , sur les avantages que les habitans du pays peuvent en tirer.

La souscription de l'histoire des végétaux sera de soixante livres pendant le courant de 1764 , & de soixante-douze livres pour les années postérieures ; le tout payable en quatre termes , en recevant les premier , cinquième , dixième & quinzième Volumes. Ceux néan-

moins qui voudront bien contribuer aux frais de quelques planches, auront toujours en tout tems l'Ouvrage entier pour quarante-huit livres. Il sera orné de 400 planches gravées en taille-douce, & dessinées d'après nature, au bas desquelles sont gravées les armes & les qualités de ceux qui y ont coopéré.

Les premier & second volume sont déjà imprimés. Ceux qui voudront faire les frais de quelques planches, souscrire à cet Ouvrage & communiquer leurs observations, sont priés de s'adresser directement à l'Auteur à Nancy, grande rue, ville-vieille.

PROSPECTUS d'une Diplomatique pratique, ou traité de l'arrangement des archives & trésors d'icelles; Ouvrage nécessaire aux dépositaires des titres des anciennes Seigneuries, des Evêchés, des Chapitres, des Abbayes, des Communautés Religieuses, des Corps de Villes, & à tous ceux qui veulent s'adonner à l'étude des titres & des écritures anciennes; par M. le Moine, Secrétaire & Archiviste de l'Eglise Cathédrale de Toul, & ci-devant de l'insigne Eglise de Saint Martin de Tours; de l'Académie Royale des Sciences, & des

136 MERCURE DE FRANCE.

Arts de Metz ; proposé par souscription ; à Metz , chez *Joseph Antoine* , Imprimeur Ordinaire du Roi & de la Société Royale , place des Charrons ; 1763 , feuille in-folio.

Ce Prospectus offre dans le plus grand détail , les différentes parties qui composeront le traité que nous annonçons. Il contiendra seize Chapitres partagés en plusieurs sections ; & le tout ensemble ne formera qu'un Volume in-4°. d'environ 400 pages : ceux qui desireront là dessus de plus amples éclaircissmens , trouveront des exemplaires du prospectus à *Paris* chez *Despilly* ; rue Saint Jacques , à *Lyon*, chez *Bruyset Ponthus*, rue Saint Dominique ; à *Rouen* chez *Richard l'Allemand* , & à *Nancy* , chez *Baurain*.

POESIES de *Malherbe* , rangées par ordres Chronologique , avec la vie de l'Auteur & de courtes notes ; nouvelle édit. revue & corrigée avec soin ; à *Paris* chez *Barbou* , rue Saint Jacques , aux Cigognes ; 1764. Volume in-8°. petit format.

Voici une des plus belles éditions qui soient sorties des presses célèbres de *Barbou* : elle a été revue avec beaucoup

de soin par un homme de Lettres qui aux *Mémoires pour la vie de Malherbe* par M. Racan , a substitué la vie de *Malherbe* qui est à la tête de cette nouvelle édition. Cette vie est faite avec beaucoup de précision ; & quoique moins étendue que les *Mémoires* de M. Racan , elle fait encore mieux connoître le caractère de *Malherbe*. On y apprend plusieurs anecdotes intéressantes ; & cette édition plus commode & plus portative que celle qui parut en 1758 , grand in-8°. contient au bas des pages , des notes courtes qui expliquent l'Historique de certaines pièces , & les noms Géographiques & Mythologiques , & quelques termes surannés qui pourroient embarrasser le lecteur. On vend séparément le portrait de *Malherbe*.

DE Imitatione Christi , libri quatuor , ad Manuscriptorum ac primarum editionum fidem castigati , & mendis plus quàm sexcentis expurgati. Recensuit S. VALART , Acad. Amb. Dissertationemque de ejusdem operis Authore addidit. Nova Editio ; Parisiis , Typis J. Barbou , viâ San-Jacobeâ ; 1764. vol. in-12.

A la seule inspection de cette Edition nouvelle de l'Imitation de J. C. revue sur les Manuscrits de M. Valart , il est aisé de

138 MERCURE DE FRANCE.

se convaincre que l'Imprimeur n'a rien négligé pour la rendre vraiment digne de l'approbation des Amateurs. Il a fait graver cinq Estampes en taille-douce, qui méritent les éloges des Connoisseurs. M. *Valart* a retouché sa Dissertation sur l'Auteur de ce Livre admirable, & l'a considérablement augmentée. Pour répondre au zèle de ce Sçavant, l'Imprimeur a cru devoir redoubler ses soins pour la partie typographique; & nous pouvons assurer que cette Edition est bien supérieure à la première, qui passoit déjà pour un chef-d'œuvre. On vend les Figures séparément. On trouve aussi chez *Barbou* la Traduction du même Livre.

Le même Libraire a reçu d'Angleterre les Livres suivans : *Homeri Ilias & Odysea*, græcè & latinè, cum annotat. *Clarke*, 4 vol. in-4°.

Callimachi Hymni, & Epigrammata, in-8°.

Lucani Pharsalia, cum notis *Gravii & Bentleii*, in-4°. 1760.

Manilius Astronomicon, ex recensione *Bentleii*, in-4°.

MÉMOIRE sur la Culture du Murier blanc, dans lequel on trouvera les inf-

structions nécessaires aux Jardiniers pour la Culture de cet Arbre , depuis le semis jusqu'à la cueillette de ses feuilles. Lû à la Société Royale d'Agriculture de Lyon , par M. Thomé , de la même Société. A Lyon , chez Aimé de la Roche , Imprimeur-Libraire du Gouvernement & de la Ville , aux Halles de la Grenette ; avec permission , & par ordre de la Société Royale d'Agriculture de Lyon ; 1763 , brochure in-8°.

Le Murier , dont les feuilles sont propres à la nourriture des Vers à Soye , est connu sous la dénomination générale de *Murier blanc* , qui en comprend plusieurs espèces. La Culture de cet Arbre devenant chaque jour plus intéressante en France , on a pensé avec raison que ce *Mémoire* seroit utile à ceux qui possèdent des Terreins convenables pour ces sortes de Plantations. Les méthodes que l'on indique nous ont paru d'autant plus assurées , qu'on s'apperçoit qu'elles sont le fruit de l'expérience ; & qu'on s'est attaché surtout à donner ces instructions avec la plus grande clarté , leur principal objet étant d'instruire les gens de la Campagne sur toutes les pratiques de cette Culture.

DISCOURS sur l'Education; avec cette Épigraphe : *Non si male nunc, & olim sic erit.* Horat. Od. VII. Lib. II. A Lyon, de l'Imprimerie d'*Aimé de la Roche*, aux Halles de la Grenette; avec approbation & permission; 1763. brochure in-12.

Malgré la multitude prodigieuse d'Ouvrages faits depuis quelque temps sur cette matière, fort agitée dans tous les temps, on lit encore avec plaisir ces nouveaux *Discours*, dont le premier & le second traitent des avantages de l'Histoire, relativement à l'Education; le troisième sur la multiplicité des Colléges. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'Ouvrage même, où ils trouveront des vues nouvelles.

ÉPITRE à Messieurs les Docteurs de la Maison & Société de Sorbonne, & de la Faculté de Théologie; feuille in-4°. à Paris, chez *Ballard*, rue des Noyers; chez *Panckoucke*, rue & à côté de la Comédie Française.

Nous présenterons aux Lecteurs dans un de nos prochains *Mercures*, quelques morceaux de cette Epitre critique, morale, historique & chrétienne, par *M. Tannevot*, aussi connu par ses talens.

pour la Poësie, que par ses sentimens religieux & patriotiques.

RÉCAPITULATION & Méthode du Sieur *Despommiers*, pour la Culture du Sainfoin, dans les Terres qui se sont jusqu'ici refusées à cette Culture. Feuille in-4°. à deux colonnes.

Ce n'est ici que le résultat d'un Ecrit estimé, intitulé : *L'Art de s'enrichir promptement par l'Agriculture, prouvé par des Expériences où l'on trouve la manière de cultiver le Sainfoin, la Luzerne, le Trefle, &c. par le Sieur Despommiers ; chez Guillyn, quai des Augustins. Prix 1 liv. 4 s.*

HISTOIRE & pratique de la Clôture des Religieuses, selon l'esprit de l'Eglise & la Jurisprudence de France, dédiée à Nosseigneurs les Archevêques & Evêques du Royaume, par M. *Cherrier*, C. R. à Paris, chez *Desprez*, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques, au coin de la rue des Noyers ; 1764 ; avec approbation & privilège du Roi ; un vol. in-12 de 730 pages. Prix, 3 liv. relié.

Le principal objet de ce gros volume est d'instruire les Religieuses, & de dé-

142 MERCURE DE FRANCE.

truire les préjugés d'un grand nombre d'autres personnes sur le point de la Clôture. Les Supérieurs & les Confesseurs des Monastères y trouveront des observations utiles sur des points qu'ils ne pouroient apprendre que par une longue expérience. Cet Ouvrage pourra contribuer encore à faire connoître aux personnes laïques, qui ont enfreint les Loix de l'Eglise touchant la Clôture, combien elles se sont égarées. Il sera même utile à plusieurs Curés qui ont des Monastères de Filles sur leurs Paroisses. On ne s'est pas contenté de donner la partie historique de la Clôture dans son origine & dans ses progrès ; on a encore mis sous les yeux des Lecteurs quantité d'exemples édifiants, anciens & nouveaux, d'une exacte observation de la Clôture.

DESCRIPTION historique des Curiosités de l'Eglise de Paris, contenant le détail de l'édifice tant extérieur qu'intérieur, le Trésor, les Chapelles, Tombeaux, Epitaphes, & l'explication des Tableaux avec les noms des Peintres &c; par M. C. P. C. ornée de figures ; à Paris, chez C. P. Gueffier, Père, Libraire, parvis Notre Dame, à la Libéralité; 1763. Vol. in-12.

Cet Ouvrage est différent de celui qui parut en 1752 sous le titre de *Curiosités de Notre Dame de Paris*, & qui n'étoit qu'une explication simple de ce que cette Métropole renferme de plus curieux. Ici on a ajouté tous les Faits historiques qui ont quelques rapports avec cette Eglise.

CONCORDE de la Géographie des différens âges; Ouvrage posthume de M. Pluche; à Paris, chez les Frères Estienne, rue Saint Jacques, à la Vertu; 1764; avec Approbation & Privilège du Roi. Vol. in-12. de près de 600. pages.

L'état actuel de la Terre, & les états différens qui y sont survenus d'âge en âge, font la matière de ce Volume, précédé d'une vie de M. *Pluche*. Dans le premier Livre, on traite de la Géographie moderne, en la partageant en différens Voyages maritimes; dans le second, on place de suite les Voyages des Hommes célèbres qui ont traversé de grandes Régions; qui ont établi de nouvelles Colonies, & qui ont jusqu'à nos jours découvert quelques Terres auparavant inconnues. Nous nous bornons aujourd'hui à cette sim-

fr 44 MERCURE DE FRANCE.

ple annonce ; l'Ouvrage demande un plus long Extrait , & nous ne le ferons pas attendre longtemps.

LETTRE de *Zeïla* , jeune Sauvage , à *Valcourt* , Officier François , par l'Auteur de *Barnevelt*. A Paris , chez *Sébastien Jorry* , rue & vis-à-vis la Comédie Française ; 1764. Brochure in-8°. avec de très-belles Gravures.

Nous rendrons compte dans le *Mercur*e prochain , de ces deux Ouvrages.

A R T I C L E III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES

A C A D É M I E S.

SUJETS proposés par l'Académie Royale des Sciences & Beaux-Arts , établie à Pau , pour deux Prix qui seront distribués le premier Jeudi du mois de Février 1765.

L'ACADÉMIE ayant jugé à propos de réserver le Prix de la Poésie , en 1764 , en donnera deux en 1765 , l'un à un
Ouvrage

Ouvrage de Prose qui aura pour Sujet :

*Le moyen le plus propre d'établir un
Commerce utile en Bearn.*

L'autre à un Ouvrage de Poësie dont
le Sujet sera :

Les Avantages de la Navigation.

Les Ouvrages , ne pourront excéder
une demie heure de lecture , il en sera
fait deux exemplaires , qui seront adres-
sés à M. de *Faget de Pomps* , Secrétaire
de l'Académie ; on n'en recevra aucun
après le mois de Novembre & s'ils ne
sont affranchis des frais du port. Cha-
que Auteur mettra à la fin de son Ou-
vrage la Sentence qu'il voudra ; il la
répétera au-dessus d'un Billet cacheté
dans lequel il écrira son nom.

M. *Cazalet* de Pau , qui n'a pas vingt
ans , est l'Auteur de l'Ouvrage qui a
remporté le prix en 1764.

*PRIX proposés par la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de
PARIS.*

UN des principaux objets des recher-
G

ches de l'Agriculture, est la connoissance de la plus grande fécondité possible des terres, relativement à leurs qualités; & des moyens de procurer cette fécondité, soit par les labours, soit par les engrais.

Le succès des labours peut dépendre de plusieurs causes, telles que leur fréquence, leur profondeur plus ou moins grande, & l'influence du temps le plus propre à la préparation des terres.

Le succès des engrais procède de leur qualité & quantité, qui doivent toujours être relatives à la qualité des terres; de la meilleure méthode de préparer les fumiers; du degré de leur fermentation au temps où ils sont employés, & plus particulièrement encore du temps de les répandre & de les enfouir; enfin de l'état où se trouvent les terres lorsqu'on y enterre les fumiers.

On ne peut parvenir à une connoissance exacte de ces moyens de fécondité, que par des observations & des expériences dont les résultats soient bien constatés.

Dans la vue d'encourager les Cultivateurs à se livrer à un travail aussi essentiel au bien public, la Société Royale d'Agriculture propose des Prix à ceux

qui auront obtenu la récolte de froment la plus abondante & de la meilleure qualité, sur un terrain de cinq arpens.

Les Laboureurs font, par leur profession, à portée de connoître la qualité de chaque espèce de terres, & les propriétés des différentes cultures; la Société les invite à se regarder comme plus particulièrement engagés à des recherches aussi intéressantes, & dont le succès leur seroit si honorable.

Conditions du Concours.

1.° Les cinq arpens qui seront cultivés pour concourir aux Prix, seront en une seule pièce, & de la mesure du lieu; la différence des mesures locales étant relatives à celle qui se trouve dans les produits.

2.° On ne pourra choisir que des terres qui soient actuellement & habituellement en culture, & non des terres nouvellement défrichées, soit d'herbages, soit de vignes ou de bois, ou précédemment employées au jardinage, ni à toute autre production cultivée à bras.

3.° Ces terres seront entièrement labourées à la charrue.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

4.° Les semences pourront se faire à la main , suivant l'usage de chaque lieu ; ou avec le semoir , si les Concurrans jugent à propos de se servir de cet instrument , ou par telle autre méthode qu'ils voudront éssayer.

5.° La quantité de semence sera constatée par la mesure & le poids.

6.° La récolte sera constatée par le nombre & la mesure des gerbes , par la mesure & le poids du grain qui en sera provenu , après qu'elles auront été battues , & que le grain en aura été bien criblé.

7.° Ceux qui se proposeront pour le concours , en donneront avis , avant le 1.° Août au plus tard , à M. de *Palerne* , Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture , & lui adresseront leurs lettres , sous l'enveloppe de M. l'Intendant de la Généralité de Paris.

8.° Les faits qui sont l'objet des six premiers articles de ces conditions , seront constatés distinctement & dans la forme la plus exacte , par des certificats des Curé , Syndic , & des deux principaux Laboureurs du lieu ; & le Concurrent joindra à ces certificats un Mémoire détaillé de la culture ordinaire du lieu , & de la méthode particulière

qu'il aura pratiquée, tant à l'égard des labours qu'à l'égard des engrais, pour faire connoître par cette comparaison, les principes & les avantages d'une meilleure culture; ce Mémoire sera certifié de même que les autres pièces.

9.° Ces certificats & Mémoires seront adressés à M. de Palerne, ainsi qu'il est dit à l'article 7. avant le 1.° Décembre 1765, au plus tard, à défaut de quoi ils ne seront plus reçus.

10.° Il sera distribué, dans les premiers jours de Janvier 1766, cinq Prix à ceux des Concurrens qui auront le mieux réussi. Le premier, de la somme de *Cinq cens livres*, sera adjugé à celui qui aura obtenu la récolte la plus abondante, relativement à la qualité & au produit ordinaire de la terre qu'il aura cultivée. Les quatre autres, l'un de *Trois cens livres*, un de *Deux cens livres*, & deux de *Cent livres* chacun, seront la récompense de ceux des Concurrens qui auront le plus approché du succès qui aura mérité le premier Prix.



M E D E C I N E.

LETTRE à l'Auteur du Mercure de France.

SUR LA GOUTE, &c.

JE VOUS PRIE, Monsieur, de m'acquiescer envers le Public, à qui j'ai promis, à la fin de mes nouvelles Observations, & dans les Journaux Etrangers, de lui faire part, dans le Mercure de Mars prochain, des heureux effets qu'auroient opéré, soit la Poudre Balsamique, soit le Baume Végétal, relativement à ses qualités qui méritent une attention particulière. Si vous daignez remplir le même objet tous les trois mois, ce Public instruit par des faits incontestables, devra autant à votre attention, qu'à mes soins pressés de ruiner un préjugé qui lui est funeste, & qui intéresse tant de milliers d'hommes respectables, si souvent abusés, & presque toujours livrés sans secours aux maux les plus cruels.

Poudre Balsamique.

Je ne rappelle point les faits de pratique surprenans opérés dans les Provinces, & cités dans mon Ouvrage; la vé-

rité les a tracés, & ce caractère est inséparable de mes sentimens. Voici de nouveaux faits qui se sont présentés dans Paris.

En Mai 1763, le R. P. Gardien des Capucins de Meudon, étant attaqué d'un accès de goute au pied & au genouil, dans le Couvent de la rue S. Honoré, en fut bientôt délivré par l'usage de la Poudre Balsamique.

M. *de Poilly*, Inspecteur de la Place du Roi, rue S. Honoré, en Décembre 1763, eut un accès de goute aux muscles de la poitrine, au coude & à l'épaule. Il fut tranquilisé la même nuit par la Poudre Balsamique, & bientôt rétabli par son usage.

M. *Fontaine*, Maître-d'Hôtel de M. le Marquis de *Marigny*, en Décembre 1763, eut un violent accès de goute aux deux pieds. Il fut calmé la même nuit, & rétabli en peu de jours par la Poudre Balsamique.

M. *Jacquiau*, Négociant, rue Montmartre, vis-à-vis la Jussienne, chez le Chapelier, a eu en Janvier un accès de goute au pied, avec extravasation de sang. Il en a été rétabli en peu de jours par la Poudre Balsamique, &c.

MM. le Duc de *Laval*, le Comte de
G. iv

Mailly, de *Janssen*, *Duval de l'Épinoÿ* à Paris, & *M. Lebégue*, Concierge du Grand-Commun à Versailles, font un usage répété de la Poudre Balsamique & du Baume Végétal : ce qui parle en faveur des Remèdes.

MM. les Professeurs de Médecine de Montpellier ont eu la Poudre Balsamique à leur disposition en faveur des Pauvres. *M. Carquet*, Apoticaire de cette Ville, m'a envoyé des certificats de ses heureux effets.

Baume Végétal.

J'ai annoncé que l'usage du Baume Végétal, trois jours de chaque mois, éloignoit les accès de goutte, en y associant la Manne ; & la pratique m'a appris ce que je n'osois en attendre, & ce que ne peut opérer aucune espèce d'Elixirs, soit par leur activité, soit par leur goût, qui ne peut corriger celui de la Manne, &c. & qui en altéreroient les vertus. Voici quelques faits.

La Cuisinière de Madame de *Létang*, rue du Sépulcre, ayant une bile répandue & une langueur ; après avoir été évacuée une fois avec peu d'*Ypécacuana*, a fait usage du Baume Végétal avec de la Manne & le Sel de Duobus pendant

quelques jours , & elle reprit son tein , son appétit & ses forces.

Mlle *Houdinet* , petite rue S. Roch , quartier Montmartre , ayant des insomnies & des dégoûts continués depuis six mois , s'est procurée l'appétit & le sommeil en peu de jours par l'usage du Baume Végétal dans un peu de vin.

Un très-grand nombre de personnes de tous âges , sexes & tempéramens , se sont purgées avec deux onces de Manne , un gros & demi de Sel de Duobus , & trois cuillerées du Baume Végétal dans une verrée d'eau , & y ont trouvé la douceur des effets , l'abondance proportionnée des évacuations , & l'agrément du goût. Ce qui est inconnu jusques à ce jour.

Le Baume Végétal détruit totalement le mauvais goût & la fadeur de la Manne , des Syrops & des Sels purgatifs ; ne donnant qu'un goût de miel vineux , sans nausée ni dégoût. Il en aiguise les vertus , sans échauffer , & sans causer la moindre tranchée ; & les effets ne sont pas lents à se produire : un moment en fait la preuve.

Il faut voir l'Ordonnance à la fin de mon Ouvrage , où ses usages particuliers & ses moyens sont détaillés.

MERCURE DE FRANCE.

Je ne parlerai que pratique dans le Mercure de Juillet prochain, & j'expliquerai les vrais moyens de dériver la goutte aux pieds.

Je loge petite rue S. Roch, quartier Montmartre; & pour Pâques prochain, mon adresse sera dans la rue du Gros-Chenet, la seconde porte cochère à l'entrée de la rue de Clery, quartier Montmartre.

Je laisse à la Poste les Lettres que l'on n'a pas le soin d'affranchir.

*C. DE MONTGERBET, Méd. ord. des Bâtimens
du Roi.*

E A U X F I L T R É E S .

A V I S A U P U B L I C .

LES Entrepreneurs des Eaux filtrées du Port-à-l'Anglois ont commencé leur distribution le 30 Janvier dernier avec un applaudissement; & tous les honnêtes gens ont pris part aux différens accidens qu'ils ont essuyés par la crue inattendue des eaux & le débordement de la rivière, qui a submergé toute leur manutention, & mis leur établissement à deux doigts de la perte;

C'est dans cette crise que leur zèle a fait les plus grands efforts pour soutenir leur service, & remplir autant qu'il a été en leur pouvoir les obligations d'un Etablissement si intéressant au bien de l'humanité. Ils n'ont rien épargné pour satisfaire le Public ; soins, peines & dépenses, tout a été prodigué ; ils se sont même montrés avec distinction dans quelques occasions périlleuses, où il y a eu plusieurs de leurs barques toutes chargées de paniers, bouteilles & autres ustenciles, qui ont été écrasés par des coups de vent, & coulés à fonds avec perte de quelques-uns de leurs mariniers. Ils ont donc vu avec le plus grand chagrin en portant les yeux sur les vases & bouteilles de grez qui contiennent leur eau, qu'il y en avoit d'une qualité inférieure qui donne une louche à ces mêmes eaux & se dissolvent en partie par le défaut qu'ont ces vases de n'avoir pas été assez cuits ni séchés. Les Entrepreneurs les font retirer à mesure qu'on les découvre ; & quoiqu'en laissant un peu reposer l'eau dans ces bouteilles, elle reprenne bientôt sa première clarté, sans jamais altérer sa bonté primitive, néanmoins comme l'eau de ces vases choque les

G. vj.

156 MERCURE DE FRANCE.

yeux , les Entrepreneurs prient le Public de vouloir bien faire rapporter ces mêmes bouteilles chacun au dépôt où il se fournit avec une petite marque à la craye qui les puisse faire reconnoître.

Leur service ayant commencé dans la saison la plus ingrate & la plus rigoureuse , ils n'ont pu être en garde contre l'infidélité de quelques fournisseurs qui ont trompé leur confiance par la défectuosité de ces vases. Il en est de même pour la sûreté du cachet des bouteilles ; les Entrepreneurs sont informés qu'il s'est déjà glissé de la fraude , & qu'il se substitue dans quelques maisons une autre eau à la leur en levant le bouchon qui n'étoit pas assez hermétiquement cacheté. Dans cet état , quoique l'expédient de la ficelle & du nœud des Marchands de vin soit plus couteux à la régie , les Entrepreneurs vont faire ficeler & cacheter leurs vases ; en sorte qu'il sera à la portée des Maîtres , de jeter un coup d'œil sur les bouteilles , & de s'assurer par eux-mêmes de la fidélité des cachets : précaution très-recommandée par les Entrepreneurs , comme de renvoyer aux dépôts , les bouteilles douteuses , où il y

aura ordre d'en donner d'autres à la place , toujours avec une marque qui puisse les faire mettre au rebut.

Les nouveaux établissemens ont toujours des précautions à prendre & des fraudes à réprimer. Les Entrepreneurs ne peuvent pas espérer que le leur sera tout d'un coup affranchi de ces défagrémens ; & c'est ce qui les a portés à prier le Public de donner ses conseils & ses avis dans les sujets qui lui paroîtront dignes de ses remarques.

A l'égard d'une infinité de propos absurdes , que des mal-intentionnés répandent journellement sur la qualité & la bonté de leurs eaux , les Entrepreneurs en appellent au Public sensé & impartial. Tout le monde connoît quelles sont leurs opérations & leur manutention au Port - à - l'Anglois ; tout le monde peut voir en détail & se convaincre par ses propres yeux , si la filtration se fait par des préparations chymiques , & s'ils employent ou l'alun ou aucune autre espèce de compositions. Ces contes grossiers , & ces inventions ridicules ne peuvent surprendre que les esprits foibles qui croient sans approfondir , ou le vulgaire ignorant.

La Faculté de Médecine a déjà conf-

158 MERCURE DE FRANCE.

raté par ses Commissaires la bonté & les excellentes qualités de l'eau des Entrepreneurs : son décret qui n'a été rendu qu'après l'examen le plus scrupuleux, est l'écueil des rêveries qui se débitent, & la seule réponse qu'on doit y faire.

Les Entrepreneurs ne s'occupant que des moyens d'étendre leur établissement, pour le mettre à la portée d'un chacun, vont augmenter le nombre de leurs petits dépôts, & employer plusieurs charettes pour approvisionner tous les différens quartiers de la Capitale.

A R T I C L E I V.

B E A U X - A R T S .

A R T S U T I L E S .

C H I R U R G I E .

PRIX proposé par l'Académie Royale de CHIRURGIE, pour l'Année 1765.

L'ACADÉMIE Royale de Chirurgie

propose pour le Prix de l'année 1765 ,
le Sujet suivant :

*Déterminer le caractère essentiel des
Tumeurs connues sous le nom de Lou-
pes , exposer leurs différences , & quels
sont les moyens que la Chirurgie doit
employer de préférence dans chaque es-
pèce & relativement à la partie qu'elles
occupent.*

Le Prix est une Médaille d'or de la
valeur de cinq cens livres, fondé par
M. de la Peyronnie.

Ceux qui enverront des Mémoires
sont priés de les écrire en François ou
en Latin , & d'avoir attention qu'ils
soient fort lisibles.

Les Auteurs mettront simplement
une devise à leurs Ouvrages ; mais,
pour se faire connoître , ils y joindront
à part dans un papier cacheté & écrit
de leur propre main, leurs nom , qua-
lité & demeure ; & ce papier ne sera
ouvert qu'en cas que la Pièce ait rem-
porté le Prix.

Ils adresseront leurs ouvrages , franc
de port , à M. Morand , Secrétaire per-
pétuel de l'Académie Royale de Chi-
rurgie à Paris , ou les lui feront remet-
tre entre les mains.

160 MERCURE DE FRANCE.

Toutes personnes de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix ; on n'en excepte que les Membres de l'Académie.

La Médaille sera délivrée à l'Auteur même qui se fera fait connoître, ou au Porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1764 inclusivement ; & l'Académie, à son Assemblée publique de 1765, qui se tiendra le Jeudi, d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la Pièce qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroît tous les ans sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, une Médaille d'or de deux cens livres, à celui des Chirurgiens Etrangers ou Régnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un Ouvrage sur quelque matière de Chirurgie que ce soit, *au choix de l'Auteur* ; elle l'adjugera à celui qui aura envoyé le meilleur Ouvrage dans le courant de l'année 1764. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la Séance publique.

Le même jour , elle distribuera cinq Médailles d'or de cent francs chacune , à cinq Chirugiens , soit Académiciens de la Classe des Libres , soit simplement Régnicoles , qui auront fourni dans le cours de l'année 1764 un Mémoire , ou trois observations intéressantes.

LETTRE de M. DE JEAN , Maître en Chirurgie de Paris ; en réponse à celle de M. FLURANT , Maître en Chirurgie à Lyon , insérée dans le Mercure du mois de Mai 1763.

MONSIEUR,

LA description la plus exacte des parties & des proportions d'un instrument ne présente pas toujours une idée juste de sa forme ; je vais cependant éssayer de vous satisfaire à l'égard de la curette propre à l'opération de la taille , dans le cas où la pierre se brise & dont j'ai parlé dans le Mercure de Février dernier.

Cet instrument , comme je l'ai dit , ressemble assez en petit à une cuillère à

162 MERCURE DE FRANCE.

Plombier : il a une coquille , une tige , & un manche ; la coquille a en tous sens onze lignes de diamètre , & trois lignes de profondeur dans son milieu ; la tige a cinq pouces & demi de long ; son extrémité qui tient à la coquille est un peu évasée , & va en diminuant jusque vers le milieu , qui est à-peu-près de la grosseur d'un tiers de plume d'oye , & se termine au manche en forme de poire avec une embase ; cette tige n'est point droite , elle a en dehors une courbure qui s'accommode à l'arcade de l'os pubis , lorsqu'on retire cet instrument de la vessie. Le manche est à 8 pans & 3 pouces de longueur. La soie qui le traverse est quarrée , elle est rivée au bout par dessus une rosette.

La manière de se servir de cette curette est simple. Lorsqu'elle est introduite dans la vessie ; en regardant la marque du Coutelier qui doit être placée sur la tige près du manche & du côté du dos , on pourra diriger cette curette suivant le besoin , pour amener les fragmens au dehors.

Voilà , je crois , Monsieur , l'explication la plus claire qu'on puisse donner de cet instrument ; si elle ne suffit pas pour le faire exécuter , on peut y remédier

M A R S. 1764. 163

en s'adressant à Paris au sieur *le Sueur*,
Maître Coutelier, rue des Canettes,
Fauxbourg S. Germain, à l'A couronné.

ARTS AGRÉABLES.

. M U S I Q U E.

RECUEIL D'AIRS., avec des Accom-
pagnemens de Guittarre, faciles & à la
portée des Commençans. Par M. *Merchi*.
8^e. Livre de Guittarre. Œuvre XI^e. Prix
3 liv. 12 s. A Paris, chez l'Auteur, rue
S. Thomas du Louvre, du côté du Châ-
teau d'Eau, chez un Menuisier, le se-
cond escalier après la Cour; & aux
adresses ordinaires de Musique.

Plusieurs Amateurs de Guittarre ayant
souscrit, pour SIX DUO de Guittarre &
Violon, avec Sourdine, par M. *Merchi*,
& qui font son Œuvre XII^e; l'Auteur
les avertit qu'il va paroître, & qu'on en
trouvera des Exemplaires chez lui, rue
S. Thomas du Louvre, à la même adresse.



G R A V U R E.

CARTE du Passage de l'ombre de la Lune à travers de l'Europe, de la fameuse Eclipsé centrale & annulaire de Soleil du premier Avril prochain, calculée par Madame *Lepaute*, de l'Académie de Béziers, qui a eu l'honneur de la présenter à Sa Majesté; avec une explication intéressante de ce Phénomène. A Paris, chez *Lattré*, Graveur rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Ville de Bordeaux; avec Privilège du Roi.

SUPPLÉMENT à l'Article des Sciences.

G É O G R A P H I E.

CALCULS & projection de la grande Eclipsé de Soleil, du premier Avril 1764. Par M. *le Carlier d'Epuisart*, Conseiller en la Cour des Monnoyes. Approuvés par l'Académie Royale des Sciences, le 3 Septembre 1763. Brochure in-4°. à Paris, chez *Moreau*, Libraire-Imprimeur de la Reine, & de Mgr le Dauphin; *Seguin*, rue Dauphine, & la veuve *Gautier*, Cloître S. Honoré, débitans la Carte de France.

A R T I C L E V.
S P E C T A C L E S.

S U I T E D E S S P E C T A C L E S D E L A C O U R
A V E R S A I L L E S.

LE JEUDI 19 Janvier, les Comédiens François représentèrent *Blanche & Guiscard*, Tragédie nouvelle, par M. SAURIN, de l'Académie Française.

Le rôle de *Guiscard* étoit joué par le Sr LE KAIN; celui d'*Osmont*, Connétable, par le Sr MOLE; *Rodolphe*, par le Sr DAUBERVAL; *Blanche*, par la Dlle CLAIRON; *Laure* sa Confidente, par la Dlle PRÉVILLE.

Cette Tragédie fut suivie du *François à Londres*, Comédie en un Acte & en Prose, de feu M. DE BOISSY, (de 1723.)

Le Mardi 24 Janvier, les mêmes Comédiens représentèrent *le Distrain*, Comédie en cinq Actes & en vers, de REGNARD, (de 1697.) Le Sr BELCOURT jouoit le rôle du *Distrain*; le Sr.

166 MERCURE DE FRANCE.

MOLÉ , celui du *Chevalier*; le Sr PRÉVILLE , le rôle de *Carlin* , la Demoiselle DROUIN , celui de *Mad. Grognac* , &c.

Pour seconde Pièce , le *Retour imprévu* , Comédie en un Acte & en prose du même Auteur , (de 1700.)

Le Mercredi 25 , par les Comédiens Italiens , le *Maréchal* , Opera-Comique en deux Actes , précédé des *Frères Rivaux* , petite Pièce Italienne.

Le lendemain 26 , les Comédiens François représentèrent *Brutus* , Tragédie de M. DE VOLTAIRE , (de 1730.)

Le rôle de *Brutus* fut joué par le Sr BRIZARD ; celui de son fils *Titus* , par le Sr MOLÉ ; *Arons* , par le Sr DUBOIS , & le rôle de *Tullie* , par la Dlle DUBOIS , &c. &c.

Pour seconde Pièce , on donna *l'Entourderie* , Comédie en un Acte & en prose , de feu M. FAGAN , (de 1737.)

Le Mercredi premier Février , les Comédiens Italiens représentèrent le *Diable Boiteux* , Comédie Italienne en deux Actes , qui fut suivie des *Enforcelés* , ou *Jeannot & Jeannette* , Opera-Comique en un Acte , en Vaudevilles , par la Dlle FAVART en Société , (de 1757.)

Le 7 Février , les Comédiens François représentèrent *la Métromanie* , Co-

M A R S. 1764. 167

médie en cinq Actes & en vers, de M. PIRON, (de 1738.)

Le Sr BELCOUR joua le rôle de *Damis*; le Sr MOLÉ, celui de *Dorante*; le Sr PRÉVILLE, celui de *Mondor*. Le rôle de *Lucile* par la Dlle DESPINAY, & le rôle de *Lisette* par la Dlle FANIER, Débutante, &c. &c.

Pour seconde Pièce, on donna le *Colin Maillard*, Comédie en un Acte & en prose, du feu Sr DANCOURT, (de 1702); dans laquelle la Dlle FANIER, Débutante, joua aussi le rôle de *Soubrette*: la Dlle DOLIGNY y jouoit celui d'*Angélique*, &c.

Le Mercredi 8 Février, les Comédiens Italiens représentèrent *la Joûte d'Arlequin & de Scapin*, Comédie Italienne.

Le même jour, après la Pièce Italienne, les Sujets de l'Académie Royale de Musique & de la Musique du Roi, exécutèrent, pour la seconde fois, *la Danse*, troisième Entrée du Ballet des *Talens Lyriques*. Les Acteurs & les Danseurs étoient les mêmes qu'à la première Représentation. On en a donné le détail dans le Mercure de Février.

Le Jeudi 9, les Comédiens François représentèrent *Œdipe*, Tragédie de M. DE VOLTAIRE, (de 1718.) Le Sr LE

168 MERCURE DE FRANCE.

KAIN joua le rôle d'*Œdipe*, le Sr BELCOUR celui de *Philoctète*; la Dlle DUMESNIL joua le rôle de *Jocaste*, &c. &c.

Cette Pièce fut suivie du *Procureur Arbitre*, Comédie en un Acte & en vers, du feu Sr POISSON, (de 1728.) Le Sr BELCOUR joua le rôle du *Procureur*, le Sr GRANGER celui d'*Agénor*; la Dlle DOLIGNI, *Isabelle*; la Dlle PLEVILLE, la *Veuve*; & la Dlle DROUIN, la *Baronne*, &c. &c.

Le Mardi 14, les Comédiens François représentèrent le *Misanthrope*, Comédie de MOLIERE, en cinq Actes & en vers, (de 1666.) Le Sr GRANDVAL y joua le rôle du *Misanthrope*. Il y fit le même plaisir qu'il avoit fait à Paris; & l'on y jugea de même des nouveaux degrés de perfection qu'il avoit acquis dans le jeu de ce rôle. *

La grande Pièce fut suivie du *Mari retrouvé*, Comédie en un Acte & en prose du feu Sr DANCOURT, (de 1698.)

Le 15, les Comédiens Italiens donnèrent *Arlequin Barbier paralytique*, Pièce Italienne, qui fut suivie du *Peintre*

* Voyez ci-après à l'Article des Spectacle de Paris, celui de la Comédie Française.

amoureux

amoureux de son Modèle, Opéra-Comique mêlé d'Ariettes.

Le Jeudi 16, les Comédiens François représentèrent *Polieucte*, Tragédie du Grand CORNEILLE. Le Sr MOLÉ joua le rôle de *Polieucte*, le Sr BELLECOUR celui de *Sévère*, le Sr PAULIN celui de *Félix*. La Dlle DUMESNIL y jouoit le rôle de *Pauline*, &c. &c. (Cette Pièce est de 1640.)

Pour seconde Pièce, on donna le *Rendez-vous*, Comédie en un Acte & en vers de feu M. FAGAN, (de 1733.)

La suite au Mercure prochain.

SPECTACLES DE PARIS.

O P E R A.

L'EMPRESSEMENT qu'avoit témoigné le Public pour le Spectacle de l'Opéra, a été pleinement justifié par le concours soutenu des Spectateurs jusqu'à présent. Les beautés du Poëme & de la Musique de *Castor & Pollux*, jointes à la magnificence du Spectacle, sont de plus en plus senties, & prouvées par une affluence perpétuelle.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

Titon & l'Aurore n'est pas moins suivi les Jeudis, quoique ce jour fût ordinairement un des plus foibles.

Plus on fréquente la nouvelle Salle du Bal, & plus on en reconnoît la beauté & tous les agrémens : le plus grand nombre de Masques n'y produit que la vivacité nécessaire à l'amusement du Bal, & cette sorte de confusion qui en fait tout le brillant, sans que l'on y éprouve les incommodités d'une foule trop resserée. Il seroit difficile de disposer un lieu plus commode & plus convenable pour la fête la plus magnifique.

AVIS aux Amateurs d'Instrumens.

NOUVELLE Invention d'une LYRE
pareille à celle des Anciens.

N.B. *L'analogie de l'objet nous engage à placer l'Avis suivant dans cet Article.*

NOUS avons annoncé précédemment un Instrument qui approchoit de la *Lyre* : mais dont il paroît que le succès n'a pas répondu à l'espoir de son Inventeur. Nous croyons que celui-ci sera

plus heureux. On regrettoit avec raison que la forme de la *Lyre* antique, si agréable, si noble, propre à nous réaliser les idées poétiques, ne pût pas se concilier avec la construction propre aux effets harmoniques. Dans l'Instrument dont nous parlons, on est parvenu à lever cette difficulté. Sa forme est entièrement telle que l'on nous peint la *LYRE* d'*Apollon*. Elle est aussi *sevelte*, aussi élégante & très-ornée. La partie inférieure est traversée par un corps de *Luth*, sur lequel sont posées obliquement les quarante cordes divisées sur deux lignes parallèles. Il en résulte une aussi belle qualité de son que sur la Harpe. Les cordes se pincent de même, mais avec beaucoup plus de facilité, le corps de tout l'Instrument n'excédant pas la portée du bras d'un enfant. Nous avons entendu jouer de cette Lyre, & l'effet nous en a paru très-agréable, en ce que les cordes des dessus rendent un son plus moëlleux que celles de la Harpe. Si l'effet général n'est pas d'une aussi forte résonance que sur ce dernier Instrument, cette Lyre nous a paru égalier à cet égard, pour le moins, un très-fort *Archiluth*. Les quarante cordes contiennent trois octaves & demi de tons de suite. Il y a dans la traverse

172 MERCURE DE FRANCE.

supérieure de la Lyre, une mécanique cachée assez curieuse pour les *Dièzes* & les *Bémols* sur toutes les cordes ; on en fait usage à volonté suivant les divers tons que l'on veut parcourir. Nous ne doutons pas que l'on n'adopte ce nouvel Instrument, par la facilité de son exécution, par celle de le transporter, par l'agrément dont son jeu peut être, enfin par les grâces de son aspect, par celles qu'il prêteroit à ceux & sur-tout à celles qui s'en joueroient. Les Peintres doivent être intéressés au progrès de cette Lyre Ils y trouveroient de nouvelles positions pour les Portraits, infiniment plus avantageuses que toutes celles qui sont déjà épuisées & devenues si communes.

L'Inventeur de cette LYRE est le Sieur MICHELOT, Luthier, rue S. Honoré, près la rue de l'Echelle, à côté des Ecuries de M. le Dauphin.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE 4 Février, on donna pour la dernière fois *Blanche & Guiscard*, Tragédie nouvelle, qui a eu neuf représen-

tations, y compris les trois, avant le Voyage de Fontainebleau.

L'Épreuve indiscrete, Comédie nouvelle, dont nous avons annoncé la première Représentation dans le précédent Mercure, a été retirée après la quatrième le 6 du même mois.

N. B. On trouvera les Extraits de ces deux Pièces à la fin de cet Article.

Le même jour (6 Février) M. GRANDVAL est rentré au Théâtre, par le rôle du *Misanthrope*. Dès qu'il parut, les applaudissemens les plus vifs suspendirent long-temps le commencement de la scène. Ces témoignages, quoique mérités, de la prévention favorable du Public, redoublèrent, dans cet ancien Acteur, la crainte de n'y pas répondre suffisamment. Il fut facile d'apercevoir son émotion. Cependant il donna de nouvelles preuves d'un talent consommé; & tous les Spectateurs intelligens sont convenus qu'il avoit joué un grand nombre de traits dans ce rôle, non-seulement d'une manière fort supérieure à celle dont il le jouoit avant sa retraite, mais encore à tout ce qu'on pouvoit se rappeler de mieux. Il joua le 8, avec succès, le rôle du *Philosophe Marié*, dans la Pièce de ce nom. Lors-

que M. BELCOUR y parut dans le rôle de *Damon*, le Public, par des applaudissemens redoublés, donna à cet Acteur dépossédé de plusieurs rôles qu'il jouoit pendant l'absence de M. GRANDVAL, des marques de la justice qu'il rend à son zèle infatigable, à l'intelligence de son jeu, ainsi qu'à l'utilité & à l'agrément dont lui seront toujours ses services.

M. GRANDVAL a joué depuis le rôle de *Cimon* dans l'*Andrienne*. L'épreuve de ce caractère, nouveau pour l'Acteur, étoit aussi intéressante pour les Amateurs du Théâtre que pour lui-même. Quoiqu'avec une figure, moins changée par l'âge que peut-être notre opinion ou notre habitude n'exige pour cet emploi, il a rempli toutes les parties du rôle avec ce talent de détail & de raisonnement, toujours si agréable pour le connoisseur, joint à un pathétique vrai & sensible, dont l'impression a entraîné les suffrages & les applaudissemens.

Nous devons, en parlant de l'*Andrienne*, renouveler les justes murmures d'un Public éclairé sur l'habitude de jouer toujours cette Pièce en habits François. Cette habitude, digne des temps obscurs & barbares de notre Théâtre, ne peut avoir son excuse dans le défaut d'habil-

lement, 1°. parce qu'on en a fait la dépense pour des Pièces fort inférieures à celle-ci, qui deviendroit par-là toute nouvelle; 2°. parce qu'on voit journellement sur la Scène tragique des habits simples, dont la forme conviendroit fort bien à ce genre de comique. Croit-on que, les habits militaires exceptés, les Anciens changeassent de vêtemens pour les situations tragiques qui pouvoient traverser le cours de leur vie? L'erreur de croire n'avoir pas d'habillemens propres à jouer des Comédies Grecques, ne peut venir que d'une autre erreur, qui est de rapporter la forme d'habillement de l'ancienne Grèce à celle des vêtemens modernes du Levant. Que l'on consulte les monumens antiques, & l'on trouvera bien plus de rapport dans ces vêtemens entre les habitans d'Athènes & ceux de Rome, qu'entre les Grecs modernes & les anciens. En un mot, le plus défagréable de tous les inconveniens, & la plus absurde de toutes les disparates, est de voir au milieu d'Athènes *Cimon* en vieux Seigneur de notre Cour, son fils *Pamphile* en petit-maître, les esclaves en laquais, &c. &c.

M. GRANDVAL joua le 12 dans le *Misanthrope*, & le même jour le *Faux*

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

Damis dans le *Mariage fait & rompu*. Mlle LE KAIN jouoit dans cette seconde Pièce le rôle de Soubrette avec beaucoup de naturel. Qu'il nous soit permis de remarquer que de bons Juges du talens en accordent à cette Actrice, pour certains genres de Soubrettes, dans lesquels elle se perfectionne de plus en plus.

Le Lundi 13 on donna la première représentation d'*Idomenée*, Tragédie nouvelle de M. le Mierre. Cette Pièce fut reçue avec applaudissement à tous les Actes. Une acclamation soutenue appella l'Auteur à la fin de la Pièce : il se dispensa de paroître. Nous ne faisons pas mention de cette circonstance, pour preuve de succès. L'abus que l'on fait aujourd'hui dans le Parterre de cette espèce de cri de triomphe en a trop avili le prix. Mais, ce qui est plus décisif en faveur de l'Ouvrage, est la continuation des représentations.

Mlle FANNIER, dont nous avons parlé dans les précédens Mercurès a terminé ses débuts. L'espoir du Public sur les talens de cette jeune Actrice, doit être fondé sur ceux que l'on reconnoît & que l'on applaudit journellement dans M. MOLÉ, de qui elle est Elève.

L'intelligence fine du Maître, ne permet pas de douter qu'il n'ait reconnu dans ce Sujet, des dispositions dignes de ses soins, & propres à lui faire honneur.

EXTRAIT DE BLANCHE & GUISCARD, Tragédie de M. SAURIN, de l'Académie Française. Représentée pour la première fois le 25 Septembre 1763, & reprise le 23 Janvier 1764.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Comte de GUISCARD,	<i>M. Le Kain.</i>
Le Comte OSMONT, Connétable de Sicile,	<i>M. Molé.</i>
SIFFRÉDI, Grand Chancelier,	<i>M. Brizard.</i>
BLANCHE, Fille de Siffrédi,	<i>Mlle Clairon.</i>
LAURE, Amie & Confidente de Blanche,	<i>Mlle Preville.</i>
RODOLPHE, Frère de Laure & Confident de Guiscard,	<i>M. Dauberval.</i>
GARDES.	

La Scène est en Sicile. Les deux premiers Actes se passent à PALERME, Capitale du Royaume.

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

Les autres à BELMONT, maison de plaisance de Siffredi & qui touche à PALERME.

CETTE Pièce est imitée de *Tancredi & Sigismonde*, Tragédie Angloise de feu *Tomson*, Auteur célèbre du Poème des *Saisons*. Un épisode du Roman de *Gilblas*, qui a pour titre le *Marriage de vengeance* en a fourni le Sujet. Voici l'AVANT-SCÈNE.

Mainfroi Roi de Sicile a été dépouillé du Royaume & de la vie par *Guillaume* son frère puiné : celui-ci, qui fut surnommé *le mauvais*, est mort au bout de deux ans d'un règne tyrannique, laissant deux enfans, *Guillaume le Bon*, qui lui a succédé, & une fille nommée *Constance*. Il étoit resté un fils unique de *Mainfroi*. *Guillaume le Bon* ne voulut point le faire périr & confia cet enfant en bas âge aux soins du Chancelier à qui il ordonna de l'élever comme un simple Gentilhomme & sans lui faire connoître sa naissance, ni ses droits. Le fils de *Mainfroi* élevé ainsi dans la maison de *Siffredi*, sous le nom de *Guiscard*, a pris une forte passion pour *Blanche*, fille du Chancelier, & *Blanche* n'en sent pas pour lui une moins forte. Les choses en cet état, *Guillaume le Bon* est subitement frappé d'un mal violent ; il touche à sa fin, & c'est alors que la Pièce commence.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE & LAURE.

Blanche déplore la perte que la Sicile va faire

du meilleur des Rois. Il n'y a plus d'espérance, dit celle-ci, le trouble & la terreur se peignent sur tous les fronts.

B L A N C H E.

- » Triste effet du retour que chacun fait sur soi !
 » Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi,
 » Qu'alors que nous voions de cette haute sphère,
 » Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,
 » Tomber ces Dieux-mortels & semblables à
 » nous,
 » Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes
 » tous.

Blanche craint les changemens que la mort du Roi va apporter dans l'Etat longtemps en proie aux plus cruelles divisions. Il y a dans l'Etat deux partis ennemis & puissans. La prudente fermeté du Roi est un frein qui les a contenus ; mais si le Roi meurt, le Trône passe à *Constance*, le Connétable *Osmont* est son favori.

- » Ministre de l'Etat & Magistrat suprême,
 » Mon père contre *Osmont* a souvent éclaté,
 » Dans les troubles cruels qui nous ont agité,
 » Son zèle toujours pur, son cœur patriotique,
 » Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
 » Ont longtemps divisé le Connétable & lui,
 » *Osmont* doit le haïr.

Laure dit que depuis quelque temps ils se sont réunis. Dans le reste de la Scène il est question de *Guiscard*, de l'obscurité qui est répandue sur son destin, de l'amour qu'il a pour *Blanche*.

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

- » Non, cet amour qui regne en un cœur amolli,
- » Par qui plus d'un Héros s'est souvent avili ;
- » Mais ce céleste feu, cette divine flâme,
- » Qu'un digne objet allume & qui porte en notre
» âme
- » De toutes les vertus le germe précieux,
- » Le plus beau des présent que nous ont fait les
» cieux ;
- » Des grandes actions source heureuse & féconde,
- » L'âme, à la fois, la gloire & le bonheur du
» monde.

Cet amour est l'âme de tous les entretiens que *Guiscard* & le frère de *Laure*, *Rodolphe*, ont ensemble ; mais que pense de lui ton frère, lui dit *Blanche* ? Il pense que tout en lui annonce & promet un héros ; que son âme est élevée, courageuse, humaine, & que si la fougue de son naturel ardent l'emporte quelquefois, la Raison bientôt le ramène.

- » Il ne le flatte pas : ah ! pour un tendre cœur
- » S'il est, ma chère *Laure*, un plaisir enchanteur,
- » C'est de voir applaudir le digne objet qu'on
» aime,
- » De s'entendre louer dans un autre soi-même.
- » Notre âme éprouve, alors, un si doux Sentiment !
- » C'est louer plus que nous, que louer notre
» amant.

S C E N E I I.

B L A N C H E , S I F F R E D I.

Il apprend à *Blanche* , que le Roi n'est plus.

- » Des mortels il a subi la loi ,
 » Ma fille , il est passé dans ce monde terrible ,
 » Où des foibles humains le juge incorruptible
 » Voit frémir à ses pieds nos maîtres abbatus ,
 » Sans garde & protégés de leurs seules vertus.

Il ajoute que le Roi a vu d'un œil ferme la mort s'approcher.

- » Ne demandant au ciel qu'un moment de retard ,
 » Qui lui permit de voir & d'embrasser Guiscard.

B L A N C H E , avec émotion.

Guiscard ! ... le Roi ! ... mon père

S I F F R E D I.

- » Eh bien , au nom du Comte ,
 » Ma fille , d'où vous vient une rougeur si prom-
 » pte !

» Cet intérêt , ce trouble & cette émotion ?

B L A N C H E.

- » Mon père . . . il est le fils de votre adoption :
 » Je prends part à son sort comme à celui d'un
 » frère.

S I F F R E D I.

- » Il suffit. Laissez-moi : vous sçavez ce mystère.

Siffredi dans un monologue fait voir toute la douleur qu'il a de ne pouvoir douter que sa fille & *Guiscard* ne s'aiment ; il se reproche de ne

182 MERCURE DE FRANCE.

l'avoir pas prévu & il frémit des suites : le Roi en mourant vient de reconnoître *Guiscard* pour l'héritier du trône, mais c'est à condition qu'il épousera *Constance*, cet Hymen peut seul assurer le repos de l'Etat. C'est le seul moyen d'empêcher que la Sicile ne soit encore en proie à toutes les horreurs d'une guerre intestine. D'ailleurs, *Siffredi* est engagé de parole avec *Osmond*, il lui a promis sa fille en mariage, l'union du Chancelier avec le Connétable, importe au bien Public & *Siffredi* ne connoît rien qui puisse entrer en balance avec sa parole & son devoir.

- » Périsse le mortel, périsse le cœur bas
- » Qui, portant dans les mains le destin des Etats,
- » Plein des vils sentimens que l'intérêt inspire,
- » Immole à sa grandeur le salut d'un Empire.

Guiscard paroît: *Siffredi* avant que de se déclarer veut sonder son cœur : il lui confirme la mort du Roi & fait un Eloge de ce Prince qui puisse en même temps servir de leçon à *Guiscard*.

» Il tenoit pour maxime

- » Qu'un Roi doit préférer, (oblédé comme il est,
- » Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
- » On ne vit point, au sein de l'horrible misère,
- » Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
- » Il sçut récompenser & punir à propos ;
- » Père enfin de son Peuple, il fut plus que Héros.

Siffredi apprend ensuite à *Guiscard* que la Couronne n'appartient point à *Constance*, mais à un fils de *Mainfroi*, élevé dans l'obscurité, & incon-

nu à lui-même. Il lui apprend que le Roi a reconnu ce fils de *Mainfroi* pour son Successeur ; mais à condition qu'il épouserait *Constance*.

Guiscard, plein de feu & de noblesse, se met d'abord à la place de ce jeune Prince, s'échauffe en sa faveur ; mais doute qu'on puisse vaincre l'horreur qu'il doit sentir, quand il se connoitra, pour *Constance*, pour la fille de l'assassin de *Mainfroi*.

Siffredi combat ce sentiment, & fait voir la nécessité du mariage ordonné par le Roi. *Guiscard* continue à s'élever contre.

» Eh ! que craindre après tout ? Il a pour lui, Sei-

» gneur,

» Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.

 Tout le sang de *Guiscard* est prêt à couler pour ce Prince.

» Courons vers lui, Seigneur. Ah ! digne de sa race ;

» Digne du Trône auguste où furent ses aïeux,

» Peut être qu'il se plaint que le sort envieux,

» Sur le théâtre obscur d'une scène privée,

» Confine les vertus de son âme élevée,

» Et qu'il demande au Ciel l'heureuse occasion

» De montrer un grand cœur, & d'acquérir un

» nom.

SIFFREDI.

» Et peut-être qu'aussi la frivole jeunesse

» S'endort avec l'amour au sein de la mollesse !

Guiscard répond avec l'enthousiasme d'une âme jeune & grande,

184 MERCURE DE FRANCE.

- » Mon cœur répond du sien : oui, Seigneur, sans
» effort,
» De mon état obscur je m'élève à son sort ;
» Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
» Mon âme avec transport s'élançant toute en-
» tière,
» Brûleroit d'égaliser, en vertus comme en rang ;
» Ces Héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFREDI.

- » Eh bien ! hâtez-vous donc de marcher sur leur
» trace :
» Et vous, dont il promet d'être la digne race,
» Mânes de ses Aïeux, je vous prends à témoins.

Guiscard est étonné, prie le ciel de lui donner les vertus de son nouvel état, marque sa reconnaissance à *Siffredi*, ne veut régner que par ses conseils, &c. mais montre toujours le plus grand éloignement pour le mariage de *Constance* : c'est le seul point sur lequel il n'en veut croire que lui-même. Mais, lui dit *Siffredi*,

- » Un autre à vos refus doit avoir la Couronne.
» C'est le Roi des Romains. . . .

GUISCARD.

- » Mais le sang me la donne.
» Je maintiendrai mes droits. Assemblez le Sénat ;
» Allez, & que les Grands, les Barons de l'Etat
» Viennent rendre à leur Maître un légitime hom-
» mage.

L'Acte finit par un Monologue de *Guiscard*, où tout son amour pour *Blanche* éclate. Il est transporté de l'idée de mettre un Diadème aux pieds de ce qu'il aime.

- » Je vois sans m'éblouir l'éclat du rang suprême.
- » Mais, ô ma chère *Blanche* ! un Trône t'étoit dû :
- » Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

A C T E I I.

Dans l'intervalle du premier & du second Acte, *Guiscard* voulant rassurer *Blanche*, qu'il a trouvée en larmes, & craignant de le perdre, lui a laissé sa signature, comme un engagement de sa part, qu'il lui a ordonné de remettre au Chancelier, en lui déclarant ses intentions pour elle. *Blanche* a remis cette signature à son père, qui, rendu au Sénat, en a fait un usage contraire aux desseins du Prince. Après avoir fait lecture du Testament du feu Roi, qui, en rappelant *Guiscard* au Trône, ordonne qu'il épousera *Constance*, il ajoute que le Prince consentoit à tout. Voilà, a-t-il dit, un acte signé de sa main royale, par lequel il assure la Couronne & sa foi à *Constance*. Au moment même la voûte a retenti d'un applaudissement général ; la joie s'est peinte sur tous les fronts. *Guiscard* interdit & confus, ne possédant encore que le nom de Roi, sans pouvoir, sans expérience, n'a pas cru devoir en ce moment s'opposer au vœu de tout l'Etat : il s'est levé, & a remis l'assemblée au lendemain.

SCENE PREMIERE.

GUISCARD & RODOLPHE.

Guiscard furieux apprend à *Rodolphe* tout ce qui s'est passé ; *Blanche* placée par son père au rang des spectateurs , a été témoin de cette scène cruelle. *Guiscard* venoit pour la défabuser ; mais *Siffredi* a fait partir sa fille pour Belmont. Et quoique Belmont touche à l'Algerie, d'indispensables soins enchaînent *Guiscard* à la ville. Mais, en attendant qu'il puisse voir *Blanche*, & qu'au Conseil du lendemain tout se répare, il veut écrire à *Blanche*. En ce moment *Siffredi* paroît.

SCENE II.

GUISCARD & SIFFREDI.

Guiscard lui fait les reproches les plus vifs. *Siffredi* s'oppose à l'indignation & aux emportemens de *Guiscard*, avec le calme d'une âme remplie de l'amour de son devoir & de sa Patrie. On lui a remis le seing du Roi. Il a cru, pour s'en servir, ne devoir consulter que la gloire du Roi & le salut de l'Etat ; & pourvu qu'il sauvât l'une & l'autre, il n'a compté pour rien de se perdre lui-même. Il lui représente fortement qu'il n'y a que l'hymen de *Constance* qui puisse affermir la Couronne sur sa tête ; qu'en ne l'épousant pas, il doit craindre la plus funeste révolution pour le Royaume & pour lui-même ; qu'il hasarde l'Etat, & son Trône, & sa vie. *Guiscard* est résolu de tout braver : malheur à qui osera lui résister, malheur à *Siffredi* lui-même. *Siffredi* lui présente son sein, & le cons-

fare ensuite d'écouter celui qui lui servit de père,
& qui, pour le seul avantage de l'Etat & du Roi,
refusoit ce qu'un autre peut-être acheteroit d'un
crime. Il se jette à ses pieds.

» Vois ton ami, ton père, embrassant tes genoux ;
» Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même ;
» A tes pieds avec moi, vois un Peuple qui t'aime,
» Et que le Ciel confie à tes soins paternels.

» Citoyens, Magistrats, Ministres des Autels,
» Tous ceux de qui la main aux travaux occupée ;
» Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
» Qui nourrissent l'Etat, & supportent la faim ;
» Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le
» sein,

» Et l'époux, & l'épouse, & la mère, & la fille,
» Tout un grand Peuple enfin composant ta fa-
» mille,

» (Car les Sujets des Rois sont leurs premiers en-
» fans) ;

» Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains & trem-
» blans :

» *Sauvez-nous, disent-ils, d'une guerre intestine :*

» *Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine,*

» *Abandonner encor nos champs & nos cités !*

» *Ah ! pour d'autres emplois que nos calamités,*

» *Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre.*

» Résisterez-vous donc à cette voix si tendre ?

» Eh quel triste bonheur, rapportant tout à soi ;

» Peut balancer son Peuple en l'âme d'un bon

» Roi !

» Le vôtre. . . Mais, Seigneur, je vois qu'elle est
» émue.

» Ah ! ne dérobez point ces larmes à ma vue.

» L'orgueil du Trône, hélas ! n'est que trop in-
» humain.

Guiscard tend la main à *Siffredi*, & lui repro-
che d'un ton attendri qu'il l'a mis entre deux pré-
cipices ; que détruire l'espoir de *Constance*, c'est
hasarder l'Etat ; que le remplir, c'est stabir *Blan-*
che & le sang de *Mainfroi*.

» De tous côtés déchiré, combattu,
» La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu.

Siffredi a fait le mal ; c'est à lui à venir à son
aide. Il faut que le lendemain il fasse au Sénat l'a-
veu de sa témérité, & qu'il appuie les droits de
Guiscard de son suffrage :

» A ce prix

» Ton Maître te pardonne, & redevient ton fils.

Siffredi sent les bontés de son Roi ; mais il s'en
croiroit indigne s'il obéissoit. *Guiscard* sort furieux,
en déclarant à *Siffredi* que *Constance* ne sera jamais
que sa Sujette.

» Toi, rends grâce à l'amour dont mon cœur est
» épris,

» Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

S C E N E I I I.

Monologue de *Siffredi* qui résout de hâter le mariage de sa fille avec le Connétable. C'est le seul moyen de sauver l'Etat & le Roi. Ce moyen le perdra : mais s'agit-il de lui ?

S C E N E I V.

S I F F R E D I & O S M O N T.

Civilités réciproques; *Osmont* reclame la promesse du Chancelier, & en presse l'exécution. C'est l'hymen, dit le Chancelier, importe à l'Etat. Venez : allons à Belmont; vous y recevrez la main de *Blanche*, sans pompe & sans éclat,

A C T E I I I.

La Scène est à Belmonts.

Monologue de *Blanche*, qui se croyant trahie par *Guiscard*, lui adresse des reproches & des plaintes sur toutes les assurances de fidélité qu'il lui avoit données ce jour même.

- » Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente.
- » Hélas ! sans rassurer ta malheureuse Amante,
- » Que ne lui disois-tu que de superbes loix,
- » Dans la grandeur du Trône, emprisonnent les
- » Rois :
- » *Blanche* en auroit gémi; mais moins infortunée,
- » N'accusant que ton rang & que sa destinée,
- » Elle eût vécu peut-être, &c.

490 MERCURE DE FRANCE.

Siffredi arrive , & *Blanche* fait un vain effort pour lui cacher ses larmes & son trouble. *Siffredi* plaint sa fille ; il ne veut point l'accabler sous le poids du reproche. Il devoit prévoir ce qui est arrivé , & il s'accuse lui-même plus qu'il ne la blâme : mais il faut s'armer de courage , & faire un généreux effort. Il seroit trop honteux qu'on pût croire qu'elle nourrit encore quelque espoir d'être aimée du Roi.

B L A N C H E.

» Ah ! cet espoir , Seigneur , il l'a trop bien détruit.

S I F F R E D I.

» Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?

» Ta folle passion a-t-elle donc pu croire

» Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple , à sa
» gloire ,

» T'immolant notre sang , nos biens , notre repos ,

» D'un romanesque amour méprisable héros ,

» Il dût , pour être à toi , bazarder sa Couronne ?

Crois-tu que j'eusse souffert qu'allumant ses feux
aux flambeaux de votre hymen ,

» La Discorde cruelle embrasât ma Patrie ,

» Que mon sang , que ma fille en devînt la furie ?

Siffredi lui déclare qu'il n'y auroit jamais consenti. Il espère qu'elle n'aura bientôt plus que zèle & respect pour son Roi. Mais ce n'est pas assez :

» On ne vit pas pour soi.

» Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire ,

» Plus il nous met en butte à ce juge sévère ,

- » Qui cherche nos défauts , & , sans respect des
- » rangs,
- » Console sa bassesse en méditant des Grands.

Il faut le convaincre que ma fille , à l'exemple
du Roi , a sçu se vaincre elle-même ,

- » Et coupant à l'espoir sa dernière racine ,
- » Prendre un illustre époux que ma main te des-
- » tine.

A cette proposition *Blanche* paroît éperdue ;
son père lui nomme le Connétable :

» Il est puissant , vous aimez

- » Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir :
- » Ma parole est donnée , elle doit s'accomplir ,
- » Et dès aujourd'hui même,

Blanche fait à son père les supplications les plus touchantes ; elle se jette à ses pieds , les baigne de larmes , ajoute aux raisons les plus fortes ce qu'elle croit le plus capable d'émuouvoir. *Siffredi* est attendri , mais inébranlable dans ses principes ; il ne cède point à la pitié. Il déclare à *Blanche* qu'il va lui amener *Osmont*. Venez , dit-il à *Laure* qui paroît ; affermissiez *Blanche* par vos conseils ; que je la retrouve préparée à m'obéir.

B L A N C H E.

- » Non , ce n'est qu'à la mort que mon cœur se
- » dispose.
- » Quel amour est trahi ! quel devoir on m'im-
- » pose.
- » Ah , *Laure* !

Laure lui dit qu'elle ne peut approuver sa douleur ; que *Guiscard* ne mérite pas les larmes.

» Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

B L A N C H E.

» Sans doute... Mais, hélas ! crois-tu qu'ainsi sou-
» dain

» Un cœur puisse passer de l'amour au dédain ?

» Qu'un sentiment si cher né dans la solitude ;

» Par l'estime formé, nourri par l'habitude,

» Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer ?

» Longtemps on aime encore en rougissant d'ai-
» mer !

Elle apprend à *Laure* que son père veut qu'elle épouse *Osmont* ; qu'elle l'épouse ce jour même.

L A U R E.

» Eh bien, vous êtes outragée.

» Ce jour a vu l'affront, il vous verra vengée.

B L A N C H E.

» Vengée ! hélas ! sur qui ? Sur *Guiscard* ou sur
» moi.

Laure lui représente avec force tout ce qui s'est passé au Sénat, on dit, ajoute-t-elle, que demain il épouse *Constance*.

B L A N C H E.

» Ah, parjure,

L A U R E.

» Pouvez-vous balancer ?

B L A N C H E.

BLANCHE,

Dès demain ?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

» Eh , qu'il étouffe donc , s'il se peut , dans son
 » cœur

» Le cri du sang d'un père & le remord van-
 » geur.. .

» Laure, je veux t'en croire, un fier dépit me
 » guide.

» Tu me regretteras, homme lâche & perfide!..

» Oui, mon hymen fera son tourment & le mien.

» Il a trahi mon cœur, j'ai mal connu le sien,

» D'un repentir tardif il sera la victime,

» Je servirai d'exemple à celles qu'une estime

» Dans leur crédule espoir trop prompte à se
 » former,

» Sous l'appas des vertus engageroit d'aimer.

» *Laure* applaudit à cette résolution. Que votre
 hymen précède celui de *Guiscard*.

» Que dans les bras d'*Osmont* le perfide vous
 » voie.

BLANCHE.

» Oui dans mon désespoir je goûterai la joie.. .

» Quelle joie !

SCENE IV.

Siffredi s'avance avec *Osmont*, il le présente à

I

194 MERCURE DE FRANCE.

sa fille. *Osmont* lui dit que l'aveu d'un père autorise ses feux , mais que ce n'est pas assez pour son bonheur.

- » Croirai-je que du moins la vertueuse *Blanche*
- » Consentira sans peine à former ce beau nœud ?

B L A N C H E.

- » Seigneur.... l'obéissance... un père... son aveu...
- » Je me meurs.....

O S M O N T.

- » Ciel !

S I F F R E D I.

Ma fille ! à peine elle respire !

B L A N C H E.

à *Laure*.

- » O mon père !.. aide-moi... Je ne puis me conduire.

S I F F R E D I , à *Osmont*.

- » Je la suis , pardonnez à mon soûn paternel.

O S M O N T.

- » Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

A C T E I V.

Monologue de *Blanche* qui vient d'épouser *Osmont*.

- » C'en est donc fait , hélas ! un nœud fatal me
- » lie.
- » Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie.
- » Puisse mon père un jour ne se point reprocher
- » Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher !

- » Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe?
 M'a-t-il dit. A ce mot mon courage succombe:
 » J'ai traîné vers l'Autel mes pas avec terreur.
 O ! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur !
 » Quand à la main d'Osmond j'ai joint ma main
 » tremblante.

Laure accourt troublée & tenant un billet.
Guiscard l'avoit commis aux soins de *Rodolphe* qui
 n'a pu le remettre plutôt à *Laure*.

B L A N C H E.

- » Quoi *Guiscard*?... Il m'écrit!... Croit-il par une
 Lettre...
 » Voyons, *Laure*... Mais, non... mon cœur m'en
 » presse en vain ;
 » Non, je ne lirai point un billet que sa main.
 » Eh ! que peut-il me dire?...

Laure dit que son frère proteste que son Maître est innocent, & n'a fait que se prêter à la nécessité. Qu'il alloit lui expliquer ce mystère; mais qu'*Osmond* & *Siffredi* mandés à Palermel'ont appelé près d'eux. *Blanche* frappée de ce Discours, prend la Lettre...

- Donne ;
 » Ah ! donne... ma main tremble, & tout mon
 » corps frissonne...
 » Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
 Un trouble différent eût agité mon sein !

Blanche lit la Lettre où *Guiscard* la rassure ;

lui dit qu'il la verra sitôt qu'il en fera maître & finit, par lui jurer qu'en dépit de tout il n'y a rien que la mort qui puisse l'empêcher d'unir son sort au sien. Cette lettre jette *Blanche* dans le plus grand trouble & le plus grand désespoir : elle ne peut plus penser que *Guiscard* l'ait trahie, & elle s'en voit pour jamais séparée.

» O dépit insensé ! trop aveugle courroux !
 » Un instant a donc mis un abîme entre nous ?

Auroit-elle dû sitôt en croire les apparences ;
 devoit elle se hâter de perdre son amant & elle ?

» C'est toi qui l'as voulu père trop rigoureux !
 » De ton âge endurci la cruelle prudence ,
 » Un moment de dépit , une folle vengeance ;
 » Toi-même , Laure hélas , ta fatale amitié ,
 » Vous m'avez tous trahie & mon cœur s'est lié.

Laure s'excuse sur son zèle , elle accuse le Prince
 tout au moins de foiblesse.

» L'amour est moins timide en un cœur magna-
 » nime.

B L A N C H E , *vivement.*

» Arrête , Laure , & crains que ta témérité ;
 » Ne porte un jugement encor précipité.
 » Dans l'abîme déjà , c'est toi qui m'as poussée.

Blanche , après bien des agitations se déter-
 mine enfin à n'avoir aucune explication avec le

Roi, à ne le jamais voir, à dévorer ses pleurs en secret & surtout à bien cacher ses douleurs à son époux.

- » Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre ; inquiet.
- » Il sembloit de mon cœur épier le secret ;
- » S'il en est encor temps qu'à jamais il l'ignore.
- » Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore
- » Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat,
- » Epruver au-dedans un douloureux combat, j
- » Et montrer au dehors un front calme & tran-
- » quille ;
- » Que la vie est alors un fardeau difficile !

S C E N E III.

Le Roi s'avance. Un tremblement saisit *Blanche* ; elle veut fuir, & n'en a pas la force : *Guiscard* se jette à ses pieds avec transport. Etonné de sa froideur, m'aurois-tu fait l'affront, lui dit-il de douter de mon cœur ?

- » Ton âme ne t'a pas répondu de la mienne !

Sçache, lui dit-il, que ton père abusant de mon sein, a tourné contre nous...

» Mais quel tourment te presse ?...

- » Tu trembles... tu pâlis... ma chère *Blanche* !

B L A N C H E, du ton de la douleur la plus profonde.

» Laisse !

- » Eh ! laisse-moi, *Guiscard*.

198 MERCURE DE FRANCE.

G U I S C A R D.

» Moi , te laisser ! jamais ;

» Non , jamais . . . A mon cœur il faut rendre la

» paix ;

» Il faut qu'à son amant cette bouche adorée

» Renouvelle la foi . . .

B L A N C H E.

» Mon âme est déchirée ?

» O crime irréparable !

G U I S C A R D , *vivement.*

» Il ne l'est pas : eh bien

» Ton cœur s'est trop hâté de condamner le

» mien :

» Tu devois mieux connoître un Amant qui t'a-

» dore.

» Mais tout est réparé , si tu m'aimes encore . . .

» Dis que je suis aimé.

La résistance de *Blanche* , son trouble , son embarras , tout annonce à *Guiscard* un secret qu'on lui cache. Il presse *Blanche* de s'expliquer. Après plusieurs répliques de part & d'autre , elle lui apprend qu'*Osmont* est son époux.

G U I S C A R D.

» Ton époux ! . . . Que dis-tu ?

Osmont !

B L A N C H E.

» Il est trop vrai.

G U I S C A R D.

» Je reste confondu . . .

» Qu'as-tu fait , juste ciel ?

B L A N C H E.

» L'autorité d'un père ;

» Une fatale erreur . . .

G U I S C A R D.

» Perfide ! elle t'est chère

» Cette erreur que l'amour auroit sçu démentir.

» Penses-tu m'abuser par un vain repentir ?

» Osmont , ô ciel ! Osmont posséder tant de char-

» Tu l'aimois . . . oui.

B L A N C H E.

Cruel !

G U I S C A R D.

» Je vois couler tes larmes . . .

» Que servent à présent ces regrets superflus ?

» Toi seul as pu nous perdre , & tu nous as perdus .

» Ciel ! tandis qu'accusant l'éternité des heures ,

» Mon cœur impatient voloit vers ces demeures ,

» Blanche me trahissoit !

B L A N C H E.

» Eh bien ! tu dois haïr

» Celle qui t'adoroit , & qui t'a pu trahir.

» Je ne te dirai point que mon père . . . que Laure . . .

» Plus à plaindre que toi , je m'accuse & m'abhorre.

» Va , d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir ;

» Laisse à mon triste cœur le soin de me punir ,

» Et fuis-moi pour jamais.

G U I S C A R D.

» Demande donc ma vie.

» Ma vie est de t'aimer.

Mais non, ajoute-t-il, tu n'as pu trahir tes vœux & les miens ; tu n'as pu former ces nœuds , auxquels on t'a contrainte : ta foi m'étoit engagée.

» Oui, tes sermens d'avance avec moi t'ont liée ;
» Cette main est à moi. (*il lui prend la main.*)

OSMONT , *qui arrive en ce moment.*

» Madame, oubliez-vous

» Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux ?

B L A N C H E.

» Non. Ces nœuds sont sacrés , & mon cœur les
» révère.

Siffredi paroît ; elle court à lui, & fort en le conjurant de détourner les maux qu'elle prévoit.

Le Connétable parle fièrement au Roi ; *Siffredi* lui oppose les droits de père & d'époux ; *Guiscard* reproche à *Siffredi* l'abus qu'il a fait de sa signature Il soutient que *Blanche* entraînée aux Autels n'a pu engager à *Osmont* sa foi ; que les nœuds , l'effet de la surprise & de la violence , sont nuls ; que fondé sur la promesse de *Blanche* , & armé de sa toute-puissance , il les fera briser par la loi , & il sort en disant au Connétable :

» Si le jour t'est cher, désormais n'envisage ,
» Qu'avec l'œil d'un Sujet soumis & repentant ,
» Celle qu'aime ton Maître , & que mon Trône
» attend. *Il sort.*

Osmont furieux s'emporte contre la tyrannie de *Guiscard* ; il ne veut plus le reconnoître pour Roi. Il court à Palerme défabuser *Constance* & ses amis. *Siffredi* , en blâmant le Roi , tâche à détourner le Connétable des partis violens : celui-ci rejette tous les partis modérés. En ce moment , *Rodolphe* paroît à la tête des Gardes ; *Osmont* , forcé d'obéir , lui rend son épée , & le suit au Fort , où *Rodolphe* a ordre de le conduire. *Siffredi* le quitte en lui disant qu'il va trouver le Roi :

» Mes yeux par le sommeil ne seront pas fermés ,
 » Que vous ne soyez libre , & les esprits calmés.

A C T E V.

Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

Monologue de *Siffredi*. Il a vu le Roi : le Connétable sera libre aux premières traces du jour ; mais le Roi persiste à ne pas vouloir le reconnoître pour époux de *Blanche*. Réflexions sur les passions des Rois. Retour de *Siffredi* sur lui-même.

SCENE II.

OSMONT & SIFFREDI.

Osmont a obtenu du Commandant du Fort , qui est sa créature , d'en sortir , à condition d'y rentrer avant le jour. Il ne respire que vengeance & fureur. *Siffredi* tâche de le ramener à des partis modérés ; *Osmont* lui oppose l'honneur.

I V

SIFFREDI.

- » N'appellez point honneur cet enfant de l'or-
 » gueil ,
 » Eternel artisan de discordre & de deuil,
 » Qui, toujours altéré de sang & de vengeance,
 » N'est jamais assez grand pour pardonner l'of-
 » fense ;
 » Qui, superbe & farouche, immole tout à soi,
 » Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi.

Siffredi le quitte, en lui disant qu'il fera de nou-
 veaux efforts auprès du Roi.

- » S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,
 » Je ne partagerai vos complots ni son crime ;
 » Mais je serai, Seigneur, la première victime.

Osmont, à qui la modération de *Siffredi* est sus-
 pecte, & qu'elle ne rend que plus furieux, résout
 de s'assurer de *Blanche* avant que de rentrer au
 Fort.

- » J'ai des amis tous prêts, la nuit me favorise ;
 » Allons les disposer autour de ce Palais.
 » Il faut de mon projet assurer le succès,
 » Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre...
 » Ah! dans les noirs transports auxquels mon cœur
 » se livre,
 » Elle, Guiscard & moi, je puis tout immoler.
 » J'entends du bruit. Sortons. (*il sort.*)

Blanche entre suivie de *Laure*.

L A U R E.

» Où voulez-vous aller ?

- » Errante en ce Palais, votre douleur muette
 » Y promène au hasard sa démarche inquiète ;
 » Et poursuivant en vain un repos qui vous fuit. »

B L A N C H E.

- » Abandonne mon âme au trouble qui la fuit :
 » Vas, laisse-moi, ton soin m'importune & me
 » gêne.

L A U R E.

- » Moi, vous laisser, ô Ciel ! & lorsqu'à votre peine
 » Une effroyable nuit ajoute son horreur !

B L A N C H E.

- » Une horreur plus affreuse est au fond de mon
 » cœur.

Blanche oblige Laure à sortir.

- » Laisse-moi... je le veux... mon amitié l'exige...
 » Tes conseils m'ont perdue.

Blanche reste seule en proie aux agitations & aux tourmens de son cœur. Après s'y être livrée quelque temps, elle se jette dans un fauteuil.

- » Ne puis-je me calmer ? .. La terreur me pour-
 » suit.

- » Que pour les malheureux l'heure lentement soit
 » Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille

Elle entend du bruit, elle se lève effrayée. C'est le Roi.

I vj

GUISCARD.

» Rassure-toi.

» J'ai sçu me ménager une secrette entrée.

BLANCHE.

» Comment en vous voyant puis-je être rassurée ?

GUISCARD, *l'interrompant.*

» O Blanche ! écoute-moi : le temps est précieux.

» Rodolphe avec ma garde attend près de ces lieux,

» Et le trajet est court de Belmont à la Ville.

» Il faut me suivre ; viens , un respectable asyle . . .

BLANCHE.

» Qu'osez-vous dire , ô Ciel ! & que proposez-

» vous ?

» Un asyle ! En est-il qu'auprès de mon époux ?

» Guiscard à ma vertu réservoir cet outrage !

» Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage ?

» Et que l'honneur me fait un austère devoir

» De ne jamais oser vous entendre & vous voir ?

» Que je ne dois songer qu'à bannir de mon âme

» Le souvenir trop cher d'une première flâme ?

» Que vous devez me fuir ? & qu'épouse d'Osmont,

» Votre amour désormais n'est pour moi qu'un

» affront ?

Non, dit *Guiscard*, tu ne l'es pas : *Osmont* est son ravisseur. On a surpris ta foi. Si la Loi te dégage & te permet . . .

B L A N C H E.

» Seigneur,

» La Loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Guiscard insiste, *Blanche* demeure ferme; on voit tout ce qu'il en coûte à son cœur; un sentiment trop tendre lui échappe, elle s'en apperçoit, revient sur elle-même, &, avec un effort marqué, elle dit à *Guiscard*,

» Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,

» Et recevez de *Blanche* un éternel adieu.

Guiscard dit qu'il ne le reçoit point; un affreux désespoir s'empare de lui.

» Je ne me connois plus; *Blanche* veut que je
» meure;

» Oui, tu le veux..... Eh bien, j'obéis, & sur
» l'heure

» Ce fer.....

B L A N C H E.

» *Guiscard*, arrête, ou le plonge en mon sein.

» Termine par pitié mon malheureux destin.

» C'en est trop... Je succombe à ma peine cruelle;

» Au nom de cet amour!..

G U I S C A R D.

» Trahi par toi, cruelle!

B L A N C H E.

» Oui, j'ai trahi l'amour, mais il reste à mon

» cœur

206 MERCURE DE FRANCE.

- » La vertu qui console au comble du malheur.
- » Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma
» gloire?
- » Si je pouvois, cruel, & te suivre, & te croire;
- » Serois-je digne encor, & du jour, & de toi?
- » Non. . . .

G U I S C A R D.

» Je meurs à tes pieds.

Dans ce moment *Osmont* arrive.

- » Guiscard aux pieds de *Blanche* ! A moi, Tyran,
» vangeance;
- » Défends-toi.

G U I S C A R D.

» Songe, traître, à ta propre défense.

Ils se battent. *Osmont* tombe mortellement
bleffé ; *Blanche* court à lui ; il se ranime, & lui
plonge son épée dans le sein.

» Femme perfide, meurs.

Siffredi entre alors, voit son gendre mort, & la
fille expirante.

- » Contemple ton ouvrage, lui dit *Guiscard*.

B L A N C H E, à *Guiscard*.

- » O ! si je te fus chère, accorde-m'en le gage :
- » Ne lui reproche rien.

S I F F R E D I.

Infortuné vieillard !

B L A N C H E.

à Guiscard.

à son père.

» Consoles les vieux ans. . . . Vous, consolez Guif-
» card ;

» L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous
» donne. . . .

» La lumière me fuit . . . la force m'abandonne.

» Ciel ! prends pitié de moi. . . . Guiscard. . . . ta
» main ? . . . Je meurs.

G U I S C A R D.

» Elle expire ! La mort réunira nos cœurs.

Il veut se tuer, on le désarme.

Ce que les bornes d'un Extrait nous ont fait supprimer de vers, est en perte pour la gloire de l'Auteur & pour le plaisir des Lecteurs. Nous exhortons ces derniers à se procurer la lecture de l'Ouvrage en entier. Cette Tragédie se trouve imprimée, à Paris, chez *SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis de la Comédie Française.*



REMARQUES

SUR BLANCHE ET GUISCARD.

ON convient généralement que le Sujet de cette Tragédie est un des plus tragiques qu'il soit possible de choisir, & des plus propres à produire un grand intérêt. L'Auteur avertit, dans l'édition de cette Pièce, qu'elle est imitée de feu TOMSON. Les critiques qui ont porté sur l'intrigue, sur les moyens & sur une partie de la conduite, ne peuvent donc regarder l'Auteur François. Il a cru devoir ne changer que les noms des deux principaux Personnages, dans une Pièce qui avoit eu le plus grand succès en Angleterre. Le Public de Paris ne pense, ne juge & ne s'affecte pas toujours de même que celui de Londres. Les Anglois, dans leurs plus grandes Tragédies, n'employent souvent que de fort petites machines pour en nouer toute l'intrigue. La fameuse Pièce, intitulée *Otello*, dans laquelle un mouchoir de col fait la cause & le mobile de toute l'action tragique en est, entre autres, une preuve assez remarquable.

Dans *Tancrede & Sigismonde*, dont *Blanche & Guiscard* est l'imitation, un Lecteur François se prête difficilement à la supercherie d'un grand Chancelier, par l'abus qu'il fait du blanc seing de son Roi. M. SAURIN a voulu nous faire jouir d'un Sujet qui enrichit le Théâtre Anglois. Pouvoit-il nous le faire connoître sans en laisser subsister la principale machine? C'eût été en changer la constitution, ce n'auroit plus été le même Sujet ni la même Pièce. Mais sans recuser absolument les censures de ce moyen; examinons si les égaremens dans lesquels entraîne un Fanatisme patriotique, qui abuse par ses motifs & par son objet, sont tellement hors de l'ordre moral des actions humaines qu'ils ne puissent être introduits sur la Scène. On ne peut contester qu'il résulte de l'imprudence hardie du grand Chancelier, les situations les plus touchantes & des incidens fort tragiques. Sans cette imprudence, sans l'abus du blanc seing, *Guiscard & Blanche* ne se trouveroient pas dans une sorte de nécessité, l'un de paroître perfide aux yeux d'une Amante adorée, l'autre de se livrer au dépit qui doit naître d'une erreur si fatale. Le pathétique de

210 MERCURE DE FRANCE.

cette situation a ému jusqu'aux larmes. Nous convenons que le coloris des détails, la manière dont M. SAURIN traite ce Sentiment a beaucoup de part à cette impression, mais le fond de l'intérêt n'en est pas moins dans la situation des Personnages. Pourquoi, demandera-t-on, cette émotion momentanée n'a-t-elle pas influé sur l'effet général de l'Ouvrage, dans l'opinion & même dans le sentiment de quelques Spectateurs? Cela vient peut-être, (il est important de le remarquer) de ce que les Personnages du principal intérêt ne sont pas d'abord assez connus. On ne sçait pas seulement le nom du bon Prince dont on déplore la perte au commencement de la Pièce; de ce Roi dont le sort & les vertus donnent lieu à de très-beaux détails, mais ce qu'il y a de plus essentiel, dont les dernières volontés occasionnent le premier mouvement de l'action. L'origine de *Guiscard* reste obscure, pour bien des gens peu instruits, quelque temps après l'exposition. Si cette censure est juste, elle n'est encore applicable qu'à l'Auteur Anglois. Dans quelles langueurs M. SAURIN aura-t-il senti que le ferait

tomber le détail de l'établissement des Héros Normands en Sicile ! D'ailleurs cette circonstance historique n'est pas généralement présente à la mémoire. Quand elle le feroit ; la Sicile offre-t-elle un théâtre assez imposant pour affecter fortement en faveur des Personnages ? Toutes ces considérations contribuent , plus qu'on ne pense , au degré d'intérêt dramatique. Cette sorte d'intérêt n'a qu'une source idéale ; au lieu que , dans la nature , l'action , l'objet frappe par soi-même. Dans le Drame , c'est à l'imagination que l'on parle ; c'est par elle que naît la première cause du sentiment. Il faut donc commencer par la séduire , par lui imprimer une sorte de vénération , presque machinale , pour les objets intéressans ; sans quoi les moyens les mieux concertés n'ont souvent que peu d'effet. Tous ces inconvéniens sont d'une difficulté presque insurmontable , dans les sujets de fiction moderne , ou puisés dans des Histoires particulières. Il n'en est pas de même lorsque les noms seuls , quelquefois même les Sites de la Scène exposent , & préparent en même temps à l'émotion du cœur.

Quelles que soient les diverses opi-

212 MERCURE DE FRANCE.

nions sur le fond constitutif de cette Tragédie, nous n'aurons que des éloges, ou plutôt une justice généralement rendue, à publier sur la pureté, l'élégance & l'agrément du style. Les Ouvrages précédens de M. SAURIN, ont suffisamment prouvé beaucoup de talent pour la constitution du Drame, ainsi que pour cette sorte de Poësie philosophique, qu'aujourd'hui nous pouvons disputer aux Anglois. On a vu de ce même Auteur des caractères d'une touche ferme & mâle, jusques dans les tendresses de l'amour. * On retrouve dans ce nouvel Ouvrage ce qui a caractérisé tous ceux de l'Auteur. Une versification qui ne sacrifie point au brillant des mots & des tours la solidité des choses, de plus une espèce de profondeur morale dans les pensées, dont les teintes pourroient donner quelquefois un peu de sombre au coloris général, mais qui est affectueusement adoucie dans *Blanche* par l'expression d'un sentiment vif & touchant. Tout Lecteur juste & éclairé nous aura prévenus sur cet éloge, par la seule lecture des vers rapportés dans notre Extrait. En lisant la Pièce en entier, il sera plus confirmé dans ce jugement.

Nous ne pouvons ni ne devons nous

* *Spartacus, &c.*

dispenser d'observer que l'impression de cette Tragédie auroit été encore plus forte au Théâtre , sans le déplacement des Acteurs dans les rôles de *Guiscard* & d'*Osmont*. Que l'on nous permette, avant de finir, quelques réflexions générales à cette occasion, puisées dans le vœu général des connoisseurs. Indépendamment des rapports d'âge, de figure, ou de forme réelle, de celui qui représente, avec la forme idéale du Personnage représenté, (conditions très-essentielles pour l'illusion) il est encore dans l'art de la représentation théâtrale, ainsi que dans tous les autres, une certaine manière propre à chaque Acteur, quoique dans le même genre de talens, laquelle a plus ou moins d'analogie avec le caractère donné à chacun des Personnages d'un Drame. C'est de la justesse de ces divers rapports que dépend certainement la meilleure distribution dans les rôles. Lorsque cette justesse est tant soit peu altérée, c'est toujours aux dépens de quelques rôles. Lorsqu'elle est sensiblement violée, l'effet en est d'autant plus dangereux pour l'Ouvrage, que bien des Spectateurs ne pensent pas à la véritable cause; & que dans ceux qui l'ont apperçue, le coup est porté

par le sentiment. D'où il arrive que le défaut de convenance dans les rôles, est souvent pris pour le défaut de la Pièce même : ce qui néanmoins ne détruit pas toujours le mérite du jeu de certains Acteurs, ni celui des efforts qu'ils font pour réparer le vice de distribution. C'est alors un malheur de plus pour l'Auteur, auquel tout est seul imputé par la Critique.

Il seroit donc d'une nécessité bien importante, pour la satisfaction du Public, pour l'intérêt des Auteurs, & pour l'honneur des Acteurs, que ces derniers renonçassent à de vaines & puérides prérogatives d'ancienneté ou d'emploi pour la prééminence des rôles. Prééminence souvent si mal entendue ! Le premier rôle, pour l'Acteur distingué par sa supériorité, sera toujours celui auquel le caractère de son talent & de sa figure conviendra le mieux ; ce rôle fût-il le moins étendu de la Pièce & le dernier dans l'ordre des conditions ou dans l'ordre de l'action des Personnages. On citeroit une foule d'exemples, s'il en falloit pour prouver l'évidence. Que l'on se rappelle seulement quel rôle Mlle CLAIRON avoit fait de celui d'une Esclave dans

le *Catilina* de CRÉBILLON. Que l'on voyé aujourd'hui ce qu'est devenu le rôle d'*Iphigénie*, autrefois le premier dans la Tragédie de *Racine*, depuis que la même Actrice a pris celui d'*Eriphile*, &c, &c. Combien de pareils exemples sur tous les Théâtres ! Heureux celui dont les Acteurs auront la courageuse raison de s'opposer eux-mêmes à la déference des Auteurs pour les droits de cette fausse étiquette.

M. SAURIN a consacré sa reconnoissance pour Mlle CLAIRON, non-seulement dans l'Avertissement qui précède sa Pièce, mais encore par les vers qu'il lui a adressés, en lui en envoyant un Exemplaire.

VERS de M. SAURIN à Mlle CLAIRON.

Ce DRAME est ton triomphe, ô sublime *Clairon* !
Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne ;
 Et j'obtiens à peine un fleuron,
 Quand tu remportes la couronne.



*PRÉCIS de L'ÉPREUVE INDIS-
CRETTE, Comédie en deux Actes &
en vers, par M. BRET.*

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
ORONTE , riche Négociant, Père de <i>Damis</i> & de <i>Julie</i> .	<i>M. Bonneval.</i>
DAMIS , Fils d' <i>Oronte</i> ,	<i>M. Granger.</i>
ARISTE , Ami d' <i>Oronte</i> ,	<i>M. Dubois.</i>
ERGASTE , Amant de <i>Julie</i> ,	<i>M. Molé.</i>
LA FLEUR , Valet de <i>Damis</i> ,	<i>M. Auger.</i>
LÉPINE , Valet d' <i>Ergaste</i> ,	<i>M. Prévillé.</i>
JULIE , Fille d' <i>Oronte</i> & Sœur de <i>Damis</i> ,	<i>Mlle Doligni.</i>
MARINE , Suivante de <i>Julie</i> ,	<i>Mlle Bellecour.</i>

VOICI l'Avant-Scène. *Oronte*, père de *Damis*, qui avoit fait une fortune considérable en Afrique, y est retourné, pour éprouver, pendant son absence, la conduite & le caractère de ses enfans. En partant, il avoit laissé à *Damis* son fils, la disposition libre & entière de tous ses biens : mais il avoit réservé une somme de cent mille écus, déposée & cachée dans la Maison paternelle. Le secret de ce Trésor n'avoit été confié qu'à son ami *Ariste*. *Damis* a dissipé tout le bien, au préjudice de la sœur, aimée d'*Ergaste*. Il ne reste plus que cette Maison paternelle,

paternelle, qu'il se dispose à vendre. C'est le moment où commence l'action de la Comédie.

Marine, suivante de *Julie*, reproche aigrement à *Lafleur*, valet de *Damis*, les désordres de son Maître. Elle reproche aussi avec brusquerie à la jeune Maîtresse, sa douceur & sa docile résignation. *Ariste*, dans le secret du Trésor, achete la Maison qui le renferme; en observant un silence prudent sur ses desseins, comme sur ses motifs. La fidélité de son amitié est soupçonnée par tous les Personnages intéressés. Il ne peut résister cependant à la vivacité & à l'amertume des reproches d'*Ergaste*; il lui confie tout le secret, & les dispositions qu'il entend faire du Trésor en trois parts. La joie & la reconnoissance d'*Ergaste* surpassent encore l'impétuosité de ses reproches. Il propose à *Ariste* de se servir, pour seconder ses vues, d'un valet qu'on l'a engagé de prendre le matin. Ce valet est *Lépine*. Les Maîtresses de *Damis* l'ont quitté. Leurs perfidies lui font naître des regrets, & lui suggèrent des remords sur sa conduite.

La tendre & naïve *Julie* interroge en vain son Amant, sur le bonheur qu'il lui annonce. A tous momens il est prêt à violer le secret qu'il a juré à *Ariste*. Sa vivacité l'entraîne, la réflexion l'arrête. L'amour le sollicite, l'honneur de sa parole & la raison l'enchaînent. Cette Scène, ainsi que les autres d'*Ergaste*, jouées par M. MOLÉ, étoient d'un feu & d'un agrément singulier. Celle de *Lépine* avec *Oronte*, dont on ignore absolument le retour, n'est pas moins ingénieuse, & le jeu de M. PRÉVILLE la rendoit d'un comique des plus agréables. Ce *Lépine*, qui ne connoît point *Oronte*, qui ne l'a jamais vu, est rencontré par lui, sortant de sa Maison, & chargé d'une cassette qui donne de l'inquiétude à ce vieillard. Rien de plus plaisant que le

K

218 MERCURE DE FRANCE.

débat de ce valet avec lui. Il en apprend cependant, par les menaces du Commissaire & du Guet, tout ce qui l'intéresse. *Ariste* & *Damis* surviennent. *Oronte* se met à l'écart avec *Lépine*, pour entendre leur conversation. Les reproches que se fait son fils, touchent le bon-homme, & désarment sa colère. Il se montre, & pardonne à ce fils dissipateur. *Lépine* court apprendre à *Ergaste* cet événement. Il vient ainsi que *Julie*, & le bon *Oronte* les unit l'un à l'autre.

REMARQUES SUR L'ÉPREUVE INDISCRETE.

Cette Pièce ayant été peu de temps au Théâtre & ne nous ayant pas été communiquée ; nous n'avons pu donner que le Précis qu'on vient de lire. L'Auteur y perdra l'honneur des détails de quelques scènes, qui auroient fait plaisir à la lecture. Il y a de l'esprit, toujours des mœurs & des principes. On doit remarquer principalement le desir qu'a l'Auteur d'imiter les Anciens & de nous ramener à leur genre de Comédie. Ce zèle est sans doute très-louable ; mais ne pourroit-on pas en certaines occasions & dans des crises, si l'on peut dire, sur le goût, telles que celles où nous sommes aujourd'hui, sans manquer de respect au Public, le regarder comme un malade dont la foi-

bleffe provient de l'usage immodéré d'alimens trop légers ou trop *piquans*? Pour le ramener avec succès à une nourriture plus solide, ne faut-il pas en ménager d'abord & la force & le poids? N'est-il pas à propos même de la masquer pendant quelque temps de quelque chose qui tienne encore du goût forcé auquel étoit accoutumé le malade, afin qu'il ne puisse raisonnablement reprocher le trop d'insipidité? Voilà ce que n'observent pas ceux qui prétendent au titre de *Restaurateurs*. Voilà peut-être ce qu'a trop négligé l'Auteur de l'*Epreuve*. Le seul précis a dû faire voir de quelle quantité de faits le sujet est chargé dans l'étendue des deux Actes. En sorte que l'action ne peut jamais marcher que toujours embarrassée dans de nouvelles expositions. Le bizarre projet de l'*Epreuve* seroit peut-être pardonné à un Personnage de l'Antiquité, mais il ne peut l'être à *Oronte*. L'exécution d'ailleurs ne se concilie pas bien avec nos pratiques & nos formalités légales. Comment les loix laisseroient-elles, de l'aveu même du père, le patrimoine d'une sœur à la merci d'un jeune frère mineur? Le retour imprévu du père a des exemples dans les anciens,

mais devient toujours forcé dans nos mœurs. Il pouvoit être probable pour eux , parce qu'ils n'avoient pas les voies de communication que nous avons. En un mot , nous en revenons à ce principe , les Anciens sont nos maîtres dans le grand art Dramatique : cet art est une peinture , on ne peut trop les suivre dans la manière de conduire le pinceau. Cependant ce pinceau a non-seulement quelques objets différens à peindre aujourd'hui, mais encore d'autres nuances à mettre dans ceux qui sont restés les mêmes. On risque donc de ne pas atteindre à la vérité actuelle en copiant toujours indistinctement les chefs-d'œuvres de l'Antiquité.

N. B. Les bornes de ce Volume étant déjà excédées , nous sommes obligés , avec regret , de remettre au Volume prochain l'Extrait de *la Veuve*, Comédie de M. COLLÉ , annoncée dans l'Article de la Littérature , ainsi que celui du *Rossignol*, Drame du même Auteur , mais d'un genre différent. Quoique ces Ouvrages n'aient pas été représentés sur un Théâtre public , nous croyons que ce sera toujours enrichir notre Article des Spectacles que d'y insérer les productions de l'Auteur de *Dupuis & Desronais*.



LE SONGE.	44
ÉPIÏRE à Madame D** M***.	45
VERS à Madame D***.	47
VERS à Mlle <i>Mazarelli</i> , Auteur d'un Eloge de <i>Sully</i> .	48
SUITE des Lettres d'un jeune homme.	49
ODE. <i>De Pace & Ludovici Quinti laudibus</i> .	60
TRADUCTION de la même Ode.	62
COUPLÏT présenté à Madame la Marquise de S. F. &c.	65
ÉNIGMES.	66 & 67
LOGOGRYPHES.	68 & 69
CHANSON.	71

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SUITE de la Dissertation historique & critique sur la Vie de <i>Don Isaac Abarbantl</i> , Juif Portugais; par M. de <i>Boissy</i> .	72
LETÏRE de M. le <i>Brun</i> , Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Mgr le Prince de <i>Conty</i> , à M. <i>De la Place</i> .	96
ÉCOLE de Littérature, tirée des meilleurs Écrivains.	104
LA VEUVE, Comédie en un Acte & en Prose, par l'Auteur de <i>Dupuis & des Romains</i> .	115

SUPPLÉMENT aux Pièces Fugitives.

VERS à Mde de B.....	116
CAMPAGNE du Marquis de <i>Créqui</i> en Lorraine & en Alsace, en 1677; rédigée par M. <i>Carlet de la Roziere</i> .	120
BIBLIOTHÈQUE choisie de Médecine, par M. <i>Planque</i> , Docteur en Médecine.	121
ANNONCES de Livres.	129 & suiv.

226 MERCURE DE FRANCE.

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

SUJETS proposés par l'Académie Royale des Sciences & Beaux-Arts établie à *PAU*. 144

PRIX proposés par la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de PARIS. 145

MÉDECINE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure de France , sur la Goutte , &c. 150

EAUX filtrées. 154

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

CHIRURGIE.

PRIX proposé par l'Académie Royale de CHIRURGIE pour l'Année 1765. 158

LETTRE de M. *Dejean* , Maître en Chirurgie de Paris , en réponse à celle de M. *Flurant*. 167

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE. 163

GRAVURE. 164

SUPPLÉMENT à l'Article des Sciences.

GÉOGRAPHIE. 164

ART. V. SPECTACLES.

SUITE des Spectacles de la Cour à Versailles. 167

SPECTACLES de Paris. Opéra. 169

COMÉDIE Française. 172

COMÉDIE Italienne. 221

SUPPLÉMENT aux Beaux-Arts.

PEINTURE. *ibid.*

MARIAGE. 222

SUPPLÉMENT à l'Article de l'Opéra. *ibid.*

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY ,
rue & vis-à-vis la Comédie Française.

DICIONNAIRE RAISONNÉ UNIVERSEL
 D'HISTOIRE NATURELLE ; contenant l'Histoire des
 Animaux , des Végétaux & des Minéraux , & celle
 des Corps célestes , des Météores , & des autres prin-
 cipaux Phénomènes de la Nature ; avec l'Histoire &
 la description des Drogues simples tirées des trois
 Regnes , & le détail de leurs usage dans la Médecine ,
 dans l'Économie domestique & champêtre , & dans les
 Arts & Mériers. Par M. VALMONT DE BOMARE ,
 Démonstrateur d'Histoire Naturelle ; Honoraire de la
 Société Economique de Berne ; Associé de l'Académie
 Royale des Sciences , Belles Lettres & Arts de Rouen ;
 Correspondant de la Société Royale des Sciences de
 Montpellier ; Associé de l'Académie Royale des Belles
 Lettres de Caen ; Membre de la Société Littéraire de
 Clermont-Ferrand. 5 Volumes in 8°. A Paris , chez
 DIDOT le Jeune , Quai des Augustins ; MUSIER ,
 Fils , Quai des Augustins ; DE HANSY , Pont au-
 Change ; PANCKOUCKE , rue & près de la Comédie
 Française. M. DCC. LXIV. Avec Approbation , &
 Privilège du Roi.

AVIS DES LIBRAIRES.

LE goût & l'étude de l'Histoire Naturelle ont fait des
 progrès très considérables depuis le commencement de
 ce Siècle. C'est depuis cette époque, que les efforts réunis
 des Académies & des Sociétés Savantes, que les travaux
 des Jussieu, des Réaumur, des Duhamel, des Buffon,
 des Linnæus, & de tant d'autres illustres Naturalistes,
 ont produit les plus belles découvertes, & les Observa-
 tions les plus importantes sur les trois Regnes des Ani-
 maux, des Végétaux & des Minéraux.

Depuis ce même tems, la Chymie & la Physique se
 sont beaucoup perfectionnées entre les mains de plu-
 sieurs Savans célèbres, dont les découvertes ont dû né-
 cessairement jeter un grand jour sur l'Histoire Naturelle,

puisque la première de ces deux Sciences s'occupe uniquement de l'analyse des corps ; & que l'autre n'a d'autre but que l'étude des Phénomènes de la Nature.

On a aussi beaucoup écrit , depuis quelques années , sur l'Agriculture , sur l'Economie rurale , sur les Manufactures ; & les Ouvrages des Savans qui se sont appliqués à ces matières , nous ont enseigné l'emploi que l'Art doit faire des présens qu'il reçoit de la Nature. En sorte qu'aujourd'hui il n'y a aucune branche de l'Histoire Naturelle , ni aucun des objets qui y sont relatifs , sur lesquels nous n'ayions un ou plusieurs Traités , ou au moins quelques Dissertations ou Mémoires Académiques.

Tant de richesses , éparées & répandues dans une infinité de Volumes , sembloient attendre qu'une main exercée à ce genre de travail les réunît & les rapprochât , pour en former un Ensemble & un Corps complet d'Histoire Naturelle.

M. Valmont de Bomare , connu par les Cours publics qu'il fait à Paris sur cette Science depuis plusieurs années , a entrepris ce travail , & il en a formé le *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire Naturelle* , que l'on présente aujourd'hui au Public.

L'Auteur s'est déterminé pour l'ordre alphabétique , parcequ'il est le plus commode pour chercher & trouver facilement les matières sur lesquelles on veut travailler. D'ailleurs , ce plan se rapproche de celui de la Nature , dont toutes les productions sont mêlées sans confusion , & dont la richesse & la fécondité éclatent davantage , par le contraste même qu'elle a mis entre ses divers Ouvrages.

Cependant , pour donner à son travail autant de corps & de liaison qu'il étoit possible , l'Auteur a eu recours à deux moyens. L'un a été de traiter , dans chaque article , tous les objets qui peuvent avoir rapport à l'objet principal. L'autre de faire beaucoup d'articles généraux , qui sont autant de points de réunion , d'où le Lecteur peut observer l'analogie des genres & des espèces , & saisir la chaîne des rapports qui lient les différentes branches de chaque Règne de l'Histoire Naturelle.

L'Auteur , persuadé qu'il ne suffit pas de faire connoître

tre les objets par leur extérieur, s'est attaché à décrire, dans le détail convenable, leurs usages & leurs propriétés Economiques, Physiques, Techniques & Médicinales.

On trouvera par-tout dans cet Ouvrage des preuves de cette méthode. L'Amateur veut-il, par exemple, avoir une idée générale du tout ensemble ? il n'a qu'à consulter l'article *Histoire Naturelle* ; il y verra la disposition du Cabinet le plus riche, & les grandes divisions des trois Regnes de la Nature. Desire-t-il ensuite plus de détail ? il lui est facile de recourir aux articles particuliers indiqués. Chaque Regne est ainsi annoncé par un discours qui en fait connoître les caractères principaux & les dépendances relatives.

Conformément à ce plan, l'article *Animal* présente les traits généraux des Etres compris dans le Regne animal. L'article de l'*Homme* fait connoître les variétés de son espece. *Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Coquillages, Insectes, Polypes, &c.* offrent de même les formes distinctives que la Nature leur a données. On trouve les mêmes détails, pour ce qui concerne les *Végétaux*, dans les articles généraux *Plantes, Arbres, Bois, Fleurs, &c.* ; & pour ce qui regarde les *Minéraux*, dans les articles *Terre, Mines, Eaux, Mer, Pierres, &c.* A l'égard des articles qui traitent d'un objet en particulier, on a eu l'attention d'y rassembler, sous un seul point de vue, tout ce qui en forme & termine le Tableau : c'est ainsi qu'à l'article *Abeilles*, on place tout-de-suite, après l'histoire de ces Mouches industrieuses, les mots *Essaim, Alvéole, Propolis, Miel, Cire, &c.* On a suivi cette méthode dans toutes les matieres qui en sont susceptibles.

Le Tableau universel de l'Histoire Naturelle est complété dans cet Ouvrage, par le rang qu'y occupent les Corps célestes, les Météores, les Révolutions de notre Globe, celles de la Mer, les Tremblemens de terre, les Vents, les Volcans, les propriétés des Elémens, &c.

On peut voir, plus au long, dans l'Avertissement qui est à la tête de ce Dictionnaire, le plan que l'Auteur s'est proposé de remplir ; mais l'esquisse qu'on en donne ici, pourra suffire pour faire connoître que cet Ouvrage est

bien différent, par son importance & par son étendue, de ceux du même genre qui ont paru jusqu'à présent.

Cette Collection pourra servir de guide à l'Amateur qui veut étudier l'Histoire Naturelle, ou se former un Cabinet : elle sera utile à ceux qui exercent des professions relatives à la Médecine, ainsi qu'aux Physiciens, aux Artistes, aux Cultivateurs, aux Commerçans, à l'Homme du monde, & aux personnes de l'un & l'autre sexe qui reçoivent une éducation soignée.

Il n'étoit pas possible d'exécuter un pareil travail sans multiplier les Volumes ; & par cette raison, on avoit d'abord pensé à le proposer par souscription, & à l'imprimer *in-4°*. Mais pour mettre le Public à portée d'en jouir plus promptement, & aussi dans la vue d'en diminuer le prix, & d'en rendre l'acquisition plus facile, sur-tout aux jeunes gens, on s'est déterminé de l'imprimer du même format & du même caractère que le présent Avis. Par ce moyen, on est parvenu à réduire tout l'Ouvrage à cinq Volumes d'environ 650 pages chacun.

De l'Imprimerie de DIDOT.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03945 6887

